

Félix Bellamy

MERLIN

dans la
littérature
et les
traditions
populaires



LA VOCATION DE L'ARBRE D'OR

est de partager ses intérêts avec les lecteurs, son admiration pour les grands textes nourrissants du passé et celle aussi pour l'œuvre de contemporains majeurs qui seront probablement davantage appréciés demain qu'aujourd'hui. La belle littérature, les outils de développement personnel, d'identité et de progrès, on les trouvera donc au catalogue de l'Arbre d'Or à des prix résolument bas pour la qualité offerte.

LES DROITS DES AUTEURS

Cet eBook est sous la protection de la loi fédérale suisse sur le droit d'auteur et les droits voisins (art. 2, al. 2 tit. a, LDA). Il est également protégé par les traités internationaux sur la propriété industrielle. Comme un livre papier, le présent fichier et son image de couverture sont sous copyright, vous ne devez en aucune façon les modifier, les utiliser ou les diffuser sans l'accord des ayants droit.

Obtenir ce fichier autrement que suite à un téléchargement après paiement sur le site est un délit. Transmettre ce fichier encodé sur un autre ordinateur que celui avec lequel il a été payé et téléchargé peut occasionner des dommages susceptibles d'engager votre responsabilité civile.

Ne diffusez pas votre copie mais, au contraire, quand un titre vous a plu, encouragez-en l'achat : vous contribuerez à ce que les auteurs vous réservent à l'avenir le meilleur de leur production, parce qu'ils auront confiance en vous.

Félix Bellamy

Merlin dans la littérature et les traditions populaires



© Arbre d'Or, Genève, mars 2004

<http://www.arbredor.com>

Tous droits réservés pour tous pays

CHAPITRE I : NÉ D'UNE VESTALE

I — Merlin né d'une vestale. Privilégié de catalepsie et de seconde vue. Fut-il chrétien ?

Merlin, quel nom ! Quel merveilleux prestige, après quatorze siècles, l'entoure encore aujourd'hui ! Fut-il dans les annales bretonnes un nom plus populaire et plus justement vénéré ? — Salut, noble barde ! Si l'île de Bretagne eut le privilège, paraît-il, de vous donner le jour, la terre d'Armorique elle aussi a quelquefois prétendu cet honneur. Mais qu'importe après tout cette circonstance fortuite du lieu de la naissance ? Vos sentiments, vos actes et vos constants efforts montrent que vous ne fûtes pas seulement l'homme d'un lieu unique ; ne vous proclame-t-on pas la personnification la plus accomplie de la patrie bretonne ? À ce titre vous appartenez à la race entière, et l'Armorique, avec non moins de raison que la Cambrie, vous revendique au nombre de ses plus illustres enfants. Et par un juste sentiment d'orgueil, en attachant votre nom à des lieux, à des monuments, à des chants nationaux¹, elle a voulu rendre votre mémoire impérissable parmi les hommes.

Avant de parler de Merlin, le personnage le plus considérable avec Arthur que les anciens romanciers, dans leur imagination, ont conduit en Brocéliande, et

¹ Voir au *Barzaz Breiz*, de M. de la Villemarqué, diverses pièces de poésie sur Merlin.

à sa merveilleuse Fontaine, je dois dire à quelle source j'ai puisé ce que je vais rapporter. J'emprunterai une large part de cette notice au livre de M. de la Villemarqué, intitulé *Myrdhinn* (1862). Apportant la lumière en cette obscurité qui enveloppe ces temps anciens, et débrouillant la confusion, le savant écrivain nous fait connaître en ce livre les multiples aspects de cette imposante figure du prince des bardes, dans la vénération duquel s'unissent toujours les divers rameaux de la race bretonne. Multiples aspects, ai-je dit, c'est que, en effet, la légende, la fable, l'histoire, la poésie, le roman, la philosophie, se sont tour à tour emparés de Merlin, et en ont fait pour ainsi dire autant de personnages différents. Mais outre ce livre, chemin faisant je m'aiderai du concours d'un grand nombre d'autres auteurs, que j'indiquerai à fur et mesure qu'ils apparaîtront.

Le personnage connu dans notre pays sous le nom de Merlin, dont la réalité, comme celle du roi Arthur, a quelquefois été mise en doute à cause de l'obscurité et de la confusion que présente son histoire, naquit, suivant une opinion, vers l'année 480², sur la côte méridionale de la Cambrie au Pays de Galles. Il était fils d'une vestale, ou plus simplement d'une religieuse d'un couvent situé en la ville de Caermartin³ ;

² *Myrdhinn*, p. 29. — 3. Et quia in Britannorum gente rigida lex erat, si qua puella in patris domo ex scortatione esset gravida, ut de montis vertice mox præcipitaretur, et ut ejus corruptor capite plecteretur. — (Girald, *loc. cit.*, p. 870.)

³ ...ex furtiva venere cujusdam romani consulis cum virgine vestali in Maridunensi (Caermartin) monialium cœnobio, ut in Brevario apud Gildam habetur. (Note de David Povell à l'Iti-

et celle-ci pour s'éviter à elle-même, et pour épargner à son amant la mort que leur réservaient les *justes* lois, prétendit tenir sa maternité d'un être supérieur, d'un Génie ; en conséquence elle fut absoute.

Les justes lois n'étaient pas tendres en Bretagne pour ce genre de délinquants. La jeune fille qui, par inconduite en la maison paternelle devenait grosse, était précipitée du haut d'un rocher, et son complice avait la tête tranchée⁴.

Ce Génie dominateur était tout simplement, paraît-il, un consul romain, bien fait de corps et persuasif. Voici du moins ce que dit Nennius :

Merlin ayant été conduit devant le roi Vortigern, celui-ci lui demanda :

« — Quel est ton nom ? »

Et l'enfant répondit :

« — On m'appelle Ambroise (Embreiz Guletik).

— De quelle race es-tu ?

— Mon père est un consul de race romaine, répondit-il⁵. »

L'enfant fut surnommé Merlin. Ce nom se présente sous des formes assez diverses, comme les langages des peuples. Les anciens Bretons écrivaient Marthin

nerarium Cambriæ de Girald, dans Camden Anglica, Hibernica... a veteribus scripta. Francofurti, mdcii, Liber secundus, cap. VIII, p. 870.

⁴ Et quia in Britannorum gente rigida lex erat, si qua puella in patris domo ex scortatione esset gravida, ut de montis vertice mox præcipitaretur, et ut ejus corruptor capite plecteretur. — (Girald, *loc. cit.*, p. 870.)

⁵ Nennius, cap. XLIV, dans Th. Gale., t. I.

et prononçaient Marzinn ; les Gallois aujourd'hui disent Myrdhin ; les Armoricains Marzin ; les Écossais Meller ou Melziar. En vieux français on trouve Mellin.

L'origine de ce nom remonterait jusqu'à Marsus, divinité subalterne, issue de l'imagination des anciens peuples de la Germanie ou de l'Asie, auquel on attribuait une grande habileté dans la confection des remèdes et dans toutes sortes de prestiges ; il était invulnérable par la morsure des serpents. Il y eut autrefois dans l'Italie méridionale une peuplade appelée les Marses, qui prétendait descendre du génie Marsus, et avoir hérité de son habileté et de ses secrets. — Marz en breton a la signification de merveille.

Merlin devint le barde du chef breton Embreiz Guletik, nom qui s'est changé en Ambrosius Aurelianus dans la langue latine, et il fut lui-même appelé Embreiz, Ambrosius en latin, du même nom que son chef. Mais que cette résonance latine est chose déplaisante ; que ce travestissement d'un noble nom breton sous une odieuse défroque romaine est chose humiliante !

Le chef Embreiz Guletik, nommé commandant suprême des Bretons, organisa la résistance contre les Saxons établis dans le Cantium sous les ordres de Hengist. Le barde l'aida puissamment dans son effort. Ses chants empreints d'un ardent patriotisme ranimaient les courages défaillants, excitaient l'ardeur belliqueuse, célébraient la valeur des Bretons dans leurs succès ; et dans les revers, soutenaient leur espérance en leur prophétisant l'ère prochaine de la

délivrance. Dans le combat il était au premier rang, de son épée frappant dur au Saxon ; il donnait l'exemple de la vaillance, et gagnait le titre de prince des bardes de l'île de Bretagne. Le sort des batailles changea et devint favorable aux Bretons.

Le féroce envahisseur fut expulsé, non seulement du pays de Galles et de la Cornouailles qu'il avait couverts de ruines, mais du Cantium lui-même, et fut contraint de se retirer dans son île de Thanet, à la rive sud de l'embouchure de la Tamise.

Outre la faculté bardique que le ciel lui avait départie à un éminent degré, on le regardait comme doué, d'une façon spéciale, d'une autre faculté plus merveilleuse, celle du pouvoir divinatoire, de la seconde vue. C'est que, soit par une prédisposition naturelle, soit par suite de longues et profondes méditations, soit par l'effet d'une exaltation morale, soit plutôt pour toutes ces causes réunies, ou pour toute autre, il était sujet à l'extase. En cet état, il restait immobile, les regards dirigés au ciel, son corps se faisant insensible. Étranger aux choses du monde extérieur, son esprit se transportait au séjour imaginaire des divinités bardiques, et entraînait en communication avec les intelligences célestes. L'avenir lui était révélé ; et à son réveil, agité par l'inspiration, le barde dévoilait les choses futures.

Cette prétendue faculté de la seconde vue, de la divination de l'avenir, n'est point rare encore de nos jours chez les Écossais des Highlands. C'est un privilège de certaines familles dans lesquelles il se perpétue, et on en fait remonter l'apparition jusqu'à

l'Irlandais saint Colomba, le grand apôtre de la Calédonie. (L. Lafond, *l'Écosse jadis et aujourd'hui*, Paris, 1887, p. 194).

Cette aptitude à l'extase n'était point rare non plus chez les bardes. C'était comme une marque de prédestination à cette fonction privilégiée, dont elle augmentait encore le prestige. En Armorique, on désigne sous le nom de Drouk Varzin, le mal de Merlin, cet état d'exaltation dans lequel, comme par une inspiration surnaturelle, quelques-uns se mettent tout à coup à improviser dans un langage obscur et fatidique ; ils sont possédés par l'esprit de Merlin (*Myrdhinn*, p. 34-39).

Les moines contemporains prétendaient que Merlin n'était inspiré que du démon ; ils le couvraient de sarcasmes et de mépris. En retour, Merlin ne les aimait guère et leur prêtait toutes sortes de vices, leur reprochant d'être menteurs, dissolus, gloutons, etc.

Le barde Merlin fut-il baptisé ? C'est au moins douteux. Que les moines aient eu l'intention de transformer en un adepte de la religion nouvelle l'archidruide Merlin, cela se conçoit sans peine, car c'eût été une grande victoire morale que la conquête d'un tel personnage. Sans doute, en ces temps de transformation et d'antagonisme religieux, bien des esprits devaient flotter incertains entre les deux religions rivales, méditant peut-être d'une conciliation qui ne pouvait être acceptée. Chez eux commencent à luire des dogmes nouveaux, il s'élabore de vagues formules ; mais ce qui doit dominer c'est l'indécision, l'hésitation.

En Armorique, le barde Guenclan (Guewkhlan) qui prophétisait au pays de Goello, sur la montagne du Menez-Bré, ne voit pas sans dépit l'invasion du dogme chrétien et l'humiliation du vieux culte national. Et quant à Merlin, proclamé le prince des bardes de l'île de Bretagne, en admettant qu'il ait reçu le baptême, ce signe apparent d'adhésion n'eut pas la vertu de rompre complètement les attaches qui le reliaient au système religieux de sa race. On peut donc croire que, malgré les défenses et les peines portées par les conciles, il conserva quelques-unes au moins des superstitions et des pratiques païennes, adorant les génies de l'air, de la terre et de l'eau, vénérant les fontaines, les pierres et les arbres, et leur portant des offrandes (*Myrdhinn*, p. 33-34⁶).

Un certain clan d'écrivains nie que le barde ait jamais répudié la religion de sa race pour se soumettre au dogme chrétien, et ils pensent pouvoir asseoir leur jugement sur quelques passages des œuvres du barde, et en particulier sur celle intitulée *Kyvoësi*. Les dernières strophes de cette pièce passent pour une production authentique de Merlin. Merlin est près de mourir ; Gwendyz (Ganiéda), sa sœur, le sollicite de se convertir en ce moment suprême. O mon frère, lui dit-elle, toi dont l'âme ne fut souillée d'aucune tache, je t'en conjure au nom de Dieu tout-puissant, je t'en conjure, avant de mourir reçois la communion. — Et Merlin répond : Non, je ne recevrai pas la communion

⁶ Voir de Montalembert, *Moines d'occident*, t. III, p. 181-182. Saint Colomba.

de ces moines aux longues robes, avec eux je n'ai rien de commun (Moines excommuniés, dit le texte⁷).

Il ne m'appartient pas d'avoir une opinion, sur un point aussi obscur, aussi controversé que l'orthodoxie ou le paganisme de Merlin. Je me demande, cependant, jusque à quel point le jugement que l'on vient de citer serait fondé ? Que Merlin détestât les moines qui ne le ménageaient point, ce n'était pas charitable sans doute mais c'était de bonne guerre. Que même étant chrétien et près de mourir, il ait refusé le ministère des moines aux longues robes, y a-t-il donc là matière à scandale ? Mais la suite du dialogue entre Merlin et Gwendyz, sa sœur, montre que Merlin n'est point rebelle au dogme chrétien, et s'il a repoussé les moines, il recevra en esprit la communion des mains de Dieu. « Veuille Dieu lui-même me donner la communion », répond-il à Gwendyz.

Faut-il l'avouer ? Il ne me déplait point de me représenter le barde comme obstiné dans les pratiques druidiques, plutôt que renégat à l'antique religion de ses pères, au culte de la nature, des astres, des pierres sacrées, des chênes vénérables, des claires et vivifiantes fontaines. Résistant, inaccessible aux idées nouvelles, il m'apparaît comme un maître, un chef spirituel, comme l'archidruide convaincu qu'il combat pour la cause la meilleure ; et malgré la défaite, il laisse ainsi la figure d'un personnage plus majestueux que s'il avait répudié les vieilles croyances celtiques, pour se faire l'adepte et l'écolier des moines.

⁷ William Skene, *The four ancient books of Wales*, t. I, p. 478.

**II — Barde de Uther et d'Artus. Bataille d'Arderyd.
Démence en Kelydon. Colloque avec Kentigern et
Kadoc. Tué par triple accident.**

Après la mort d'Ambroise Aurélien, Merlin semble avoir conservé la faveur de son successeur Uther, surnommé Pendragon, frère d'Ambroise. Il aurait continué d'exercer près de lui la fonction de barde, et ensuite auprès du successeur de celui-ci qui fut son fils le fameux Artur. De même qu'il avait secondé Ambroise Aurélien dans ses efforts contre les Saxons, il rendit semblable service au chef Artur, l'aidant de ses conseils et de sa valeur contre le Saxon toujours renaissant. Une grande bataille fut livrée contre eux par Artur dans la forêt de Kelydon, située dans la partie de l'Île appelée Calédonie. Les Bretons furent victorieux et Merlin était dans la mêlée, portant la lyre et l'épée, tantôt combattant lui-même, tantôt excitant les guerriers par un entraînant bardit.

Après la guerre sainte contre les étrangers envahisseurs, Artur malheureusement eut à repousser les attaques des Bretons du nord qui s'étaient révoltés contre lui. Cette guerre impie de Bretons contre Bretons fut marquée de deux événements capitaux auxquels Merlin prit une part active. L'un fut la bataille contre Mordred, pendant laquelle Artur blessé fut emporté de la scène du carnage, et disparut à jamais. Cette disparition s'accomplit avec un tel mystère, et fut racontée par les bardes avec des circonstances si merveilleuses, que les Bretons ne voulurent pas croire à la mort d'Artur, et comptèrent sur son prochain retour.

L'autre événement fut la fameuse bataille d'Arde-ryd qui fut livrée en 573.

Les Bretons, sous la conduite d'un roi nommé Maëlgoum, défirent une armée d'envahisseurs venus d'Hibernie, et qui débarquèrent au rivage d'Arcluid, primitivement Nemtar et aujourd'hui Dumbarton. Arcluid était la capitale du royaume de Strat-Cluyd où régnait le roi Ryderch ou Rodarch, époux de Ganiéda sœur de Merlin. Quant au lieu de cette bataille d'Arde-ryd, il est situé à 9 ou 10 milles (15 à 16 km) au nord de Carlisle, dans une plaine comprise entre la rivière de Liddal, affluent de l'Esk, et la rivière de Carvinolow, affluent supérieur de l'Esk. Un endroit voisin porte encore le nom d'Arthuret⁸.

Merlin comme barde et comme guerrier assistait à cette bataille, il portait le collier d'or, signe distinctif des chefs bretons. Son neveu, le fils de Ganiéda et du roi Rodarch, y périt. On rapporte même que ce fut Merlin qui, sans le vouloir, eut le malheur de lui donner la mort. Sans doute il faut entendre qu'il se regardait comme l'auteur involontaire de sa mort, pour l'avoir entraîné au combat où il périt. Le chagrin qu'il en conçut, joint à l'horreur que lui causait la vue du carnage de Bretons par des Bretons, le rendit dément, et il s'enfuit dans la forêt de Kelydon en Écosse⁹ parmi les bêtes sauvages, dont la société lui

⁸ A. de la Borderie, *Gildas et Merlin*, p. 77, 79, 125.

⁹ Cette célèbre forêt de Kelydon, Kalydon, etc., si souvent citée dans les romans et si chère à Merlin, « devait couvrir la partie centrale de l'île, depuis le haut cours de la Tweed au haut cours de la Clyde. Les forêts d'Ettrick et de Selkirk en seraient des restes. » (de la Borderie, *Étud. hist. bret.*, *Gildas et Merlin*,

semblait préférable à celle des hommes. C'est de cette époque, pense-t-on, que date la composition de son fameux poème *Afallenau*, c'est-à-dire les *Pommiers*, sorte d'élégie prophétique où le barde exhale ses douleurs et ses regrets.

Sa muse poétique, sa sœur bien-aimée *Ganiéda*, qui ne l'abandonnait point, et le barde *Taliésin*, son ami, qui le vint visiter, furent ses seules consolations dans sa misère.

Les traditions rapportent que trois moines, vénérables entre tous par leurs vertus, leur charité pour le prochain et leur science, le vinrent chercher jusqu'en sa sauvage retraite, lui apportant aussi des paroles de consolation, et compatissant à son infortune. L'un fut l'Irlandais *Colomba* (*Columb-Kill*), issu de la race royale qui avait dominé en Irlande pendant six siècles, le fondateur du monastère d'Iona, l'apôtre des Scots et des Pictes.

Un autre fut le moine cambrien *Kentigern*, l'ami de *Colomba*, l'apôtre du *Strath Cluyd* (contrée de la *Clyde*), le fondateur du célèbre couvent et évêché de *Saint-Asaph*, au pays de Galles.

Le troisième fut *Kadoc*.

L'entrevue du moine *Kentigern* et du barde offre un caractère de rudesse, de simplicité et de grandeur à la fois qui émeut.

Kentigern n'était pas sans quelques traits communs avec *Merlin*. Comme lui, *Kentigern* passait pour être né d'une vierge royale abusée par un Esprit démon,

ou bien victime de la violence d'un jeune homme d'illustre naissance qu'elle avait refusé de dénoncer. Telle était aussi la tache originelle de saint David, fondateur et archevêque de Ménévia (Saint-David) à la pointe de Pen-brocke, et de plusieurs autres saints personnages du pays des Scots et des Bretons. Comme Merlin, Kentigern passait pour lire dans l'avenir et avoir le don de prophétie. Or voici quelle fut la rencontre de ces deux fameux personnages. Elle nous est racontée sous le titre de *De Mirabili pœnitentia Merlini vatis*, et je vais la rapporter ponctuellement.

« Nous lisons, y est-il dit, qu'au temps où le bienheureux Kentigern, désireux de solitude, hantait les déserts, il lui arriva, un jour qu'il priait avec ferveur dans un bois écarté, d'apercevoir passant près de lui un être sans raison, nu, couvert de poils, absolument privé de toute aide humaine, lui semble-t-il, et qu'on appelait communément Lailoken.

« L'ayant aperçu, saint Kentigern l'appelle à lui par ces paroles : Créature de Dieu, qui que tu sois, je t'adjure par le Père, le Fils et le Saint-Esprit, si tu es de la part de Dieu et si tu crois en Dieu, de me parler et de m'apprendre qui tu es, et pourquoi tu erres par cette solitude en la seule compagnie des bêtes des forêts.

« Aussitôt le dément s'arrête et lui répond : — Je suis chrétien, bien qu'indigne d'un tel nom. Autrefois je fus prophète barde sous Vortigern, on m'appelle Merlin. Dans cette solitude je subis un sort cruel, et mes péchés sont tels que je dois l'accomplir parmi les bêtes sauvages, car je ne suis pas digne de rester parmi les hommes pour porter la peine de mes fautes.

J'ai été la cause du massacre de tous ceux qui furent tués au combat trop connu des habitants de cette terre, et qui se livra dans la plaine située entre Lidel et Carwanolow. Au milieu de la bataille, le ciel tout à coup s'ouvrit au-dessus de moi, et j'entendis comme un bruit formidable et une voix partant du ciel et qui me dit : Lailoken, Lailoken, parce que seul tu es coupable du sang de tous ces morts, toi seul tu seras puni des crimes de tous ; livré à l'ange de Satan jusqu'au jour de ta mort, tu passeras le reste de ta vie parmi les bêtes des forêts.

« Et ayant porté mon regard du côté de la voix que j'entendais, je vis une splendeur éblouissante que l'œil de l'homme ne peut supporter, et en même temps je vis dans l'air les phalanges d'une innombrable armée. Elles tenaient en main des lances de feu semblables aux éclairs de la foudre, et des traits étincelants, et elles m'en frappaient cruellement. Alors mis hors de moi-même, l'esprit méchant s'est emparé de moi, et m'a jeté parmi les bêtes sauvages, où tu me vois subissant mon sort.

« Ayant ainsi parlé, il se jeta dans les parties inexplorées du bois, accessibles seulement aux bêtes et aux oiseaux.

« Le bienheureux Kentigern, prenant grande compassion d'une telle misère, tomba la face contre terre et pria : Seigneur Jésus, cet homme, le plus malheureux des malheureux, comment passe-t-il son existence dans cette affreuse solitude, entre les bêtes, comme une bête, nu et errant, et n'ayant que des herbes pour se repaître ? Aux bêtes et aux animaux

sauvages, la nature donne des soies et des poils pour les couvrir, des herbes pour pâture, des racines et des feuilles pour nourriture ; et voilà que notre frère, ayant forme, chair et sang comme l'un d'entre nous, mourra de nudité et de faim.

« C'est pourquoi, fais-moi ta confession ; si tu es vraiment repentant et si tu te crois digne d'un si grand bienfait, voici l'hostie salutaire du Christ déposée sur cette table, approche avec la crainte de Dieu et en toute humilité pour la prendre, afin que le Christ lui aussi daigne te prendre toi-même ; car je n'ose ni te la donner ni te la refuser.

« L'infortuné, s'étant purifié dans l'eau, et ayant confessé avec foi un Dieu unique en Trinité, s'approcha avec humilité de l'autel, et prit avec une entière confiance et le plus grand respect le confort du sacrement infini. Ensuite levant les mains au ciel, il dit : Je te rends grâce, Seigneur Jésus-Christ ; parce que, ce que je désirais, j'ai reçu le très saint sacrement.

« Et se tournant vers le bienheureux Kentigern, il lui dit : Mon père, ma vie aura son terme aujourd'hui dans le temps, comme je te l'annonce, et dans cette année trois personnages me suivront : le plus éminent des rois de Bretagne, le plus saint des évêques, le plus noble des comtes.

« Le saint évêque lui répondit : Mon frère, tu restes encore dans ta simplicité qui n'est pas sans irrévérance. Va en paix, et que le Seigneur soit avec toi.

« Lailoken, ayant reçu la bénédiction de l'évêque, partit joyeux comme un chevreau échappé aux rêts du chasseur, et dans un transport d'allégresse, il s'écria :

Je chanterai à jamais les miséricordes du Seigneur. Et il s'enfonça dans la solitude du bois pour cacher son bonheur.

« Mais comme ce que le Seigneur a ordonné ne peut être éludé, bien plus, comme il faut que cela s'accomplisse, il arriva que, ce même jour, des pasteurs du roitelet Meldred le frappèrent de pierres et de bâtons jusqu'à le tuer, et à l'article de la mort, il tomba au-delà de la rive escarpée de la rivière de Tweed, près de Dunmeller¹⁰, sur la pointe d'un pieu très aigu qui était fiché dans quelque engin de pêche. Il fut transpercé par le milieu du corps, la tête plongée dans l'eau, et il rendit son âme au Seigneur, comme il l'avait prophétisé. D'où quelqu'un a dit : Transpercé par un pieu, frappé à coups de pierres, et par l'onde.

Ces trois causes, dit-on, donnèrent la mort à Merlin.

« Quand le bienheureux Kentigern et ses clercs connurent l'accomplissement de ce que cet illuminé avait annoncé à son sujet, croyant que le reste de sa prédiction ne manquerait pas de se réaliser et le redoutant, ils commencèrent à craindre et à s'affliger ; d'abondantes larmes mouillèrent leurs joues, et ils se mirent à louer en toutes choses le nom du Seigneur, à qui soit honneur, etc.

« On ne s'étonnera point que Merlin et saint Kentigern aient fini leur vie dans la même année, puisque saint Kentigern avait cent quatre-vingt-un ans quand

¹⁰ Cette bourgade de Dunmeller, près de laquelle périt Merlin, serait, d'après M. W. F. Skene, la paroisse actuelle de Dru Melzier. Elle est marquée sur les cartes d'Écosse, dans le comté de Peebles, vers les sources de la Tweed.

il mourut ; car on parle plus loin, livre V, chap. XLIII, d'un écuyer nommé Jean des Temps qui vécut trois cent soixante et un ans¹¹. Certains prétendent que ce Merlin n'était pas celui du temps de Vortigern, mais un autre merveilleux devin des Scots qui portait le nom de Lailoken. Mais comme c'était un merveilleux prophète, on l'appela un autre Merlin¹². »

Voici maintenant la légende des Bretons Armoricains. C'est saint Kadoc qu'elle envoie à la recherche de Merlin pour adoucir son affliction.

Kadoc, fils du roi cambrien Gundliou, était venu chercher un refuge sur la côte du Morbihan, dans une petite île de la rivière d'Étel, pour se soustraire aux violences des Saxons. Il était aussi fameux par sa science et sa sagesse, que par son talent pour la musique et la poésie. Après quelques années, il repassa dans l'île de Bretagne ; il venait chercher, pour le ramener à Dieu, l'infortuné Merlin, le plus grand poète de sa nation, l'ami des bardes Taliésin et Aneurin, qui vivait caché dans les forêts de la Calédonie. Il parvint à le découvrir, et la scène que rapporte

¹¹ On lit en effet à la référence indiquée : Cette année mourut Jean des Temps dans la trois cent soixante et unième année de son âge. Il était écuyer de Charles le Grand.

¹² Ce curieux fragment, qui relate cette rencontre et ce colloque de Merlin et de saint Kentigern, est extrait d'une vie manuscrite de saint Kentigern composée en 1147. Ce morceau a été inséré dans l'ouvrage intitulé *Johannis de Fordun Scotichronicon, cum supplementis et continuatione Watterii Boweri, Insulæ sancti Columbæ Abbatis*, 2 vol. in-fol. Edinburgh, MDC-CLVII, tome I, lib. III, cap. XXXI, p. 135-137. — Voyez Appendice A, le texte latin.

la légende armoricaine ne diffère guère de la légende écossaise de Kentigern ; l'une et l'autre dérivent sans doute d'une même tradition.

« Kadoc traversait un bois ; un être extraordinaire passa devant lui, n'ayant d'autre vêtement que des poils qui couvraient son corps maigre et sec, et de longs cheveux blancs épars sur ses épaules. — Au nom de Dieu, lui cria le saint, je t'adjure de me répondre, quelle personne es-tu ? — L'homme sauvage s'arrêta, et quand saint Kadoc l'eut rejoint, il se mit à chanter :

« Du temps que j'étais dans le monde, j'étais honoré de tous les hommes ; — À mon entrée dans les palais, chacun poussait des cris de joie ; — Sitôt que ma harpe chantait, des arbres tombaient des fruits d'or ; — Tous les rois du pays m'aimaient, j'étais craint des rois étrangers ; — Les Bretons me disaient toujours : chante Merzin, chante-nous ce qui doit arriver ; — Maintenant je vis dans les bois et personne ne m'honore plus ; — Sangliers et loups quand je passe grincent des dents à ma vue ; — J'ai perdu ma harpe, les arbres aux fruits d'or ont été abattus ; — Les rois bretons sont tous morts, les rois étrangers oppriment le pays. — Les Bretons ne me disent plus : chante Merzin les choses à venir. — On m'appelle Merzin le fou, et on me poursuit à coups de pierre. »

L'homme de Dieu en l'entendant ne put s'empêcher de pleurer. — Pauvre innocent, convertis-toi au grand Roi qui est mort pour toi ; celui-là aura pitié de ton sort ; il donne le repos à qui a confiance en lui.

— J'ai eu confiance en lui, j'ai confiance encore, et je lui demande pardon.

— Et le bon Kadoc lui répond : Par moi t'accordent ton pardon le Père, le Fils et l'Esprit-Saint.

Et le barde une fois pardonné s'échappe joyeux, et du haut de la colline il jette ce cri de reconnaissance : Je chanterai éternellement les miséricordes du Seigneur.

— Pauvre cher Merlin, dit Kadoc attendri, se rappelant avoir entendu déjà pendant son sommeil un poète murmurer le même chant consolateur ; que Dieu t'écoute, que les Anges de Dieu t'accompagnent !

Mais les méchants ne cessèrent point d'outrager Merlin, et le soir même du jour où la Foi, sous la figure du plus aimable des saints, avait reçu dans ses bras le barde infortuné, on le trouva mort au bord d'une rivière. Des pâtres de la race des Pictes avaient tué à coups de pierres le noble chanteur qu'ils appelaient *le fou* ! (*Myrdhinn*, p. 76-81¹³).

III — Vortigern et les Saxons. Le guet-apens d'Ambresbeere.

Voilà ce que l'on sait du Merlin réel, et encore ne s'y mêle-t-il pas quelques fables ? Mais si l'histoire, la véridique histoire est parcimonieuse à son égard, la légende d'abord, et le roman plus tard l'ont traité plus généreusement, et c'est le personnage légendaire, c'est le personnage romanesque, chacun avec

¹³ Cette rencontre de Kadoc et de Merlin est aussi racontée dans le livre de M. de la Villemarqué : *La légende celtique*, — Saint Kadok, p. 205-209, — *Barzaz Breiz*, 6^e édit. 1867, p. 73, — Kadok et Merlin.

ses aventures merveilleuses, sa puissance magique, sa prescience surnaturelle, dont la renommée s'est propagée en tous pays à travers les siècles.

Nennius, l'auteur contesté de *l'Historia Britonum*, au commencement du IX^e siècle (vers 822), avait recueilli dans son livre ce que les traditions racontaient concernant Merlin¹⁴.

Geoffroy de Monmouth, dans son *Historia Regum Britanniae* (1130-1150), adopta à son tour le thème de Nennius et lui fit des additions.

Voici d'après Geoffroy, en quelle occasion Merlin apparaît pour la première fois sur la scène. Je suis obligé de prendre les choses d'un peu loin¹⁵.

Les Bretons, sans cesse pillés, battus, incendiés, massacrés par les Pictes, les Scots, les Norvégiens, les Daces, imploraient contre ces barbares le secours des Romains. La mer nous chasse contre les Barbares, et les Barbares nous poussent contre la mer, disaient-ils, nous périssons par les flots, ou par le glaive. Mais les Romains fatigués de leurs plaintes les abandonnaient à leur sort¹⁶.

Ils s'adressèrent alors à Audren roi de la Petite-Bretagne, le quatrième depuis Conan Mériadec, et ils lui proposèrent la royauté de l'île. Audren refusa et s'en déchargea sur son frère Constantin. Constantin

¹⁴ Nennius, *Historia Britonum*, apud Thomas gale: *Historiæ britannicæ*..., t. I.

¹⁵ Geoffroy de Monmouth, *Historia Regum Britanniae*, Edit. San Marte, Halle, 1854, liv. VI, chap. 1 et suiv.

¹⁶ G. de Monmouth *Hist. regum Britanniae*, Lib. VI, chap. 2-3.

passa dans l'île, battit les Barbares, et après quelques années de règne périt assassiné.

Il laissait trois fils : Constant, Aurélien Ambroise (Embreiz Guletik) et Uther qui depuis fut surnommé Pendragon. Constant, l'aîné, inhabile à régner avait été destiné à l'état monacal et mis dans un couvent¹⁷.

Parmi les chefs, les uns voulaient prendre pour roi Aurélien Ambroise, les autres voulaient Uther. Vortigern¹⁸ consul des Gewissiens, homme ambitieux qui aspirait à la royauté, tira Constant du couvent et le fit proclamer roi¹⁹. Mais bientôt il excita contre lui des soldats Pictes qui formaient la garde du roi, et ils le massacrèrent.

Vortigern feignit d'être fort affligé de ce meurtre, et fit mettre à mort ceux qui l'avaient accompli, s'imaginant cacher ainsi sa perfidie.

Les amis des deux jeunes princes, Aurélien Ambroise et Uther, pour les soustraire à la cruauté de Vortigern, les firent passer en Petite-Bretagne à la cour de leur cousin Budic, fils et successeur de Audren, qui les traita avec tous les égards qui leur étaient dus.

Vortigern se proclame roi. Mais il était dans une grande anxiété, car il avait contre lui tout le peuple du royaume, qui savait sa perfidie. D'un autre côté les Pictes voulaient se venger sur lui de la mort de leurs camarades, tués à cause du meurtre de Constant ;

¹⁷ G. de Monm, *loc. cit.*, lib. VI, cap. 4-5.

¹⁸ On trouve ce nom écrit Uther et Uter. Outre Vortigern on trouve Wortigern, Guorthigern, Guorthigirn.

¹⁹ G. de Monm., *Ibid.*, cap. 6.

et c'était une rumeur que les deux frères Aurélien Ambroise et Uther s'apprêtaient à venir reprendre leur royaume²⁰.

Pendant qu'il était ainsi harcelé, abordèrent sur les côtes du Cantium trois longues barques chargées d'une élite de guerriers saxons, peuple encore païen. Ils venaient sous la conduite de deux frères Hengist et Horsa. Trop condensés en leur patrie, disaient-ils, ils étaient obligés d'émigrer en terre étrangère, et ils lui offraient leurs services en échange de l'hospitalité qu'ils demandaient.

Vortigern séduit par la belle prestance des étrangers, et surtout des deux chefs, les accueillit avec empressement. Vous arrivez à propos, leur dit-il ; si vous m'aidez contre mes ennemis, je vous récompenserai par des présents, et vous octroierai des terres en mon royaume (Année 447 depuis la Passion du Christ. Nennius, chap. 28).

Ils y consentirent, et à la première rencontre ils combattirent si valeureusement que les Pictes furent mis en déroute²¹. Les Saxons demandèrent alors leur récompense. « Concède-moi en terre, dit le chef, ce qu'une courroie en peut enceindre, pour que j'y construise un fort où je me retirerai en cas de besoin. D'ailleurs je te suis fidèle, je l'ai été et je le serai. Permetts aussi que nous fassions venir de nos compatriotes pour nous aider dans les combats contre tes ennemis. » Le roi accorda son consentement. Hen-

²⁰ *Anxiebatur igitur Vortigernus quotidie* (G. de Monm., *Historia Reg. Brit.*, Liv. VI, chap. 7, 8, 9)

²¹ G. de Monmouth, *loc. cit.*, liv. VI, ch. 10.

gist prit donc une peau de taureau, la réduisit en une courroie avec laquelle il délimita un terrain dans un lieu bien choisi. Ce lieu fut appelé Kaercorei en breton, et Thancastre en saxon (l'île de Thanet sur la côte de Kent²²).

Bientôt abordèrent dix-huit navires apportant une élite de soldats germains ; ils amenaient aussi la fille de Hengist nommée Rowen, d'une beauté sans pareille²³. Hengist invita le roi à le venir visiter dans son nouveau château, et lui offrit un somptueux festin, pendant lequel Rowen se présenta tenant une coupe d'or pleine de vin, et fléchissant le genou devant le roi elle lui dit : « Lauerd King wacht heil²⁴. » — Le roi fut émerveillé de sa beauté, il lui répondit par son interprète qui était le seul Breton sachant le saxon (Nennius, chap. 36). « Drinc heil²⁵ » ; et il lui ordonna de boire, et ayant pris la coupe il baisa la jeune fille et but.

D'autres racontent un peu différemment : il fut servi par la belle Alis Rowenna, fille de Hengist, laquelle selon la coutume de sa nation l'embrasse en lui servant à boire²⁶ :

Rowent but et puis li bailla

²² G. de Monm., *loc cit.*, liv. VI, ch. 11. Nennius, chap. 28, dit que en Britannique, elle s'appelait Ruithina.

²³ Dans le poème « Vita Merlini » cette Rowen est appelée Renua et est qualifiée sœur et non fille d'Hengist, vers 1033, p. 41, édit. Franc. Michel et Thomas Wrigth. Voir ci-après le chap. Vita Merlini.

²⁴ Écoute, roi, je te salue.

²⁵ Bois à ta santé.

²⁶ Le Roux De Lincy, *Rom. De Brut*, t. II, p. 75 de l'analyse.

Et en baillant le roi baisa²⁷.

Échauffé par la boisson, Vortigern, le diable aidant²⁸, s'enflamma d'amour pour la jeune païenne, et incontinent il la demanda en mariage à son père. Tout ce que tu me demanderas, tu l'auras, lui dit-il, fût-ce la moitié de mon royaume²⁹. Hengist en homme habile³⁰ ayant pris avis des siens y consentit ; mais à condition qu'on lui cédât la province de Cantium. Le roi n'hésita pas, et cette nuit-là même, « sans bénédiction, messe, orison, ni prestre³¹ » il épousa la jeune païenne qui lui plut extrêmement. Mais cette union ne fit qu'augmenter la haine des grands contre lui, et celle de ses trois fils³².

Vortigern ne s'arrêta pas à ce crime : il en commit bientôt un autre plus détestable encore, car il épousa sa propre fille dont il eut un enfant. C'est pourquoi il fut maudit par saint Germain et tout le Conseil des Bretons³³.

Ensuite arrivèrent les fils de Hengist avec trois

²⁷ Wace, *Rom. de Brut* par Le Roux de Lincy, t. I, p. 330, vers 7137.

²⁸ Nennius, *Geof. de monm.*, Wace.

²⁹ Hengistus jussit puellam, ministrare illis vinum et siceram (boisson fermentée), qui inebrietati sunt nimis et saturati. Illis bibentibus, intravit Sathanas in corde Guorthigerni ut adamaret puellam, et postulavit eam a patre suo per interpretem suum, et dixit : omne quod a me postulas impertabis, licet dimidium regni mei. (Nennius, cap. 36).

³⁰ Hengistus autem cum esset vir doctus atque astutus et callidus. (Nennius, cap. 36).

³¹ Wace, *Rom. de Brut.*, vers 7180.

³² G. de Monm., *loc. cit.*, liv. VI, ch. 12.

³³ Nennius, ch. 38.

cents navires portant des guerriers. Vortigern leur céda des provinces pour s'y établir. Cependant la faveur dont jouissaient les étrangers exaspéra les Bretons ; ils prirent pour roi Vortimer, le fils de Vortigern. Vortimer défit les Barbares en quatre batailles et les expulsa de la Bretagne. Mais Vortimer mourut empoisonné par les soins de la belle Rowen³⁴.

Vortigern redevint maître du royaume et rappela Hengist, lui mandant de revenir avec quelques-uns des siens seulement, craignant que s'ils étaient en grand nombre le peuple se soulevât.

Hengist arriva avec trois cent mille hommes³⁵. Vortigern et les principaux du royaume furent indignés, et ils résolurent de les combattre. Hengist médita une trahison. Sous prétexte de régler leur différend, il invita les Bretons à une conférence pacifique. Il fut convenu qu'on se réunirait auprès du monastère d'Ambrius (Ambresbeere).

Au jour dit, on s'assembla. Les Bretons étaient sans armes, mais chacun des Saxons avait un long couteau caché dans sa chaussure, et sur un signal de Hengist : « En Saxones ! Nimed cure Saxes³⁶, » aussitôt ils prirent leurs couteaux et massacrèrent les Bretons. Il y en eut quatre cent soixante de tués³⁷, c'étaient des plus nobles. Le bienheureux Eldadus les fit ensevelir et inhumer près de Kaercaradane, appelé du présent Salisbury, dans un cimetière qui est proche du

³⁴ G. de Monm., *loc. cit.*, liv. vi, ch. 13, 14.

³⁵ G. de Monm., *Trecenta millia armatorum*, liv. VI, ch. 15.

³⁶ Saxons, tirez vos couteaux ! Nennius, cap. XLVIII.

³⁷ Nennius dit trois cents, chap. 48.

monastère d'Ambrius. Un seul, Eldol, frère d'Eldadus, put se défendre avec un pieu qu'il trouva à sa portée, et échappa aux meurtriers³⁸.

Quant à Vortigern, Hengist le fit lier, et il n'obtint la vie qu'en cédant ses provinces aux Saxons qui les sacagèrent. Vortigern ayant considéré combien grand était son désastre, se retira en Cambrie, ne sachant que faire contre ce peuple exécration³⁹.

Les devins (*magi*⁴⁰) lui conseillèrent de bâtir un château bien fortifié pour s'y mettre en sûreté, puisqu'il avait perdu les autres. En conséquence il choisit un lieu sur le mont Erir⁴¹, et on commença à bâtir ; mais tout l'ouvrage qu'on faisait un jour, la terre l'engloutissait un autre, sans qu'on sût comment.

Vortigern en demanda la cause aux devins. Ceux-ci lui dirent qu'il fallait arroser les fondations avec le sang d'un jeune homme sans père, et qu'ensuite on pourrait construire la tour. Aussitôt donc on envoya des messagers par tout le pays pour trouver un tel

³⁸ Nennius est le premier historien qui parle de ce guet-apens (cap. 48). Des critiques pensent que c'est une fable inventée, ou du moins propagée par lui, dans le but d'expliquer d'une manière non déshonorante pour les Bretons le massacre des Bretons à Kaltraez ; leur perte, ils la durent à l'ivresse. (Voyez La Villemarqué, *Bardes du VI^e siècle*, p. 385.)

³⁹ G. de Monm, *loc. cit.*, liv. VI, ch. 15-16. Wace, *Rom. De Brut*, Edit. Lincy, t. I, vers 7250-7490. *Analyse du Brut*, t. II, p. 74-77. Alain bouchard, liv. II ; il suit G. de Monm.

⁴⁰ Il faut entendre par là *les Druides de Montalembert*, *Moines d'Occ.*, 1866, t. III, p. 111. d'Arbois De Jubainville, *Introd. à l'étude de la littér. celtiq.*, arbredor.com, 2002.

⁴¹ Erir ou Eryry, le Snowdon au pays de Galles.

homme. En arrivant à la ville qui plus tard fut appelée Kaermodin⁴², ils s'arrêtèrent à regarder des enfants qui jouaient. Bientôt une querelle survint entre deux de ceux-ci, dont l'un se nommait Merlin et l'autre Dabutius. Et Dabutius disait à Merlin : « Que me veux-tu, impertinent ? Il n'y eut jamais rien de commun entre nous. Moi je suis de race royale des deux côtés de mes parents ; mais toi, on ne sait qui tu es, puisque tu n'as point de père. »

À cette parole, les messagers, sans perdre l'enfant de vue, s'informèrent aux personnes présentes quel était ce Merlin. Elles répondirent qu'elles ne savaient quel était son père ; quant à sa mère elle était fille du roi de Démétie, et elle demeurait avec les religieuses du couvent de Saint Pierre dans la ville⁴³.

Merlin et sa mère furent conduits à Vortigern pour qu'il en fît selon son plaisir. Sachant qu'elle était de race royale, le roi la reçut honorablement, et s'informa de quel homme elle avait conçu ; et elle répondit : « Par mon âme, seigneur, je ne connais personne qui ait engendré l'enfant en moi ; je sais seulement une chose, lorsque j'étais avec mes compagnes dans notre chambre à coucher, il m'apparaissait quelqu'un sous forme d'un très beau jeune homme ; il me serrait dans ses bras et me baisait, et quand il était resté quelque temps avec moi, il disparaissait tout à coup, sans que je visse comment. Souvent aussi il me parlait lorsque j'étais seule, et il était invisible. Enfin m'ayant

⁴² Voyez Appendice B. Kaermodin.

⁴³ G. de Monm., liv. VI, ch. 17. Voyez Appendice C. Récit de Nennius.

souvent approchée sous l'apparence d'un homme, il me laissa grosse. Que votre sagesse, seigneur, sache que je n'ai point connu autrement le père de ce jeune homme.»

Le roi étonné consulta les savants pour apprendre si ce qu'avait raconté cette femme était possible. Maugantius, l'un d'eux, lui répondit : « Les livres de nos philosophes et plusieurs histoires m'ont appris que beaucoup d'hommes ont été engendrés de la sorte, car, ainsi que le dit Apulée au sujet du dieu de Socrate, entre la terre et la lune habitent des Esprits que nous appelons démons incubes, ils participent de la nature des Anges et des hommes ; quand ils veulent ils prennent la forme d'hommes et cohabitent avec les femmes. Peut-être l'un d'eux a-t-il apparu à cette femme, et en elle engendra ce jeune homme⁴⁴.

Merlin ayant écouté tout cela s'approche du roi et lui dit : « Pourquoi ma mère et moi avons-nous été amenés en ta présence ?

— Parce que, dit Vortigern, les savants m'ont donné le conseil de faire chercher un homme sans père, pour que, en répandant son sang, je réussisse à bâtir ma forteresse.

— Faites venir vos savants devant moi, dit Merlin, et je les convaincrai d'ignorance. » — Et quand ils furent réunis, Merlin leur dit : « Vous ne savez qui empêche de jeter les fondements de la tour, et vous prétendez qu'en répandant mon sang sur les matériaux l'ouvrage sera solide. Mais dites-moi, qu'y a-t-il

⁴⁴ G. de Monmouth, *loc. cit.*, liv. VI, ch. 18.

de caché sous les fondations ? Car il y a quelque chose en dessous qui empêche l'ouvrage de tenir debout. »

Les savants décontenancés se taisaient.

Alors Merlin qui était appelé aussi Ambroise dit au roi : « Seigneur, faites creuser la terre, vous trouverez un étang, et c'est lui qui empêche d'établir la tour. »

Cela fut fait et on trouva effectivement un étang sous terre.

Ambroise Merlin se tournant encore vers les savants : « Ignorants flatteurs, leur dit-il, répondez, qu'y a-t-il sous l'étang ?

Et ils se taisaient.

Et il dit au roi : « Faites épuiser l'étang, et au fond vous verrez deux pierres creuses, et dedans deux dragons endormis. »

Le roi fit épuiser l'étang et on trouva comme Merlin avait annoncé. Alors tous se mirent à exalter sa sagesse ; et ils disaient qu'en lui résidait un esprit⁴⁵.

Pendant que le roi Vortigern était au bord de l'étang, les deux dragons sortirent ; l'un était blanc, et l'autre rouge. Ils s'attaquèrent avec acharnement, le feu sortait de leur bouche. Le dragon blanc était le plus fort et repoussait le rouge jusqu'au bord du lac. Mais celui-ci, humilié de sa défaite, s'élança sur le dragon blanc et le força de reculer à son tour, et ils continuèrent de se battre.

Le roi demanda à Ambroise Merlin ce que signifiait cette lutte des deux dragons.

⁴⁵ G. de Monmouth, *Ibid.*, liv. VI, ch. 19.

Merlin se répandit en larmes, et pénétré du génie prophétique il dit : « Malheur au dragon rouge, car son extermination approche : le dragon blanc occupera ses cavernes ; et le dragon blanc signifie les Saxons que vous avez appelés. Le dragon rouge désigne la nation bretonne qui sera opprimée par le dragon blanc⁴⁶. »

Et Merlin continue de vaticiner d'obscurcs prophéties touchant les destinées des peuples bretons, et il excite l'admiration des assistants.

Vortigern saisit l'occasion et demande au jeune devin de lui révéler ce qu'il sait concernant le sort qui lui doit survenir.

Merlin parla ainsi : « Fuis, s'il t'est possible, le feu des enfants de Constantin. Voilà, qu'ils préparent leurs navires ; voilà qu'ils partent du rivage armoricain ; voilà que leurs voiles se déploient sur la mer. Ils arriveront dans l'île de Bretagne, ils se jetteront sur la nation saxonne et soumettront ce peuple exécrable. Mais d'abord ils te tiendront prisonnier en ta forteresse et y mettront le feu. Tu as trahi leur père par méchanceté, et tu as appelé les Saxons dans l'île pour qu'ils te viennent en aide, et ils sont venus pour ton supplice. Deux genres de mort te menacent, et il n'est pas certain auquel tu échapperas. D'un côté ton royaume va être dévasté par les Saxons qui chercheront à te tuer. D'autre part, vont aborder les deux fils de Constantin, Aurélius et Utherpendragon, qui veulent venger sur toi la mort de leur père.

« Tâche de fuir si tu peux. Demain ils seront maîtres

⁴⁶ *Ibid.*, liv. VII, ch. 3. Ce livre contient les Prophéties de Merlin.

du rivage, les visages des Saxons seront rouges de sang. Hengist sera tué et Aurélius Ambrosius sera couronné. Il donnera la paix aux peuples, rétablira les églises, mais il mourra par le poison. Son frère Utherpendragon lui succédera, mais ses jours finiront prématurément par le poison. Tes descendants verront cette trahison, mais le sanglier de Cornouailles les dévorera⁴⁷. »

Il dit ainsi, et dès le lendemain Aurélius Ambrosius aborda avec son frère, amenant dix mille soldats.

Aussitôt ils allèrent assiéger Vortigern dans sa forteresse de Genoreu, située au pays de Hergin, proche la rivière de Gania, sur le mont Cloarius en Cambrie. On s'attaqua d'abord aux murailles, et pour aller plus vite on incendia la place, et Vortigern périt par les flammes⁴⁸.

Ensuite Ambrosius et Uther tournèrent leurs armes contre les Saxons. Hengist dans le combat fut pris par le duc Eldol, le seul des Bretons qui put échapper au guet-apens d'Ambresbeere ; Eldol lui trancha la tête⁴⁹.

⁴⁷ Voyez Append. D, *Merlin et les devins*.

⁴⁸ (G. de Monmouth, liv. VIII, chap. 2.) Selon Nennius (chap. 49), ce fut le feu du ciel qui détruisit le château de Guorthigirn ; et celui-ci périt avec toutes ses femmes. « Telle est, ajoute-t-il, la fin de Guorthigirn, comme je l'ai trouvée dans la vie du bienheureux Germain, mais d'autres l'ont racontée autrement. » — Nennius, chap. 51. D'autres disent que la terre s'entrouvrit et l'engloutit dans la nuit où la citadelle fut brûlée, parce que on ne trouva aucun vestige de ceux qui furent brûlés en même temps que lui.

⁴⁹ Geoffroy de monmouth, *loc. cit.*, liv. VIII, chap. 5, 6, 7 ; livre VI, chap. 16.

IV — La Danse des Géants. Uther et Ygerne.

Aurélius Ambrosius devint roi et gouverna avec sagesse et gloire. Un de ses soins fut d'aller visiter la sépulture des Bretons massacrés au guet-apens d'Ambresbeere, et il résolut d'y élever un monument pour perpétuer leur mémoire⁵⁰. Il s'adressa donc aux hommes d'art, mais ceux-ci renoncèrent à imaginer rien qui répondît dignement aux intentions du roi.

Alors Trémounus, archevêque de Kaerlion, vint au roi et lui dit : « Si quelqu'un est capable d'entreprendre votre projet, c'est Merlin, le prophète de Vortigern. Je ne pense pas qu'il y ait dans tout votre royaume un esprit plus pénétrant, soit pour dévoiler l'avenir, soit pour exécuter des travaux. Faites-le venir et chargez-le de réaliser l'œuvre que vous méditez. »

Aurélius fit donc chercher Merlin par toutes les peuplades du pays. Ses messagers le trouvèrent dans le pays des Gewissiens à la fontaine de Galabes où il se rendait souvent, dans une vallée aux confins de la Cambrie⁵¹.

Il vint devant le roi qui lui ordonna de lui révéler les choses futures.

Merlin refusa. « On ne doit point révéler ces mystères sans une extrême nécessité, dit-il, car si je les dévoilais par amusement ou sans raison, l'esprit qui m'enseigne se tairait et s'éloignerait de moi quand le besoin surviendrait. »

⁵⁰ G. de Monmouth, liv. VIII, chap. 9.

⁵¹ San Marte, p. 361-363. *Notes à G. de Monmouth, Hist. Reg. Brit.*

Le roi le consulta alors sur le projet qu'il méditait.

« Si vous voulez honorer d'un monument impérissable la sépulture de ces hommes, dit Merlin, faites amener la Danse des Géants qui est sur le mont Killare en Hybernien (Irlande). Il y a là un monument de pierres que personne en notre temps ne parviendrait à construire, si l'esprit ne surpassait la force corporelle. Ce sont des pierres d'une prodigieuse grosseur, et il n'en est point auxquelles elles cèdent en vertu. Qu'elles soient posées autour de la tombe comme elles le sont là-bas, et elles tiendront debout à jamais⁵².

« Ces pierres-là, sont des pierres mystiques⁵³. Elles ont la vertu de guérir bien des maladies. Il y a bien longtemps des géants les apportèrent des parties les plus reculées de l'Afrique, et les dressèrent en Irlande pendant qu'ils y habitaient. L'eau qui avait mouillé ces pierres guérissait les maladies, et ajoutée aux confections des herbes, elle rétablissait les blessés. Il n'est aucune de ces pierres qui soit dépourvue de vertu curative. »

Les Bretons adoptent avec empressement l'avis de Merlin, et quinze mille hommes sous la conduite de Utherpendragon, frère du roi, partent pour la conquête des pierres d'Irlande, et Merlin est avec eux pour diriger l'entreprise par son génie⁵⁴.

Les Hiberniens voulurent s'opposer par la force au rapt de leurs pierres, mais ils furent mis en déroute. Pour les Bretons ce ne fut là que le moins diffi-

⁵² G. de Monmouth, *Histor. Reg. Brit.*, liv. VIII, chap. 10.

⁵³ G. de Monm., *Ibid.*, livre VIII, chap. 11, p. 109.

⁵⁴ G. de Monm., *Ibid.*, liv. VIII, chap. 11.

cile, et quand ils virent les pierres rangées en quadruple cercle, quand ils considérèrent leurs dimensions, leur poids, leur nombre, ils restèrent pétrifiés d'étonnement.

— À l'œuvre ! dit Merlin.

Malgré les efforts des quinze mille hommes, après une journée de fatigue, pas une pierre n'avait bougé. « Montrons, dit alors Merlin, que l'intelligence est plus puissante que la force ; » et, ayant pris ses dispositions, il souleva les pierres et les fit transporter à bord des navires ; et la flotte les amena en Bretagne.

À la nouvelle de leur arrivée, le roi Ambroise convoqua ses sujets dans la plaine de Salisbury, pour l'inauguration du monument funèbre ; c'était aux fêtes de la Pentecôte. Et le jour venu, tout le monde étant rassemblé, et le roi sur son trône, Merlin, soulevant sans effort les rochers du Cercle des Géants, les rangea de la même manière qu'ils l'étaient en Irlande⁵⁵. Et lorsque la lune eut paru, il entra dans le Cercle des Géants, sa harpe d'or à la main, et, montant sur la table de pierre dressée au milieu, il se mit à chanter une incantation que les bardes ont appelée l'*Enchantement des pierres précieuses* :

« Voici l'heure ! Il s'éveille, le chœur des pierres précieuses, le chœur des pierres mystiques ; elles se meuvent en cadence, elles se balancent lumineuses sur le sol de l'enceinte funèbre, chacune d'elles saluant d'abord celui qui conduit la danse. »

⁵⁵ G. de Monmouth, *Historia Regum Britanniae*, livre VIII, chap. 10, 11, 12. — Myrdhinn, p. 104-110. — Wace, *Le Roman de Brut*, t. I, vers 7840 à 8386.

Quel fut l'étonnement des guerriers ! Les colosses de pierre, entraînés par le chant du barde, se mouvaient autour de lui en une danse fantastique⁵⁶ !

Telle est l'origine légendaire du fameux monument mégalithique près de Salisbury, connu sous le nom de Stone-Henge⁵⁷.

On en trouve la description dans un grand nombre d'ouvrages, notamment dans *l'Abécédaire d'Archéologie* de M. de Caumont (2^e édit., t. I, 1870, p. XXXVII).

Emerys Guletik (*Aurelius Ambrosius*) mourut empoisonné à Guyntonia (*Winchester*) ; et, selon Alain Bouchart, ce fut l'an 434 (livre II, fol. 46, édit. biblioph.). Et voilà que le jour même de sa mort apparut une comète. À la queue était un globe de feu comme un dragon, et de sa gueule partaient deux rayons ; l'un semblait s'étendre au-delà des Gaules ; l'autre, se dirigeant vers l'Hybernée, se divisait en sept rayons plus petits.

Uther, frère du roi, qui, en ce moment-là, commandait l'armée en Cambrie, frappé de terreur, ainsi que tous, à la vue de ce signe, en demanda le sens à Merlin, car il était lui-même à l'armée pour en diriger les opérations.

« O malheur irréparable ! dit-il en pleurant. Aurélius Ambrosius, le roi des Bretons, est mort. Hâte-toi de livrer bataille, très noble Uther, tu auras la victoire, et tu vas être roi de toute la Bretagne. C'est toi que signifient cet astre et ce dragon de feu. Le rayon

⁵⁶ De la Villemarqué, *Revue de Bretagne et de Vendée*, 1861, t. I, p. 417.

⁵⁷ Voyez Appendice E. *La Danse des Géants*. Le Stone-Henge.

qui s'avance vers les Gaules annonce que tu auras un fils (*le fameux Arthur*), dont la puissance s'étendra sur tous les royaumes. L'autre rayon signifie une fille, dont les fils et descendants régneront en Bretagne⁵⁸. »

Uther défit en effet les ennemis, et fut acclamé roi des Bretons. Puis il fit fabriquer deux dragons d'or semblables à celui qu'il avait vu à la queue de l'astre ; il en donna un à l'église principale de Guyn-tonia (*Winchester*) et garda l'autre pour qu'il fût porté devant lui dans les combats. C'est depuis lors qu'il fut appelé Uther Pendragon, ce qui signifie en breton : tête de dragon⁵⁹.

Uther avait convoqué à Londres, aux fêtes de Pâques, les grands de son royaume, pour célébrer son couronnement. Parmi eux se trouvait Gorloës, duc de Cornouailles, avec Ygerne (ou *Ygierne*), sa femme, de laquelle le roi devint amoureux. Gorloës s'en étant aperçu, quitta brusquement la cour, emmenant sa femme.

Le roi, blessé de cette irrévérence, lui commanda de revenir. Gorloës refusa. Par conséquent, comme il se croyait le plus fort, Uther lui déclara la guerre et saccagea son pays. Gorloës mit Ygerne en sûreté dans la forteresse de Tintagel, au bord de la mer, tandis que lui se mit en défense dans celle de Dumloc, où il fut assiégé. Or, le roi toujours enflammé d'amour, voulait posséder Ygerne, et, sur l'avis de Ulfin, son confident, il en demanda le moyen à Merlin. « Je puis,

⁵⁸ G. de Monm., *Hist. Reg. Brit.*, livre VIII, chap. 14-15, p. 112-113. Edit. San Marte.

⁵⁹ *Ibid.*, livre VIII, chap. 17, p. 114.

par mes enchantements (*medicaminibus*), lui dit Merlin, te donner l'apparence de Gorloës, et sous cette forme, il te sera possible d'entrer dans la forteresse et d'y avoir accès près de Ygerne. »

Le roi se laissa faire, et prit la figure de Gorloës ; Ulfen et Merlin s'étaient eux-mêmes transformés en personnages familiers à Gorloës. Le gardien de Tintagel, prévenu par ceux-ci de l'arrivée du prétendu Gorloës, ouvrit les portes, et Uther passa cette nuit avec Ygerne, qui crut bien être avec son mari. Et cette nuit-là même fut conçu celui qui devait être le fameux Arthur⁶⁰. Mais, pendant ce temps, les assiégeants avaient pris la forteresse de Dumloc, et le vrai Gorloës avait été tué dans le combat. Le faux Gorloës redevint Uther et épousa Ygerne⁶¹.

Après cette fraude contre Ygerne, qui réussit au roi Uther grâce à la complaisance difficilement excusable de l'enchanteur Merlin, il n'est plus question de celui-ci dans le livre de Geoffroy. Uther Pendragon continue de régner et de battre les Saxons ; puis comme Merlin l'avait prédit devant Vortigern, il mourut ainsi qu'une centaine de ses compagnons pour avoir bu de

⁶⁰ Le château de Tintagel, si célèbre dans les romans arthuriens, est à deux lieues et demie environ au nord de Camelford (Camblan), où périt Arthur ; il est sur un promontoire, et le site passe pour le plus romantique de toute la Cornouailles. Un peu au sud de Camelford, en remontant la rivière qui se jette dans le canal Saint-Georges, près de Padstow, se voit une bourgade nommée Arthurschal. Tous ces lieux sont marqués sur la carte de Cornwall, de l'Atlas de blaev, IV^e partie, description de la Grande-Bretagne, et dans le Camden édité par Gibson.

⁶¹ G. de Monm., *Ibid.*, livre VIII, chap. 19-20.

l'eau d'une fontaine que les traîtres Saxons avaient empoisonnée à dessein. Il fut enterré près d'Aurélien Ambroise, dans la Danse des Géants⁶².

Après lui son fils Arthur âgé de quinze ans seulement devint roi⁶³. Mais on ne voit pas, dans l'*Historia Regum Britanniae* de Geoffroy, que Merlin ait pris une part active aux événements du règne, l'historien se tait à son sujet ; le rôle de Merlin semble donc fini. Et cependant dans la vie de Merlin le Calédonien par le même auteur, nous voyons Merlin racontant les événements du règne d'Arthur, et nous apprenant comment, avec Taliésin et Barinthus, il conduisit à l'île d'Avalon, le roi blessé à la bataille, contre Mordred.

V — Merlin emblème philosophique

Certains philosophes se sont plu à considérer Merlin moins comme un être réel, que comme une abstraction, un type imaginaire, un symbole. La légende de Merlin signifierait l'humanité poursuivant à travers les siècles, les phases de son évolution⁶⁴. D'autres, sans donner davantage aucune réalité au barde Myrdhinn, ne voient en lui qu'un personnage mythique, Merlin serait une incarnation de Gwyon, l'un des éléments fondamentaux de la théogonie bretonne, et c'est en ce système que semble se complaire M. H. Martin.

Après Dianaff le Dieu inconnu, le Dieu suprême,

⁶² Geoffroy de Monmouth, lib. VIII, cap 24.

⁶³ Geoffroy, lib. ix, cap 1.

⁶⁴ *L'Enchanteur Merlin*, par M. Quinet.

les Kymris honoraient surtout une autre divinité nommée Hu-Gadarn, c'est-à-dire Hu le Grand. C'était le chef sous la conduite duquel ces peuples établis depuis longtemps dans l'Europe orientale, au voisinage du Pont-Euxin, avaient envahi la Gaule et la partie méridionale de l'île de Bretagne. Ce nom de Hu s'est transformé successivement en Héus, Hésus, Esus. Chez les Gallois Hu était appelé Bel et aussi Kadwallader, c'est-à-dire vainqueur en cent batailles ; et il devint le dieu de la guerre. Il fut le fondateur du druidisme, dont il aurait puisé l'idée dans les religions de l'Orient.

Koridgwen est l'épouse de Hu-Gadarn. Son nom a pris diverses formes : Koridwen, Karidwenn, Kyrridwen, Korric-Wenn, Korrigan.

Neuf vierges sont les suivantes de Keridwen la fée blanche, la blanche prêtresse. Celle-ci est la gardienne de toute science, et elle la retient dans les sombres abîmes. — Gwyon, dans la mythologie bardique, est un génie qui porte aussi les noms de l'Esprit, le Voyant, Korig, c'est-à-dire le Nain. Korig est le dieu qui chez les Gaulois présidait au commerce.

Keridwen sous les pâles clartés de la lune a cueilli les six plantes dont sa divine intuition lui a révélé la mystérieuse vertu et les inéluctables effets, et elle les a déposées dans le vase d'airain où, par l'action du feu, va s'élaborer la liqueur de la divination⁶⁵.

Gwyon, le Voyant, se tient auprès, chargé par la déesse de veiller à la confection du breuvage. Il

⁶⁵ Ces six plantes sont : le Sélago, la Jusquiame, le Samolus, la Verveine, la Primevère et le Trèfle.

mêle, et voilà que trois gouttes du liquide bouillant lui sautent sur la main. Il la porte à sa bouche, et à ce contact l'avenir et tous les mystères du monde se dévoilent à lui. La déesse en courroux veut lui donner la mort ; il s'enfuit, et pour lui échapper se change tour à tour en lièvre, en poisson, en oiseau ; tandis qu'elle-même devenait tour à tour levrette, loutre et épervier pour le poursuivre.

Le Génie, pensant se sauver, se dissimule sous la forme d'un grain de blé ; mais la fée, devenue elle-même poule noire, le distingue entre tous dans le monceau où il s'était blotti, elle le saisit de son bec et l'avale. Aussitôt elle conçoit, et au bout de neuf mois met au monde un enfant merveilleux qui s'appela Taliésin, c'est-à-dire front rayonnant, Tal-Iesin⁶⁶, nom commun à ce qu'il paraît, aux chefs des bardes et des devins bretons. Taliésin, incarnation de Gwyon, est la personnification de la science humaine.

L'eau magique des six plantes est nommée l'Eau de Gwyon. L'île d'Al-Wion, Albion, paraît devoir son nom au Korig Gwyon⁶⁷.

L'île de Bretagne ou d'Albion est aussi désignée chez les bardes par le nom de Klaz-Merzin, le tombeau de Merlin. Merzin, Merzen, Merlin est un des noms de Gwyon ou Teutatès, et de même que Talié-

⁶⁶ de la Villemarqué, *Bardes du VI^e siècle*, p. XLJ.

⁶⁷ Sur cette théogonie bardique, voir : de la Villemarqué, *Barzaz Breiz*. 6^e édition (1867), introduction p. LVI, LVII. — Henri Martin, *Histoire de France*, 4^e édit., t. I, p. 55. — Jehan De Saint-Clavien, *Esquisses sur la Bretagne*, 243, 289. — De Roujoux, *Hist. des Rois et des Ducs de Bretagne*, t. 1. etc.

sin est une personnification du Druidisme, Gwyon-Merlin est l'analogue du Dieu des Romains Mercure ; comme lui, il est chargé de la conduite des voyageurs et de la migration des âmes (H. Martin, *Hist. de Fr.*, 4^e édition, 1855, t. I, p. 73).

Tels seraient la généalogie et le rôle du dieu Gwyon-Merlin dans le système bardique.

Comment le génie Gwyon-Merlin, résidant au séjour des divinités druidiques, devint-il, par la suite des temps, dans l'imagination des hommes, le barde Merlin de Bretagne au VI^e siècle ? C'est ce que les érudits qui ont pris le parti de nier l'existence du Merlin réel ne savent expliquer.

Ainsi dans ces systèmes la légende myrdhinnique ce serait l'évolution d'une idée à travers les âges, et non point l'histoire merveilleuse d'un homme qu'une science supérieure, une intuition étonnante et d'éminents services auraient rendu fameux, et recommanderaient à la vénération de la postérité.

Ces spéculations, fort relevées assurément, mais aussi fort nuageuses, n'ont peut-être pas rencontré autant d'adhérents qu'elles croient le mériter. Pour nombre de gens, il ne répugne pas plus d'ajouter foi à l'existence d'un Merlin réel, qu'attestent d'ailleurs et la tradition et l'histoire, que de prendre pour vérité établie une allégation systématique et dénuée de preuves.

VI — Les Deux Merlin. Serait-ce le Même ?

Tout au contraire de ceux qui se refusent à admettre

l'existence d'un Merlin réel, quelques anciens auteurs croient qu'il aurait existé deux personnages du nom de Merlin : l'un, qui aurait été Merlin Emrys, Merlin Ambroise, du nom du chef dont il fut le barde et le conseiller ; et l'autre qui aurait été Merlin le Calédonien, Merlin le Sauvage, ainsi nommé parce qu'il aurait vécu en sauvage dans les forêts de la Calédonie (l'Écosse).

On s'appuie entre autres du témoignage de l'évêque Girald le Cambrien (1146-1229).

« Non loin de la source du Conwy⁶⁸, dit-il, au sommet du mont Eryri⁶⁹ qui de là s'avance vers le Nord, se dresse Dinas Emrys, c'est-à-dire Promontoire d'Ambroise, où Merlin prophétisa devant Vortigern assis sur la rive. Il y avait en effet deux Merlin — celui-ci, qui fut aussi appelé Ambroise, car il avait deux noms. Il prophétisa sous le roi Vortigern, fut engendré par un incube et fut rencontré à Carmardhin ; c'est pourquoi, comme il y avait été trouvé, cette ville fut de son nom appelée Caermerdhin, c'est-à-dire ville de Merlin⁷⁰. Quant à l'autre, il était natif d'Albanie (*Écosse*) ; il fut appelé Celidonien, à cause de la forêt de Celidon où il prophétisa, et encore Sauvage (*Sylvester*), parce qu'au milieu d'un combat, levant ses regards et ayant aperçu dans l'air un monstre trop horrible, aussitôt il devint dément. Il s'enfuit dans la forêt, et jusqu'à sa

⁶⁸ Conwy, fleuve du Caernarvon.

⁶⁹ Eryri, c'est le nom cambrien de cette montagne ; les Anglais l'appellent Snowdon, c'est-à-dire Montagne des Neiges. Voir Appendice F.

⁷⁰ Voir Appendice B. Caermodin.

mort vécut en sauvage. Ce Merlin fut contemporain d'Arthur, et on dit qu'il prophétisa bien plus complètement et plus clairement que l'autre⁷¹.

Ralph ou Ranulph Higden (1299-1363), dans son *Polychronicon*, ne fait guère que répéter Girald. Voici ce qu'on y lit :

« Près de Neuyn⁷² dans le Nord-Galles, est une toute petite île nommée Bardique ; elle est habitée par des moines, et l'on y vit si longtemps que mourir vieux c'est mourir avant le temps. Là Merlin le sauvage est enterré, ainsi qu'on l'affirme. Car on prétend qu'il y eut deux Merlin, l'un appelé Ambroise, engendré par un démon à Kaermerthyn, en Démécie⁷³, au temps de Vortigern. Il lança ses oracles en Snawdonie⁷⁴, aux sources du fleuve Conwy sur les pentes du Mont Eryry (Dinas d'Embreiz, comme je l'ai appris, signifie colline d'Ambroise), sur la rive, quand le roitelet Vortigern vint s'asseoir plein d'inquiétude. Un autre Merlin est d'Albanie qui maintenant est l'Écosse. Il porte deux noms, Sauvage, Calédonien, à cause de la forêt de Calydon où il débita ses prophéties. Il fut appelé Sauvage, parce qu'au milieu d'une bataille, voyant

⁷¹ Girald, *Itinerarium Cambriæ* liber II, cap. VIII. — Dans Camden, *Anglica Hibernica*, MDCII, p. 870.

⁷² Neuyn, c'est Nevin, petite ville du comte de Caernarvon.

⁷³ Kaermerthyn en Démécie, c'est la ville de Caermarthen dans le comté de Caermarthen. La Démécie c'est la partie méridionale du pays de Galles, dans laquelle était comprise le Caermarthen. Le nom de cette ville était anciennement Maridunum.

⁷⁴ Snawdonie ; nom latin du Caernarvon (blaeu, 4^e partie, p. 310) à cause du Mont Snowdon.

un monstre dans l'air, il perdit l'esprit et s'enfuit à la hâte dans la forêt, au temps du roi Arthur ; il prophétisa plus clairement que Merlin Ambroise. Il y a en Snawdonie des montagnes d'une grande hauteur : de la base au sommet à peine irait-on en un jour : les Cambriens les appellent Eryry, ce qui signifie montagnes neigeuses⁷⁵. »

Bien qu'on prétende qu'il y a eu deux Merlin, beaucoup néanmoins pensent que ces deux Merlin ne sont que le dédoublement d'un unique personnage, c'est le même Merlin dans les deux phases bien distinctes de son existence : aimé, puissant et recherché à la cour des grands, dans l'une ; et dans l'autre privé de raison et vivant en sauvage dans la profondeur des bois. — Assurément, le même personnage est exposé à passer de la puissance à la misère dans un espace de temps bien court. Mais si ces deux Merlin ne sont qu'un même homme, il en résulte une grande difficulté chronologique.

En discutant les textes des véritables œuvres de Merlin parvenues jusqu'à nous, et s'appuyant des indications de temps qu'on y trouve, et de quelques dates plus ou moins certaines produites par de vieux historiens, M. de la Borderie arrive à penser que Merlin vécut environ depuis l'année 540 à l'an 612. D'après un fragment d'une vie de saint Kentigern, Merlin serait mort en 612 ; la même année que saint Kentigern (de la Borderie, *Gildas et Merlin*, p. 126-128).

Celui-ci ne peut donc être le même que Merlin Emrys, Merlin Ambroise dont parle Nennius, qui pro-

⁷⁵ Voyez Appendice G, Ranulph Higden.

phétisa sous Vortigern, ce chef breton qui appela les Saxons à son aide en 450, et à qui vers 460 au plus tard Merlin fit la fameuse prophétie des deux dragons. Mais de ce dernier, M. de la Borderie estime qu'il n'y a pas à tenir compte ; celui-là, dit-il, n'est même pas un personnage légendaire, c'est une fable faite à plaisir⁷⁶. Ainsi, il n'y aurait eu qu'un seul Merlin ; c'est celui qui devint dément, qui erra solitaire dans la forêt de Calydon, le frère de Gwendyz (Ganiéda), épouse du roi Ryderch (De la Borderie, *Gildas et Merlin*, p. 72-73).

Cependant, je dois faire une remarque à ce sujet : Dans le fragment du *Scotichronicon* que j'ai rapporté ci-dessus en ce présent chapitre, p. 361, c'est Merlin, le contemporain de Vortigern, que l'on présente comme le grand prophète ; tandis que le Merlin *sylvestris*, le Calédonien, Lailoken, aurait été appelé Merlin par cela seul que, comme le premier, il possédait aussi le don de prophétie. À cause de quoi on le comparait au premier Merlin dont même on lui avait donné le nom.

Que le Merlin qui prophétisa sous Vortigern vers 460 ne soit pas le même que celui qui serait mort vers 612, cela paraît assez vraisemblable, du moins de prime abord ; car ce laps de vie, d'environ cent soixante ans, pour un même individu, serait chose non commune. Mais je ne vois pas sur quoi l'on se fonde pour affirmer que ce premier Merlin n'aurait jamais existé. Ce personnage occupe une place à certain moment dans l'histoire. Pour une difficulté à l'éclaircissement de laquelle tous moyens font défaut

⁷⁶ *Études historiques bretonnes*, *Gildas et Merlin*, p. 72, 73.

à cause de l'obscurité des temps ; parce que des annalistes venus deux ou trois siècles après lui ont mêlé son nom à des fables inventées ou recueillies par eux, il ne consent point à se laisser supprimer et à disparaître. C'est pourquoi, avec Ranulph Higden, Girald le Cambrien et autres anciens auteurs, j'admettrai l'existence des deux Merlin que la légende ensuite aurait confondus ; tout en reconnaissant que le second, c'est-à-dire Merlin le sauvage, est le principal et celui qui excite le plus d'intérêt, bien que la légende du premier n'en soit nullement dépourvue.

Cependant, est-il donc absolument impossible que le Merlin qui prophétisa au temps de Vortigern, vers 460, soit le même que celui dont la vie se serait prolongée jusqu'aux environs de l'année 612 ? — Il ne me le paraît pas.

En effet, admettons comme point de départ cette date de 460, qui paraît-il, ne peut guère être rapprochée de notre époque ; admettons aussi que Merlin, l'enfant sans père, mais si précoce en divination, eût sept ans lorsqu'il fut amené devant Vortigern : c'est l'âge que lui donne Robert de Borron dans le roman de Merlin⁷⁷. Donc en 612, année au-delà de laquelle il n'a pu vivre, Merlin aurait eu cent cinquante-neuf ans. Ce serait une durée de vie bien longue assurément. Mais remarquons que cette date de 612 n'est pas absolument certaine, elle est présentée comme une limite extrême, et elle n'est qu'approximative. Je me permets en conséquence de la réduire de quelques années, et j'assignerai à

⁷⁷ Voyez Appendice H. *Enfant. Jeune homme.*

l'existence de Merlin une durée de cent cinquante ans. C'est encore une durée extraordinaire, exceptionnelle ; mais cependant, il y a des exemples de pareille longévité, et de plus grande encore.

Laissant de côté les personnages qui n'ont vécu que cent vingt à cent trente ans, et dont les exemples ne sont pas très rares ; et sans remonter jusqu'à Mathusalem et autres patriarches des temps antédiluviens, ni même à une trop lointaine antiquité, je citerai :

Matathias, l'un des Machabées,	
qui aurait vécu	146 ans,
Antiochus Épiphane, roi de Syrie	149
Narcisse, troisième évêque de Jérusalem	166
Un anglais non dénommé	169 ans,
Saint David, évêque d'Angleterre	170 ⁷⁸
Saint Kentigern	185 ⁷⁹
Joannes de Temporibus (Jean des Temps)	
écuyer de Charlemagne	361 ⁸⁰

De temps à autre les journaux signalent des hommes dont l'existence s'est prolongée à 140, 150 ans et même au-delà. Sans que j'aie fait aucune recherche spéciale à ce sujet, je puis néanmoins citer plusieurs cas de remarquable longévité qui, dans ces

⁷⁸ Larousse, art. Longévité.

⁷⁹ Saint Kentigern, voyez Bollandus, Janvier, t. I, p. 821, n° 44. Voyez aussi au présent chapitre, paragraphe II, « le colloque de Kentigern et de Merlin ».

⁸⁰ Voyez au présent chapitre, paragraphe II, « le colloque de Kentigern et de Merlin », et l'Appendice A.

dernières années, me sont tombés sous les yeux. Voici d'abord un Turc nommé Moustapha Raba, du gouvernement de Sivas en Anatolie, qui fêtait en 1891 le cent cinquante-deuxième anniversaire de sa naissance. Le gouvernement, dit le *Journal officiel* de Sivas, vient de lui faire une pension. Ce vieillard a un petit-fils âgé de 90 ans.

Plus récemment, en 1894, les journaux ont cité le nom du père Nicolas Savin, ancien soldat de l'Empire, né en France, le 17 avril 1768, par conséquent âgé (fin 1894) de 126 ans et demi. Depuis quatre-vingt-deux ans il habite en Russie, à Saratow, sur le Volga⁸¹. Et son état de santé actuel, de même que celui du Turc Moustapha Raba, permet à l'un et à l'autre de compter sur une plus longue existence.

« Dans le gouvernement de Samara vient de mourir un ancien soldat russe à l'âge fabuleux de cent cinquante ans. La vie de ce soldat, nommé Laurent Efimor, a été très mouvementée. Dans sa jeunesse, en 1773, il avait fait partie de la redoutable bande du cosaque Pougatchev, qui avait sérieusement menacé le trône de Catherine II. Les troupes impériales le firent prisonnier, et il passa trente ans en Sibérie.

« Après son retour en Russie, sous le règne d'Alexandre I^{er}, il obtint un modeste emploi à Moscou ; mais le terrible incendie de cette ville en 1812, pendant l'invasion napoléonienne, le força de se retirer dans son pays natal près de Samara, où il gagna

⁸¹ *Journal La Nature*, numéro du 30 juin 1894.

honnêtement sa vie. Ses dernières années furent affligées par une cécité complète⁸². »

Ainsi cette existence d'une durée de cent cinquante ans qu'on doit attribuer au Merlin unique, aurait été atteinte, dépassée même, par celle d'autres hommes. Sous ce rapport du moins, il ne serait donc pas en dehors de l'humanité.

À l'appui de cette opinion qui attribuerait au prophète Merlin une existence d'une durée si rare, je citerai ce que rapporte Geoffroy de Monmouth dans divers passages de son poème *Vita Merlini*.

1° Merlin, privé de la raison par intervalles, sans doute, et lucide dans d'autres, demeure dans la forêt de Kelydon. Un jour, devant sa sœur Gwendyz, *épouse du roi Ryderch*, il se met à déplorer dans un langage d'inspiré les fautes et les divisions des Bretons, causes de leurs malheurs, et il termine sa tirade par ces paroles : « Autrefois j'ai prédit toutes ces choses bien plus longuement à *Wortigern* (vers 680-685). »

2° Plus loin (vers 975-981, etc.) Merlin dit encore, s'adressant à Taliésin : En effet, je suis vieux ; et il se met à raconter les événements qui se sont passés pendant sa jeunesse : *l'usurpation de Wortigern* etc., etc. C'est alors, dit-il, que je commençai à prédire à Wortigern l'avenir du royaume (vers 1000 à 1014).

Il résulte donc de ces deux passages du poème que, selon Geoffroy de Monmouth, le Merlin qui fut dément dans la forêt de Calydon, au temps du roi Ryderch, est le même qui prophétisa sous Wortigern.

⁸² *Journal de Rennes* du mardi 11 juin 1895.

3° Dans un autre passage du même poème, Geofroy de Monmouth nous présente Merlin comme parvenu à une vieillesse extrêmement reculée. Voici les paroles qu'il lui prête :

« O jeunes gens, dit-il, mon âge qui décline vers la vieillesse ne comporte plus de tels soins. Mes forces sont épuisées, et c'est à peine si mes membres accablés de vieillesse me peuvent porter...

« Il y a dans cette forêt un chêne, chargé d'ans ; la vieillesse qui use tout a tari toute sève en lui, et il est pourri jusqu'au cœur. J'ai vu quand il a commencé à pousser, même j'ai vu le gland, d'où il est sorti, tomber par hasard du bec d'un oiseau...

« J'ai donc beaucoup vécu, le poids de la vieillesse m'accable depuis longtemps, aussi je ne veux plus régner⁸³. »

Comparer la vie de Merlin quant à la durée, avec celle d'un chêne, l'ancien des forêts, qui est mort de vétusté, c'est de toute évidence une hyperbole comme s'en permettent seulement les poètes. Néanmoins, à part l'exagération, il résulte de cette citation que : à l'époque de Geoffroy de Monmouth, au XXI^e siècle, Merlin était considéré comme un patriarche qui s'était avancé prodigieusement loin dans le sentier de la vie ; et vraisemblablement, le poète n'a fait là que consigner de vieilles croyances. D'après cela, il ne me semble pas déraisonnable de supposer qu'un même Merlin ait pu apparaître vers 453 et ne s'éteindre qu'aux alentours de l'année 605, ayant vécu envi-

⁸³ Galfridi de Monemuta, *Vita Merlini*, éditée par Francisque Michel et Thomas Wright, (vers 1264 et suiv.).

ron 150 ans. Une longue existence est assurément une preuve de vigueur innée, d'énergie vitale ; et il ne me déplait point de trouver au moins prétexte à croire que, outre les dons d'esprit et de science, une si précieuse prérogative aurait été départie au barde breton.

Nous avons relaté ci-devant un fragment d'une vie de saint Kentigern composée vers 11-17, où l'auteur raconte le colloque du saint et de Merlin, Lailoken. Celui-ci est bien le Merlin égaré d'esprit, qui erre en sauvage dans la forêt de Kelydon, et dont l'existence va prochainement finir, ainsi que celle du saint lui-même. Cependant voici les paroles que le biographe met dans la bouche de Merlin : « Autrefois j'étais prophète barde sous Vortigern. » Il n'y aurait donc eu qu'un seul Merlin, ayant par conséquent vécu très vieux, depuis les temps de Vortigern, jusqu'à l'époque de la mort de Kentigern. À la vérité, le biographe fait en terminant quelques réserves, insinuant qu'il a bien pu y avoir deux Merlin ; mais elles n'infirmement point ce qu'il a fait dire à Merlin tout d'abord. Il résulte encore de là, que : si au temps du biographe de Kentigern (1147), certaines gens pour écarter une prétendue impossibilité imaginaient de partager entre deux individus successifs l'existence démesurément longue d'un Merlin unique, d'autres, et parmi eux le biographe lui-même, acceptant la simple tradition, ne répugnaient nullement à croire que cet intervalle de temps aurait été parcouru, du commencement à la fin, par un seul et même Merlin.

Si Merlin est venu mourir à l'île Bardique, ainsi qu'on peut le supposer, puisque, au dire de, Ranulph

Higden c'est là, que se trouve sa tombe, il a bien fallu qu'il parvienne à une extrême vieillesse, car le sort de ses habitants n'était-il pas, non seulement de vivre longtemps, mais de ne pouvoir mourir qu'après avoir dépassé les bornes de la vieillesse : Senior præmoritur.

Et ce dénouement lugubre exploité par certains continuateurs du roman de Merlin (par Robert de Borron), qui renferment le prophète tout vivant dans une tombe où son esprit garde sa vigueur sans faiblir, tandis que son corps y subit la commune consomp-tion, n'est-ce pas un mythe tirant son origine de la fabuleuse longévité attribuée à Merlin : la vie, l'esprit persistant dans un corps délabré ?

Cependant, certains critiques non seulement refusent au barde le privilège, d'une durée extraordinairement longue, mais ils pensent même qu'il n'a pu arriver à une vieillesse avancée. « Merlin, dans son poème *Afallenau* (*Les Pommiers*), ne parle point de sa vieillesse, dit M. de la Borderie ; or, quand ils atteignaient cet âge, les bardes bretons du VI^e siècle, — exemple Lywarc'h-Hen, — ne cessaient de le dire et de geindre sur leurs cheveux blancs... Donc, Merlin n'était pas vieux quand il faisait sa pièce des *Pommiers* plusieurs années après la bataille d'Arderyd (qui est de 573), c'est-à-dire vers la fin du VI^e siècle, de 580 à 600⁸⁴. » Donc, ajouterons-nous à cette déduction, si Merlin n'était pas vieux vers 590, il ne pouvait être très vieux vingt ans plus tard vers 612, date que l'on donne comme limite de son existence.

Cette déduction contiendrait la vérité, et, par consé-

⁸⁴ De la Borderie, *Étud. hist. bret. Gildas et Merlin*, p. 72.

quent, rendrait insoutenable la prétendue longévité de Merlin, si les prémisses étaient incontestables ; or, elles ne sont peut-être pas suffisamment établies. Et, en effet, les poèmes des bardes du VI^e siècle qui nous sont parvenus ne sont qu'en petit nombre. Est-ce donc là leurs œuvres complètes ? Sommes-nous sûrs de posséder sans omission aucune toutes celles qu'ils ont pu produire dans leur vieillesse ? Et s'il en manquait une seulement et que dans celle-là le barde eût oublié de gémir sur sa décrépitude, on aurait trop affirmé sur ce point. Et quand même, Merlin a-t-il donc été obligé de se conformer dans toutes ses compositions, à ce que nous pensons savoir de la manière de Lywarc'h-Hen et des autres bardes contemporains ; c'est-à-dire, étant vieux, n'a-t-il pu se dispenser de nous offrir dans chacun de ses poèmes le tableau de ses infirmités ? On peut en douter.

Nous ne pensons pas que le silence de Merlin touchant sa vieillesse dans le poème *Afallenau* fournisse un argument suffisant contre l'opinion qui, non sans quelque apparence de raison, attribuerait au barde une rare longévité.

VII — Les phases de la légende myrdhinnique

Après toutes ces opinions contradictoires touchant Merlin, disons ce que semblent avoir établi pour le moment les recherches des modernes en ce qui le concerne. Et ce qui suit s'applique non seulement à Merlin, mais aussi bien à Arthur et à quelques autres personnages du VI^e siècle restés célèbres chez les Bretons.

Dans la légende de Merlin et d'Arthur, il faut voir plusieurs phases. Dans une première, phase héroïque ou mythologique, dont l'origine se perd dans la nuit des temps, Merlin et Arthur sont des divinités de la théogonie bretonne.

Dans une seconde phase, phase historique, apparaît vers le VI^e siècle un illustre chef que l'histoire appelle Arthur, et auquel, en reconnaissance des services rendus à la patrie, les poésies bardiques ont reporté beaucoup de faits merveilleux que les traditions religieuses attribuaient au mythologique Arthur. Myrdhinn et Taliésin, bardes patriotiques et guerriers, le secondaient dans sa lutte et prenaient part à sa glorieuse destinée.

Du VII^e au X^e siècle, troisième phase. Pendant que les Bretons, opprimés sous le joug des Saxons, ne rêvent que vengeance et restauration de leur nationalité, leurs bardes soutiennent leur courage par l'espoir d'un libérateur ; ils entretiennent le souvenir de l'ère victorieuse d'Arthur et de Merlin, et ces deux personnages deviennent, dans leurs poésies, des demi-divinités, des héros mystiques, des symboles de foi et d'espérance. Merlin est le devin infallible qui a prédit le retour d'Arthur : Arthur n'est pas mort, il reviendra un jour châtier la brutalité saxonne, et rendre aux rois bretons le diadème de l'île ; et il réunira dans une ferme union les quatre familles de la souche bretonne : les Gallois, les Écossais, les Irlandais et les Armoricaains.

Enfin, quatrième phase, du IX^e au XII^e siècle, ces preux si chers aux Bretons vont subir une dernière

transformation sous la plume des poètes romanciers. Ceux-ci laisseront les Bretons croire, si bon leur semble, au retour d'Arthur ; mais, pour eux, le grand roi et son vaillant entourage de la Table Ronde vont devenir les héros d'une nouvelle ère de poésie, qui forme le brillant cycle arthurien, et auprès duquel pâlera le fameux cycle de Charlemagne et des douze pairs⁸⁵.

⁸⁵ H. martin, *Hist. de Fr.*, t. III, 4^e édit., p. 358-359. — de la Villemarque, *Barzaz Breiz*, 6^e édit., p. 49. Argument de la Marche d'Arthur.

APPENDICE AU CHAPITRE I

A. — Scotichronicon

De Mirabili pœnitentia Merlini vatis.

Legimus quod eo tempore quo beatus Kentiger-nus eremi deserta frequentare solebat, contigit die quâdam, illo in solitudinis arbusto sollicitè orante, ut quidam demens, nudus et hirsutus, ab omni solatio mundiali, ut apparuit, destitutus, quasi quoddam torvum furiale, transitum faceret secus eum, qui vulgo Lailoken vocabatur. Quem cum vidisset sanctus Kentigernus, fertur eum ita dicendo convenisse: Adjuro te, quâcumque es creatura Dei, per Patrem et Filium et Spiritum Sanctum; si ex parte Dei es, et in Deum credis, ut mecum loquaris, exprimens quis es, et cur in hac solitudine solivagus silvestribus bestiis comitaris. At concitò demens cursum coercens respondit: Ego sum Christianus, licet tanti nominis reus, olim Vortigerni vates, Merlinus vocitatus, in hac solitudine dira patiens fata quæ pro peccatis meis mihi sunt cum feris prædestinata: quoniam non sum dignus inter homines mea punire peccamina. Eram enini cædis omnium causa interemptorum, qui interfecti sunt in bello, cunctis in hac patria constitutis satis noto, quod erat in campo inter Lidel et Carwanolow situato: in quo etiam prælio, super me cælum dehiscere cœpit, et audiavi quasi fragorem maximum, vocem de cælo mihi dicentem: Lailoken, Lailoken, quia tu solus omnium horum interfectorum reus es

sanguines, tu solus cunctorum scelera punies : Angelo enim Sathanæ traditus, usque in diem mortis tuæ conversationem habebis inter bestias silvestres. Cum autem ad vocem quam audiui meum direxi intuitum, vidi splendorem nimium, quem natura humana sustinere non potuit. Ubi etiam innumerabilis phalanges exercitus in aëre, fulguri similes corusco lanceas igneas, et tela sciutillantia, in manibus tenentes, quæ crudelissime in me vibrabant. Unde extra me ipsum conversum spiritus malignus me arripuit, ferisque silvestribus, sicut ipse contemplaris, prædestinavit. Et, his dictis, prosiliit indè in loca nemorum infrequentata, feris ac avibus nota. De cujus miseria beatus Kentigernus valde compatiens, procedit in faciem suam super terram dicens : Domine Jesu, hic miserrorum miserrimus hominum, quomodo in hac squallenti degit solitudine, inter bestias, ut bestia, nudus et profugus ; herbarum tantum pabulo pastus. Setæ ac pili sunt feris ac bestiis tegmina naturalia ; herbarum virecta, radices et folia propria cibaria ; et en hic frater noster, formam, carnem et sanguinem, sicut unus nostrum, habens, nuditate et fame morietur. Idcirco post tuam nunc mihi factam confessionem, si vere pœniteas, et si te dignum tanti doni contemplaris, ecce Christi mensæ impositam hostiam salutarem. Accede tantum eam cum timore Dei, in omni humilitate accepturus, ut ipse Christus te quoque suscipere dignetur ; quoniam nec tibi dare, neque audeo prohibere. Miser autem confestim aquâ lotus, et unum Deum in Trinitate fideliter confessus, accessit humiliter ad altare, et suscepit pura fide, et devotione maxima, incircumscripti sacramenti munimen.

Quo percepto, extendens manus ad cœlum dixit : Grati-
 tias tibi ago, Domine Jesu Christe, quia, quod optavi,
 sanctissimum jam consecutus sum sacramentum. Et
 conversus dixit ad beatum Kentigernum : Pater, si
 hodie completa fuerit in me vita temporanea, sicut a
 me accepisti, regum Britanniae præstantissimus, epis-
 coporum sanctissimus, comitumque nobilissimus in
 hoc anno me sequentur. Respondit sanctus episco-
 pus : Frater adhuc permanes in simplicitate tua, non
 penitus expers irreverentiæ : Vade in pace et Domi-
 nus sit tecum. Lailoken autem, pontificali benedic-
 tione suscepta, prosiluit indè, velut capreolus de
 laqueo venatoris ereptus, promensque canoro júbilo,
Misericordias Domini in æternum cantabo, solitudinis
 petiit lætus fructa. Sed quoniam ea quæ a Domino
 sent prædestinata nequeunt prætermitti, quin oport-
 eat fieri, contigit ut eodem die a quibusdam reguli
 Meldredi pastoribus, usque ad mortem lapidatus
 ac fustigatus, casum faceret in mortis articulo ultra
 oram Tuedæ fluminis præruptam, prope oppidum
 Dunmeller, super sudem acutissimam quæ in aliqua
 sepula piscaria erat inserta, et transfixus per medium
 corpus, inclinato capite in stagno, spiritum, sicut pro-
 phetaverat, totaliter Domino transmisit.

Unde quidam :

*Sudeque perfossus, lapide percussus, et undà :
 Hæc tria Merlinum fertur inire necem.*

Hæc autem cum cognovisset beatus Kentigernus et
 clerici ejus, consummata esse quæ de ipso prædixerat
 energunimus ille præmissus, credentes et timentes

ea procul dubio fore futura quæ de residuis prædixerat, cœperunt omnes pavere et tædere, genasque creberrime lachrimis profundere, et nomen Domini in omnibus collaudare ; cui sit honor etc.

Non mireris quod Merlinus et sanctus Kentigernus uno et eodem anno vitam finierunt, cam siquidem Sanctus Kentigernus fuit centum octoginta et unius annorum quando obiit : nam habetur infra, libri quinti capite XLIII, de quodam armigero vocato Johannes⁸⁶ qui vixit trecentis sexaginta et uno annis. Alii dicunt quod non fuit Merlinus qui fuit tempore Vortigerni, sed alius mirabilis Scotorum vates, qui dicebatur Lailoken ; sed, quia propheta fuit mirabilis, vocatus est alter Merlinus.

B. — Kaermodin

Cette ville de Kaermodin, Caermodin, etc., est aussi appelée Kaermelin. Dans le *Brut Tysilio* on lit Caervyrdin. C'est vraisemblablement le Maridunum de Ptolémée. Le nom actuel est Caer Merddhin.

Girald le Cambrien ne s'exprime pas clairement au sujet du nom de cette ville. Dans la *Description de la Cambrie* (cap. 5), il dit : « la noble ville de Caermardhin où Merlin avait été trouvé, et de laquelle il prit son nom. » — Et dans *l'Itiner. Cambriæ, lib. I, cap. 10*, on lit : « Caermardyn signifie ville de Merlin, parce que

⁸⁶ Johannes de Temporibus, qui vexit trecentis... Au lieu indiqué on lit : Eodem anno Johannes de Temporibus obiit, ætatis suæ anno trecentesimo sexagesimo primo, qui fuit armiger Magni Caroli.

selon l'histoire des Bretons c'est là que Merlin fut engendré par un incube et rencontré. »

Le *Brut Tysilio* dit un peu différemment en parlant de Merlin : « Jusqu'alors il avait été appelé l'enfant de la Nonne ; et depuis cette époque il fut nommé Myrddin, parce qu'il était né à Caervyrddin. » (San Marte, *Brut Tysilio*, après *Hist. Reg. Brit.*, p. 533).

Ainsi avant Myrddin il y avait déjà un lieu appelé Kaermyrddin, et loin que ce soit le personnage qui lui ait donné son nom parce qu'il y était né, c'est lui qui prit le nom du lieu de sa naissance.

David Povell dans ses annotations à *l'Itinéraire de la Cambrie*, par Girald, regarde comme tout à fait erronée l'opinion que le nom de Maridunum dérive de Merdhinn, bien que, dit-il, elle soit soutenue par de graves autorités. En effet, continue-t-il, le géographe Ptolémée qui vivait longtemps avant que Merlin naquît, nomme cette ville Maridunum... Antoninus, un autre auteur qui précéda beaucoup Merlin, écrit Muridunum au lieu de Maridunum, parce que d'après lui les légions romaines qui demeuraient là pendant l'hiver y établissaient des fortifications, d'où le nom de Muridunum ou Murdhyn, qui en breton signifie mur (Girald, dans *Camden Anglica...* p. 847).

Tout ceci est assez confus.

C.— Rencontre de Merlin. Récit de Nennius

Voici ce que dit Nennius : « Le roi d'après le conseil des devins (*magorum*) envoya des émissaires par toute la Bretagne pour trouver un enfant sans père,

et en parcourant toutes les provinces et divers pays, ils arrivèrent au Champ d'Ellet (Elect, Aelect, Glet) qui est dans la région appelée Gleguissing (Glevissing), et là des enfants jouaient à la balle. Et voilà que deux d'entre eux se disputaient et l'un disait à l'autre : « garçon (*homo*) sans père, tu ne gagneras pas. » Les envoyés s'enquirent diligemment de cet enfant auprès des autres ; ils demandèrent à la mère s'il avait un père, et celle-ci répondit qu'il n'en avait point, et dit : « Je ne sais comment il a été conçu en moi mais je sais une chose, c'est que je n'ai jamais connu d'homme, » et elle leur jura qu'il n'avait point de père. — Elle craignait qu'il ne fût mis à mort par un roi cruel, c'est pourquoi elle ne voulait pas avouer qu'il eût un père. Les messagers l'emmenèrent avec eux au roi Guorthigern, et ils lui dirent qu'ils avaient trouvé l'enfant sans père. (Nennius, ch. 42.)

D. — Merlin et les Devins (Nennius)

Voici selon Nennius (ch. 43) la scène entre Myrddin et les devins : « Et le lendemain il fut résolu que l'enfant serait tué. Et l'enfant dit au roi : Pourquoi tes gens m'ont-ils emmené vers toi ? — À quoi le roi dit : Pour que tu sois tué et que ton sang soit répandu autour de cette forteresse, afin que l'on parvienne à la construire. — L'enfant répondit au roi : Qui t'a enseigné cela ? — Et le roi répondit : Mes devins (*magi*) me l'ont dit. — Et l'enfant dit : Qu'on les fasse venir ! — Et les devins furent appelés et l'enfant leur dit : Qui vous a révélé que cette citadelle doit être arrosée de mon sang, et que si elle n'est arrosée de mon sang jamais

elle ne pourra être bâtie ? — Mais je saurai qui de vous a découvert cela sur mon compte.

« De nouveau l'enfant dit au roi : Tout à l'heure, ô roi, je te dévoilerai tout en vérité ; mais je le demande à tes devins : qu'y a-t-il dans le sol en ce lieu ? Je veux qu'ils te montrent ce qu'il y a en dessous. — Nous n'en savons rien, dirent-ils. — Et il dit : Je le sais, moi, il y a un étang sous le milieu du pavé. Venez, creusez, et vous le trouverez. — Ils vinrent, ils fouillèrent, et il en fut ainsi. — Et l'enfant dit aux devins : Apprenez-moi ce qu'il y a dans l'étang ? — Et ils se turent et ne purent le lui révéler. — Mais lui leur dit : Je vais vous l'apprendre. Il y a deux vases, et vous les trouverez. — Ils vinrent et virent que cela était. Et l'enfant dit aux devins : Qu'y a-t-il dans ces vases qui sont fermés ? — Mais ils gardèrent le silence et ne purent le lui révéler. — Mais lui leur dit avec assurance : Dedans il y a une tente (*tentorium*), séparez-les et vous trouverez ainsi. Le roi les fit séparer, et l'on y trouva une tente pliée, comme il l'avait dit. Et de nouveau l'enfant interrogea les devins : Qu'y a-t-il dans le milieu de la tente, dites-le maintenant. Et ils ne purent le savoir, mais lui le révéla : Il y a deux serpents (*vermes*), l'un blanc, l'autre rouge, déployez la tente ! Et on la déploya et l'on trouva les deux serpents endormis.

« Et l'enfant dit : Attendez et voyez ce qu'ils vont faire. Ils s'éveillèrent et commencèrent à s'attaquer l'un l'autre. L'un repoussait l'autre jusqu'au milieu et même jusqu'au bord de la tente, et ils combattirent ainsi à trois reprises. Cependant à la fin le dragon rouge qui paraissait le plus faible fut plus fort

que le blanc, et il le rejeta en dehors de la tente ; le vainqueur poursuivit le vaincu à travers l'étang, et la tente disparut.

« Ensuite l'enfant interrogea les savants :

— Que signifie ce signe étonnant qui s'est produit dans la tente ?

— Nous ne savons, répondirent-ils.

— Ce mystère vient de m'être révélé, dit l'enfant, et je vais vous l'expliquer. Et l'enfant dit au roi : la tente est la figure de ton royaume, les deux serpents sont deux nations. Le dragon rouge est ton dragon, et l'étang figure ce pays. Le dragon blanc est celui de cette nation qui s'est emparée de plusieurs contrées en Bretagne, et qui l'occupera presque d'une mer à l'autre ; à la fin notre nation se lèvera et rejettera vaillamment la nation anglaise au-delà de la mer. (Nennius, cap. XLIII.)

(Chap. XLIV). « Mais toi va-t'en d'ici, car tu ne pourras construire cette citadelle, et traverse plusieurs provinces si tu veux trouver une retraite sûre ; moi je resterai ici.

« Et le roi dit au jeune homme (*adolescenti*) :

— Comment t'appelle-t-on ?

Il répondit :

— On m'appelle Ambroise ; on le nommait communément Embreiz Gleutic (Embreis Gleutic esse videbatur).

— De quelle race es-tu, dit le roi ?

— Mon père est un consul de race romaine.

Alors le roi lui donna la citadelle avec toutes les

provinces de la plage occidentale de Bretagne. Et lui s'en alla avec ses mages se réfugier au pays appelé Guennesi, et bâtit une ville qui fut appelée de son nom Cair-Guorthigirn. »

E (a). — La danse des Géants

Il y avait en Hibernie (Irlande) dans les temps anciens une admirable construction de pierres, elle fut appelée Danse des Géants, parce que des géants l'apportèrent en Hibernie du fond de l'Afrique ; et tant par la puissance de l'esprit que par l'aide de la force, la dressèrent merveilleusement dans la plaine de Kildare⁸⁷, non loin de la forteresse de Naas. Là même on voit encore aujourd'hui des pierres en tout semblables aux autres et disposées de la même manière ; c'est merveille comment tant et de si grosses pierres aient jamais été amoncelées dans un seul lieu et dressées debout, et par quel art sur des pierres si colossales et si hautes on ait pu en superposer de non moindres... ; et elles semblent si bien flottantes et suspendues dans le vide, qu'on les dirait soutenues par un secret des artisans, plutôt que reposant sur d'autres pierres formant piliers.

D'après l'histoire de Bretagne, le roi Aurélius Ambrosius, grâce à la science divine de Merlin, parvint à les amener d'Hibernie en Bretagne, et voulant qu'un si grand crime⁸⁸ eût un monument commémo-

⁸⁷ Killare, Kildare. Ville et comté d'Irlande dans le Leinster, à 12 lieues S.-O. de Dublin.

⁸⁸ Le guet-apens d'Ambresbeere.

ratif fameux, il les établit dans le même ordre et dans la même disposition qu'auparavant, dans le lieu où le couteau dissimulé des Saxons fit tomber la fleur de la Bretagne ; et où sous prétexte de traiter de paix, des coups perfides massacrèrent la jeunesse du royaume venue sans armes⁸⁹.

E (b). — Le Stone-Henge

À six milles de Salisbury, dans le milieu d'une tranchée, on voit une triple enceinte de pierres rangées en rond, dont quelques-unes ont jusqu'à vingt-huit pieds de haut, sept de large et seize de circonférence. De ces pierres les unes sont droites, et les autres sont mises de travers par-dessus, faisant comme le linteau d'une porte, étant attachées aux premières par des mortaises où sont enchâssés des gonds qu'elles ont. Cela fait qu'on leur donne le nom de *stone-henges*, comme qui dirait pierres suspendues. On ignore d'où viennent ces prodigieuses pierres, quand, par qui et pourquoi elles ont été mises là. Et ce qui fait un plus grand sujet d'étonnement, c'est que tout le pays d'alentour est sablonneux et entièrement dépourvu de pierres... Tout contre ces rangées de pierres on a tiré de temps en temps des os d'hommes extraordinairement grands, et des armes même fort antiques, d'une forme et d'une grandeur particulières, ce qui fait juger que c'est là véritablement le lieu des tombeaux des anciens rois bretons... En particulier, on

⁸⁹ Girald. *cambr.*, *Topogr. Hibern.* lib. II. cap. XVIII, p. 722 : dans *Anglica, hibernica.... a veter. scripta*. Ex Biblioth. Camden.

ne doute point qu'Aurélius Ambrosius n'y ait été enseveli⁹⁰.

Voici quelques autres indications complémentaires. Le diamètre du cercle extérieur est de cent mètres environ. On dit que dans le principe il était formé de trente pierres; il n'en reste plus que dix-sept. Il y aurait eu primitivement deux cercles de pierres concentriques, à l'intérieur desquels se trouvaient deux ovales, en tout quatre enceintes, et au centre était une pierre isolée. Le nombre total des pierres est d'environ cent quatre-vingt. Extérieurement au monument, on voit çà et là quelques gros blocs de pierres; l'un d'eux a jusqu'à huit mètres de circonférence.

F. — Le Mont Snowdon

Le Snowdon est le sommet le plus haut du Caernarvon, contrée extrêmement montagneuse de la Galle du Nord. Le massif de montagne du Caernarvon est la contrée la plus ancienne de la Grande-Bretagne, c'est elle que constituent les terrains appelés silurien et cambrien par les géologues. Ils s'élançaient depuis longtemps en îlots au-dessus de la mer, quand le reste de l'île n'était pas encore soulevé. C'est le pays que dans les âges suivants habitèrent les Silures et les Cambriens.

Le Caernarvon est un pays de difficile accès, à cause des rochers escarpés, des vallées, des marais

⁹⁰ *Les Délices de la Grande-Bretagne et de l'Irlande*, par James Beeverell, — Leide. MDCCXXVII, p. 688, ou t. III.

dont il est couvert. Dans beaucoup de parties un homme seul a de la peine à s'y frayer un sentier. Il est impraticable pour une armée. Aussi était-ce là que les Bretons allaient chercher un refuge lorsqu'ils étaient battus à la guerre.

Les montagnes du Caernarvon sont toutes groupées autour du Snowdon qui en est le point culminant. Celui-ci a mille mètres de haut environ. Pendant la plus grande partie de l'année il est couvert de neige. De là son nom de Craig-Eryry en breton, et de Snowdon en anglais, c'est-à-dire montagne des neiges, nivium montes (Girald, *Itinerar. Camb.*, lib. II, cap. IX, *De Montanis Eryri*). Elles y sont plus froides que partout ailleurs, dit la légende. Du sommet on domine une grande partie du pays de Galle. Au loin s'étendent les plaines de l'Angleterre, et les montagnes d'Écosse et les rivages de l'Irlande se laissent apercevoir par un temps clair.

Pour les bardes, le Craig Eryri était la montagne sacrée, le sanctuaire de la muse ; qui y avait dormi une nuit se réveillait débordant d'inspiration⁹¹.

Girald rapporte que sur ce mont il y a deux lacs ; dans l'un se trouvait une île flottante que le vent pousse çà et là avec les troupeaux et les pasteurs. Dans l'autre on trouve abondamment trois sortes de poissons, anguilles, truites et perches ; et tous ceux que l'on prend n'ont qu'un œil, c'est le droit ; le gauche leur manque (*Itinerarium Cambriæ*, lib. secundus, cap. IX. Dans Camden, p. 871).

⁹¹ Elisée reclus, Géographie, t. IV, p. 379 et 579. Voir aussi blaueu, 4^e partie, Description de la Bretagne, p. 310.

C'est là aussi que se trouvent le lac Dulenn et l'Autel rouge dont il a été mention ci-dessus (Guillaume le Breton, t. II, p. 30).

G. — (Ranulph Higden.) Les deux Merlin.

*Ad Neuyn in North-Vallia
Est insula permodica
Quæ Bardiscia dicitur,
À Monachis incolitur,
Ubi tam diu vivitur
Quod senior præmoritur.
Ibi Merlinus conditur
Silvestris ut asseritur.
Duo fuerunt igitur
Merlini ut conjicitur:
Unus dictus Ambrosius
Ex incubo progenitus
Ad Kaermerthyn Denieciæ
Sub Vortigerni tempore,
Qui sua vaticinia
Proflavit in Snawdonia,
Ad ortum amnis Conewey,
Ad clivum Montis Eryry,
Duias⁹² Embreys, ut comperi,
Sonat collem Ambrosii,
Ad ripam quando regulus
Vortiger sedit anxius.
Est alter de Albania*

⁹² Duias. Il faut lire Dinas comme dans Girald et le Brut Tysilio (San Marte, *Hist. Reg. Britannicæ*, de G. de Monm., p. 531).

*Merlinus, quæ nunc Scotia ;
 Repertus est binomius,
 Silvestris Caledonius,
 À Silva Calidonia
 Qua prompsit vaticinia,
 Silvestris dictus ideo
 Quod, consistens in prædio,
 Monstrum videns in aere
 Mente cæpit excedere,
 Ad silvam tendens propere ;
 Arthuri regis tempore,
 Prophetavit apertius
 Quam Merlinus Ambrosius.
 Sunt montes in Snawdonia
 Cum summitate nimia,
 Ab imis usque verticem
 Vix transmeatur per diem
 Quos Cambri vocant Eriry
 Quod sonat montes nivei⁹³.*

H. — Enfant. Jeune Homme.

Sept ans est l'âge que Robert de Borron dans son roman de *Merlin*, attribue à Merlin dans la scène des devins en présence de Vortigern. Nennius le désigne presque toujours sous le nom de *puer*, enfant (dix-sept fois), et une dernière fois il le désigne par le mot *adolescent*. À la vérité Geoffroy de Monmouth le qualifie six fois par le mot de *juvenis*, jeune homme,

⁹³ *Polychronicon*, t. I, lib. I, cap. 38, p. 416. Edited by Churchill Babington. London, 1865.

ce qui implique, me semble-t-il, un âge d'une vingtaine d'années, et deux fois, toujours à propos de la tour de Vortigern, il emploie le mot *homme* en parlant de Merlin. Pourquoi cette différence entre les deux auteurs ? C'est que, pour la scène qu'il raconte, Geoffroy avait besoin d'un personnage de plus de savoir, de plus d'expérience que ce personnage n'en pouvait avoir quand il n'était encore qu'un enfant. Et en effet dans le récit de Geoffroy, Merlin ne se borne pas, comme dans celui de Nennius, à découvrir au roi ce qui se trouve caché sous terre, et qui empêche la tour de tenir debout, puis de lui expliquer ce que signifie le combat des deux dragons. Sans désespérer, Merlin dans le livre de Geoffroy continue de projeter devant l'assistance, touchant les destinées de la Bretagne, un flot de prédictions qui forment la partie principale du livre VII de *l'Historia Regum Britanniae*, et qui se poursuivent sur huit grandes pages dans l'édition de San Marte.

Une telle divination était trop merveilleuse dans la bouche d'un enfant ; Geoffroy a fait de celui-ci un jeune homme. D'ailleurs Geoffroy nous représente bientôt Merlin comme parvenu à l'état d'homme fait, devenu le conseiller d'Ambroise Aurélien, dirigeant des expéditions importantes telles que celle de la conquête et de l'érection du Stonehenge. Plus loin, il intervient dans une aventure amoureuse dans laquelle nous le voyons favorisant l'accès du roi Uther Pendragon près de la belle Ygerne, dans son château de Tintagel, pendant que Gorloës son mari était assiégé dans la forteresse de Dunilloc. Pareil service est tout à

fait en dehors de ceux pour, lesquels on prend les avis et l'aide d'un enfant, si précoce qu'il puisse être.

Dans la dispute des deux enfants, suivant le récit de Nennius, l'un appelle Merlin : homme. *O homo sine patre*, dit-il. Il n'y a pourtant pas là contradiction chez Nennius ; cette manière de dire est dans les goûts et les mœurs des enfants ; c'est un titre par lequel ils se grandissent en importance. Ne les voyons-nous pas, dès l'âge de sept à huit ans, se donner de l'encensoir dans le nez en s'appelant : « Mon vieux. »

Aussi l'injure était-elle plus humiliante, plus grave, adressée à quelqu'un qualifié d'homme, que s'il eût été apostrophé du titre d'enfant. Car chez celui-ci le sentiment de la dignité personnelle n'est pas encore parvenu au degré de développement qu'il atteindra avec les années.

CHAPITRE II : LE POÈME *VITA MERLINI*

A. — Notice

Il existe un poème latin, en 1530 vers hexamètres, ayant pour titre : *Vita Merlini*. Ce poème date du XII^e siècle ; il a été publié en France par MM. Francisque Michel et Thomas Wright, en 1827. On n'en connaît pas bien l'auteur. Michel et Wright l'attribuent à Geoffroy de Monmouth, mais avec beaucoup de réserves. Pourtant plus récemment, M. G. Paris y voit sans hésitation l'œuvre de Geoffroy de Monmouth⁹⁴, et lui attribue une certaine valeur. M. Paulin Paris, dans son livre *Les Romans de la Table Ronde* (tome I, page 72-89), a donné une notice sur ce poème. Le poème nous raconte cette période de la vie de Merlin, où le barde ayant perdu la raison s'est enfui dans la forêt de Calydon et passe ses jours hors de la société des hommes, parmi les animaux sauvages ; d'où le nom de Merlin le sauvage, Merlin des bois, Merlinus sylvestris.

Voici maintenant un aperçu de cette œuvre, laquelle n'est dépourvue ni de mérite ni d'intérêt.

Avant de nous engager avec Merlin dans les profondeurs de Celidon, Calydon, Kelydon etc., rappelons que cette célèbre forêt était située en Écosse

⁹⁴ *Histoire littéraire de la France*, t. XXX, 1888, p. 5.

(Calédonie), et qu'elle devait couvrir une partie des comtés de Lanerk, Peebles et Selkirk⁹⁵.

B. — Le poème

*1. Merlin égaré d'esprit, errant dans la forêt de Calydon.
Calmé par un chant revient à la cour de Rodarch. Retourne
en sa forêt. Ganiéda sa sœur lui bâtit une demeure.*

(Vers 19). Après bien des années passées sous plusieurs rois, Merlin de Bretagne était célèbre au loin. Roi, il commandait aux fiers peuples de la Démétie⁹⁶, et poète devin, aux chefs dans ses chants il découvrait l'avenir.

Mais voilà qu'entre Pérédur, roi de Vénédotie⁹⁷, et Gwennolon, roi d'Écosse, éclate une horrible guerre. Merlin avait suivi Pérédur avec Rodarch, roi des Cambriens⁹⁸ terribles l'un et l'autre.

Leurs redoutables épées abattent les ennemis, et les trois frères du chef renversent tout ce qui leur résiste, mais bientôt eux-mêmes ils tombent transpercés. À la vue de cette jeunesse maintenant livrée à la mort, privé de compagnons qui lui étaient chers,

⁹⁵ D'après M. Skene, *The four ancient books of Wales*, tome I, page 54.

⁹⁶ Démétie, Partie méridionale du pays de Galles.

⁹⁷ Vénédotie, ou pays de Gwened, répondait à la partie septentrionale du pays de Galles (de la Borderie, Les Bretons insulaires, p. 89.)

⁹⁸ Rodarch, Ryderch, roi du Strat-Cluid (vallée de la Clyde) dont Arcluid, aujourd'hui Dumbarton, était la capitale (de la Borderie, Gildas et Merlin, p. 67, 119).

Merlin est accablé de douleur, et exhale ses gémissements. Le carnage continue ; enfin les Scots sont mis en déroute.

Mais pour Merlin rien ne peut calmer sa douleur. C'est en vain que Pérédur et les chefs s'efforcent de le consoler, il ne veut rien entendre ; sa raison s'égare, il repousse toute nourriture, jette des cris, se couvre de poussière, se roule à terre, déchire ses vêtements, et après trois jours il s'enfuit à la dérobee dans les forêts (vv. 19-74).

Il se trouve bien sous l'abri des arbres, il prend plaisir à regarder les bêtes sauvages paissant les gazons des bois ; il court après les unes, il court devant les autres ; il ne se nourrit que de racines, d'herbes, de fruits sauvages, des mûres des ronces : il devient comme un homme des bois.

Fit sylvester homo quasi sylvis editus esset (v. 80).

Il passe ainsi tout l'été, errant dans les forêts, comme un animal sauvage, ne se connaissant plus, ayant perdu le souvenir des siens, et sans que personne ait pu le rencontrer.

Mais vient l'hiver, la terre ne lui offre plus rien à manger ; il déplore sa misère et gémit sur son sort, et sur celui de son loup, son fidèle compagnon, affaibli lui aussi par la vieillesse.

*Cœli Christe Deus ! Quid agam ? Qua parte morari
Terrarum potero ? Cum nil quo vescar adesse
Inspicio, nec gramen humi, nec in arbore glandes.*

*Deficiunt nunc poma mihi, nunc cœtera quæque.
Stat sine fronde nemus, sine fructu : plector utroque,
Cum neque fronde tegi valeo, neque fructibus uti.*

*Tu lupe, care comes ! Nemorum qui devia mecum
Et saltus peragrarare soles, vix præteris arva :
Et te dura famas, et me languere coegit.
(Vers 74-112)*

Un passant d'aventure entendit ces plaintes ; il cherche mais en vain, à aborder l'homme. À sa vue Merlin s'enfuit et disparaît dans les bois.

Cependant, l'épouse de Rodarch, la belle Ganiéda, sœur de Merlin, déplorait le sort de son frère, et elle avait envoyé des gens à sa recherche. L'un d'eux rencontre justement le voyageur, et apprend de lui ce dont il vient d'être témoin : il a vu Merlin s'enfoncer dans les profondeurs de Calidon. L'envoyé de Ganiéda fouille vallées, montagnes et les retraites les plus obscures du bois (vv. 112-137).

Un jour Merlin se reposait près d'une fontaine entourée de buissons, et située dans un lieu élevé. De là, il contemplait la forêt et les jeux des animaux. Le messager l'aperçoit et s'en approche sans bruit. Merlin gémissait sur les misères qu'apporte l'hiver, et disait les bienfaits ainsi que les charmes du printemps et des autres saisons (vv. 137-164).

L'envoyé, interrompant ses plaintes, cherche à calmer sa furie et à l'émouvoir par un chant auquel il joint les accents de sa harpe ; et il répète le nom cher à Merlin, de Gwendoloena, son épouse désolée.

O diros gemitus lugubris Guendoloenæ!
O miseras lacrymas lacrimantis Guendoloenæ!
Me miseret miseræ morientis Guendoloenæ!

Il rappelle la beauté et les charmes de l'épouse ; mais le chagrin l'a bien changée, elle languit et dépérit de douleur, car elle ne sait ce qu'est devenu son seigneur, ni s'il vit encore, Ganiéda, elle aussi, n'est pas moins affligée : si l'une pleure un époux, l'autre pleure un frère. Elles ne prennent plus ni sommeil, ni nourriture, et elles passent le temps dans la tristesse (vv. 164-197).

À cette voix le devin ému se lève et prie le jeune homme de répéter ce chant élégiaque. Celui-ci obéit ; et voilà qu'aux accords de la harpe la fureur de l'homme s'apaise, Merlin revient à lui, il recouvre le sens et la conscience de lui-même, il se trouve ce qu'il était autrefois, il connaît maintenant sa démence et elle lui est odieuse ; il pleure d'attendrissement au nom de sa sœur et de son épouse. Il veut maintenant retourner à la cour de Rodarch.

Le roi, l'épouse, la sœur le reçoivent avec grande joie, et tous au palais, tous dans la ville se réjouissent et lui font grand honneur (vv. 197-220).

Mais la vue de cette foule est insupportable à Merlin, il est repris de démence, et veut retourner à ses forêts. Rodarch le fait garder et essaie, par le son de la harpe, de calmer sa furie ; on le supplie de rester et de ne plus retourner dans les forêts vivre comme les animaux sauvages. Pour le retenir on lui offre de riches présents : vêtements, oiseaux, chiens, chevaux,

objets d'or, pierres précieuses, coupes habilement ciselées par Guieland, de Sigène. Mais rien ne séduit le devin. « Ces choses conviennent aux rois, répond-il, gardez cela pour vous, Rodarch ; moi je préfère les grands chênes de Calidon, ses montagnes et ses profondes vallées, et ses prés verdoyants. »

*Hiis nemus et patulas Calidonis præfero quercus,
Et montes celsos, subtusque virentia prata.
Illa mihi, non ista, placent: tu talia tecum
Rex Rodarche feras: mea me Calidonis habebit
Sylva ferax nucibus, quam cunctis præfero rebus.
(vv. 220-244)*

Le roi ne pouvant le retenir par persuasion le fait retenir de force. Ne se sentant plus libre de retourner en Calidon, le devin devient triste, il ne parle plus et l'on ne peut déridier son visage.

Un jour en sa cour, le roi donnait à la reine des témoignages d'affection. Apercevant une feuille entreprise en sa chevelure, il l'en ôte et la jette. Ce que voyant, le devin se met à rire ; les assistants s'en étonnent ; le roi lui demande le motif de son rire et insiste, lui promettant un présent. L'offre d'une récompense indigne Merlin (vv. 244-272).

« L'avare aime les présents, dit-il, et désire en avoir. C'est par des présents que l'on régente les caractères faciles, ce qu'ils ont ne leur suffit pas. Il me suffit à moi des glands de Calidon, et des limpides fontaines coulant sur les prés odorants. Ce n'est point par un présent que l'on me prend, et si je n'ai ma liberté, et si je ne peux retourner aux verdoyantes vallées des

forêts, je n'expliquerai point mon rire.» Rodarch alors le fait délier et lui rend sa liberté (vv. 272-285).

« J'ai ri, dit alors Merlin, en pensant que vous êtes plus fidèle à la reine, qu'elle ne l'est pour vous. C'est pendant qu'elle était assise sous des arbustes auprès de son amant, que s'est prise en sa chevelure la feuille que vous en avez ôtée. » (Le texte est moins discret).

Rodarch entre en courroux et maudit le jour de son mariage. — « Ajoutez-vous foi aux paroles d'un homme privé de raison, lui dit la reine sans s'émouvoir, plus fou serait encore qui le croirait. Et je vais bien prouver qu'il ne sait ce qu'il dit. — Comment mourra cet enfant ? demanda-t-elle à son frère » (vv. 285-310).

— « O sœur bien-aimée, dit-il, ce jeune homme mourra en tombant d'un rocher. » — La reine fait retirer l'enfant, et lui ayant fait prendre d'autres vêtements et couper ses longs cheveux, elle le fait revenir ainsi transformé et paraissant autre. — « Quelle sera la mort de celui-ci, mon frère ? » lui demande-t-elle — « Cet enfant, répond Merlin, mourra sur un arbre de mort violente » (vv. 310-321).

« Ainsi, dit-elle à son mari, ce faux devin a pu vous pervertir à mon égard, au point que vous m'ayez crue capable d'un si grand crime. Mais apprenez en quelle connaissance il parle de cet enfant, et vous verrez bien que tout ce qu'il a dit de moi, n'est qu'une invention pour pouvoir retourner à ses forêts. Je l'ai déjà confondu, je vais encore le confondre, soyez-en juge » (vv. 322-331).

Elle renvoie l'enfant, et l'ayant fait revêtir d'habits de femme, elle le fait introduire de nouveau.

« Eh bien ! mon frère, quelle sera la mort de cette jeune fille ? » — « Cette jeune fille, dit-il, ne mourra-t-elle pas dans un fleuve ? » — Cette réponse fit rire et la reine et Rodarch lui-même. Ainsi, il avait annoncé trois genres de mort pour le même enfant : Rodarch fut donc convaincu que le devin avait fausement accusé son épouse, et il s'affligeait de l'avoir condamnée si légèrement. Ce que voyant, la reine lui pardonna, et par ses caresses lui rendit son bonheur (vv. 331-346).

Pendant ce temps, Merlin songeait à retourner à ses forêts. Il veut s'en aller à toute force, il frémit, il frappe du poing, il pousse et malmène les serviteurs. Rien ne peut le retenir. En vain sa sœur le supplie de rester, Gwendoloena vient joindre ses prières aux siennes ; son désespoir ne change point la résolution de Merlin. — « Mais cette éplorée Gwendoloena qui se meurt pour vous, lui dit alors la reine, que fera-t-elle ? Restera-t-elle dans le veuvage, ou se donnera-t-elle à un autre mari ? Ordonnez. Ou bien vous suivra-t-elle où que vous alliez ? Elle vous accompagnera volontiers dans les profondeurs des bois verdoyants, pourvu qu'elle puisse jouir de votre amour. » — « Il est juste, répond-il, qu'elle ait le droit de se marier : qu'elle prenne donc celui qu'elle préfère. Mais que celui-là se garde de jamais paraître devant moi, et qu'il se dérobe s'il me rencontre, car il apprendrait ce que vaut mon épée. Au jour des noces, j'arriverai avec mes présents pour la Gwendoloena du second époux » (vv. 316-384).

Il retourne donc à ses forêts tant désirées. La reine et Gwendoloena, en le voyant s'éloigner, demeurent tristes elles s'étonnent qu'un homme privé de raison connaisse si bien le secret des choses et la faute même de sa sœur mais elles croyaient bien qu'il avait menti touchant le genre de mort du jeune homme, puisqu'il en avait indiqué trois au lieu d'un. Sa parole fut, en effet, longtemps à se vérifier. Mais un jour que l'enfant, devenu homme, s'acharnait à poursuivre un chevreuil à la chasse, il tomba du haut d'un rocher sur un arbre, où il resta accroché par un pied, tandis que le reste du corps plongeait dans un fleuve. Ainsi, il fit une chute, fut pendu à un arbre et se noya, et, par ce triple genre de mort, vérifia la prédiction du devin (vv. 384-415).

Quant à lui, depuis qu'il était rentré dans sa forêt, il vivait comme un fauve, supportant toutes les intempéries, pluie, neige, et les vents avec leur âpreté. Le temps se passait ainsi, et Gwendoloena se résolut à prendre un mari. C'était par une nuit sereine, les astres resplendissaient au ciel ; le devin, du haut d'une montagne, considérait leur course et se disait en lui même (vv. 415-431) :

« Que présage ce rayon de Mars ? Ce rouge étrange ne signifie-t-il pas que le roi est mort et qu'un autre doit venir ? C'est ainsi qu'il me semble, car Constance est mort et son neveu Conan, par un crime, s'est fait roi. Et toi, suprême Vénus, pourquoi ce double rayon qui, partant de toi, traverse l'espace ? Est-ce le divorce de mes amours que tu présages ? Car un tel rayon est le signe d'un amour divisé. Gwendoloena, sans doute, me délaisse parce que je ne suis plus là, et joyeuse

se livre aux embrassements d'un autre. Parce que je reste ici, mes droits me sont ravés ; je ne suis point jaloux, qu'elle épouse donc, je le permets, et qu'elle soit heureuse ! Demain, je lui porterai le présent que je lui ai promis » (vv. 431-450).

Il rassemble par la forêt un troupeau de cerfs, daims, chèvres ; il monte lui-même sur un grand cerf⁹⁹, il pousse cette bande au lieu de la noce. « Me voici, Gwendoloena, crie-t-il devant la porte, tout ceci est pour toi. » Elle vient, souriante, et admire et la monture du cavalier, et ce grand nombre de bêtes qu'il a pu amener seul. L'époux regardait d'une fenêtre, et riait en voyant sur quoi il chevauchait. Dès que le devin eut compris quel il était, il arrache la corne du cerf qui le portait, la brandit contre l'époux, lui fend le crâne et l'étend sans vie. Puis il s'enfuit de toute la vitesse de son cerf. On le poursuit ; il eût échappé, mais, dans un bond que fit l'animal, le cavalier tomba dans un fleuve. Là, on le saisit et on le conduisit à sa sœur (vv. 450-480).

Le captif devient triste ; il veut retourner à ses forêts, il se débat pour rompre ses liens, il refuse toute

⁹⁹ Monture ordinaire de plusieurs grands personnages de la tradition celtique. De la Villemarqué, *Myrrdhnin*, p. 125. « Le cerf a joué un grand rôle dans les légendes du moyen âge, dit a. maury ; cet animal était regardé comme doué d'une certaine vertu prophétique, et dans maintes et maintes circonstances, nous le voyons indiquer l'existence de reliques demeurées ensevelies dans un lieu inconnu. » Il cite diverses légendes où le cerf apparaît avec une croix sur le front, la légende de saint Eustache, de saint Hubert, etc. (*Essai sur les légendes pieuses du moyen âge*, 1843, p. 169).

nourriture. De sa tristesse, sa sœur aussi est attristée. Rodarch, par compassion, le fait promener par la ville pour le distraire.

En sortant, le devin aperçoit un serviteur, gardien de la porte, pauvrement vêtu, et qui mendiait aux puissants pour acheter des habits neufs. Il s'arrête et se met à rire ; il ne comprend pas ce pauvre. — Plus loin, c'est un jeune homme qui achète des souliers neufs, et qui marchande le prix du raccommodage quand ils seront usés. — Le devin se met à rire de nouveau et refuse d'aller plus loin ; il ne veut pas être ainsi montré en spectacle, et demande qu'on le laisse retourner à ses forêts. — On le ramène au palais, et Rodarch voulant savoir pourquoi il s'était mis à rire, le fait délier et le laissera libre de retourner à sa forêt s'il explique son rire (vv. 480-506).

« Ce portier, dit le devin, qui importunait les passants pour en obtenir de quoi s'acheter des habits, était riche malgré l'apparence, car il avait, sans le savoir, un trésor sous les pieds. Voilà pourquoi j'ai ri. Faites creuser le sol en cet endroit, vous y trouverez de l'argent enfoui depuis longtemps. — Plus loin, j'ai vu un homme achetant des souliers, et des pièces pour les réparer quand ils seront percés par l'usage. J'ai ri encore, car le malheureux n'avait besoin, ni de souliers, ni de pièces à y mettre plus tard : il vient de se noyer.

Et Rodarch vit que tout cela était vrai. Il s'incline devant le devin,

...vatemque jocosus adorat (v. 532).

Il tarde alors au devin de retourner à ses forêts, car la foule des villes lui est odieuse. La reine voulait qu'il restât avec elle, en attendant que la saison des frimas fût passée, et que l'été revint amenant les fruits nouveaux. Mais lui refusait.

« O sœur chérie, disait-il, pourquoi t'efforces-tu de me retenir ? Ce n'est pas l'hiver et ses ouragans qui me peuvent effrayer, ni les sévices du vent du Nord avec ses rafales de grêle dont souffrent tant les animaux ; et des pluies qu'apporte le vent du Midi je ne prends souci : j'irai donc dans les solitudes de mes bois. Content de peu, je pourrai supporter l'hiver, et l'été j'y jouirai du repos sous les grands arbres, au milieu des fleurs parfumées. »

« Cependant, pour que la nourriture ne vienne pas à me manquer pendant l'hiver, fais-moi bâtir une maison dans la forêt, et envoie-y des serviteurs pour me préparer des aliments, pendant que la terre refusera des herbes, et que les arbres ne me donneront plus de fruits. Au devant et bien isolée, fais-en construire une autre avec soixante-dix portes et autant de fenêtres, pour que la nuit je puisse observer le cours des astres et connaître par là l'avenir du royaume ; et que pareil nombre de scribes habiles viennent inscrire avec exactitude mes divinations sur des tablettes. — Et toi, sœur chérie, viens souvent me voir, tu pourras alors rassasier ma faim. » Il dit et se hâte de fuir en sa forêt (vv. 532-564).

Sa sœur exécuta tout ainsi qu'il avait prescrit. Pour lui, tant qu'il y eût des fruits et que dura l'été, il prenait plaisir à résider sous le feuillage et à parcourir

le bois. Mais venait l'hiver hérissé de rigueurs, qui dénudait bois et terres de toutes leurs productions. Manquant de nourriture il rentrait triste et affamé au logis. La reine y venait fréquemment, apportant les choses nécessaires à la vie. Il en mangeait avec plaisir, et ayant fini il remerciait sa sœur et la complimentait. Ensuite, il allait dans l'autre maison observer les astres, et révélait l'avenir en ses chants (vv. 564-579).

Le devin gémit d'abord sur la rage des Bretons pour les richesses et sur leurs querelles intestines, cause de leurs misères.

*O rabiem Britonum quos copia divitiarum
Usque superveniens, ultra quam debeat effert!
Nolunt pace frui, stimulis agitantur herinis.
Civiles acies, cognataque prœlia miscent.
Ecclesias Domini patiuntur habere ruinam,
Pontificesque sacros ad regna remota repellunt.
(vv. 580-585)*

Puis vient une longue prophétie concernant les Bretons ; ce sont des combats, des morts, des massacres, des trahisons, des invasions, des malheurs, des impiétés et désolations de toutes sortes, tous événements prévus après coup par l'auteur du poème, et qu'il fait énoncer par le devin en un langage d'une obscurité mesurée.

Il annonce la mort de Rodarch (vv. 596-598) :

*Rodarchus moritur postquam discordia longa
Scotos et Cumbros per longum tempus habebit,
Donec crescenti tribuatur Cumbria denti.*

Finalement, après beaucoup de malheurs annoncés arrivent à travers la mer les Neustriens¹⁰⁰ montés sur leurs vaisseaux, ils s'emparent du royaume des Angles. Survient une nouvelle ère de calamités (vv. 598-680).

Le devin termine ainsi : « Autrefois j'ai prédit tout cela bien plus longuement à Vortigern lorsque, sur le bord de l'étang, je lui expliquai le symbole des deux dragons se battant. Mais toi, sœur chérie, retourne à ton palais, le roi se meurt, et dis à Taliésin de venir, car je désire m'entretenir avec lui. Il est arrivé récemment d'Armorique où il était allé recueillir les enseignements du sage Gildas » (vv. 680-688).

Ganiéda retourne à son palais, elle trouve, en effet, Taliésin revenu, et le roi était mort. Elle pleure son mari et paie à sa mémoire un juste tribut de Louanges. Sur sa tombe elle fait graver ces vers en son honneur : Rodarch le généreux que nul au monde ne dépassa en largesse, — Le magnanime Rodarch repose maintenant dans cette petite tombe.

Et sentant quelle est la vanité de la gloire, des grandeurs et des biens du monde : « J'irai, dit-elle, habiter maintenant dans les forêts avec mon frère, je me retire du monde, je laisse les grandeurs, je veux me consacrer au service de Dieu » (688-731).

II. *Taliésin le vient visiter. Merlin guéri par la vertu d'une source nouvelle*

Pendant ce temps, Taliésin s'était rendu près de

¹⁰⁰ Voyez l'Appendice à ce chapitre.

Merlin. Le vent et les nuages luttèrent ensemble et préparaient des pluies. Taliésin alors se met à disserter en un sublime entretien (vv. 731-736¹⁰¹).

« De rien, le Créateur de l'univers produisit quatre choses pour être la cause et la matière de tout ce qui devait être, par leur concours régulier : Le ciel constellé, qui se tient au plus haut et renferme toutes choses, comme la coque renferme la noix ; ensuite l'air, où se produisent les sons et par lequel les astres nous donnent la nuit et le jour ; la mer, qui entoure la terre, et qui par son puissant flux et reflux forme quatre courants qui poussent l'air, d'où naissent les quatre vents ; et au-dessous, il plaça la terre, qui se tient là d'elle-même et reste en place à cause de sa légèreté.

« La terre est divisée en cinq régions : Celle du milieu est inhabitable à cause de la chaleur ; on évite les deux extrêmes qui sont froides ; les deux intermédiaires sont tempérées et ont des habitants (vv. 737-752).

« Pour fournir les pluies auxquelles sont dues les productions des arbres et de la terre, il ajouta les nuages au ciel ; et le soleil agissant, par une loi inconnue ils se remplissent comme des outres de l'eau des fleuves, d'où ils montent dans les airs. Le vent les disperse, et ils se répandent çà et là en pluie, neige, grêle (vv. 752-763).

« Après le firmament, où sont fixés les astres lumi-

¹⁰¹ Le système cosmogonique que Taliésin expose est composé d'après d'anciens poèmes gallois sur le même sujet et attribués à Taliésin lui-même. C'est pourquoi il offre un certain intérêt. (Cf. de la Villemarque, *Myrdhinn*, p. 129.)

neux, il plaça le ciel éthéré où résident les anges. Il l'orna aussi des étoiles et du soleil resplendissant, et prescrivit la loi suivant laquelle chaque étoile ferait sa route au ciel (vv. 763-770).

« Un peu au-dessous, il plaça le ciel aérien où brille la lune ; dans les régions supérieures se trouvent des cohortes d'Esprits qui ressentent nos peines et nos joies. Ils portent à Dieu les prières des hommes, l'implorent pour eux, et leur transmettent ses intentions par les songes, la parole ou autres signes.

« Au-dessous de la lune, sont les mauvais Génies, habiles à nous tromper. Souvent ils nous apparaissent sous forme corporelle ; ils persécutent les femmes, cohabitent avec elles et les rendent grosses. Tels sont les trois ordres d'Esprits résidant dans les cieux (vv. 770-787).

« Pour la mer, il fit aussi des différences bien marquées, pour qu'elle produise par elle-même des choses diverses. Une région est bouillante, une autre est glaciale, une autre tempérée. La région bouillante entoure un abîme où descendent ceux qui transgressent la loi de Dieu. Là, se tient le redoutable Juge qui pèse avec équité, et qui donne à chacun ce qui lui est dû (vv. 787-799).

« Dans la région glaciale se produisent, selon les Arabes, des gemmes brillantes, lorsque les rayons de l'étoile de Diane pénètrent la vapeur. Elles sont de formes et de couleurs diverses ; elles ont des vertus précieuses ; elles rendent et conservent la santé (vv. 799-809).

« Le troisième mode de la mer nous procure toutes

sortes de biens : les poissons, le sel ; les navires y vont et viennent pour le commerce ; elle féconde les rivages, nourrit les oiseaux, qu'on dit issus de la mer comme les poissons » (vv. 809-819).

Le poète cite ensuite quelques habitants des mers curieux à cause de certaines propriétés, ou redoutables par les armes dont la nature les a doués : la murène qui s'allie aux serpents ; — le hérisson de mer, long d'un demi-pied, et qui arrête la marche du navire auquel il s'est fixé ; l'espadon, qui perce le navire de sa pointe et le fait couler ; — la scie, non moins redoutable, qui le coupe ; — le dragon marin, si terrible par le poison qu'il recèle sous ses ailes, et qu'il insinue dans la blessure qu'il fait ; — la torpille qui engourdit et paralyse ceux qui la touchent (vv. 819-854).

Puis vient l'indication de quelques îles. La meilleure de toutes est la Bretagne ; elle abonde en biens de toutes sortes, et le poète en chante les avantages (860-875).

Après il parle brièvement de Thanatos (Thanet, au comté de Kent), où n'existent point de serpents venimeux ; — des Orcades ; — de Thulé, qu'il appelle Ytilie ; — de l'Irlande, terre fertile où les couleuvres sont inconnues ; — de Cadix, île voisine du détroit d'Hercule ; il y croît un arbre d'où découle la gomme ; — aux Hespérides un dragon garde, dit-on, des pommes d'or ; — aux Gorgades (îles du Cap Vert ?) habitent des femmes au corps de chèvres, qui courent plus vite que les licornes (vv. 875-901).

Taprobane (Ceylan) est d'une merveilleuse fertilité ; elle est riche en pierres précieuses. Atilis (v. 907)

jouit d'un printemps perpétuel, et produit en tout temps feuilles et fruits (vv. 901-908).

Taliésin termine son discours par une longue description de l'île des Pommiers, l'île d'Avalon, séjour de Morgen. — C'est là, nous le savons, que le roi Arthur blessé fut conduit par Merlin et Taliésin avec l'aide de Barinthe, l'habile pilote (vv. 908-940).

« Cher compagnon, reprend Merlin, quels malheurs, après l'union rompue, le royaume eut à supporter ! Par leurs discordes, les chefs ont tout bouleversé, et nos richesses, comme toute bonté, ont maintenant quitté la patrie ; et les citoyens désolés abandonnent leurs villes. Par surcroît, le Saxon nous accable par une guerre féroce, il nous détruira nous et nos villes ; il violera la loi de Dieu et les églises. Car Dieu permet de telles calamités pour nous châtier de notre démente et de nos crimes. »

Il serait donc nécessaire, reprend Taliésin, que l'on mandât au roi Arthur de revenir promptement, s'il est déjà guéri, pour se mettre à la tête du peuple et repousser les ennemis avec son succès accoutumé, et ramener la paix (vv. 940-957).

« Non, dit Merlin, ces calamités ne sont pas près de finir. Cela durera jusqu'à ce que Conan vienne d'Armorique, avec Cadwalladrus, chef vénéré des Cambriens ; ils réuniront dans une ferme alliance les hommes d'Écosse, de Cambrie, de Cornouailles et d'Armorique ; ils chasseront les ennemis, reprendront le sceptre perdu, et ramèneront les temps des vieux Bretons (vv. 957-975). »

— « Aucun de ceux qui vivent maintenant ne verra

cette époque, répond Taliésin, et parmi nous nul ne vit de si terribles combats que vous.»

— « En effet, dit Merlin, je suis vieux, et j'ai vu bien des choses survenues tant entre nos concitoyens, que de la part de la nation barbare qui est venue tout renverser (vv. 975-981). »

Merlin se met alors à raconter les événements de sa jeunesse : la trahison dont Constans fut victime, la fuite des deux jeunes frères Ambroise et Uther au-delà de la mer, l'usurpation violente de Vortigern, la guerre cruelle qu'elle suscita, comment celui-ci appela à son aide les deux frères saxons Hengist et Horsa¹⁰². Mais les étrangers tournèrent bientôt leurs armes contre les Bretons, et en massacrèrent traîtreusement les chefs qu'ils avaient attirés dans une conférence pour discuter de la paix, et ils forcèrent le roi à se réfugier dans les montagnes escarpées. C'est alors que je commençai à prédire à Vortigern l'avenir du royaume (vv. 981-1014).

« Le peuple se donna pour chef, Vortimer, et celui-ci battit les Saxons et les chassa du pays. Mais la sœur de Hengist¹⁰³, empoisonna Vortimer et rap-

¹⁰² Voyez le chapitre précédent.

¹⁰³ La belle Rowenna, que Vortigern avait épousée, le poète ici l'appelle Renua, et la désigne comme sœur de Hengist.

Sed soror Hengisti successus Renua tales

Indignando ferens, protectaque fraude venenum

Miscuit, existens pro fratre maligna noverca,

Et dedit ut biberet, fecit que perire bibentem. (Vers 1033.)

Dans son *Historia Regum Britanniae*, Geoffroy de Monmouth la donne comme fille de Hengist.

pela son frère qui revint et mit tout à feu et à sang (vv. 1014-1042).

« Pendant ce temps, Ambroise et Uther, qui avaient grandi et fait leurs preuves à la guerre, revinrent d'Armorique, et ayant rassemblé une armée, ils accablèrent Vortigern en Cambrie, et ils le brûlèrent dans la citadelle où il s'était renfermé puis ils battirent les Saxons, tuèrent Hengist et triomphèrent avec l'aide du Christ (vv. 1042-1058).

« Ambroise est proclamé roi et règne avec justice, mais il meurt bientôt empoisonné. Uther son jeune frère lui succède, et les ennemis étant venus de nouveau dévaster le pays, il les force à repasser la mer et rétablit la paix (vv. 1058-1070).

« Il eut un fils, nommé Arthur, qui n'eut pas son pareil pour la valeur. Il régna après Uther pendant de longues années, mais ce ne fut pas sans de rudes travaux ; car, sur le déclin de Uther, les Angles envahirent le pays. Arthur, trop jeune pour mener la guerre, appela à son secours Hoël, roi d'Armorique, auquel l'unissaient la parenté et l'amitié. Alliés ensemble, ils forcèrent les ennemis à se retirer dans leur pays, leur ayant fait subir un rude carnage. Arthur, ensuite, soumit les Écossais, les Irlandais, les Norvégiens, les Danois, ainsi que les peuples des Gaules, après avoir tué Frollon, gouverneur au nom de Rome. Il battit aussi les Romains, qui convoitaient son royaume, et Lucius, leur chef, y perdit la vie dans la guerre (vv. 1070-1106).

« Pendant ce temps-là, Mordred, gardien infidèle, commençait, dans sa folie, à s'emparer du royaume,

et entretenait avec la reine un amour illicite. Le roi, voulant aller guerroyer au-delà de la mer, lui avait confié la garde du royaume et celle de son épouse. En apprenant la trahison, Arthur revient et force Mordred, son neveu, à s'évader au-delà de la mer. Ce traître revint avec une armée de Saxons et recommença la lutte. Mais il périt, ayant été trahi par cette race impie.

« C'est là que le roi, frappé d'un coup mortel, abandonna le royaume et, à travers les mers, conduit par toi, vint à la cour des fées » (vv. 1106-1124).

Pendant qu'il parlait ainsi, des serviteurs arrivent en toute hâte, annoncent qu'une source nouvelle venait de jaillir sur la montagne. Tous y coururent, Merlin en boit et s'y baigne le front. Il sent que la raison lui revient par la vertu de cette onde bienfaisante, et il rend grâce à Dieu d'un tel bienfait (vv. 1135-1175).

« Mais, cher ami, poursuit-il, par quelle force cette source a-t-elle jailli, et a-t-elle opéré ce changement en moi ? »

— Le suprême Ordonnateur des choses, répond Taliésin, a divisé les eaux par espèces, et a donné à chacune des vertus qui les rendent souvent utiles aux malades (vv. 1175-1183). Il cite alors un grand nombre de sources avec leurs propriétés curieuses (vv. 1183-1253).

**III. Il refuse la royauté. Histoire de Madelin.
 Les trois amis et Ganiéda restent à servir
 Dieu dans les solitudes de Calydon. Ganiéda
 illuminée de l'esprit prophétique.**

Pendant qu'il parlait ainsi, le bruit se répand qu'une source nouvelle vient de se produire aux forêts de Calydon, et que celui que sa fureur poussait à vivre dans les bois comme les animaux sauvages venait d'être guéri après en avoir bu. Les chefs et les notables viennent le féliciter et lui témoigner leur joie ; puis lui ayant exposé l'état de la patrie, ils le sollicitent de reprendre le sceptre et le gouvernement de la nation (vv. 1253-1264).

— « O jeunes gens, leur répond-il, ce labeur n'est plus de mon âge, qui atteint la vieillesse ; c'est à peine si j'ai la force de parcourir les champs. J'ai eu de longs jours de gloire, de richesses et de bonheur. Il y a dans cette forêt un chêne chargé d'ans : la vieillesse a tari toute sève en lui, et il est pourri jusqu'au cœur. Je l'ai vu croître, et j'ai vu le gland d'où il est sorti tomber par hasard du bec d'un oiseau. Je suis donc bien vieux, et depuis longtemps appesanti par l'âge ; aussi, je ne veux plus régner. Je préfère les beautés de Calydon, ses abris de verdoyant feuillage aux pierres de l'Inde, à l'or que roule le Tage, aux moissons de la Sicile, aux doux vins de Lesbos, aux palais des villes, aux habits imprégnés de parfums. Rien ne me plaît tant que ma forêt de Calydon et ne pourra m'en arracher. Tant que je vivrai, j'y resterai, me contentant de fruits et d'herbes, et, par les privations, je

purifierai ma chair afin d'éviter l'éternelle damnation (vv. 1264-1291). »

En ce moment, les assistants aperçoivent dans les airs des bandes de grues tournoyant d'un vol singulier ; et ils demandent à Merlin pourquoi elles vont ainsi (vv. 1291-1297).

Après un instant, Merlin leur répond : « Le Créateur de l'Univers, a donné aux oiseaux, comme à bien d'autres êtres, des natures diverses, ainsi que je l'ai appris pendant les longs jours que j'ai vécu dans les forêts. »

Et il se met à discourir sur les instincts des oiseaux dans un morceau qui correspond à celui de Taliésin concernant les poissons.

Il parle des grues, qui, lorsqu'elles volent en bande, se rangent en telle ou telle figure ; — des aigles, qui peuvent regarder le soleil ; — du vautour, qui sent de loin le cadavre déjà ancien, et s'en repaît ; — de la cigogne, qui se dénude de ses plumes pour couvrir ses petits ; — du cygne, qui chante d'une manière si suave quand il meurt ; — du héron, qui s'élève jusqu'aux nuages pour éviter pluies et tempêtes lorsqu'elles menacent ; — du phénix, qui par un don divin renaît de lui-même au pays des Arabes. Quand il devient vieux, il se rend dans les pays les plus échauffés par le soleil, dresse un bûcher de bois aromatiques, l'allume en soufflant avec ses ailes, et il s'y brûle entièrement ; de ses cendres naît un nouveau phénix, et ainsi de suite toujours. — L'alcyon, qui fréquente les bords de la mer et fait son nid en hiver ; lorsqu'elle couve, sept jours durant la mer reste calme, et les vents

cessent. — Le perroquet, qui parle comme l'homme, à s'y méprendre. — Le pélican, qui tue ses enfants et les pleure pendant trois jours puis il s'ouvre les veines, et arrosant ses petits de son sang, il les ramène à la vie (vv. 1297-1385).

Il venait de finir, quand devant eux accourt un homme en accès de démence ; la forêt retentissait de ses cris, il se mordait, il écumait comme un sanglier furieux, et avait des gestes menaçants. On le maîtrise cependant, et on le fait asseoir de force pour en rire et s'en amuser. Le devin le considère attentivement et le reconnaît, et poussant un profond soupir :

« Il ne fut pas toujours ainsi, dit-il, quand nous étions jeunes ; ce fut en son temps un beau et vaillant guerrier, qu'ennoblissait encore une origine royale. Lui et d'autres en même temps je les avais souvent quand j'étais riche, et j'étais heureux de tant de bons compagnons.

« Un jour, nous chassions dans les hautes montagnes ; nous nous arrê tâmes sous un grand chêne, près duquel était une fontaine entourée d'un vert gazon. Nous nous assîmes, et, sentant la soif, nous bûmes avidement les pures ondes du ruisseau. Nous trouvâmes sur l'herbe, au bord de la fontaine, des pommes à l'odeur agréable ; l'un de nous les recueillit et vint me les offrir tout joyeux. Moi, je les distribuai à mes compagnons et je ne m'en réservai point, car il n'y en avait pas pour tous. Ceux qui en eurent se mirent à rire, me louant de ma libéralité. Ils mangent leurs pommes avec plaisir, se plaignant même de n'en pas avoir assez (vv. 1385-1416).

« Aussitôt, les malheureux, les voilà pris de rage et privés de raison. Ils se mordent et se déchirent comme des chiens ; ils crient, écument, se roulent à terre, et bientôt s'encourent en hurlant comme des loups. — Ce n'était point à eux, mais bien à moi que ces pommes étaient destinées, ainsi que je l'ai su ; car une femme qui m'avait aimé, et qui pendant de longues années était demeurée avec moi, voyant que je la dédaignais et que je ne voulais plus habiter avec elle, conçut la méchante résolution de me perdre. Ne pouvant autrement m'aborder, elle sema des pommes empoisonnées sur l'herbe autour de la fontaine par où je devais revenir, calculant bien que cet artifice me serait fatal, si je mangeais de ces pommes que le hasard semblait m'avoir présentées sur le gazon. Mais par bonheur je fus préservé comme je l'ai dit (vv. 1416-1434).

« Maintenant, je vous prie, faites-lui boire des eaux salutaires de cette nouvelle fontaine ; s'il peut se guérir, il se reconnaîtra lui aussi, et travaillera le reste de sa vie dans ces bois, avec moi, à servir le Seigneur. »

Les chefs firent ainsi : le furieux ayant pris de l'eau est rendu à lui-même et, guéri subitement, reconnaît ses amis (vv. 1434-1441).

« Maintenant, lui dit Merlin, il te faut marcher constamment au service de Dieu qui t'a rendu à toi-même, toi, qui pendant tant d'années as vécu dans les déserts, privé de sens comme un vil animal. Maintenant que tu as recouvré la raison, ne fuis pas les bois où tu restais pendant ta furie, mais demeure avec moi, et travaille toi aussi par ta soumission an Sei-

gneur, à compenser les jours que tu as passés dans la démence (vv. 1441-1451). »

Maëldin, car c'était son nom, lui répond : « O père vénérable, je ne refuse point cela ; volontiers j'habiterai les forêts avec toi, et, avec tes préceptes, je servirai Dieu de toute mon intelligence. »

— Et moi je m'adjoindrai troisième avec vous, il est temps que je me rende à moi-même, dit Taliésin ; je méprise ces apparences du monde, j'ai assez vécu dans les futilités, et je me mets dès maintenant sous votre direction. Quant à vous, chefs, allez défendre vos cités, et ne troublez pas notre repos par vos discours. Vous avez suffisamment applaudi à votre ami (vv. 1451-1463).

Les chefs se retirent, restent donc les trois amis ; et Ganiéda, la sœur du devin, qui depuis la mort du roi voulait rester en veuvage, s'adjoint à eux quatrième. Elle qui gouvernait tant de peuples, ne trouve rien de plus doux maintenant que de vivre avec son frère dans les forêts. Parfois l'esprit l'enlevait aux sublimes régions, et elle chantait les événements futurs touchant le royaume. Un jour donc que son frère regardait par la fenêtre les maisons resplendissantes de soleil, d'une voix agitée elle prononça ces paroles obscures (vv. 1463-1476) :

« Je vois la ville de Ridiche remplie de nations armées... Je vois la ville de Kaerloyctoyc¹⁰⁴ entourée de soldats barbares... Je vois près de Kaerwen deux lunes dans les airs... »

¹⁰⁴ Kaerloyctoyc, — Kaerlindcoyc : Lincoln.

Ganiéda présage ensuite combats, famine et malheurs. Elle termine sa prophétie par ces paroles : « Allez, Neustriens, cessez de porter vos violences chez un peuple né libre. Il n'a plus de quoi assouvir votre avidité ; vous avez dévoré tout ce que la nature avait produit depuis de longues années dans un pays fertile. Christ, secours ton peuple, arrête ces lions, que la guerre cesse, et donne enfin la paix au royaume (vv. 1477-1517). »

Elle continua ; les assistants restaient dans l'étonnement. Son frère s'approche d'elle et la félicite par ces paroles : « Chère sœur, l'esprit a-t-il voulu prophétiser en vous ? A-t-il fermé ma bouche et mon livre ? Ce labeur vous est donc réservé, réjouissez-vous-en, et, sous mes auspices, dites toutes choses en vérité » (vv. 1517-1524).

*Ergo tibi labor iste datur ; læteris in illo,
Auspiciisque meis devote singula dicas (v. 1524).*

APPENDICE AU CHAPITRE II

Les Neustriens

Cette mention des Neustriens qui apparaît au vers 655 se renouvelle une deuxième fois aux derniers vers du poème (v. 511). J'ajouterai même que le mot *Neustria* se lit quatre fois dans les Prophéties de Merlin qui forment le septième livre de *l'Historia Regum Britanniae* de G. de Monmouth ; trois fois au chap. 3, et une fois au chap. 4. Or, disent MM. Fr. Michel et Th. Wright (Introduct., p. 118), Merlin n'a pu se servir de ce mot, car il vivait sous Vortigern qui mourut en 460, et la Neustrie ne fut connue sous ce nom que sous les enfants de Clovis qui mourut en 514. — Je suis persuadé que ce mot Neustriens provient ici de Geoffroy de Monmouth, et qu'il n'a point été employé par Merlin, pas plus que celui-ci n'a débité les prophéties que Geoffroy met à sa charge. Cependant si Merlin le Sauvage, celui dont il s'agit ici, était mort après l'année 600, ainsi qu'il a été exposé au chapitre précédent, d'après la remarque même des éditeurs, il aurait bien pu connaître les Neustriens.

De ce que les vaticinations exposées par G. de Monmouth dans son poème *Vita Merlini* sont différentes de celles qui forment le septième livre de son *Historia Regum Britanniae*, MM. Michel et Wright infèrent que Geoffroy admet l'existence de deux Merlins, Merlin Emrys et Merlin le Sauvage (p. 18). Mais cela ne me semble point une preuve ; et d'ailleurs

cette prétendue preuve est si bien infirmée par le contexte même du poème, qu'un auteur cité par les éditeurs du poème, George Ellis, reproche à Geoffroy d'avoir confondu les deux Merlins, de n'en avoir fait qu'un seul, ce qui est vrai, bien qu'il ait donné leurs prophéties séparées, et sous des formes différentes.

CHAPITRE III : LE ROMAN DE MERLIN, VIVIANE

I — Avant-Propos

Nous voici maintenant arrivés à l'œuvre littéraire la plus remarquable, ou du moins la plus connue et la plus intéressante qu'ait produite la légende du Barde breton : c'est *le Roman de Merlin*, composé en prose française par Robert de Borron à la fin du douzième siècle. Mais quels embellissements l'auteur français a-t-il apportés aux données primitives, quelle métamorphose il a fait subir au personnage, surtout dans la dernière partie de l'œuvre !

Ici, ce n'est plus ce lamentable vieillard dont la misère excite une réelle compassion cet infortuné dément que pourchassent à coups de pierres, comme une bête immonde, une bande de brutaux Calédoniens ; ce n'est même pas ce repos après l'épreuve, cette religieuse contemplation de la nature et de la sagesse du Créateur en ses œuvres ; ce bonheur paisible entre Ganiéda et Taliésin, la sœur compatissante et l'ami fidèle, où Geoffroy de Monmouth introduit le barde, le laissant ensuite marchant dans la voie de sanctification, et prophétisant encore les destinées des races celtiques.

Au lieu de cette existence calme, mais non dépourvue de majesté que le ciel accorde au barde en ses derniers jours, c'est un gentil et pimpant damoiseau que Robert de Borron nous présente ; il vient

s'engluer dans un bonheur sans fin, une félicité sans nuage. Mais sachons-le, cette félicité est paradisiaque bien plutôt que terrestre, car outre qu'elle n'aura d'autre fin que celle de notre monde lui-même, c'est moins dans la satisfaction d'appétits charnels qu'elle consiste, que dans une jouissance contemplative, un ravissement extatique de l'âme sous les buissons fleuris de Brocéliande, parmi leurs senteurs embaumées. Le devin y reste captif près d'une compagne que la nature, les fées et lui-même s'étaient complu à faire son égale. Ganiéda, la sœur consolatrice dans la *Vita Merlini*, est devenue la mie Viviane, Viviane l'enchanteresse. Loyale et franche amante, elle se donnera entière ; en retour, il faut que Merlin lui appartienne à jamais. Lui, il se sent attiré par son inéluctable charme ; il ne peut, il ne veut résister ; il lui livre le secret par lequel il sait qu'elle le dominera ; et laissant la société des hommes et leurs vaines conventions qu'ils ont la folie de prendre pour des lois de la nature, il vient au Jardin de Joie se séquestrer à jamais en une volontaire servitude d'amour. De l'ami Taliésin, en ce séjour il n'était guère besoin, je crois, et en homme de sens, il s'est discrètement éloigné.

Quelle adaptation morale comporte ce dénouement du *Merlin* imaginé par Robert de Borron ? — Si haut, comme Merlin, que vous vous élevez au-dessus du reste des hommes par l'intelligence, la science et les dons de l'esprit ; si détaché des appétits humains que vous soyez en apparence, la nature n'oublie point ses droits. Au cœur de l'homme elle a allumé le sentiment d'amour ; il domine tout dans la vie, on ne s'y dérobe point ; elle vous ramène toujours au but pour lequel

elle a mis sur la terre le monde vivant, jusqu'à ce qu'il lui plaise de poser un terme à la succession des êtres.

Dans certaines parties au moins, et notamment dans les débuts, le *Roman de Merlin* est une œuvre empreinte de mysticisme chrétien. Quelques mots disséminés çà et là nous initient à la légende du Saint-Graal, ce vase où Joseph d'Arimathie recueillit le sang qui coula de la blessure faite à Jésus en Croix, et qu'il apporta dans l'île de Bretagne.

Le Roman de Merlin a été imprimé en 1498 par Anthoine Vérart, en deux volumes petit in-folio, à deux colonnes de trente-cinq lignes chacune, caractères gothiques. Un troisième volume de pareils format et caractère, imprimé par le même en 1498, y fait suite, et contient les « Prophecies de Merlin » composées au XIII^e siècle par Richard de Messine. Le premier volume contient 211 feuillets, le second 172, et le troisième 152. Chacun est précédé d'une table des chapitres et est orné de quelques gravures. Il s'en est fait d'autres éditions, telles que celle imprimée à Paris par la veuve de feu Jehan Trepperel, celle imprimée à Paris en 1505 par Michel Le Noir.

En 1797, on a imprimé : *Le Roman de Merlin*, mis en bon français par Boulard, trois volumes in-12. (Maillet, *Notice sur les manuscrits de Rennes*, p. 135.)

L'auteur de *Myrdhinn*, M. de la Villemarqué, a donné dans ce livre une analyse développée du *Roman de Merlin* (1862). L'étude et l'analyse des *Romans de Merlin et d'Arthur* forment le second volume de l'ouvrage de M. Paulin Paris : *Les Romans de la Table Ronde* (1868). MM. Gaston Paris et Jacob Ulrich ont publié

en 1886 le *Roman de Merlin*, d'après un manuscrit (Huth), donnant, pour la disparition de Merlin, un récit différent de la tradition commune. Ce livre est enrichi d'une savante introduction par M. G. Paris.

Tels sont, à ma connaissance, les principaux livres imprimés donnant en entier ou en analyse le *Roman de Merlin*.

Je ne me suis point proposé de faire ici une réimpression du *Roman de Merlin*, livre fort volumineux, ni même d'en donner une analyse en le suivant en son entier du commencement à la fin. Beaucoup de pages dans le corps de l'œuvre paraissent longues à la lecture et même ennuyeuses. Les parties du livre qui offrent quelque intérêt pour nous, c'est d'abord celle qui raconte l'origine de Merlin et ses débuts dans le monde ; et, pour terminer, celle qui raconte le dénouement en Brocéliande. Celles-là seront reproduites presque en entier. Mais les événements qui présentent une importance moindre seront omis ou considérablement abrégés.

II — La genèse de Merlin

Il y avait un preudhomme riche auquel l'ennemi du genre humain prit plaisir à infliger toutes sortes d'infortunes. Il commença, naturellement, par *enguyner*¹⁰⁵ sa femme, qui en retour lui donna la moi-

¹⁰⁵ Ce mot *enguyner*, qui a de nombreuses variantes : *enginier*, *engignier*, *engineer*, etc., apparaît maintes fois dans le *Roman de Merlin* ; il a le sens de tromper, jouer un mauvais tour. La Fontaine répétant une parole empruntée au *Roman de*

tié de ses biens. Puis il tua ses chevaux et ses moutons, étrangla son fils dans son lit. Pour récompenser sa femme, il la pendit dans son cellier, et lui-même, il le fit bientôt mourir de maladie.

Ce ne fut pas tout ; de ses trois filles, l'aînée s'étant abandonnée à un bachelier, un jeune varlet, fut, par commisération des bons juges et au nom des justes lois, condamnée à être enterrée vive au lieu d'être lapidée. C'était au mieux, et chacun dut être content, le brave bachelier lui-même.

Après ces malheurs, un saint homme nommé Blaise, touché de compassion pour les deux orphelins, vint les reconforter, les endoctriner en la foi de Notre Seigneur, et leur apprendre leur créance. Malgré les sages avis du bon preudhomme, la plus jeune, pervertie par les mauvais conseils d'une femme au service de Satan, quitta la maison de sa sœur et se livra au désordre¹⁰⁶.

L'autre sœur fut bien affligée du triste sort de son aînée et de la conduite de sa jeune sœur. Elle alla

Merlin, a dit dans la fable : « La Grenouille et le Rat » :

Tel, comme dit Merlin, cuide engeignier autrui,
Qui souvent s'enseigne soi-même.

J'ai regret que ce mot soit trop vieux aujourd'hui
Il m'a toujours semblé d'une énergie extrême.

¹⁰⁶ Il paraît que, en ces temps, la jeune fille qui telle que la sœur aînée, avait eu le malheur d'être abusée, mais refusait de se prostituer, était punie de mort par les justes lois ; tandis que celle qui livrait son corps à tout venant était protégée par les lois toujours justes. C'est ce que la satanée femme ne manqua pas de faire valoir à la jeune sœur, et cet avantage déterminait la vocation de celle-ci.

conter ses chagrins au vertueux preudhomme Blaise en qui elle avait mis sa confiance. Le démon vous guette, lui dit-il, et cherche à vous perdre. Mais ayez confiance en Notre Seigneur qui ne vous abandonnera pas. Signez-vous en vous mettant au lit et en vous levant, et qu'il y ait toujours de la lumière la nuit en votre chambre, car le démon ne vient que dans les ténèbres ; et ne vous mettez jamais en colère.

La bonne demoiselle fut attentive à mettre en pratique les conseils du preudhomme, et deux ans se passèrent sans que le démon trouvât le joint pour s'introduire chez elle et l'abuser. Mais certain samedi soir, il insinua en l'esprit de la mauvaise sœur l'idée d'aller à l'hôtel de la sage demoiselle, avec une bande de garnements qui menèrent grand tapage. La sage demoiselle leur fit de vaines remontrances, et réprimanda sa sœur ; mais celle-ci l'accusa faussement de mener mauvaise vie avec le preudhomme. La demoiselle indignée s'apprêtait, dans son courroux, à jeter à la porte sa méchante sœur, quand les garçons arrivèrent et la battirent. Échappée enfin, elle s'enferma dans sa chambre, et s'étant jetée toute vêtue sur son lit, elle se mit à pleurer et s'endormir en de tristes pensées.

Or les démons, furieux de ce que le sang du Sauveur eût racheté le genre humain, et que par sa grâce le ciel se remplit de bienheureux, tandis que les gouffres de l'enfer attendaient en vain les âmes des impénitents, les démons avaient tenu conseil pour trouver le moyen de ravir au Christ son empire sur les hommes. L'un d'eux se chargea d'engendrer en une fille de la terre un être d'une double nature, moitié humain, moitié diable, qui décevrait les hommes par

son extérieur humain, et qui par sa malice et sa perversité les amènerait à perdition, à la grande joie de l'enfer.

Or le démon qui guettait l'occasion, voyant que l'affligée demoiselle était sans lumière, qu'elle avait oublié de se signer et qu'elle s'était mise en colère, put s'approcher d'elle pendant son sommeil : cette nuit-là même, Merlin fut conçu.

À son réveil elle s'aperçoit du malheur qui lui est advenu. Elle cherche en toute sa chambre qui était encore fermée quel en pouvait être l'auteur, mais c'est inutilement. L'infortunée demoiselle n'y comprend rien ; accompagnée de deux femmes, elle va, tout éplorée, conter son affliction au bon preudhomme, lui affirmant qu'elle ne sait comment l'injure a pu être perpétrée, mais qu'elle avait été *engingniée* par l'ennemi. Le preudhomme d'abord ne voulut point la croire ; à la fin, cependant, il fut persuadé de sa sincérité, et en qualité de son confesseur, il lui enjoignit pour pénitence de demeurer chaste le reste de sa vie.

La demoiselle retourna en son logis. Bientôt sa grossesse devint manifeste ; obligée de l'avouer, elle persiste à dire qu'elle ne sait de qui elle la tient. — C'est qu'elle ne veut pas trahir son amant, répétaient les gens.

Elle comparut devant les juges, et ceux-ci, sur l'avis du preudhomme qui voulait que l'enfant au moins fût épargné, plutôt que de la mettre incontinent à mort, la firent enfermer dans une tour avec deux des meilleures preudes femmes que l'on put trouver ; et elle dut y rester jusqu'à sa délivrance, pour que bonne

justice ensuite fût faite contre la victime. Par louable précaution les juges ordonnèrent que toutes les issues de la tour fussent bouchées, sauf une fenêtre tout au haut, par laquelle, au moyen d'une corde, on hissait aux trois femmes ce qui leur était nécessaire pour leur subsistance. Le preudhomme, du bas de la tour, recommande à l'infortunée demoiselle de faire baptiser l'enfant aussitôt qu'il serait au monde.

Le terme arrivé, elle mit au jour un enfant qui devait participer du démon par son père ; mais comme l'âme de la jeune fille était restée pure, Dieu ne voulut pas qu'il appartînt en entier à l'Ennemi. En tant qu'engendré du démon, Merlin connut les choses passées, mais Dieu lui accorda le don de connaître l'avenir.

L'enfant en naissant était couvert de poils, ce qui effraya grandement les deux preudes femmes. Elles le présentèrent à sa mère, et à sa vue celle-ci s'écria : Cet enfant me fait grand peur ! Néanmoins, elle fit sur lui un signe de croix. À présent, « Avalès-le (descendez-le), dit-elle aux femmes, pour qu'il soit baptisé ; et que comme mon père il ait nom Merlin. » En conséquence, il fut descendu par la corde et porté au baptême, ainsi que l'avait ordonné le preudhomme, afin de le soustraire à l'empire du démon son père.

La mère allaita l'enfant pendant neuf mois ; il grandit en peu de temps, car à peine était-il né qu'il paraissait avoir deux ans. Mais enfin, au bout de dix-huit mois, il fallut bien sortir de prison, et la demoiselle pensant à la mort qu'on allait lui infliger, se lamentait.

L'enfant la regardant lui dit en riant : « Chère mère,

n'ayez peur, vous ne mourrez pas pour chose qui de moi soit advenue.» Grand fut l'étonnement des trois femmes en entendant ces paroles.

La demoiselle avec l'enfant fut donc conduite devant les juges pour entendre sa sentence. Le bon preudhomme ne l'abandonna pas en cette épreuve. Les juges demandent à la demoiselle de déclarer le père de son enfant. C'est en vain qu'elle proteste qu'elle ne s'est jamais livrée à un homme, et qu'elle ne vit ni ne connut jamais le père de l'enfant. Les juges refusent de la croire et vont prononcer un arrêt de mort.

Et voilà que l'enfant prend la défense de sa mère, et obtient sa vie en confondant les juges par sa science du passé. Elle n'a point fauté en ce dont on la charge, dit-il, et s'il y a faute, ce bon preudhomme l'a prise sur lui. — Et le preudhomme témoigne de la véracité de ce que la mère vint lui conter dans le temps. — Cela ne suffit pas, répond le juge, et elle ne sera pas quitte, dit-il à l'enfant, si elle n'avoue qui est ton père. — Je connais mieux mon père que toi le tien, répond Merlin; et ta mère sait mieux qui t'engendra que la mienne, moi. Elle a plus que la mienne mérité la mort, et je dirais ce que je sais, si tu faisais justice. Quant à ma mère, elle a dit vrai en tout ce qui me concerne. — Merlin, fait le juge en courroux, tu auras sauvé ta mère du bûcher si tu dis vrai, mais si tu ne prouves ce que tu avances contre ma mère, on te mettra au feu avec la tienne.

Alors Merlin lui ouvrit un secret qu'il ignorait. C'est que lui, le juge, est fils d'un prêtre. La mère compa-

rait devant son fils ; là, Merlin lui rappelle toutes les circonstances avec preuves, et elle confesse que cela est vrai. Quant au prêtre, ajoute Merlin, quand il saura que sa faute est découverte, il se jettera dans la rivière pour se donner la mort. Et cela arriva ainsi. Et le juge fut obligé d'acquitter la mère de Merlin, ne pouvant condamner la sienne pour semblable crime.

Le bon preudhomme Blaise s'émerveillait de voir une telle divination chez un enfant qui paraissait, à cette heure, n'avoir que deux ans et demi. Merlin lui en donna la raison. Engendré par le diable, dit-il, je tiens de lui tout ce que je dois tenir, mais ce ne sera pas pour son profit ; et quand il me choisit une telle mère, il fut mal avisé, car à cause d'elle, Dieu m'a donné de savoir les choses à venir. Crois ce que je te dirai de la foi et de la créance en Jésus-Christ ; et je te dirai telles choses que nul fors Dieu ne te pourrait apprendre ; et fais de cela un livre, et ceux qui l'entendront en seront meilleurs et seront préservés du péché.

— Je le ferai, répondit Blaise ; mais je te conjure, au nom du Père, du Fils, du Saint Esprit, de la débonnaire Mère du Sauveur, des Anges, Archanges et Apôtres, que tu ne dises rien qui puisse me décevoir et m'engingner ni me fasse agir contre le plaisir de Notre-Seigneur.

— Que toutes les créatures dont tu m'as parlé me puissent nuire auprès de Dieu, répond Merlin, si je t'induis en rien qui soit contre sa volonté.

— Dis-moi donc tout ce que tu sauras de bien, reprit Blaise, car je l'écrirai désormais. — Et aussitôt Merlin

lui fit écrire l'histoire de Joseph d'Arimathie, d'Alain, du saint vase, et de sa propre naissance.

Ensuite, Merlin apprend à Blaise qu'il s'en ira. — Je serai envoyé quérir devers Occident, ajoute-t-il, et ceux qui m'enverront quérir auront juré à leur seigneur qu'ils m'occiront, et qu'ils lui porteront mon sang; mais dès qu'ils m'auront vu et qu'ils m'auront entendu parler, ils n'auront plus talent de me mal faire, et alors je m'en irai avec eux. Et tu t'en iras en la contrée où sont les gens qui ont le vaisseau de saint Graal, et toujours seras en peine à écrire ce livre.

III — La Tour de Vertigier. Maître Blaise. Uter. Artur.

Le livre ensuite se met à nous raconter les événements qui amenèrent l'usurpation de Vortigern que Robert de Borron appelle Vertigier.

Au temps où Merlin faisait écrire son livre, il y avait en Bretagne un roi nommé Constans. Il eut trois fils dont l'un fut nommé Moyne, le second Pendragon et le troisième Uter. Moyne succéda à Constans dans la royauté, il eut à guerroyer contre les Saines (Saxons), débarqués en l'île de Bretagne, mais il fut battu. Les barons, sur les insinuations du sénéchal Vertigier, l'assassinèrent et élurent Vertigier pour roi en sa place, au détriment des deux jeunes frères Pendragon et Uter. Les preudhommes, aux soins de qui ils étaient confiés, craignant que Vertigier les fit mourir, les conduisirent à Bourges, en Berry.

Bientôt Vertigier excita contre lui la haine de tout son peuple: il appela alors à sa défense les Saines

eux-mêmes, il fit alliance avec leur roi Hanguis, dont il épousa la fille bien qu'elle fût païenne. Cela ne fit qu'augmenter la haine de son peuple contre lui. Il savait aussi que les fils de Constans s'apprêtaient à venir lui reprendre la royauté qu'il avait usurpée. En conséquence il résolut de bâtir une forteresse dans laquelle il fût en sûreté.

On se mit donc à l'œuvre, mais quand il y en eut trois ou quatre toises au-dessus de terre, toute la construction s'écroula. On recommença trois fois, et trois fois les murailles furent renversées.

Ce que voyant, Vertigier fit chercher en toute sa terre les plus habiles gens qu'on put trouver ; il en choisit sept des plus savants en astronomie et leur demanda pourquoi la tour tombait.

Après neuf jours de réflexions, d'études et de calculs, ils n'avaient point encore trouvé le secret de la tour ; mais en consultant les astres ils avaient découvert qu'un enfant, âgé de sept ans, est né sans père d'homme terrien, et conçu en femme, et que par lui ils doivent tous périr.

Pour échapper au sort dont ils sont menacés, ils se concertent entre eux et disent au roi : Sire, la tour ne pourra tenir si vous ne mettez aux fondements du sang d'un enfant qui est né sans père, lequel fut conçu en une femme sans aucun homme terrien, et a déjà l'âge de sept ans passés ; si vous pouvez le trouver et faire occire, et que son sang soit mis à cette tour, jamais elle ne tombera. Mais gardez bien qu'il vienne ici vivant, que vous le voyiez et lui parliez, au contraire, commandez à ceux qui le chercheront,

qu'ils l'occient dès qu'ils l'auront trouvé, et qu'ils vous en apportent le sang ; et ainsi tiendra votre tour sans mille fautes, si elle doit tenir.

Le roi leur demanda : Peut-il être, vraiment, qu'un homme soit né sans père ? — Et ils répondirent : Jamais n'en ouïmes parler, sauf de celui-ci ; mais nous t'affirmons qu'il est né sans père, et qu'il est à présent en l'âge de sept ans. — Je vous ferai bien garder tant que je sache la vérité, dit le roi. — Et ils répondirent qu'ils en étaient bien contents... Mais recommandez bien à ceux qui le chercheront, qu'ils le tuent dès qu'ils l'auront trouvé, et qu'ils vous en apportent le sang, car il faut qu'il ne vous voie pas et que vous ne lui parliez pas.

Le roi envoya douze messagers, deux à deux, pour chercher en toute la terre l'enfant âgé de sept ans et né sans père ; et il leur fit jurer sur l'évangile qu'ils le tueraient dès qu'ils l'auraient trouvé, et qu'ils lui en apporteraient le sang.

Ils partirent donc deux par deux ; et il arriva que tout en cherchant par villes, châteaux, villages, deux des compagnons en rencontrèrent deux autres et ils continuèrent route ensemble.

Et comme ils passaient à l'entrée d'une ville, ils virent en un champ une bande de garçons qui prenaient leurs ébats, et jouaient à la crosse. Merlin était l'un d'eux ; apercevant ces quatre chevaucheurs il devina bien que c'était les messagers qui le quéraient, car il savait tout. Et afin qu'ils le connussent plus tôt, il frappa violemment d'un coup de sa crosse l'un de ses camarades. Celui-ci se mit à crier et à inju-

rier Merlin, lui disant : Fils de femme perdue, tu es né sans père, et ta mère ne sait qui t'engendra !

— Voilà, celui que nous cherchons, se dirent les messagers. — Alors Merlin s'avança vers eux, et leur conta le motif pour lequel ils le cherchaient : qu'ils avaient juré de le tuer et d'apporter son sang au roi. Mais si vous me promettez de ne point me faire de mal, ajouta-t-il, je m'en irai avec vous et je découvrirai au roi Vertigier pourquoi sa tour ne peut tenir debout. Or il savait bien qu'ils n'avaient plus l'intention de le tuer, mais il disait cela pour les mieux éprouver.

Les messagers restèrent ébahis ; cet enfant sait choses merveilleuses, ce serait péché de l'occire, j'aime mieux me parjurer que de lui mal faire : ainsi pensa chacun d'eux.

Merlin les emmène chez sa mère et les fait bien traiter ; et il les conduit ensuite à Blaise et il lui dit : Maître, voici ceux que je vous avais dits qui me viendraient quérir pour me tuer. Et alors Merlin en présence des messagers raconte à Blaise l'histoire de la tour de Vertigier, et pourquoi le roi l'avait fait chercher ; et ils avouent que tout cela est vrai.

Et Blaise se signa de la merveille et dit : Si cet enfant vit, il deviendra grandement sage. Ce serait grand malheur si vous l'aviez occis.

Et alors ils protestent devant Blaise qu'ils aiment mieux être parjures et se voir déposséder de leurs biens, plutôt que de lui faire du mal.

Puis Merlin explique à Blaise les dons qu'il a reçus en naissant : « Tu sais que Notre Seigneur m'a donné

par droit tant de sens, de savoir et de mémoire, que celui qui crut m'avoir fait à sa semblance comprend que je lui échappe ; et Notre Seigneur Jésus-Christ m'a choisi pour lui faire un service tel que nul homme du monde ne le saurait faire que moi. Car je sais tout ce qu'il me faut faire, c'est pourquoi je dois aller en cette terre d'où sont venus les messagers. Et quand j'y serai, je dirai et ferai tant de choses que je serai le plus grand homme qui jamais fut, hormis Dieu.

« Et après que je serai parti d'ici, tu t'en iras aussitôt, et demanderas la terre qu'on appelle Northumberlande. Cette terre est pleine de grandes forêts, elle est presque inconnue aux gens du pays même, car il y a tels lieux où jamais homme ne mit le pied. Et là tu demeureras et j'irai souvent te trouver, et te dirai tout ce que tu devras mettre dans ton livre pour accomplir notre œuvre. »

Ensuite, Merlin prend congé de sa mère pour s'en aller avec les quatre messagers en la terre du roi Vertigier. Elle eût bien voulu que Blaise restât près d'elle. Cela ne peut être, lui dit Merlin.

Chemin faisant l'enfant trouve occasion de montrer sa puissance divinatoire. Un vilain se préparant à un pèlerinage, venait d'acheter des souliers et du cuir pour les réparer. Merlin l'apercevant se mit à rire. — Et pourquoi ris-tu ? lui demandent ses conducteurs. — C'est à cause de cet homme, répond-il, il se prépare à un pèlerinage, et il sera mort avant de l'avoir commencé. — Et en effet, il n'avait pas fait une demi-lieue, qu'ils le virent tomber sur la route.

Plus loin dans une autre ville, on rencontre le

convoi d'un enfant qu'on porte en terre. Le père suit en pleurant, pendant que, à la tête du cortège le prêtre va chantant les versets. — Merlin se met à rire. — Qu'as-tu donc à rire ? lui demandent ceux qui l'accompagnent. — C'est que, répond-il, celui qui fait deuil n'en a pas motif, car il n'est pas le père de l'enfant, et celui qui chante devrait pleurer, car c'est lui qui est le père. — Et comment le saurons-nous ? — Allez dire à la femme que vous savez ce qui en est, et elle en fera l'aveu. — Et en effet, elle avoua sa faute. Mais, ajouta-t-elle, pour Dieu ne le dites pas à mon seigneur, car il m'occirait s'il le savait.

Arrivés devant Vertigier les messagers avouent qu'ayant trouvé l'enfant sans père, ils n'ont pas voulu le tuer malgré le serment qu'ils en avaient fait, parce qu'ils ont été émerveillés de sa divination, et qu'il a promis d'expliquer le secret de la tour.

Amené devant le roi, Merlin s'engagea à lui découvrir pourquoi sa forteresse s'écroule, mais il demande que les sages soient amenés en sa présence ; et quand ils y furent, il les confond en leur disant pourquoi ils avaient voulu qu'il fût occis. C'est parce que les astres leur avaient annoncé qu'il devait être la cause de leur mort. Cependant, il leur laissera la vie s'ils renoncent à leur art.

Devant l'assemblée, Merlin dévoile au roi pourquoi les fondements de la tour s'écroulent à chaque fois qu'on les bâtit. « Sous cette tour, lui dit-il, il y a un grand amas d'eau, et sous cet amas d'eau, il y a deux dragons qui ne voient point. L'un est blanc et l'autre rouge ; ils sont sous deux grosses pierres, et ils sont

très grands et très forts. Et quand ils sentent que l'eau et la terre leur deviennent trop pesantes par la charge des pierres dont on fait la tour, ils s'agitent si violemment que l'eau tournoie et tout ce qui est au-dessus s'écroule. » — Le roi fit creuser la terre en cet endroit et on trouva tout ce que Merlin avait indiqué. Et pendant que l'on fouille en terre, Merlin annonce que les deux dragons s'entre-combattront dès qu'ils seront au jour. — Et lequel sera le plus fort, demande Vertigier ? — Ce sera le blanc, et il occira le rouge. — Et en effet, les deux dragons se combattirent avec acharnement pendant deux nuits et deux jours. Finalement, le dragon blanc tua le rouge, mais le blanc alla se coucher et ne vécut que trois jours. Maintenant, dit Merlin, tu peux construire la tour aussi haute et aussi forte qu'il sera bon, et elle ne tombera plus. Les ouvriers recommencèrent donc à bâtir, et la tour fut élevée comme le voulait Vertigier.

Maintes fois ensuite le roi demanda à Merlin la signification des deux dragons ; et celui-ci la lui révèle en présence des sages que le roi avait convoqués. Ce combat des deux dragons, dit Merlin, est d'une grande signification. — Et que signifie-t-il ? demande Vertigier ? — Le dragon rouge te signifie, toi Vertigier, répond Merlin, et le blanc signifie les fils de Constant. Alors il se met à raconter devant l'assistance la trahison de Vertigier et par quel crime celui-ci s'est emparé du trône. Mais les enfants de Constant : Uter et Pendragon, d'aujourd'hui en trois mois débarqueront à Winchester et ils te brûleront dans ta tour. — Et tout cela se réalisa ainsi que Merlin venait de le prédire.

Après avoir expliqué à Vertigier devant son conseil

le mystère de la tour, Merlin s'en alla en Northumberlande trouver Blaise son maître à qui il raconta toutes ces choses, et celui-ci les mit en écrit ; et c'est par son livre, dit Robert de Borron, que la connaissance nous en a été transmise.

Mais il est grand temps de faire connaître ce personnage de Blaise que Merlin appelle son Maître ; qui fut le conseiller et le protecteur de sa mère dans ses jours d'épreuve, que Merlin de temps à autre va trouver dans sa forêt de Northumberlande, où il vit en ermite, pour lui raconter tout ce qui lui arrive, afin qu'il le mette en écrit. Ce sage et dévoué preudhomme, Blaise, qui reste jusqu'à la fin le confident de Merlin, n'est autre que saint Loup, évêque de Troyes, l'apôtre des Bretons au V^e siècle, dont le nom latin *Lupus* est traduit par Blaïdd (qu'on prononce Blaiz) dans la légende galloise, et s'écrit Bleiz en dialecte armoricain. Mais, évidemment, Robert de Borron ne s'en est pas douté (note M. de la Villemarqué, *Myrdhinn*, p. 117.)

Merlin séjourna longtemps avec Blaise. Pendant ce temps s'accomplirent contre Vertigier les événements prédits par le devin. Pendragon devint roi ; aidé de son frère Uter, il fit la guerre aux Saines (Saxons). Il assiégeait depuis six mois Hangus leur chef dans son château sans pouvoir s'en rendre maître ; le roi prend alors l'avis de ses conseillers. Plusieurs d'entre eux qui, dans la scène des deux dragons avaient été témoins de la science merveilleuse de Merlin, le signalent au roi comme seul capable de dire si le château peut être pris. En conséquence, le roi le fait chercher.

Merlin, qui sait tout, ne veut pas être connu tout d'abord. À ceux qui le cherchent, il se montre sous l'apparence d'un bûcheron. Il leur dit que le château ne sera pris qu'après la mort de Hanguis, et leur fait diverses prédictions qui se vérifient. Et, quant à Merlin, ajoute-t-il, il ne pourra être trouvé que si le roi lui-même vient le chercher dans ses forêts de Northumberland. — Enfin, après s'être dissimulé à plusieurs reprises sous diverses apparences, et entre autres, sous celle d'un vilain monstrueux qui, comme ceux de la Dame de la Fontaine et de la Dame de Brécilien, gardaient des bêtes sauvages dans une forêt¹⁰⁷, Merlin se fait connaître aux deux frères. Émerveillés de sa science et de son pouvoir, ceux-ci lui demandent de rester près d'eux pour être leur conseiller, et Merlin y consent. Mais il les prévient que souvent il s'absentera, ce dont ils ne devront pas être en peine.

La faveur dont jouissait Merlin à cause de sa sagesse et de sa prescience lui suscita des jaloux, et l'un des barons de la cour s'avisa de vouloir prendre sa science en défaut. Un jour donc, que le roi était en son conseil, le baron le pria de demander à Merlin de quelle mort il mourrait. — Je vais vous le dire, répondit Merlin ; il se cassera le cou en tombant de cheval. — Quelque temps après, le même baron, s'étant retiré dans une autre ville, feignit d'être malade et pria le roi de venir le visiter avec Merlin, mais sans faire connaître à celui-ci qui il était. Et lorsqu'ils furent venus, le baron pria le roi de demander à Merlin quel genre de mort

¹⁰⁷ *Merlin de Huth*, t. I, p. 65, publié par MM. G. Paris et Jacob Ulrich.

lui était réservé. — Le jour où tu mourras, dit Merlin, on te trouvera pendu. — Enfin, une troisième fois, pour éprouver et confondre Merlin, le même baron se retire dans une abbaye et prend un habit de moine ; il feint d'être malade et le roi vient le voir avec Merlin. L'abbé, qui était présent, s'adresse au roi. Sire, faites dire à votre devin si le moine qui est là gisant pourra guérir jamais ? — Et Merlin répondit à l'abbé : Sire, il peut bien se lever s'il veut, car il n'a point mal. Je lui ai déjà annoncé deux genres de mort, en voici un troisième, car outre qu'il se cassera le cou, et qu'il sera pendu, de plus, il se noiera. Le baron triomphait par cette apparente contradiction du devin, qui lui assignait trois genres de mort quand un seul suffirait bien. — La prédiction, néanmoins, se réalisa ; car un jour que le baron chevauchait avec ses gens, il y eut à passer un pont de bois. Le cheval butta et s'abattit sur les genoux. Le cavalier fut projeté, tomba sur le cou, et le corps passa par-dessus le pont, mais le vêtement resta accroché en telle façon que la tête était dans l'eau jusqu'aux épaules. Et quand il fut retiré de là, on put constater que le cou était cassé. Le baron avait donc péri par les trois genres de mort. Ce que le roi ayant appris, il fut émerveillé de la science de Merlin. Mais, à partir de là, celui-ci prit la résolution de ne plus rien annoncer devant les gens, ou, du moins, si obscurément qu'on n'y comprendra rien avant qu'on ait vu¹⁰⁸.

Après la mort de Hanguis, qui fut tué par Uter dans la défaite de son armée, les Saines revinrent nom-

¹⁰⁸ Voir Appendice C. *Les trois causes de mort.*

breux en Bretagne. Une grande bataille se livre à Salebières. Les païens y périrent tous, mais comme Merlin l'avait prédit, Pendragon y fut tué.

Uter après lui devient roi, et prend le nom de Uter Pendragon, à cause d'un dragon vermeil qui lui était apparu avant la bataille, et en l'honneur de son frère.

Puis le livre raconte comment Merlin transporta d'Irlande, et érigea au cimetière de Salebières les immenses pierres qu'on y voit encore aujourd'hui, et qui forment le monument de la sépulture de Pendragon et des guerriers bretons tués à la bataille contre les Saines. La moindre de ces pierres était si grosse que cent mille hommes n'eussent pu la remuer.

Merlin ensuite s'en alla à Carduel, en Galles, pour y faire dresser une table mystique, qui fut appelée la Table Ronde, à la différence des deux autres saintes tables de Jésus et de Joseph qui ne l'étaient pas. Puis à la fête de la Pentecôte, le roi étant venu, il choisit cinquante des meilleurs gens de bien du royaume et les fit asseoir à la Table Ronde ; et le roi ordonna qu'on les y servît. Mais à cette table restait une place vide, c'était celle du vase appelé le saint Graal.

Ayant institué la Table Ronde, Merlin ensuite alla trouver son maître Blaise aux forêts de Northumberland et lui conta la manière de cette table.

Un des barons du pays rapporta au roi que Merlin avait été tué dans un bois en guise d'homme sauvage ; puis étant venu s'asseoir à la place vide de la Table Ronde, aussitôt qu'il eut les pieds dessous, il disparut à tout jamais dans un abîme.

On arrive à l'histoire des amours de Uter avec

Ygerne, épouse du duc de Tentageul, puis à la naissance, à la jeunesse et au règne d'Artus. Le livre devient presque autant l'histoire romanesque d'Artus que celle de Merlin, les deux personnages sont indissolublement unis, comme l'âme au corps ; leurs aventures sont autant l'œuvre de l'un que de l'autre. Artus est le roi magnifique, puissant, invincible. Merlin en est le conseil et le génie inspirateur ; sa sagesse et sa divination mènent tout à bien. Artus va, vient, porte l'épée, commande et accomplit, avec les compagnons de la Table Ronde et les rois ses vassaux, maintes prouesses dont le souvenir est impérissable. Mais c'est Merlin qui conçoit, prévoit, dispose, organise et met en mouvement tout ce monde Arthurien, comme il fit évoluer, par la seule force de l'esprit, les pierres gigantesques du Stone Henge, à Salisbury.

Nous n'avons donc point à suivre le romancier dans le détail des guerres, aventures, entreprises, etc., d'Artus ; nous n'avons aussi qu'à nous préoccuper le moins possible du roi Ban de Benoïc, en Petite Bretagne, du roi Boors de Gannes (l'Anjou), tous deux fidèles vassaux d'Artus, ni du perfide Claudas de la Déserte, ni de tant d'autres princes, chevaliers, dames et damoiselles, dont les gestes s'entremêlent, et forment la traîne assez compliquée du livre. Je me borne à rechercher et à trier dans celui-ci les principaux faits personnels à l'enchantement, pour arriver le plus tôt possible à l'irrésistible fascination qui l'attirera et le fixera à tout jamais en Brocéliande. La suite des événements sera fort décousue, à cause des nombreuses lacunes que j'y laisse, et que je n'ai pas même essayé de combler par un simple sommaire,

l'œuvre du Roman de Merlin étant fort longue et fort accidentée.

IV — Louve et Liépard

Je prends maintenant le récit au point où Merlin vient confier à Blaise, son maître, qu'une inéluctable destinée l'entraîne à sa perte.

Après cette aventure, Merlin partit si soudainement, que personne ne sut ce qu'il devint ; mais il s'en alla en Northumberlande à son maître Blaise, et lui conta tout ce qui avait été fait au royaume de Logres¹⁰⁹ depuis qu'il en était parti. Blaise lui fit grande chère, et mit en écrit mot à mot, tout ce que Merlin lui dit.

Après qu'il eut séjourné quelque temps avec Blaise, il lui dit qu'il voulait s'en aller au royaume de Benoïc. C'est la terre que je dois le plus haïr, ajouta-t-il, car la louve y est qui doit enserrer le liépard, et le lier par des chaînes qui ne sont ni de fer, ni d'étain, ni d'argent, ni d'or, ni d'archal, ni de cuivre, ni d'airain, ni de rien qui vienne par racine, ou de pierre ; et il en sera si étroitement lié, qu'il ne pourra se mouvoir.

Hélas, beau sire Dieu, Merlin, que dites-vous là ? repartit Blaise ; il n'est plus fière bête au monde que le liépard, pourquoi donc est à redouter la louve plus que le liépard ? — C'est ainsi, fait Merlin. — Et Blaise lui demanda sur qui la louve aura pouvoir, car je ne

¹⁰⁹ Royaume de Logres, Loëgria, pays compris entre l'Humber et la Saverne (San Marte. *Historia Regum Britanniae*, p.210). — Logres, ville du pays de Galles (*l. constans. Chrestomathie*, Table).

puis savoir, dit-il, comment cela peut être. — Pour l'heure vous n'en saurez davantage, dit Merlin, mais je peux bien vous découvrir que cette prophétie m'incombe ; et je sais bien que je ne m'en pourrai garder. — Et Blaise se signe de la merveille qu'il lui entend dire, et lui demande : Dites-moi ce qui sera de ce pays, puisque vous vous en allez en Gaule, car les Sènes (Saxons) détruisent tout. — Et Merlin lui dit qu'il n'en prenne point souci, car le roi Artus aidé de ses barons les chassera si bien qu'il n'en restera pas un.

Après ces paroles Merlin prit congé de Blaise et s'en alla au royaume de Benoïc ; il vient trouver Léonce de Paerne avec lequel il confère au sujet de la guerre contre Claudas de la Déserte¹¹⁰.

V — Dyonas. Viviane. Fortuite rencontre à la fontaine de Brocéliande.

Sitôt que Merlin fut départi de Léonce de Paerne, il s'en vint voir une pucelle (demoiselle) de très grande beauté en un manoir moult beau et riche, qui était en une vallée sous une grande montagne, toute ronde, auprès de la forêt de Briogne¹¹¹, laquelle était fort délectable ; et moult beau y faisait chasser biches, et cerfs, et porcs, et sangliers, et autres bêtes sauvages. Cette pucelle dont nous parlons était fille à un notable homme, vavasseur de haut lignage, lequel se

¹¹⁰ Voyez Appendice D.

¹¹¹ Nous avons dit que Bréchéliant est aussi désignée sous le nom de forêt de Briosque et de forêt de Briogne. — Dans *le Roman de Merlin* elle est plusieurs fois mentionnée sous ce nom.

nommait Dyonas. Et la raison pourquoi il fut nommé Dyonas est que, la Sirène de Sicile ; la mère de Dyane, le nomma sur les fonds en baptême ; et pour le nom de Dyane fut nommé Dyonas. Icelle Dyane lui promit moult de biens et de richesses, et lui donna de merveilleux dons de bonheur en sa vie, et tout ce qu'elle lui promit, elle le lui tint pendant sa vie.

Quand Dyane se partit d'avec son filleul Dyonas, pour ce qu'elle était déesse de la mer, elle requit aux Dieux de la mer que le premier enfant qu'il aurait, s'il était féminin, eût durant sa vie des dons de grâce et de valeur, et que cette fille, qui viendrait de Dyonas, fût requise et amourée du plus sage homme du monde, lequel devait régner durant la vie de Vertigier, roi de la bloe¹¹² Bretagne ; et que incontinent qu'il l'aurait vue, jamais ne se pût départir de son amour, mais que, en tous les lieux où il irait, il pût songer chacune nuit la beauté de cette fille, et que cet homme qui tant savait, lui pût apprendre les arts de nigromance et plusieurs autres secrètes sciences, de quoi elle se pourrait aider tandis qu'elle vivrait. Et que, en nulle manière, ce sage homme ne la pût éconduire de quelque chose qu'elle lui demanderait, ni qu'elle lui requerrait de faire. Ces dons, que Dyane requit, lui furent octroyés de par les Dieux de la mer, elle les donna à Dyonas pour la première fille qu'il aurait en mariage de sa femme.

Adonc quand Dyonas fut grand il fut de merveilleuse beauté, et fut bon chevalier et preux aux armes ; il alla servir madame la duchesse de Bourgogne, qui

¹¹² Cette expression revient plusieurs fois dans le livre. Veut-elle dire la Bretagne au ciel bleu ? la blonde Bretagne ?

le recueillit honnêtement pour ses prouesses. Et après qu'il l'eut longtemps servie, elle lui donna une sienne nièce en mariage pour les biens qu'elle vit en lui, laquelle était moult belle pucelle, et sage de son âge. Cestuy Dyonas aima tant qu'il vécut le déduit des bois et des forêts, à chasser les bêtes sauvages, et ainsi fut-il des rivières. Or avait part le duc de Bourgogne à la forêt de Briogne, car la moitié était à lui, et l'autre moitié était au roi Ban de Benoïc. Il donna la moitié de cette forêt à Dyonas quand il maria sa nièce avec lui ; et il y ajouta terres et héritages assez pour soi vivre.

Alors quand Dyonas vit que le duc lui avait donné la moitié de cette forêt, il alla la voir et elle lui plut moult, car elle était de très grande beauté ; et tant fut amoureux du lieu que près d'un lac il fit faire une riche maison pour soi héberger, et avoir sa plaisance. Quand le manoir fut fait, il y vint demeurer pour le soulas¹¹³ et la plaisance qui y était près du lac. En ce lieu conversa Dyonas fort longuement. Et aussi se tint en la cour du roi Ban par l'espace de long temps pour le servir et honorer, car étaient dix hommes avec lui, et il le secourut en maintes nécessités à l'encontre du roi Claudas, que moult dommagea.

Adonc, quand le roi Ban et le roi Boors aperçurent le grand service que Dyonas leur avait fait, ils le cueillirent en grand amour pour sa prouesse et loyauté, car bon chevalier fut de son corps. Et pour le bien que vit en lui, le roi Ban lui donna la part qu'il avait en celle forêt de Briogne pour toujours, en héritage à lui

¹¹³ Délassement, soulagement.

et à ses noirs. Aussi le roi Boors lui donna de son côté plusieurs terres, villes et châteaux, rentes et revenus. Et tant l'aimèrent les deux rois pour sa débonnaireté que, environ leurs royaumes ils le pourvurent si bien, qu'il ne lui était mestier de rien que à corps humain sût souhaiter pour soulas et plaisir, qu'il n'eut. Et pour la Gracieuseté de lui, lui fut donnée à femme la dite nièce de Bourgogne, dont le premier hoir qui saillit d'elle fut une fille qui fut de très grande beauté, qui fut nommée en baptême Nynianne¹¹⁴, un nom en Caldée qui est à dire en français : Rien n'en ferai. Et ce nom se tourna sur Merlin, car cette fille fut si prudente que bien se sut garder et conduire de plusieurs chétivetés et déceptions, ainsi que vous ouirez dire au conte ci-après.

Tant crut cette damoiselle qu'elle eut l'âge de vingt-deux ans. Et il advint que, après avoir apporté à Léonce de Paerne la nouvelle que les Romains, le roi Claudas et leurs alliés venaient guerroyer contre les rois Ban et Boors, Merlin s'en retourna par la forêt de Briogne. Or avait-il pris la figure d'un jeune varlet (écolier), beau à merveille. Lors arriva ainsi que, comme il passait par la forêt, il trouva une moult belle claire fontaine, dont le gravier fremiait si clair et si luisant qu'il semblait de fin argent¹¹⁵. À cette fontaine belle et claire venait chacun jour Nynianne pour soi esbattre et déduire et pour passer le temps. Et alors à cette heure où Merlin passait par là, il la trouva sur le bord de la dite fontaine, et vit qu'elle était de mer-

¹¹⁴ Voir Appendice E, Viviane.

¹¹⁵ Voir Appendice F, La Fontaine.

veilleuse beauté, et moult souvent la regarda avant qu'il voulût parler à elle. Mais il pensa en son courage qu'il ne fallait pas qu'il perdit son sens pour la beauté d'une telle dame, pour son déduit avoir et son soulas ; car, se disait-il, Notre Seigneur s'en courroucerait. Après long pensement, il ne se put tenir de la saluer. Et la dame lui rend son salut comme sage et bien apprise, en lui disant : Longuement avez pensé en votre courage chose que je ne connais pas ; mais que Dieu vous donne telle volonté de bien faire, que en rien ne puissiez être grevé.

Quand Merlin ouït la pucelle ainsi parler, il se assit sur le bord de la fontaine, et lui demanda qui elle était. Et elle répondit qu'elle était fille à un vavasseur gentilhomme qui près de là demeurerait. Et puis lui demanda : Sire, qui êtes-vous ? Mais qu'il ne vous déplaise, puisque vous me demandez qui je suis. — Dame, dit-il, je suis un varlet errant qui va cherchant un mien maître qui m'apprent un mestier qui est moult à priser. — Et la pucelle lui demande quel mestier c'était. — Certes, dit Merlin : il m'a appris comment je ferais ci-devant lever un château s'il me plaisait, et ferais bien venir tant de gens d'armes dedans et dehors qui, les uns assauldraient le château et les autres le défendraient. Et encore ferais-je bien autre chose, car je cheminerais sur l'eau de ce lac sans mouiller le pied, et aussi ferais-je bien venir une grande rivière par où jamais n'y en eut.

Certes, dit la damoiselle, je voudrais qu'il m'eût coûté beaucoup du mien et que je susse une partie de ces jeux. — Adonc dit Merlin : J'en sais encore bien d'autres plus délectables pour tous hauts personnages

divertir, car vous ne sauriez nulle gent désigner, que je ne fasse leur semblance apparaître ainsi que je voudrais. — Je vous prie, dit la pucelle, mais, qu'il ne vous déplaise, que je voie une partie de vos jeux, par tel convenant (condition) que je serai à tousjours votre acointée et votre amie, sans mal et sans vilenie, tant comme je vivrai. — Lors, dit Merlin, vous me semblez si douce et si débonnaire que pour votre amour avoir je vous montrerai une partie de mes jeux, par tel convenant que me donnerez votre amour, et autre chose ne vous demande. — Et la pucelle lui octroie que nul mal nulle tromperie n'y pensait.

Alors Merlin se lève d'emprès elle, et s'en va loin environ un trait d'arc, prend une verge et va faire un cerne emmy la lande où ils étaient. Puis s'en retourne vers la pucelle et se rassied près d'elle sur la rive de la fontaine. Quand il eut un peu là séjourné, la pucelle regarda du côté d'où il était venu, et voit venir dames et chevaliers, pucelles et escuyers qui s'entretenaient main à main, et s'en venaient chantant et faisant la plus grande joie que jamais nuls hommes ne virent jamais en nul jour de leurs vies. Et devant cette danse étaient plusieurs joueurs d'instruments, sonnant mélodieux et harmonieux sons, si bien qu'il semblait proprement que ce fût anges de paradis; et s'en vinrent entrer dedans le cerne que Merlin avait fait. Quand ils furent dedans entrés, alors commencèrent à danser et mener joie, et à chanter si douces chansons que n'y eût eu cœur d'homme ni de femme si éveillé, qui ne se fût endormi à la voix des dames et chevaliers qui là chantaient. Et tant faisaient mélo-

dieux chants, qu'il n'est bouche qui sût raconter la quarte partie de la mélodie qu'ils démenaient.

Alors commença le chaud du jour à se lever, et n'y avait point d'ombrage où les dames et escuyers se pussent ombrager pour le soleil qui était si chaud. Merlin fit apparaître dedans la lande un tas d'arbres pleins de fleurs, et parfums de toutes manières d'herbes qui exhalaient les plus douces odeurs, tant qu'il semblait que tous les baumes du monde fussent tombés dans le verger où ils étaient. Adonc quand la pucelle eut ouï ces mélodieux chants, et vu les grandes joies que ces damoiselles et chevaliers démenaient, elle fut tout émerveillée, et eût bien voulu jamais ni boire, ni manger, mais à tousjours demeurer là, tant était aise et ravie des harmonieuses chansons qu'ils chantaient ; hors seulement le refrain d'une chanson qui disait ainsi : Bien vrai que se commencent amours en joie et se finissent en douleurs.

En cette manière démenèrent leur joie entre eux depuis midi et nonne jusqu'à vespres ; et furent les voix si hautes et si claires de dames et demoiselles et chevaliers et escuyers, que l'on eût pu les ouïr de plus de deux lieues loin ; lesquels chants étaient moult plaisants à ouïr, et semblait qu'il y eût merveilleux nombre de gens. Et tant chantèrent haut que ceux qui étaient au manoir de Dyonas, tant hommes que femmes, issirent hors pour venir voir et ouïr ceux qui cette joie démenaient. Lors vinrent près du champ, et virent le beau verger et les danses et querelles que les belles dames et chevaliers démenaient, et jamais si belles et si honnêtes n'avaient vu en leur vivant. Et ils commencèrent à s'émerveiller moult de ce ver-

ger qu'ils voyaient là, car jamais n'y en avaient vu. Et d'autre part s'émerveillaient de voir tant de gens et d'où ils pouvaient être venus. Il ne faut point demander s'ils étaient bien accoutrés de robes et de vêtements moult riches ; car c'était la plus somptueuse richesse à voir de précieux ornements de quoi ils étaient vêtus, tant pierres précieuses que perles, colliers d'or et d'argent et d'autres manières, de nouvelles modes de choses imaginées qu'on ne saurait citer pour les hautes et magnifiques richesses de quoi ils étaient ornés.

Adonc quand ils furent las de danser et de chanter, les dames et pucelles se reposèrent sur l'herbe verte fraîche et suavement odorante, et commencèrent à cueillir fleurs et violettes et à faire chapeaux et bouquets. Après, levèrent une quintaine les chevaliers emmi le verger. Et là commencèrent à jouter jeunes bacheliers les uns contre les autres, jusqu'à tant que la nuit fut venue.

Après la foule, s'en vint Merlin à la jeune pucelle, et la prit par la main et lui dit : Damoiselle, que vous semble. — Certes, dit la demoiselle, vous avez tant fait que je suis toute vôtre. — Adonc, dit Merlin, mon convenant me tenez ? — Par ma foi, dit-elle, ainsi ferai-je moult volontiers, par tel convenant que vous m'apprendrez de vos jeux. Et Merlin lui dit : Je suis content, et moult volentiers vous en apprendrai, car assez savez vous autre chose que lire et écrire. — Comment, dit-elle, savez-vous bien que je sais lire et écrire. — Dame, dit-il, je le sais bien, car mon maître m'a appris à savoir toutes les choses que l'on a faites. — Adonc, dit la pucelle, c'est encore le plus

beau jeu que je désirerais moult savoir, car moult pourrait avoir mestier (utilité) en plusieurs lieux. Et des choses à venir, ne savez-vous rien, fait la pucelle ? — Certes oui, ma dame et amie, la plus grande partie, Dieu merci. — Sire, dit la pucelle, et qu'allez vous plus quérant, c'est assez pour vous, et devrait vous suffire si c'était votre plaisir.

Et tandis que Merlin et la pucelle devisaient ensemble, s'en allèrent dansant et querolant les dames et damoiselles, escuyers, serviteurs, et pucelles, et les jeunes bacheliers qui avaient jouté, devers la forêt d'où ils étaient d'abord venus. Quand ils furent près à l'entrée du bois, ils se flatirent tous dedans, et on ne sut plus ce qu'ils devinrent, et furent évanouis si soudainement que tous ceux qui les voyaient furent tout émerveillés comment ils avaient disparu. Mais le verger demeura en son entier sain et suavement odorant, par la prière que la dame fit à Merlin ; et fut appelé le verger par son nom, le Repaire de joie et de liesse.

Quand la pucelle et Merlin eurent longuement devisé ensemble, alors lui dit à son partir : Belle pucelle, je m'en vais, car moult ai-je à besoin ailleurs. — Comment, dit la pucelle, ne m'apprendrez-vous avant aucun de vos jeux ? — Damoiselle, fait Merlin, ne vous hâtez point, car assez à temps en saurez-vous. Mais maintenant ai-je autre part à faire ce jour. Et ne m'avez-vous point encore baillé nulle assurance de votre amour. — Sire, fait-elle, quelle assurance voulez-vous que je vous fasse ? Devisiez, fait-elle, et j'accomplirai ce qu'il vous plaira. — Je veux, fait Merlin, que vous me fianciez, que vous et votre amour sera à moi pour en faire tout ce qu'il me plaira

et ce que je voudrai. — Alors la pucelle pensa un petit, puis lui dit : Sire, ainsi ferai-je par un tel convenant que : après que m'aurez appris toutes les choses que je vous demanderai, et que j'en saurai ouvrier, lors me commanderez ce qu'il vous plaira et je le ferai. — Et Merlin s'y accorde. — Adonc lui fiança la pucelle de tenir en ceste manière les convenances que Merlin lui demandait. Et à l'heure présente en prit la sûreté et la créance.

Après qu'il eut reçu la foi d'elle, Merlin lui apprit un jeu dont elle ouvra depuis par maintes fois. Ainsi il lui apprit à faire venir une grande rivière par tous les lieux où il lui plaisait, et durait l'eau tant qu'elle voulait ; et d'autres jeux assez lui apprit, et elle-même les écrivit en beau parchemin, mot à mot tout ainsi comme il lui devisa ; et après sut bien à chef (bout) venir.

Quand l'heure fut tarde, il prit congé d'elle et elle de lui. Mais avant qu'il s'en partit, lui demanda la pucelle quand elle le verrait. Et il lui répondit : la veille de la Saint-Jehan. Ainsi se départirent l'un de l'autre ; et s'en alla Merlin à Tharoise en Thamelide, où le roi Artus et le roi Ban et le roi Boors firent grande joie de sa venue. Mais à tant laisse le conte à parler de lui.

VI — Retour à Blaise. La Saint-Jehan-Baptiste

Après divers événements que nous passons sous silence, Merlin s'en alla en Northumberlande, à Blaise, son maître, qui lui fit grande chère, car il l'aimait de bonne amour ; et Merlin lui conta tout ce

qui était advenu depuis qu'il s'était départi de lui ; et Blaise le mit en écrit, et par lui le savons-nous. Mais quand Merlin lui parla de la damoiselle où il avait mis son amour, il en fut bien peiné, car il eut peur qu'elle ne le décût, et qu'il en perdit son savoir ; dont moult le blâma et le pensa chastier.

Artur accompagné de Merlin, des chevaliers de la Table Ronde, passe ensuite en Gaule, suivi d'une forte armée, pour défendre ses vassaux, le roi Ban de Benoïc et le roi Boors de Gannes, contre le méchant Claudas de la Déserte. Merlin est là, donnant des avis et disposant toutes choses. Il se rendit à Gaël chez le roi Ban, puis à Lamballe chez le roi Boors pour les presser d'aller rejoindre Artur (*Myrdhinn*, p. 212, 213 ; P. Paris, *Les Romans de la Table Ronde*, t. II, p. 305).

La guerre terminée, Merlin, ayant pris congé des rois Artur, Ban et Boors, s'en alla voir sa mie, qui l'attendait à la fontaine, car il lui avait promis d'être avec elle le jour Saint Jehan-Baptiste. Et quand il fut arrivé à la fontaine, la dame lui fit grande joie. Lors le prit par la main et le mena en ses chambres et en son repaire avec tant de précautions qu'ils ne furent aperçus de personne. Et quand ils furent en leur privé, la dame s'enquit de Merlin de plusieurs choses et de maintes merveilles pour le grand amour qu'il avait. Et quand elle vit qu'il l'avait prise en si grand amour que rien ne lui refuserait, elle le pria de lui enseigner comment endormir un homme sans qu'il s'éveillât, aussi longtemps qu'elle voudrait. — Merlin, qui connaissait toute sa pensée, lui demanda toutefois pourquoi elle disait cela.

C'est, dit-elle, pour endormir mon père Dyonas et ma mère, lorsque je voudrai parler avec vous, afin qu'ils ne s'aperçoivent pas de nos jeux, car sachez que je mourrais s'ils s'apercevaient de ce que nous faisons, vous et moi. Ces paroles disait la pucelle couvertement, nonobstant que Merlin savait bien pourquoi elle disait. Mais elle lui en parla tant de fois, qu'il advint une journée, qu'ils s'en allèrent esbattre en un jardin, eux deux tous seuls, et s'en vinrent asseoir dessous une belle ente de pommier. Et la dame le fit coucher en son giron, et tant l'amignota et lui montra de grands signes d'amour, et tant le traita doucement de baisers et d'acoliens, que Merlin ne se pouvait rassasier d'être avec elle. Et tant l'aima qu'il ne lui sut refuser rien de ce qu'elle lui demanda.

Lors lui requit la pucelle qu'il lui apprît à endormir un homme. Et Merlin qui sut bien son penser ne sut s'en défendre et le lui apprit, et encore autres choses plus merveilleuses que cela ; car Notre Seigneur voulait qu'il ne se pût tenir. Adonc lui nomma trois noms qu'elle écrivit en un anel toutes les fois qu'elle devait à lui parler, qui étaient pleins de si grande force, que tant comme ils étaient sur lui, nulle personne du monde née ne pouvait lui parler. Et cette dame mit tout en écrit. Et depuis elle atourna si bien Merlin que toutes les fois qu'il venait parler avec elle, il n'avait nul pouvoir de s'en aller. Et pour ce, dit-on en proverbe, que femme a plus d'art que le diable¹¹⁶.

¹¹⁶ Variante. Adonc, lui apprit trois mots qu'il suffisait d'écrire sur le corps toutes les fois qu'il devait gésir avec elle, qui étaient pleins de si grande force que tant qu'ils y étaient, il ne pouvait

Ainsi demeura Merlin huit jours entiers avec sa mie, mais nous ne lisons point que jamais Merlin la requist de vilenie, ni elle ni autre ; mais, elle, elle en eut grand peur quand elle sut que tant de choses il savait. Et pour ce, se garnissait-elle si bien à l'encontre de lui, que quand il voulait lui parler, par la science qu'il lui avait apprise, elle-même faisait à sa volonté de lui. Et lui apprit Merlin toutes les merveilles que clerks mortels sauraient apprendre à nulle personne, tant de choses faites que à faire et à advenir. Et elle fut si sage que tout sut bien mettre en écrit, de peur qu'elle ne l'oubliât. Et après qu'il fut demeuré huit jours entiers avec elle, il prit congé d'elle et s'en retourna à Benoïc, où le roi Artur et sa compagnie séjournaient, qui moult furent joyeux quand ils le virent.

VII — L'Homme Sauvage

Ensuite Merlin s'en alla aux forêts de Rome, et ayant appris que l'empereur Julius César était en grand souci au sujet d'un songe qu'il avait eu, il s'atourna par son art en la figure d'un cerf, le plus grand et le plus merveilleux qu'on eût jamais vu. Un des pieds de devant était blanc comme neige, et son chef (tête) portait cinq branches, les plus grandes qui jamais fussent vues.

Lors s'en vint courir dans Rome, et s'y échauffe comme si tout le monde l'eût chassé. Et quand le peuple de la ville le vit ainsi courir, de toutes parts

à elle avenir. Et pour ce, dit-on en proverbe, que femme a plus d'art qu'un diable (P. Paris, *Table Ronde*, t. II, p. 181).

s'élevèrent après ce cerf une noise et une huée telles qu'on n'eût pas ouï Dieu tonner. Courent après les petits et les grands, à pied, à cheval, armés de triques, leviers, arcs, arbalètes, bâtons, glaives, épieux avec fers bien pointus. Ils le chassent de tous côtés par la ville avec chiens et lévriers ; mais ils ne parviennent pas à l'atteindre. La chasse dura longtemps ; et quand après avoir bien, couru, les gens de la ville furent à bout d'haleine, le cerf s'en vint au maître-palais où l'empereur dînait. Et quand ceux qui servaient au manger de l'empereur ouïrent le bruit et la noise que faisait le monde, ils se mirent aux fenêtres pour voir ce que c'était. Et ils virent accourir le cerf que les gens de la ville poursuivaient.

Le cerf entre en courant dans la salle où l'empereur mangeait, renverse les tables par terre, répand le vin et les mets sur ceux qui étaient assis au dîner, et fait une telle tempête et un tel brouillis que tous les barons et les princes présents sont effrayés et ne savent que dire ; il court sur les plats, les pots, les écuelles, et semble que ce soit un enfer. Il y eut beaucoup de gens blessés.

Enfin, quand il eut bien tournoyé et mis tout sens dessus dessous, il s'en vint devant l'empereur, et lui dit : Sire empereur Julius César, à quoi penses-tu ? Laisse ce à quoi tu penses, car rien ne t'y vaut. Tu ne sauras rien de la signifiante de ton songe tant qu'un homme sauvage ne te l'apprenne.

Ayant dit ces paroles, le cerf jette les yeux sur les portes qui étaient fermées, et, par son art, les ouvre avec une telle violence, qu'elles volent en éclats, et il

s'en court à travers la ville. La chasse recommence de plus belle, et on le poursuit jusque hors de la ville, et il se perd dans la forêt, où on ne sut ce qu'il devint.

L'empereur promet sa fille en mariage, avec la moitié de son empire après lui, à qui pourra lui amener le cerf ou l'homme sauvage.

Beaucoup se mirent à sa recherche, mais pour néant. Grisendolez, le sénéchal, persévéra et resta huit jours à fouiller la forêt. Au bout de ce temps, n'ayant rien rencontré, il se mit à prier sous un grand chêne, demandant à Dieu de le conseiller. Et voilà que survint un grand sanglier qu'il avait chassé le jour précédent. Et le sanglier lui dit, l'appelant par son nom : Avenable, Avenable, tu chasses folie. Tu ne peux réussir dans ta recherche, comme tu l'as entreprise, mais je te dirai que faire pour en venir à bout. Va-t-en en une ville près d'ici, apporte de la chair de porc nouvellement poudrée de sel et de poivre, et du lait et du miel, et du pain chaud, et amène avec toi quatre forts compagnons et un jeune garçon pour tourner la chair que tu apporteras, pendant quelle cuira. Et puis t'en viens en cette forêt au plus détourné lieu qui y soit. Et fais apporter une belle table et une nappe pour mettre dessus. Puis tu dresseras la table au lieu où tu feras rôtir la chair, et tu mettras dessus le pain chaud, le lait et le miel. Et tandis que le jeune garçon fera rôtir la chair de porc, vous vous retirerez en arrière loin du feu, et ne demeurera que le garçon qui tournera la broche. Et à la faveur du rôti viendra l'homme sauvage que tu cherches, et tu le pourras prendre si tu veux. — Ayant dit cela, le sanglier disparut dans la forêt.

Grisendolez se munit de tout ce que le sanglier lui avait indiqué ; et il vint avec ses compagnons au plus profond de la forêt. Là était un grand chêne bien feuillu. Ils y allumèrent un bon feu, et ils y firent rôtir la viande de porc à la broche ; et l'odeur s'en répandait au loin. La table fut dressée ; dessus on mit la nappe, puis le pain chaud, le lait, le miel, comme avait dit le sanglier. Alors, Grisendolez et ses gens se retirèrent à l'écart, sauf le petit garçon qui restait à tourner la broche, et ils attendent et observent.

Bientôt l'homme sauvage arrive, armé d'une massue de laquelle il frappe à droite et à gauche avec violence contre les arbres. Il était grand et hideux, tout couvert de poils, avec une barbe noire longue de plus de deux pieds. Il était nu-pieds et portait un vêtement tout déchiré. Il s'approcha du feu où cuisait le rôti, mais le jeune homme en eut si grand-peur qu'il s'enfuit. — L'homme sauvage se chauffe, regarde la viande et la table, il voit le pain chaud, le lait et le miel ; puis il examine à l'entour s'il n'y a personne. Alors il s'en va vers la broche, prend la viande à pleines mains, comme un homme privé de sens, la met sur la nappe qui était belle et blanche, et commence à manger comme si jamais n'avait mangé ; il ne s'arrêta que quand il n'y eut plus rien : ni chair, ni pain, ni lait, ni miel. Quand il fut plein et gonflé, il se coucha tout de son long près du feu, et s'endormit. À ce moment, Grisendolez et ses compagnons s'en approchent, lui enlèvent sa massue, puis l'enchaînent et l'emmènent à Rome. Chemin faisant, Grisendolez lui adresse diverses questions ; l'homme sauvage ne

lui répond que par des énigmes dont l'explication lui fut donnée devant l'empereur.

À leur arrivée toute la ville est sur pied pour voir l'homme sauvage. L'empereur pour qu'il ne s'échappe pas veut lui river ses fers. — Je vous jure sur ma créance, dit l'homme sauvage, que je ne m'enfuirai pas. — Es-tu donc chrétien ? lui dit l'empereur. — Oui certainement. — Comment donc as-tu pu être baptisé puisque tu es sauvage ?

— Ma mère, répondit-il, un jour revenait tard du marché où elle était allée. Elle passa par la forêt de Brocéliande et s'égara ; alors elle se coucha et s'endormit. Vint un homme sauvage dont elle ne put se défendre, et cette nuit-là je fus engendré. Quand je fus né ma mère me fit baptiser ; et quand je fus grand, je m'en allai demeurer dans les forêts, et je suis sauvage comme mon père.

Quelques jours après, l'homme sauvage, en présence de l'empereur, de l'impératrice, des barons rassemblés explique le songe de l'empereur. Ce songe signifiait que l'impératrice se livrait à la débauche avec douze jeunes gens qu'elle faisait habiller en pucelles pour qu'ils pussent entrer dans ses appartements sans exciter de soupçons.

L'impératrice et ses complices furent brûlés vifs ; et l'homme sauvage conseilla à l'empereur d'épouser... le sénéchal Grisendolez, qui n'était autre qu'une sage, aimable et vaillante jeune fille, Avenable, comme l'homme sauvage l'avait appelée, et qui jusque-là avait caché son sexe, son nom, sa haute naissance, et

par ses talents et ses services avait conquis la faveur de l'empereur.

L'homme sauvage refusa de dire son nom et disparut sans qu'on sût comment. Mais, en s'en allant, par une lettre écrite en grec qu'il laissa à la porte du palais, et qui ne fut déchiffrée que longtemps après, il faisait connaître que le cerf, le sanglier, l'homme sauvage, n'étaient autre que Merlin, le conseiller du roi Uter-Pendragon. Et l'empereur eut bien du regret qu'il fût parti.

VIII — Blaise en vain sermonne. Merlin retourne à Viviane.

Après cette aventure Merlin s'en retourna vers Blaise en Northumberlande, et il ne mit qu'un jour et une nuit pour faire le trajet ; et il lui raconta tout ce qui lui était advenu, et Blaise le mit en écrit.

Blaise lui dit qu'il s'apercevait qu'il aimait une dame, car il voyait bien sur qui tombait sa prophétie ; et il ajouta :

« Pour Dieu, sire, gardez-vous de la Louve qui doit enserrer le Lion. » — Et Merlin lui répondit : « Reproche quand cela sera fait. » — « Ce serait grand dommage que cela se fît, ajouta Blaise, et si je savais, volontiers j'emploierais ma peine à l'empêcher, » Et Merlin quitta Blaise pour s'en aller en Petite-Bretagne, et Blaise le commanda à Dieu bien doucement.

Merlin se rendit auprès de Léonce, le seigneur de Paerne, et près de Farien, lesquels lui firent grande joie et avec lesquels il resta deux jours.

Puis il se mit en route pour aller trouver Nigone (Viviane) qui lui fit grande joie quand elle le vit. Et quant à Merlin, son amour pour elle s'accrut tellement que ce fut avec bien de la peine qu'il s'en éloigna, et il lui enseigna tout ce qu'il savait sans rien garder.

Dans une autre circonstance, Merlin, après être resté huit jours en la cité de Benoïc avec Léonce de Paerne, Farien, Dyonas et les autres princes, s'en alla le neuvième jour à sa mie Viviane qui moult grande joie lui fit, car elle l'aimait d'étrange manière, par la grande débonnairété qu'elle avait trouvée en lui. Et lui l'aimait tant qu'il n'aimait rien autant comme elle. Et bien y parut quant il lui enseigna ce que il ne voulut enseigner a nullui (personne). Il demeura huit jours avec elle, puis s'en départit, et s'en vint droit à Blaise son maître, qui lui fit moult grande joie et était bien impatient de le voir.

IX — La cour d'Artur à Cramalot. Le roi Ryon. Merlin à Jérusalem.

À la mi-août, Artur voulut tenir grande cour à Cramalot. Il fit donc mander tous ses barons pour que dès la veille ils arrivassent avec leurs femmes. Ils furent tous reçus à grande joie et grand honneur ; le roi et la reine leur firent de riches présents.

Après les vêpres, qui furent dites à l'église de Monseigneur Saint-Étienne, qui était la maîtresse église de la cité, on dressa les tables par la ville, dans

les prairies, les tentes et les pavillons ; et la fête fut si belle qu'on n'en vit jamais de semblable en Bretagne.

Le lendemain, après la messe où il y avait douze têtes couronnées, car étaient venus six rois et six reines, on se rendit au palais où le roi Artur s'assit à la place d'honneur avec la reine Genièvre, et les autres rois et reines à leur suite, tous couronne en tête ; puis les ducs, les comtes et les autres princes. Les ménestriers firent grande mélodie, et en nulle cour il n'y eut jamais telle joie et tel plaisir.

Au milieu de cette fête, et quand le sénéchal Keux apportait le premier mets devant le roi Artur et devant la reine Genièvre, entra la plus belle forme d'homme qui jamais fut vue en terre de chrétien. Il avait un baudrier à renges d'or, et orné de pierres précieuses ; il portait une couronne d'or sur la tête comme un roi ; ses chausses étaient d'un brun pâle, et ses souliers fermaient avec des boucles d'or. Il portait une harpe richement travaillée et ornée de pierres précieuses. Malheureusement, il était privé de la vue, quoiqu'il eût de beaux yeux clairs. Un petit chien, plus blanc que neige, était attaché par une chaînette à son baudrier.

Le petit chien le mena droit au roi Artur, alors l'homme se mit à harper un lai breton ; puis, quand il eut fini, il salua le roi et la reine et toute la compagnie. Et Keux qui apportait le premier mets devant le roi s'était arrêté pour écouter le harpeur.

Pendant que ces choses se passaient, le roi Ryon des Îles avait mandé tous les rois de son obéissance pour venir assiéger le roi Léodagan de Carmélide en

son château de Caroaïse¹¹⁷. De là, il envoie une missive au roi Artur pendant les fêtes de Cramalot. Artur donne la lettre à lire à l'archevêque Dubrice¹¹⁸. Ces lettres portaient le sceau du roi Ryon et étaient scellées de dix sceaux royaux, celui de Ryon et des neuf autres rois ses vassaux.

Voici en abrégé ce qu'elles demandaient : J'ai en ma compagnie neuf rois couronnés, disait Ryon, et de tous les rois que j'ai conquis j'ai les barbes avec le cuir. Et j'ai fait un manteau de samit que j'ai fourré des barbes des rois ; il ne lui manque que les franges, et comme j'ai entendu parler des grandes prouesses du roi Artur, je veux qu'il soit plus honoré que nul autre. C'est pourquoi je te mande que tu m'envoies ta barbe avec tout son cuir, et je la ferai mettre à la frange de mon manteau en ton honneur. Tu me renverras par un ou deux de tes meilleurs amis ; et puis tu viendras me trouver pour que tu reçoives de moi ta terre, et que tu deviennes mon homme. Et, si tu ne le veux, dès que j'aurai conquis le roi Léodagan, je viendrai avec toute mon armée t'arracher la barbe, sache-le bien.

Quand le messenger de Ryon fut parti, la fête continua, et le harpeur allait d'un rang à l'autre au

¹¹⁷ Léodagan, père de Genièvre, épouse d'Artus. — M. Paulin Paris trouve que le nom de Caroaïse n'est pas sans ressemblance avec celui de Carhaix, ville du Finistère, et il suppose que le royaume de Carmélide pourrait bien avoir existé en Basse-Bretagne. Il n'est pas bien prouvé, dit-il, que dans les lais ou récits primitifs, la Carmélide ne fût pas en Basse-Bretagne. (*Table Ronde*, t. II, p. 145.)

¹¹⁸ Dubrice, Voyez Appendice G.

grand plaisir de la compagnie. Le roi Artur en était tout émerveillé, et ne savait d'où cet homme pouvait être venu et, cependant, il devait bien le connaître, car il l'avait vu maintes fois, mais sous une autre semblance.

Le repas fini, après que les tables eurent été enlevées et qu'on se fut lavé les mains, le harpeur vint au roi Artur et lui dit : « Sire, s'il vous plaisait, j'aurais le guerdon de mon service.

— Certes, beau doux ami, il est bien droit que vous l'ayez et vous l'aurez, moult volentiers ; demandez votre volonté, car vous n'y fauldrez point, si c'est chose que je puisse donner, saulve mon honneur et celui de mon royaume.

— Sire, fait le harpeur, vous n'y aurez rien sinon honneur, et vous le verrez si en vie êtes.

— Or, dictes donc sûrement votre vouloir, fait le roi.

— Sire, fait le harpeur, je vous requiers et vous demande que vous me donniez à porter votre enseigne à la première bataille où vous irez.

— Beau très doux ami, fait le roi, serait-ce chose à l'honneur de moi et de mon royaume ? Notre Seigneur Dieu vous a mis en sa chartre, comment verriez-vous donc à conduire et à porter enseigne de roi, qui doit être refuge et garant de tout l'oste ?

— Ah ! sire, fait le harpeur, Dieu me conduira qui est vrai conduiseur, et en maints périlleux lieux m'a-t-il conduit et gardé, et sachez que ce sera votre profit. »

À ces paroles, le roi Ban se souvint de Merlin. Accordez-lui sa requête, dit-il au roi, il ne me paraît pas homme à qui on doive refuser son désir.

— Mais, dit le roi, ce n'est pas chose que l'on doive octroyer légèrement.

Et aussitôt qu'il eut dit cette parole le harpeur s'évanouit d'entre eux, si que nul ne sut jamais ce que il devint. Le roi Artur pensa bien alors que c'était Merlin, et il fut bien peiné de ne pas lui avoir accordé sa volonté.

— Vous auriez bien dû le connaître, dit le roi Ban à Artur.

— Vous dites vrai, répondit Artur, mais c'est ce chien qui le conduisait qui m'a trompé.

— Qui est-ce donc, dit Gauvain ?

— C'est Merlin, notre maître.

— Je le crois, dit Gauvain, car maintes fois il s'est déguisé devant votre baronnie et a changé de semblance pour nous réjouir et nous amuser.

Pendant qu'ils parlaient ainsi, entra dans la salle un petit enfant d'environ huit ans, contrefait de son corps, sans braye, et portant une massue. Il vint droit au roi Artur et lui dit qu'il s'apprêtât à aller combattre le roi Ryon, et qu'il lui baillât sa bannière à porter.

— Ceux du palais se mirent à rire durement. Le roi Artur lui dit en riant, se doutant bien que c'était Merlin : Je vous la donne volontiers à porter.

— Par moi, dit le fol, elle sera bien employée ; et il sortit.

Hors du palais il prit la forme d'un homme et il

passa la mer, s'en vint à Gannes (Angers), et pressa Farien et Léonce de Paerne d'envoyer leur armée à Cramalot ; puis il repassa la mer pour revenir en Grande-Bretagne, et s'en alla trouver le roi Urien et le roi Loth d'Orcanie et les autres barons, pour quarts se rendent à Cramalot avec leurs gens. Et les vêpres n'étaient pas encore finies à l'église Saint-Etienne le jour de la fête de la mi-août, quand il revint à Cramalot, et il était plus de none (trois heures) quand il en était parti.

Le roi Artur se mit en marche avec tous ses barons pour aller secourir Caroaïse qui était assiégée par le roi Ryon, et Merlin portait la bannière royale. La bataille se livra et Merlin courait à cheval au plus fort de la mêlée ; il y eut grand mort d'hommes, mais Artur tua le roi Ryon, et les alliés du roi Ryon firent leur soumission à Artur.

Artur séjourna au château de Caroaïse avec sa baronnie jusqu'à ce que les blessures qu'il avait reçues au combat fussent guéries. Il remercia Dieu de la victoire et se mit en marche vers Cramalot avec toute sa baronnie. On y passa quatorze jours, et le quinzième les princes et les barons s'en retournèrent en leurs contrées. Quant à Artur, il s'en alla avec sa baronnie dans la cité de Logres, et il y resta longtemps ; avec lui étaient Gauvain, les compagnons de la Table Ronde, et Merlin « qui leur avait fait grand soulas et grand compagnie en celle joie ».

Un jour Merlin dit au roi Artur que désormais il pouvait bien se passer de lui pièce (de temps), puisqu'il avait sa terre presque apaisée et mise en

repos. Aussi pouvait bien s'en aller esbattre une pièce de temps. Et quand le roi l'ouït, il en fut moult dolent, car moult l'aimait de très grand amour, et moult volontiers aurait voulu sa demeure, si cela pouvait être. Et quand il vit qu'il ne le peut retenir, il le pria moult doucement de tôt revenir, car moult lui était grief et ennuyeux d'être privé de lui.

Et Merlin dit qu'il viendrait tout à temps au besoin.

— Certes, fait le roi Artur, toujours ai-je mestier (besoin) de vous, car sans votre aide, ne sais-je rien, et pour ce je voudrais que vous ne partissiez jamais de ma compagnie à nul jour. — Et Merlin lui dit : Autre fois je viendrai tout à temps que besoin sera, et rien n'y faudra ni de jour ni de nuit.

Et lors se tut le roi et commença à penser. Et quand il eut longuement pensé, il dit en soupirant : Ha ! Merlin, beau doux ami ! en quel besoin me devez-vous venir, dites-le-moi plus clairement, s'il vous plaît ; certes en sera mon cœur plus à l'aise.

— Sire, dit Merlin, je vous le dirai, puis après je m'en irai. Le lion qui est fils de l'ourse et engendré du liépard courra par le royaume de Logres, et c'est le besoin que vous en aurez.

Atant (*alors*) s'en partit Merlin, et le roi demeura à malaise et esbahi de cette chose, car il ne voit point et ne sait à quoi elle regarde.

Or, dit le conte, que sitôt comme Merlin se fut parti du roi Artur, ainsi comme vous avez ouï, il s'en issit de la cité de Logres aussi courant qu'il n'y a destrier ni cheval au monde qui le pût atteindre, si bien que

tous ceux qui le virent aller pensèrent qu'il était vraiment hors de sens.

Il se retira dans la forêt, et vint à la mer, et passa enfin aux parties de Jérusalem.

Là, le roi Flualis avait rassemblé tous les sages du pays pour avoir l'explication d'un songe qui lui causait singulièrement de souci, et il avait promis sa fille en mariage et tout son royaume après lui à celui qui lui en dirait la vraie signification, mais aucun n'en avait pu comprendre le sens. Merlin, qui avait pris telle semblance qu'on ne pouvait le reconnaître, lui donna l'explication du songe.

Ce songe signifiait que quatre princes chrétiens se préparaient à envahir son royaume, et qu'il abjurerait sa mauvaise créance pour venir à la créance vraie de Jésus-Christ et recevoir le baptême ainsi que la reine.

X — Merlin retourne à Viviane (5^e fois).

Va trouver Blaise.

À l'endroit, dit le conte que, quand Merlin se fut parti du roi Flualis, à qui il avait devisé son advison, il se mit à la voie droit vers le royaume de Benoïc, et vint droit à Viviane sa mie, qui était moult angoisseuse de le voir, car encore ne savait-elle pas tant de son art comme elle voulait. Aussi lui fit-elle toute la plus grande joie que jamais elle put. Ils mangèrent, burent et couchèrent ensemble en un lit. Mais tant savait elle de ses affaires que quand il avait volonté de gésir et toucher à elle, elle enchantait et conjurait un oreiller quelle lui mettait entre ses bras, et lors s'endormait Merlin.

Cependant, ne fait point le conte mention que jamais Merlin gésit (*couchât*) à femme charnellement, et toutefois n'avait-il en tout le monde aimé autant comme femmes, et bien y parut, car il s'y abandonna tellement, et tant apprit à femme de ses affaires une fois et autre, qu'il s'en put tenir pour fol au dernier.

Ainsi séjourna avec sa mie longtemps, et toujours elle lui enquêrait de son sens et de ses maîtrises et il lui apprenait et faisait tout savoir. Et elle mettait en écrit tout ce qu'il disait, comme celle qui était bien endoctrinée en clergie. Elle en retenait bien plus clairement ce que Merlin lui disait.

Et quand Merlin eut avec elle assez demeuré de temps, il prit congé d'elle et lui dit qu'il reviendrait au bout de l'an. Ils s'entre commandèrent à Dieu l'un l'autre doucement.

Lors s'en vint Merlin à Blaise son maître, qui moult fut joyeux de sa venue, car moult désirait de le voir, et aussi faisait Merlin de lui. Merlin lui conta toutes les choses qu'il avait depuis ouïes, et savait par ouïr, et par voir et par savoir.

Et quand il eut tout ce dit et devisé, Blaise le mit en écrit et par ordre, en telle manière comme Merlin lui devisa, ne oncques n'en trépassa un seul mot; et par lui et par ses écrits les avons encore comme il les écrivit.

XI — Le Nain. Message de Lucius.

Guerre contre les Romains.

Mort de Lucius. Le Chat de l'Oseraie. La paix.

Chacun retourne en sa terre.

Merlin séjourna avec Blaise tant qu'il lui plut. Ensuite il quitta son ermitage, après s'être tous deux mutuellement recommandés à Dieu. Et Merlin s'en vint à Logres, où le roi Artus et la reine étaient en grande fête avec leurs barons et les chevaliers, et ils lui firent grande joie. Tout à coup arrive au pied de la salle une damoiselle accompagnée d'un nain le plus laid et le plus contrefait que l'on eût jamais vu ; la demoiselle était merveilleusement belle. Quand elle fut à bas de son palefroi, elle prit le nain dans ses bras et le descendit de dessus sa mule, puis attacha celle-ci au pin. Alors le prenant par la main, elle le conduisit devant le roi qui était à son manger, et l'ayant salué, elle lui requit un don. Le roi le lui accorda pourvu que ce ne fût chose contraire à son honneur et à celui du royaume. « Je suis venue de lointain pays, dit la demoiselle, pour vous prier que ce mien ami, franc damoiseil, fassiez chevalier ; certes bien est digne de l'être, car il est gentil et preux et de bon lignage. S'il eût voulu il eût pu l'être de la main du roi Pelles de Listenois, mais mon ami a fait serment qu'il ne le serait jamais que de votre main. Or, je vous prie et requiers que vous le fassiez chevalier. »

Tous les assistants se mettent à rire, et Keux le sénéchal « qui moult était médisant et ennuyeux lui dist : Damoiselle, gardez-le bien près de vous, qu'il ne vous soit ravi par les pucelles à madame la reine, car bientôt elles vous l'auraient dérobé pour la grande beauté qu'il a en lui. »

Le roi accorda la requête de la demoiselle, arma le nain chevalier, et lui donna l'accolade. Puis la pucelle fit monter le nain sur un beau destrier, et monta elle-

même sur sa mule, et ils partirent de la cour. Leur chemin les mena dans une vaste forêt¹¹⁹.

Après leur départ la compagnie se mit à plaisanter de la demoiselle et du nain. « Je ne crois pas, dit la reine Genièvre, que jamais si laide créature ait été vue. » — « Dame, dit Merlin, malgré sa laideur, jamais ne vîtes aussi hardie pièce de chair comme ce nain, et il est fils de roi et de reine. Je ne l'ai jamais vu, ni la demoiselle, mais je sais qui ils sont, et je vous l'apprendrai une autre fois. Mais maintenant, sire, il y a autre chose à faire, car Lucius, l'empereur de Rome, vous envoie des messagers, et dans ce moment même ils sont au pied de la salle, sous le pin. »

Et, pendant que Merlin parlait ainsi, voilà que douze princes magnifiquement ornés et portant des branches d'olivier entrèrent dans la salle ; ils allèrent vers le roi, et l'ayant salué, le premier d'entre eux lui dit : Nous sommes envoyés vers toi, comme messagers, par l'empereur Lucius de Rome ; et ils lui présentèrent les lettres qui étaient enveloppées d'un drap d'or et de soie. Le roi les donna à l'archevêque Dubrice pour qu'il en fit la lecture. Cette lettre rappelait au roi qu'il devait soumission à l'empereur de Rome, et lui enjoignait de venir devant lui pour payer le tribut et parfaire à sa rébellion ; sinon l'empereur viendra contre lui avec si grande armée que le roi n'osera l'attendre, et il le fera prisonnier et l'emmènera à Rome.

Mais le roi Artus ne voulut point se soumettre, et il fut approuvé par tous les barons, et on se prépara à la

¹¹⁹ Nous les retrouverons au chapitre prochain.

guerre. Merlin s'en alla trouver le roi Loth d'Orcanie, et tous les barons, le roi Léodagan de Carmélide, le roi d'Irlande ; il s'en alla aussi au royaume du roi Ryon, et leur conta à tous l'embarras du roi Artus, leur commandant qu'ils le suivissent avec tous leurs gens pour combattre l'empereur de Rome, et ils le lui promirent. Et Merlin était déjà revenu à la chambre du roi Artus, pendant que celui-ci faisait écrire les chartes et les lettres pour mander ses barons. « Sire, lui dit Merlin, laissez là ces lettres, votre message est rempli. » — « Comment, Merlin, mon bel amy, dit le roi ? » — Et Merlin lui conta comment il avait été mander tous ses barons, et qu'ils seraient tous à Logres au jour voulu.

Le roi et ses barons s'embarquent et descendent à Harfleur. Pendant ce temps Merlin était allé à Gannes trouver les rois Ban et Boors, et leur recommander de venir rejoindre le roi.

Puis le livre raconte la lutte et la victoire d'Artus contre le géant du Mont-Saint-Michel et la guerre contre les Romains, qui furent vaincus.

Le roi Artus fut joyeux de la déconfiture des Romains ; il fit enterrer les morts, mettre en bière le corps de l'empereur Lucius et l'envoya à Rome, en mandant aux Romains que c'était là le tribut de la Bretagne. Ensuite il prit conseil des princes s'il irait plus loin ou s'il retournerait en Gaule. Prenez l'avis de Merlin, lui répondirent-ils. — Sire, lui dit ce dernier, vous n'irez pas à Rome et ne vous en irez pas encore, car on a besoin de vous en ce pays. Au lac de l'Oseraie (*Lausanne*, P. Paris), il y a un diable et un ennemi qui ravage tout le pays, et personne n'ose y

demeurer, il tue tout ce qu'il atteint et accroche. C'est un chat plein de venin et de déable, et si grand et si épouvantable que c'est merveille. — D'où peut venir cette bête ? dit le roi.

— Sire, fait Merlin, je vais vous le dire. « Il advint à l'Ascension, il y a quatre ans, qu'un pêcheur vint au lac de l'Oseraie avec tous ses engins et rets pour pêcher ; et quand il eut appareillé ses rets et ses engins pour jeter à l'eau, il promit à Dieu le premier poisson qu'il prendrait ; et quand il eut jeté, il en tira un luz (brochet) qui valait bien vingt francs. Et quand le pêcheur le vit si bel et si gent, il se dit à soi-même comme malicieux : Dieu n'aura pas celui-ci, mais l'autre que je prendrai le premier.

« Lors rejeta ses engins en l'eau et reprit un poisson qui mieux valait que l'autre. Et quand il le vit si bel et si gent, si le couvait à moult, et dit que encore se peut bien Dieu passer et souffrir de celui-ci ; mais il aura le tiers sans nul doute. Et lors remit ses engins en l'eau, et il en tira un petit chaton plus noir que mûre. Et quand le pêcheur le vit, il se pensa qu'il en aurait bien mestier (utilité) à ôter les rats et les souris de sa maison ; si s'en vint avec tout à sa maison. Il nourrit le chat, tant que un jour celui-ci étrangla le pêcheur et sa femme et ses enfants ; puis il s'enfuit à une montagne qui est outre le lac que je vous ai dit. Et depuis le chat a toujours été par là, tuant et détruisant tout ce qu'il atteint. Vous vous en irez droit par là et mettez en paix, s'il plaît à Dieu, les bonnes gens qui sont en estranges contrées. »

Quand les autres barons ouïrent cette parole, si

se signèrent de la merveille, et dirent que c'était vengeance de Notre-Seigneur, et démonstrance du péché que le pêcheur avait commis en mentant à son convenant.

Le roi alla donc attaquer le chat, et parvint à le vaincre et à le tuer, mais ce ne fut pas sans peine et sans péril. Et à cause de sa victoire, il voulut que le mont où repairait le chat cessât de s'appeler le Mont du Lac et s'appelât le Mont du Chat, et ce nom lui est resté.

Après ces exploits, le roi Artus et sa baronnie se mirent en route et retournèrent en France. Ils passèrent par le royaume de Benoïc. De là, ils se rendirent à la mer, s'embarquèrent et arrivèrent à Douvres et vinrent à Logres. Artus congédia ses gens, et ils s'en allèrent chacun en leurs contrées. Le roi Artus demeura à Logres, et avec lui son neveu Messire Gauvain et les chevaliers de la Table Ronde et Merlin. Ils séjournèrent grande partie du temps en joie et en fêtes, et s'en allaient déduisant en bois et en rivières.

XII — Merlin quitte Artur à jamais.

Voit Blaise pour la dernière fois.

Et pendant qu'ils étaient en tel déduit et séjour, il prit à Merlin talent (envie) qu'il irait voir Blaise, son maître, et lui raconterait ce qui depuis était advenu. Et puis d'illec s'en irait voir Viviane, sa mie, car le terme se approchait que il lui avait promis. Alors s'en vint au roi Artus, et lui dit qu'il lui fallait s'en aller.

Et le roi et la reine lui prièrent moult doucement de

tôt revenir, car leur faisait grand soulas (agrément) de sa compagnie, et l'aimait le roi de très grand amour, car en maints besoins pressants lui avait-il prêté aide, et par lui avait-il été roi et par son conseil. Si lui dit moult doucement : Vous vous en irez ; je ne puis vous détenir, ni ne veuil rien contre votre vouloir ; mais moult serai à malaise tant que je vous revoie, et pour Dieu, hâtez-vous de revenir. — Sire, fait Merlin, ce est la dernière fois que jamais me verrez. — Et quand le roi entend que il dit que c'est la dernière fois, si fut moult eshabi durement. Et Merlin s'en partit sans plus dire, fors qu'il lui dit : À Dieu vous commande.

Atant s'en issit de la cité de Logres tout pleurant, et erra tant qu'il vint à Blaise, son maître, qui moult fut content et joyeux de sa venue. Il lui demanda comment il avait depuis fait. Et il dit moult bien et lui conta tout en ordre les choses qui depuis étaient advenues au roi Artus. Et du géant qu'il occit, et de la bataille des Romains, et comment il avait occis le chat.

Et aussi lui conta du petit nain que la Dame avait amené à la cour, et comment le roi l'avait fait chevalier. Mais tant vous dis-je bien du nain, fait Merlin à Blaise, qu'il est moult gentilhomme ; et certes n'est pas nain de droite nature, mais l'atourna ainsi une damoiselle dès ce qu'il était en l'âge de treize ans, pour ce qu'il ne lui voulait son amour octroyer, et il était jusque là une des belles créatures d'homme que l'on sût au monde ; et à cause du deuil que la pucelle en eut, elle l'atourna ainsi qu'il n'y a au siècle si laide chose ni si mortifiante. Et d'aujourd'hui en neuf semaines sans doute doit faillir le terme que la

demoiselle lui mit, et il reviendra en l'âge dont il doit être, car il aura celui jour même du terme XXII ans, et il est bien à présent par semblant en l'âge de LXXII (72) ans et de plus.

Et quand il eut ainsi toutes ces choses contées, Blaise mit tout en écrit l'une chose après l'autre, tout en ordre. Et par lui et ses écrits en savons-nous encore la vérité.

Ainsi demeura Merlin avecques Blaise huit jours, et mangeait avec lui telle viande comme il avait. Et quand il se départit de lui, Blaise lui dit qu'il le venist voir, car avait pour lui grand peur, et que moult lui peinait son cœur à cause de lui.

Et Merlin lui dit que c'était la dernière fois que jamais le voit, car il séjournerait avec sa mie, et n'aurait jamais pouvoir ni force de la laisser, ni d'aller ni de venir à son pouvoir. Et quand Blaise l'entendit, il lui dit moult dotent : Puisque ainsi est que vous ne pourrez partir quand vous serez là venu, beau doux ami, donc n'y allez point, puisque vous savez bien que la chose vous doit advenir.

— Aller il me faut, fait Merlin, car je l'ai en convenant et promesse. Et si je ne le lui avais en convenant promis, encore fait Merlin, si suis-je tellement surprins et dominé de son amour que je ne m'en pourrais partir ni abstenir. Et tout ce lui ai-je fait par moi-même, car je lui ai appris et enseigné grant partie de ce que je savais, et encore en saura-t-elle plus de moi, car je ne m'en pourrais ni ne puis destourner ni abstenir.

XIII — Merlin retourne à Viviane. Langueur. Il veut être subjugué. Le buisson d'aubépine en Brocéliande. L'enchantement. L'éternel amour

Atant s'en partit Merlin de Blaise son maître, et en telle manière comme vous avez ouï ; et erra tant en petit d'heure, qu'il vint à sa mie Viviane qui moult en fut joyeuse, et grand joie lui fit, et aussi lui à elle ; et demeurèrent tous deux ensemble grant temps et toujours lui enquist elle de sa besogne et de ses affaires ; et il lui en dit et enseigna tant qu'il en fut depuis tenu pour fol, et est encore. Et elle les retint bien, et mit tout en escript, car elle avait été apprins à lettres quand elle fut jeune, tant qu'elle sut tous les sept arts.

Et quant elle lui eut tout demandé, et qu'il lui eut tout enseigné, et dit tout ce qu'elle lui voulut demander, alors lui fit moult grant joie et joyeuse chère, et lui montra grant semblant d'amour, et plus que elle n'avait fait auparavant, comme celle qui tant sceut d'enchantements que nulle femme n'en sceut jamais autant. Et elle pensa en quelle manière elle le pourrait détenir à jamais. Mais oncques ne s'en put travailler ni peiner assez pour en venir à bout. Aussi en fut-elle moult dolente et moult esmaiée (désappointée), et pensa comment elle le pourrait savoir. Elle recommence à blandir et losanger (caresser et flatter) Merlin plus qu'elle n'avait fait devant, et lui dit :

Sire, mon doux ami, encore ne sais-je point une chose que je saurais moult volontiers, et je vous prie que vous me l'enseigniez.

Et Merlin qui bien savait ce qu'elle voulait faire

et à quoi elle tendait, lui dit : Ma dame, quelle chose est-ce ?

— Sire, fait-elle, je veuil que vous m'enseigniez et montriez comment je pourrais un homme enclore et enserrer sans tour et sans mur, ni sans fer, ni par enchantement, de telle manière que jamais n'issît sinon par moi.

Et quand Merlin l'entendit, il baissa la tête, et commença moult à soupirer. Et quand la demoiselle samie l'aperçut, elle lui demanda pourquoi il soupirait.

— Dame, fait-il, je vous le dirai. Je sais bien ce que vous pensez, et que vous me voulez retenir, mais je suis si surprins (dominé) par votre amour, que de force, que je le veuille ou non, me convient (faut) octroyer votre volonté.

Et quand la demoiselle l'entend, elle lui met les bras autour du col et le baise, et lui répond qu'il doit bien être sien puisqu'elle est sienne. Vous savez bien, fait-elle, que la grant amour que j'ai en vous m'a fait que j'ai laissé père et mère, et pour vous tenir en mes bras jour et nuit. Toute est en vous ma pensée et mon désirier ; je n'ai sans vous joie ni bien ; j'ai en vous mis toute mon espérance, je n'attends ni joie ni bien, sinon de vous. Et puisque je vous aime et que vous m'aimez, n'est-il donc droit que vous fassiez mon vouloir et moi le vôtre ?

— Certes, Dame, fait Merlin, oui je le ferai ; dites ce que vous voudrez.

— Sire, dit-elle, je veux que nous fassions un beau lieu bien convenable et gent par art et engin, telle-

ment que jamais il ne puisse être défait, et nous serons illecques (là) vous et moi en joie et en plaisir.

— Ma Dame, dit Merlin, tout ce vous dirai-je bien.

— Sire, fait-elle, je ne veux pas que vous le fassiez, mais vous me l'enseignerez et je le ferai, adonques il sera plus à ma volonté.

— Je vous l'octroie, fait Merlin. Lors lui commença à deviser, et la damoiselle le mit tout en écrit, ainsi qu'il lui dit. Et quand il lui eut tout devisé, en eut la damoiselle grande joie, et plus l'aima, et plus lui montra belle chère, qu'elle n'avait coutume, et se firent longuement chères ensemble.

Et tant qu'il advint un jour qu'ils s'en allaient déduisant main à main par la forêt de Brocéliande, qu'ils trouvèrent un buisson d'aube épine grand et bel et tout chargé de fleurs. Et ils s'assirent en l'ombre des aubes épines sur la belle herbe verte, et jouèrent et solacièrent en l'ombre. Et Merlin mit son chef au giron de la demoiselle, et elle lui commença à taster (caresser), si que il s'endormit en son devant. Et quand la damoiselle sentit qu'il se dormait, elle se leva tout bellement et fit un cerne de sa guimpe tout entour le buisson et entour Merlin, et commença ses enchantements tels comme lui-même lui avait appris ; et fit par neuf fois le cerne et par neuf fois l'enchantement, puis se ralla seoir de lez lui, et lui mit son chef en son giron, et le tint illec longuement, tant qu'il s'éveilla et regarda entour lui ; et lui fut avis qu'il était enclos en la plus forte tour du monde, et se trouva couché au plus beau lit où jamais eût couché.

Et lors dist à la damoiselle : « Ma Dame, deçeu

m'avez si vous ne demeurez avec moi, car nul n'a pouvoir fors vous de défaire cette tour.»

Et elle dit : « Beau doux ami, j'y serai souvent, et vous me tiendrez en vos bras, et moi vous. »

Et de cela lui tint elle bien convenant, car peu furent de jours et de nuits qu'elle ne fût avec lui.

Ne onques puis Merlin ne issit de ceste tour où sa mie Viviane l'avait mis.

XIV — Commentaires

À ces belles pages du romancier je puis adjoindre sans crainte de les déparer cette autre que j'emprunte à un philosophe qui s'est efforcé d'éclaircir la légende myrdhinnique. Dans son magnifique langage elle est un panégyrique digne du noble barde.

« Merlin domine tout dans ce nouveau Cycle poétique de la Table Ronde ; il concentre en lui les mystères qui se retirent du reste du Cycle. Il prend des proportions immenses. Le fils du Sylphe et de la Vestale¹²⁰ exprime à la fois l'idéal patriotique et l'idéal métaphysique et moral, non plus seulement des Bretons, des Kymris, mais de toute la race celtique. Comme prophète politique, il prédit la réunion des Écossais, des Irlandais, des Gallois, des Cornouaillais et des Armoricaïns, de tous les hommes qui parlent les langues celtiques, sous une même bannière, et l'expulsion des Germains de la Bretagne, prophétie

¹²⁰ Les bardes, sous ce nom emprunté à la tradition romaine, désignent sans doute une druidesse. Plus tard, on en fait une nonne.

qui s'agrandit encore sous la forme d'un récit rétrospectif, quand il montre le Symbolique Arthur à la tête des deux Bretagne, chassant les Romains de la Gaule. Comme représentant de l'esprit intérieur, de l'âme gauloise, ce *sauvage* devin qui s'enfuit toujours sous les chênes, qui n'aime que les abîmes de verdure de la forêt, les claires fontaines, les pierres antiques ; ce chancre extatique que les animaux des bois suivent comme Orphée ; ce sage qui se fait bâtir tout au fond de la forêt par excellence, Celyddon¹²¹, une grande maison de verre pour observer les astres, personnifie tout ensemble la science traditionnelle, la vie contemplative des anciens druides dans le sanctuaire du chêne, et la communion tendre du génie celtique avec la nature.

« Mais cette nature qu'adore Merlin, cette âme de la solitude à laquelle il finit son âme, elle est personnifiée dans les poésies bardiques : c'est une fée, c'est une femme, c'est Viviane : « La fée des bois, la jeune fille plus belle que le cygne blanc de neige. » Elle lui rend amour pour amour ; elle craint qu'il ne s'en aille, et l'enferme dans un cercle enchanté, lui qui sait tout, sait le projet de sa Vivyan ; et de son plein gré, il entre dans le cercle, il se dévoue pour lui complaire à une éternelle captivité, mythe touchant qui transforme le vieux et rigide druidisme, et fait éclore dans l'antique religion de l'esprit et de la nature, le nouvel idéal celtique et chrétien de l'amour ! C'est là, on peut le dire, que le mystère est accompli.

¹²¹ Celyddon, Calédonie, de Coillie qui veut dire forêt en gaëlique.

« Dans la forme primitive du mythe, il n'est pas question du cercle magique, le dévouement de Merlin a une autre forme. "Merzyn au gracieux visage, dit un barde, s'embarque dans la maison de verre par amour pour sa compagne." Le vrai sens de cette *maison de verre* est dénaturé dans la *Vita Merlini*, ce poème latin où les symboles sont fort altérés. La maison de verre s'en va dans les nuages ; c'est le vaisseau de la mort qui mène au cercle céleste, au Gwynfyd¹²². »¹²³

Voici maintenant la louange que formule sur le héros et l'œuvre de Robert de Borron un littérateur qui l'a particulièrement étudiée, c'est l'auteur du livre de *Myrdhinn*, M. de la Villemarqué. « La plus ancienne tradition romanesque a personnifié et idéalisé en Merlin le dévouement passionné à tout ce que la grande époque chevaleresque jugeait digne de son respect ; je veux dire la religion, la patrie, la royauté, l'amour ; l'amour pur, discret, délicat, la solitude à deux éternellement enchantée »¹²⁴.

Revenons à l'œuvre du romancier ; et là, bornons-nous à quelques remarques sur les deux personnages en qui se concentre tout l'intérêt : Merlin et Viviane.

Le livre ne cesse de témoigner du génie supérieur du prophète : C'est demi-dieu, au sens païen du mot, qu'il conviendrait de l'appeler, tant il dépasse les proportions de l'humaine nature. À cause de la piété de sa mère, le Seigneur lui octroya de précieux dons, et par là furent réduits à l'impuissance et à néant

¹²² Voir Appendice H.

¹²³ H. Martin, *Histoire de France*, 4^e éd., t. III, p. 361.

¹²⁴ De la Villemarqué, *Myrdhinn*, p. 234

les instincts pervers qu'il tenait du démon son père. Aucun des secrets de la science d'ingromancie ne lui fut caché ; et sans doute, il en découvrit d'admirables, qui jusque-là avaient échappé aux calculs et aux expérimentations des sages. Aussi tous le reconnaissent-ils comme leur maître, et le saluent-ils du titre de Merlin l'enchanteur, l'enchanteur par excellence.

N'avez-vous pas ressenti une douce et suave émotion au récit, que nous a fait le romancier, de la première rencontre du jeune et joliet escholier avec la gente damoiselle fille de Dyonas, à la merveilleuse fontaine de Brocéliande ? N'était-ce pas ici la véritable place d'un joli tableau qu'il a tracé de l'influence du printemps sur la nature, plutôt que de le reléguer, comme il l'a fait, dans un compartiment obscur où l'on s'étonne de le rencontrer ?

« C'était à l'entrée du mois de mai, nous dit-il, au temps nouveau d'été, alors que les oiseaux chantent clair et font entre eux grande mélodie, tant qu'il n'est cœur si marri qui n'ait joie à les ouïr. En celui temps, les bois commencent à reverdir et à feuiller, et voit-on belles fleurettes emmi les champs ; les senteurs qu'elles exhalent fleurent comme baumes les plus suaves ; des fraîches fontaines sortent des eaux belles et claires qui courent par les ruisseaux. Aux amours nouvelles, les cœurs sentent renaître la vie et la joie ; jeunes varlets et pucelles chantent, dansent et fêtent le retour de la douce saison qui ranime l'amour en la nature »¹²⁵.

¹²⁵ Ce morceau se lit au *Roman de Merlin*, t. I, feuillet 118, édit. de verart, au chapitre « Comment les cinq escuyers Galachin,

Cette peinture ne convient-elle pas à la circonstance, et ne prépare-t-elle pas fort bien l'esprit à la scène qui va suivre, car sans doute le printemps de la vie y coopéra avec le printemps de l'année.

Le début de la scène entre le jeune homme et la jeune femme, tel que l'a imaginé le romancier, est fort naturel. Leurs propos charment par leur simplicité, leur naïveté même, non moins que par leur convenance. Mais les jeux, si l'on peut appeler jeux d'aussi incroyables merveilles, par lesquels l'écolier montre son habileté, ne sont pas essais d'apprenti, ce sont chefs-d'œuvre de maître. Sans parler du jardin de liesse, faire surgir de terre un château avec assaillants et défenseurs; marcher sur l'eau d'un lac sans se mouiller les pieds; faire couler un grand fleuve où jamais ne fut eau, tous ces prodiges étaient bien de nature à esbahir la damoiselle. Ce dernier jeu surtout eut, paraît-il, le don de lui plaire, car le romancier nous affirme qu'elle en ouvra souvent. — Et avec cela, dit-elle à l'écolier, vous savez tout ce qu'on fait, et les choses à advenir ! Et qu'allez-vous donc plus querant ? — Quoi de plus juste que cette réponse ?

Mais arrivons au dénouement. — Ne semble-t-il pas que l'histoire devrait être finie là où nous l'avons laissée ? Voilà Merlin prisonnier d'amour de Viviane ; que le ciel est serein, que le soleil luit radieux sur le frais buisson d'aubépine ! Qu'elle est touchante et pure, qu'elle est sans pareille la mystérieuse félicité des deux amants si bien assortis qu'abrite le

Gauvain, Aggravain, Gaheret et Gaheriet se partirent de la ville de Brocellyande.»

bocage odorant de Brocéliande ! Nous restons heureux de leur bonheur, et nous les quittons, les laissant pour toujours en joie dans l'impénétrable Jardin d'enchantement.

Par quelle malencontreuse idée, à mon sens, l'auteur du roman s'est-il avisé d'assombrir ce tableau, et termine-t-il cet épisode qui semblait conduit à si beau dénouement, par des révélations inattendues qui nous laissent sous un noir pressentiment, car elles présagent regrets et chagrins sans fin ? Quoi donc de fâcheux a pu surgir sous l'enceinte du bocage ? « Ne onques puis Merlin ne issit de ceste tour ou forteresse où sa mye Viviane l'avoit mis, — mais elle y entroit et yssoit quant elle vouloit. Et le regretoit souvent, car elle ne cuydoit mye que la chose que apris lui avoit peust estre véritable, et volentiers l'eust mys hors si elle peust. » — Et que sera-ce donc quand nous aurons entendu le devin lui-même gémir sur sa destinée, et exhaler ses plaintes à Messire Gauvain ?

Mais en cela peut-être l'auteur avait-il une intention. N'aurait-il pas voulu mettre à son édifice comme une pierre d'attente pour de futures adjonctions ? Mais l'édifice étant complet, et radieux son couronnement, cette pierre n'a pu servir qu'à relier une construction discordante et d'un type dégénéré.

N'est-ce pas de cet aveu que l'auteur vient de nous faire que les continuateurs, ou plutôt les pervertisseurs de la tradition merlinique, tradition si belle et si touchante dans sa primitive conception, ont pris l'idée regrettable de donner une suite à l'histoire de Viviane, et de calomnier ce sympathique carac-

tère au point d'en faire un monstre de méchanceté ? Ils en viendront, d'audace en audace, de dégradation en dégradation, à nous représenter le personnage grave et digne de Merlin sous les traits ridicules d'un vieillard amoureux, libidineux, crédule et dupe, que Viviane traîne à sa suite, dont elle se joue ; et il devient la victime de sa perfidie. Pour s'en débarrasser, elle finit par l'enfermer vivant dans un tombeau au milieu d'une forêt. De ce tombeau il ne doit plus sortir. Si vous en approchez, vous entendrez les éternelles, mais impuissantes lamentations du prophète !

APPENDICE AU CHAPITRE III

A. —Origine de Merlin

Le roman de Lancelot du Lac raconte différemment la genèse diabolique de Merlin. Si dans l'œuvre de Robert de Borron, la mère de Merlin, nous apparaît comme la victime involontaire du démon, comme digne de toute pitié et de pardon, dans le roman de Lancelot elle n'est plus aussi excusable.

Voici donc ce qui advint :

Aux frontières d'Écosse et d'Irlande, il y avait une damoiselle, fille d'un vavasseur. Après la mort de son père, sa mère la pressa de se marier, car elle était en âge de le faire. La damoiselle lui répondit que jamais elle ne prendrait homme qu'elle pourrait voir de ses yeux, et qu'elle mourrait ou perdrait la raison si on l'y forçait. Sa mère lui demanda si donc toujours elle voulait s'abstenir d'homme. — Non, dit-elle ; si j'en pouvais avoir un que je ne verrais point, je le recevrais volontiers.

Or il advint que pendant une nuit bien noire, un diable s'introduisit dans le lit de la damoiselle, et là, commença à lui tenir doux propos à l'oreille ; il l'assura que jamais elle ne le verrait. Elle lui demanda alors qui il était. — Je suis, répondit-il, un homme de terre étrangère, et comme vous n'avez cure d'homme que vous pourriez voir, je suis venu à vous. Moi non

plus, je ne voudrais pas coucher avec femme que je verrais.

La damoiselle le tâta, et sentit qu'il avait chair et os, et qu'il était bien fait de son corps. Car les diables se forment aucunes fois un corps avec l'air, tellement qu'il semble qu'il soit fait de chair et d'os. Ce qu'ayant reconnu, et contente que son désir fût réalisé, la damoiselle l'aima moult et accomplit sa volonté. Mais elle n'en dit rien à sa mère, ni à personne.

Ils menèrent cette vie pendant quelques mois et elle s'aperçut qu'elle était grosse, et au terme elle, enfanta un fils qui eut nom Merlin, comme le voulait le diable. Mais personne n'en connaissait le père et elle ne le voulait dire. L'enfant ne fût point baptisé.

Quand il fut grand, il devint amoureux d'une damoiselle d'une beauté merveilleuse appelée Vivienne, à qui il enseigna tous ses arts d'ingromancie. Cette Vivienne fut la fée qui enleva Lancelot et qui depuis fut appelée la Dame du Lac¹²⁶.

B. — Vertigier

Le fond de cette histoire de Vertigier est emprunté à Nennius, et principalement à *l'Historia Regum Britanniae* de Geoffroy de Monmouth, ainsi qu'on peut le voir au chapitre ci-dessus, *Merlin Historique*. Le romancier a modifié selon son goût les faits historiques rapportés par Geoffroy, mais de plus, il fait des confusions dans les noms des personnages. Je rap-

¹²⁶ *Bibliothèque univers. des Romans*, 1775, premier vol. d'octobre.

pelle que, suivant ce dernier, Constantin, roi des Bretons, laissait trois fils. L'aîné, Constant, était faible d'esprit (Alain Bouchard, Livre second) et incapable de régner; il lui fit prendre l'habit monacal au couvent d'Amphibolle (Winctonia, Winchester), et c'est lui que le perfide Vertigier fit roi. Robert de Borron lui donne le nom propre de Moyne. Les deux autres fils de Constantin étaient Aurelius et Uter. Robert les nomme Pendragon et Uter, et il ajoute qu'après la mort de son frère Pendragon, Uter se fit appeler Uter-Pendragon. — On voit de quelle façon Robert de Borron arrange l'histoire.

C. — Les trois causes de mort

Les romanciers et les légendaires de Merlin semblent s'être complu à faire intervenir trois causes simultanées de mort dans le trépas d'un même individu. Ainsi dans la *Vita Merlini*, chapitre XLIII, t. II, p. 408, Merlin prédit à sa sœur Ganiéda que tel jeune homme qu'elle lui présente périra par trois causes de mort: il fera une chute, sera suspendu et se noiera; et cela se réalisa. Ici encore, le baron subit à la fois trois genres de mort, puisque suivant la prédiction de Merlin il fait une chute, se casse le cou et reste pendu, la tête dans l'eau.

Et Merlin lui-même, selon le passage du *Scotichronicon*, inséré plus haut, aurait été victime de trois causes de mort l'accablant à la fois. Tué à coups de pierres, embroché par un pieu au milieu du corps, la tête plongeant dans l'eau.

D. — Les Rois Ban, Bohors, etc.

Il existe plusieurs personnages dont le nom revient fréquemment dans le *Roman de Merlin*, qui prennent une part active aux événements, et que même dans une analyse on ne peut complètement omettre. Il n'est donc pas hors de propos de donner quelques indications à l'égard de ces personnages : les rois Ban, Bohors et Claudas, Lancelot, Lyonnell et Boort, Farien, Léonce de Paerne. La guerre des deux rois Ban de Benoyc et de Bohors de Gannes, contre le méchant Claudas de la Déserte, tient une large place dans le *Roman de Merlin*.

Ban, roi de Benoyc (Benoïc, Benoit) et Bohors (Bohort, Bohor, Boort, Boors) roi de Gannes (ou Gauves) étaient frères germains, et ils avaient épousé deux sœurs germaines. Benoyc, royaume du roi Ban, comprenait les diocèses de Vannes et de Nantes, et la cité de Benoyc pourrait bien être Vannes¹²⁷.

Le royaume de Bohors, c'était l'Anjou et sa capitale était Gannes (*Angers*, P. Paris). Claudas était roi de Berry et sa capitale était Bourges. Son royaume s'appelait aussi La Déserte, parce que son pays avait été dévasté par Uter Pendragon, roi de la Grande-Bretagne, et Aramon, surnommé Hoël, roi de la Petite-Bretagne.

Hoël était suzerain des royaumes de Benoyc, de Gannes et d'Aquitaine jusqu'aux frontières d'Auvergne, d'Allemagne, et d'Écosse. Il était aussi suzerain de Claudas ; mais celui-ci ne voulait pas le recon-

¹²⁷ Paulin Paris, *Table Ronde*, t. II, p. 111.

naître pour son seigneur, il s'était allié au roi de Gaule pour lui résister. Hoël pour le soumettre appela à son aide Uter Pendragon, lui promettant en prix de ce service de se déclarer son vassal. Ils dévastèrent donc toute la terre de Claudas et ne lui laissèrent que sa ville de Bourges.

Quelque temps après Claudas, aidé des Romains, envahit le royaume du roi Ban, lui prit toute sa terre et l'assiégea dans sa dernière ville de Tribble (Trèble, Trèbe).

Mais une nuit que le roi Ban était sorti de sa ville avec la reine Helaine et leur fils Lancelot pour aller demander du secours au roi Artus, Claudas s'empara de Tribble par trahison et y mit le feu.

À la vue de ce désastre, le roi Ban sur-le-champ mourut de douleur. La reine pour aller à son secours dépose son enfant sur le bord d'un lac où ils passaient. En revenant pour prendre son enfant, elle le voit aux mains d'une belle damoiselle qui lui faisait des caresses. La damoiselle l'apercevant venir joint les pieds, saute avec l'enfant et disparaît avec lui dans le lac. La reine Hélaine accablée de douleur, par la perte de son époux et de son enfant, se retire dans un moustier et se fait nonnain. Or cette damoiselle qui avait enlevé l'enfant était une fée bienveillante qui l'éleva avec grand soin. C'était la Dame du Lac.

Le roi Bohors de Gannes mourut bientôt de douleur à cause de son frère le roi Ban, laissant deux jeunes fils, Lyonnell et Boort. Quant à la reine sa veuve, elle se retira dans le même moustier que sa sœur, l'épouse du roi Ban.

Le chevalier Farien qui était dévoué à la reine se chargea de cacher les deux jeunes princes et de les élever jusqu'à ce qu'ils fussent en âge de reprendre leur royauté.

Or, le roi Claudas devint amoureux de la femme de Farien et à cause de cela éleva celui-ci aux plus hautes dignités.

Mais Farien s'étant aperçu de la perfidie de Claudas, tint sa femme renfermée. Celle-ci trouva l'occasion de révéler au roi que Lyonnell et Boort étaient élevés clandestinement dans le château de son époux. Grâce à un parent de Farien, les deux princes furent mis en sûreté, dans le moustier de la reine Hélaine et de sa sœur.

Après quelques incidents, les deux frères furent recueillis au palais enchanté de la Dame du Lac, où ils se trouvèrent avec leur cousin Lancelot. Ils y furent conduits par leurs Gouverneurs Farien et Lambègue son neveu, et par Léonce de Paerne, cousin du feu roi Bohors. Et ceux-ci retournèrent aux états de Gannes pour assurer aux barons que leurs princes étaient à l'abri des atteintes de Claudas¹²⁸.

E. — Viviane

Nynianne est devenue généralement Viviane. Viviane, note de M. de la Villemarqué, est une altération du mot celtique *Chwiblian* ou *Vivlian*. Les dictionnaires gallois le traduisent avec raison par

¹²⁸ *Roman de Lancelot du Lac*. Bibliothèque universelle des Romans. Octob. 1775, premier volume, p. 64.

nymphé. Le romancier l'applique à celle que Merlin a appelée jusqu'ici sa sœur, sa Gwendydd (Gwendyz), ou sa Ganiéda (*Myrdhinn*, p. 203).

M. Gaston Paris, au contraire, croit que le véritable nom de Viviane est Ninienne, mot qui, dit-il, a une physionomie celtique, étant le féminin de Ninian, saint breton qui fut le premier apôtre des Pictes à la fin du IV^e siècle. Viviane ainsi que les autres variantes seraient des fautes des copistes, et ne peuvent dériver comme on l'a prétendu du celtique Chwyblian, mot auquel on donne la signification de nymphé, mais qui n'existerait pas en vieux gallois, d'après M. Gaidoz. (G. Paris, *Merlin de Huth*, t. I, introduct., p. XLV).

Que le mot Ninian ait une tournure celtique, puisqu'on l'affirme je le crois. Cependant, au premier aspect, il semble bien porter le cachet latin Ninianus. Avant de revenir évangéliser son pays, Ninian avait passé vingt-quatre ans à Rome pour s'instruire.

Viviane en gallois *Houib-Lelian*, Prêtresse-Souffle, Follet. (Brizeux, notes sur le poème *Les Bretons*).

F. — La Fontaine

À la vérité, le livre ne dit point que cette fontaine soit celle de Barenton ; mais en tenant compte de la tradition qui donne au Perron de Barenton le nom de Perron de Merlin, en tenant compte aussi du nom de Viviane, Nynianne, Ninienne importé jadis je ne sais comment et non tout à fait oublié encore dans la contrée, il est bien permis de supposer que la « moult belle et clere fontaine dont le gravier luisait comme

fin argent » n'est autre que Barenton, car tout ceci se passe dans la Petite-Bretagne.

G. — L'Archevêque Dubrice

L'archevêque Dubrice, personnage important, dont il est plusieurs fois mention dans l'histoire d'Artus, naquit en Grande-Bretagne. Il devint évêque de Landaff et plus sûrement de Kerléon, Caerléon, en 495, il se retira en 516. Dans un synode tenu à Brevi en 512, il se démit de son archevêché en faveur de saint David, et se retira dans l'île de Bardsey, sur la côte de Caernarvon, pour y mener la vie d'ermite. Il y mourut peu de temps après (522) et y fut enterré (Dom Morice, *Histoire de Bretagne*, t. I, note 39, p. 935. — Godescard, *Vie des Saints*, t. XI, 14 novembre). Usserius, Prim. cap. 5, p. 63, et cap. 13, p. 238-239.

H. — Kylkh Y Gwynfyd (Le cercle du bonheur)

Triade 12. — Il y a trois cercles de l'existence : le cercle de la région vide (ou de l'infini) où, excepté Dieu, il n'y a rien de vivant ni de mort, et nul être que Dieu ne peut le traverser ; le cercle de migration où tout être animé procède de la mort, et l'homme le traverse ; et le cercle de félicité (Kylkh y Gwynfyd) où tout être animé procède de la vie et l'homme le traversera dans le ciel.

(*Les Mystères des bardes de l'île de Bretagne*, dans Henri Martin, *Histoire de France*, t. I, 1855, p. 74-76.

CHAPITRE IV : LA QUESTE DE MERLIN

I — Artus chagrin de la disparition de Merlin. On se met à sa recherche. Mésaventure de Gauvain.

Le roi Artus, cependant, ne pouvait se consoler de l'absence de Merlin ; il lui peinait d'être privé de ses conseils. Un jour, son neveu Gauvain le voyant sans cesse plongé dans la tristesse et soucieux, lui demanda la cause de son chagrin.

— Ce sont, répondit-il, les dernières paroles que m'a dites Merlin en partant : que je le voyais pour la dernière fois, lui qui m'a rendu tant de services. Je donnerais ma cité de Logres pour apprendre ce qu'il est devenu.

— Sire, dit Gauvain, je suis prêt à entreprendre la quête (recherche) de Merlin, et je jure de le chercher pendant un an et un jour, et de revenir si au bout de ce temps je n'ai pu le découvrir.

Là-dessus, Gauvain, Yvain, Sagremor, Agravain, Gareheiz et vingt-cinq autres chevaliers de leur compagnie, parmi lesquels Do de Carduel et Ataraux, se mettent en campagne après avoir fait serment de continuer la quête pendant un an, s'ils n'avoient découvert Merlin. Ils étaient trente et partirent ensemble. Arrivés à l'entrée de la Forêt Périlleuse, ils trouvèrent une croix où il y avait trois chemins ; ils se divisèrent alors en trois compagnies de dix qui chacune s'engagea dans un chemin, sauf Gauvain qui

voulut entreprendre seul la quête, et s'aventura par un autre chemin.

Nous n'avons point à nous occuper des trois compagnies qui étaient parties en trois directions, puisque leur quête fut sans succès, mais nous suivrons Messire Gauvain, qui fut plus heureux.

Monseigneur Gauvain parcourut tout le royaume de Logres, s'informant partout de Merlin et n'en apprenant rien. Par surcroît de malheur, il lui arriva une fort déplaisante aventure, que nous ne pouvons tout à fait omettre.

Un jour, monté sur son bon cheval Gringalet¹²⁹, il cheminait profondément pensif dans une épaisse forêt. Vint à passer près de lui une demoiselle portée sur un palefroi richement harnaché. Gauvain, complètement absorbé dans sa rêverie, ne la vit point et n'eut pas idée de la saluer. La demoiselle alors se tournant vers lui :

« — Gauvain, dit-elle, ah ! Messire Gauvain ! On ne dit pas la vérité quand on répète en tous lieux que tu es le meilleur des chevaliers, le plus franc et le plus courtois. Que tu sois le meilleur, j'y consens ; mais assurément es-tu grandement entaché de vilenie, quand rencontrant une dame seule, en pleine forêt, tu oses passer devant elle sans la saluer, sans dire mot. »

Gauvain resta honteux en entendant les reproches de la demoiselle.

« — Ma douce demoiselle, dit-il, je suis en vérité un des plus vilains chevaliers du monde, mais je rêvais si

¹²⁹ Voir Appendice A. *Gringalet*.

profondément à celui qui fait le sujet de ma quête, que je ne vous avais pas vue ; je vous prie donc de me le pardonner.

« — Il faut t'apprendre auparavant à saluer les dames en leur rencontre ; et pour l'avoir oublié tu recevras tant de honte que tu t'en donneras garde une autre fois. Je ne veux pas cependant que ta punition soit durable. Mais quant à celui que tu cherches, ce n'est pas au royaume de Logres que tu pourras en avoir nouvelles, c'est dans la Petite-Bretagne. Je te quitte et te laisse suivre ton chemin, en te souhaitant de ressembler au premier homme que tu rencontreras. »

Elle s'éloigna.

Gauvain n'avait pas chevauché la longueur d'une lieue qu'il rencontra la demoiselle accompagnée du Nain qui était venu se faire armer chevalier par Artus¹³⁰.

Gauvain apercevant la demoiselle n'oublia pas ce qui lui était arrivé une heure auparavant. Il la salua :

« — Dieu vous donne joie, dit-il, et à votre compagnie.

— Et à vous la bonne aventure, répondit le chevalier nain. »

Et chacun continue de son côté.

À peine s'étaient-ils séparés que le nain hideux sentit revenir son ancienne beauté et son apparence de vingt-deux ans qu'il avait réellement. Mais, tout au contraire, messire Gauvain prenait la difformité et

¹³⁰ Voir Appendice B. *L'histoire du Nain*.

la laideur du nain ; et il devint triste en s'apercevant de sa métamorphose, et il se mit à maudire le jour et l'heure où il avait entrepris la quête de Merlin.

Cependant il continue de parcourir montagnes et vallées, s'informant du devin partout où il en trouvait l'occasion. Souvent on ne lui répondait que par des insultes ou des railleries, à cause de sa piteuse apparence, mais comme il avait conservé toute sa force et sa vaillance, il savait punir ceux qui l'outrageaient.

II — Il passe en Petite-Bretagne. Il y découvre Merlin.

Quand il eut cherché inutilement Merlin par toute la Grande-Bretagne, alors il se résolut à passer la mer, et à se rendre en Petite-Bretagne ; car c'est là, fait-il, que la demoiselle, par qui je suis maléficié et couvert de honte, m'a dit que j'aurais nouvelles. Lors, vint à la mer et se fit passer outre ; et vint en la terre de Gaule, en la Petite-Bretagne et partout s'enquit et chercha, mais n'apprit aucunes nouvelles. Et il arrivait près du terme qu'il avait désigné au roi Artus pour revenir à la cour. Et il se dit en lui-même : Hélas ! que ferai-je, le terme approche où je dois retourner, comme j'en ai fait serment à monseigneur mon oncle. Il faut donc que je retourne, autrement je serais parjure et déloyal. Tout en faisant de semblables réflexions, il entra dans la forêt de Brocéliande, car c'était sa route pour venir à la mer. Et il chevauchait sur Gringalet, qui, tout joyeux, l'emportait, tandis que Gauvain s'en allait toujours gémissant et maudissant la vie.

Et pendant qu'il se lamentait ainsi, il ouït, à droite,

une voix. Il se retourne de ce côté et regarde en haut, en bas, et rien ne voit qu'une fumée, comme un air qui l'empêchait de passer. Et alors il entendit la voix qui lui dit :

« — Gauvain, Gauvain, ne vous déconfortez pas, car adviendra tout ce qui doit advenir. »

Et quand il ouït la voix qui ainsi l'avait appelé par son nom, il répondit, et dit :

« — Qui peut donc être celui qui me parle ?

— Comment, fait la voix, messire Gauvain ne me connaissez-vous pas ? Vous saviez bien me connaître autrefois ; mais ainsi va-t-il des choses éloignées. Et il est bien vrai ce proverbe du sage : éloignez-vous de la cour, et elle aussi vous éloignera. »

Ainsi en est-il de moi. Tant que j'ai servi le roi Artus et que je hantais la cour et les barons, je fus aimé et connu de vous et des autres ; et parce que j'ai déconnu et abandonné la cour, je suis déconnu, et pourtant je ne devrais pas l'être, si foi et loyauté régnaient par le monde.

Quand messire Gauvain entendit la voix qui lui parlait en cette manière, il pensa que c'était Merlin, et il répondit :

— Sire, je vous devrais certes bien connaître, car maintes fois j'ai entendu vos paroles. Je vous prie, montrez-vous devant moi pour que je vous voie.

— Sire, fait Merlin, vous ne me verrez plus jamais ; j'en suis chagrin, mais je ne puis autrement faire ; et quand vous partirez d'ici, ni à vous, ni à quelque autre jamais je ne parlerai, sauf à ma mie, car jamais nul

n'aura pouvoir d'approcher d'ici, quoi qu'il advienne. Et de céans je ne puis sortir, et jamais n'en sortirai, car au monde il n'y a si forte tour comme celle où je suis enfermé ; et elle n'est ni de bois, ni de fer, ni de pierre. Elle n'est close que d'air ; mais par si fort enchantement qu'il ne pourra jamais être défait, en aucun jour du monde je n'en puis sortir, et nul n'y peut entrer, sauf celle qui m'y a enfermé, et qui me fait compagnie quand il lui plaît. Quant à elle, elle vient et va suivant sa volonté.

— Comment, beau doux ami Merlin, fait Gauvain, êtes-vous retenu en telle manière que vous ne pouvez être libre parfois, ni vous montrer à moi ? Et comment cela a-t-il pu advenir au plus sage homme du monde ?

— Mais le plus fou, ajouta Merlin, car je savais bien ce qui me devait advenir. Mais je suis si fol que j'ai aimé une autre plus que moi, et j'ai appris à ma mie ce par quoi je suis en prison, et nul ne me peut déprisonner.

— Certes, Merlin, fait Gauvain, de cela je suis bien dolent, et de même mon oncle Artus quand il le saura, puisque c'est lui qui vous fait quérir par toutes terres.

— Il devra pourtant se passer de moi, dit Merlin, car il ne me verra jamais, ni moi lui. Et à moi personne ne me parlera jamais après vous, on le tenterait en vain. Car, vous-même, quand vous serez parti d'ici, ne pourriez jamais y repasser quoi qu'il dût advenir. Mais vous vous en irez et saluerez pour moi Madame la reine et le roi, et tous les barons, et leur raconterez ce que je suis. Vous trouverez le roi à Carduel,

en Galles, et quand vous y arriverez, vous y trouverez tous les compagnons qui partirent en même temps que vous, et qui, en ce jour même reviendront à la cour. Ne vous découragez pas de ce qui vous est advenu, car vous rencontrerez la demoiselle qui vous donna cette aventure en la forêt où vous la trouvâtes ; mais n'oubliez pas à la saluer.

— Sire, fait-il, je ne l'oublierai pas, s'il plaît à Dieu.

— Or, allez à la grâce de Notre-Seigneur, dit Merlin, qu'il conserve le roi Artus, le royaume de Logres, toute la baronnie, et vous aussi comme les meilleures gens qui soient au monde¹³¹.

III — Retour de Gauvain. Il redevient lui-même.

Arrivé à la cour, il apprend au roi
le résultat de sa quête.

Atant s'en partit messire Gauvain joyeux et dolent ; joyeux parce que Merlin l'assure de ce qui doit lui arriver, et dolent de ce qu'il ait ainsi perdu Merlin. Il s'en va donc chevauchant, tant qu'il vint à la mer, la traversa et se dirigea tout droit sur Carduel.

Gauvain repasse par la forêt où sa mésaventure lui était survenue, et arrivé à l'endroit même, il entend les cris d'une demoiselle à qui deux chevaliers voulaient faire violence, c'était justement celle que, six mois auparavant, messire Gauvain avait oublié de saluer, Gauvain court à sa défense, les deux félons furent bientôt conquis et la demoiselle est délivrée. — Alors messire Gauvain prit congé de la demoiselle

¹³¹ Voir Appendice C. Gauvain à la caverne de Merlin.

en la saluant hautement. Et la demoiselle qui l'avait fait nain lui dit que Dieu lui donne bonne aventure, et elle défit son enchantement.

Messire Gauvain se remet en route et chevauche vers Carduel. Et quand il eut un peu cheminé, il s'aperçut qu'il n'était plus nain et qu'il était revenu en sa beauté. Moult en fut content et joyeux, et en remercia Dieu grandement.

Il arriva à la cour le jour même que Messire Yvain Sagremor et les autres compagnons de la quête y revinrent. Firent à tous grande joie le roi Artus, la reine et toute la baronnie. Puis chacun conta l'un après l'autre ce qui lui était advenu en la quête, et le roi Artus le fit mettre en écrit. Messire Gauvain raconta comment il avait rencontré la demoiselle qui l'avait fait nain, et comment il passa la mer et s'en alla dans la Petite-Bretagne, et comment, en s'en retournant, entra dans la forêt de Brocéliande, et ouït la voix de Merlin qui l'appela par son nom. Et leur dit et conta toutes les choses que Merlin lui avait dites, et comment il se recommandait au roi, à la reine et à toute la baronnie ; et qu'il était enclos, et que jamais plus on ne le verrait. De ces nouvelles, le roi, la reine et les barons furent durement courroucés, et firent grand deuil.

« Atant se taist ici et fait fin le compte de la vie de Merlin et de ses faicts, et compte de ses prophecies »

APPENDICE AU CHAPITRE IV

A. — Gringalet

De ce que le destrier de monseigneur Gauvain, l'astre radieux de la chevalerie arthurienne, le neveu du roi Artus, portait le nom de Gringalet, on doit en conclure que, autrefois, ce nom n'avait pas la signification qu'il a prise aujourd'hui ; car il n'est pas admissible que le cheval qui portait Gauvain ne fût qu'une chétive haridelle. M. Gaston Paris croit que ce mot est d'origine celtique : Kein-Caled, beau et dur.

(Voir *Romania*, t. XX, p. 150. Erec et Enide, *Hist. litt. de la France*, t. XXX, p. 36. Loth, *Mabinogion*, t. II, p. 206.)

B. — Le Nain

Cette demoiselle et ce nain qui l'accompagne, sont les mêmes personnages dont Merlin avait conté brièvement l'histoire à son maître Blaise dans leur dernière entrevue, ce qui a été rapporté au chapitre précédent. Le roman, dans d'autres circonstances, a présenté cette histoire avec tous ses détails. Cependant ce n'est qu'un incident sans importance et qui n'augmente en rien l'intérêt du livre. Mais comme messire Gauvain, dans sa *quête* de Merlin, se trouve pour son malheur et sa honte entrepris dans l'histoire du nain, en héritant pour un temps de sa difforme apparence ; bien que cette mésaventure de Gauvain

soit un hors-d'œuvre absolument inutile, je vais ajouter quelques autres détails pour achever de faire connaître ce singulier couple, dont Merlin avait fait l'éloge devant la cour.

Le roman donc nous apprend que ce nain était le fils de Brangore, roi d'Estrangore. Il était d'abord d'une merveilleuse beauté. Malheureusement pour lui, à l'âge de treize ans, il fut éperdument aimé par une demoiselle à qui cependant il ne put accorder son amour, et celle-ci pour se venger de son indifférence, le changea pour neuf ans en la figure d'un affreux nain.

Mais la non moins belle Baune, fille du puissant roi Clamodan, qui savait son haut lignage, sa beauté première et sa vaillance, continua de l'aimer malgré sa laideur, et le nain ne l'aimait pas moins. Elle l'amena à la cour d'Artus et demanda au roi un don qu'il lui accorda. C'était d'armer chevalier le nain qu'elle lui présentait. Cette demande égaya fort tous les gens de la cour. Le roi s'acquitta dignement de sa promesse. Puis la demoiselle et le nain ayant commandé à Dieu et le roi et la reine quittèrent la cour. La reine et les gens de la cour restaient étonnés qu'une si belle demoiselle eût pu s'éprendre d'amour pour un être aussi laid et aussi chétif que ce nain. Elle sait, dit Merlin, que le nain est bien laid, mais elle sait aussi qu'il n'est pas d'homme plus brave et plus intrépide. Comme elle, il est fils de roi et de reine, et la grandeur de son courage l'emporte à ses yeux sur l'excès de sa laideur.

À la fin du jour, la demoiselle et le nain furent rencontrés par un chevalier, Tradelinan, fils du roi Anadéan. Or Tradelinan avait demandé la belle Baune en mariage, et le père de celle-ci y avait consenti, mais la

demoiselle avait refusé, préférant le nain. Tradelinan profitant de la rencontre voulut la ravir, mais le nain, qui malgré l'apparence était un rude joueur et qui venait d'être armé chevalier, voulut faire ses preuves, et il l'abattit dans la poussière. Il l'envoya en la prison du roi Artus à qui il découvrit toute cette histoire.

C. — Gauvain à la caverne de Merlin

Creuzé de Lesser raconte avec une petite variante comment Gauvain s'étant mis à la recherche de Merlin, finit par découvrir la sombre demeure où l'imprudente curiosité de Viviane l'avait à jamais séquestré du reste du monde¹³².

L'aventure telle que la présente le poète n'est pas sans rapport avec celle de Don Quichotte à la caverne de Montésinos. Je la reproduis brièvement.

Sur une plage inconnue où messire Gauvain vient de débarquer, au milieu de rochers et de ravins sauvages, est un profond abîme d'où parfois on entend sortir des gémissements. Personne n'eut jamais le courage de s'approcher de l'ancre. Gauvain s'y fait descendre attaché par une longue corde. Au fond s'ouvre un souterrain éclairé d'une pâle lumière ; le chevalier s'y engage le fer à la main. Il rencontre un lourd tombeau d'où part un cri qui ébranle la voûte.

« — C'est donc toi, Gauvain, dit la voix ?

— Voix des tombeaux qui donc es-tu, s'écrie Gauvain frissonnant de terreur ?

¹³² Creuzé de Lesser, *La Table Ronde*, chant XI, p. 219.

Et la voix répond :

— Je suis Merlin !

— C'est vous, Merlin, vous que depuis vingt ans cherche toute la Table Ronde, c'est vous dans ce monument !

— C'est moi ! par mon art j'ai construit ce tombeau enchanté, mon chef-d'œuvre sublime, pour y retenir à jamais l'auteur de quelque forfait. À Viviane mon amie, à mon élève en amour, en magie, j'ai révélé ce fatal secret. Mais doutant de la force de mon art, elle a fait sur moi l'épreuve du tombeau. L'enchantement n'était que trop bien réussi, car je suis enserré sans espoir d'en jamais sortir.

— Ah ! dit Gauvain, mon bras saura bien ouvrir votre prison.

— Ah ! Gauvain, tes efforts seraient inutiles, aucun homme mortel ne peut me délivrer, et je dois rester en cette tombe jusqu'au jour du jugement.

— Ne puis-je au moins punir Viviane pour son maléfice ?

— Elle est suffisamment punie par son repentir, répond Merlin, ne pouvant mettre elle-même un terme à mon malheur, elle s'efforce en réparation de faire un peu de bien. Cachée dans les profondeurs d'un grand lac, c'est elle qui sous le nom de la Dame du Lac éleva Lancelot, dont le renom déjà s'étend en tous lieux. »

Merlin lui donne ensuite des nouvelles du saint Gréal, et Gauvain le quitte après de pénibles adieux.

CHAPITRE V : PERVERSION DE LA TRADITION MERLINIQUE, LA DAME DU LAC

I — Les amours de Merlin et de Viviane. Témoignage suspect

On trouve dans les *Mélanges* de Paulmy¹³³ une histoire intitulée : *Les Amours de Merlin et de Viviane* ou la *Dame du Lac*. — Le fond, à la vérité, est tiré du *Roman de Merlin*, et plusieurs passages de celui-ci s'y trouvent même presque textuellement reproduits. Néanmoins, dans la plus grande partie, la composition en est notablement différente. Le genre est fade, maniéré, et n'a point les charmes et la naïveté du roman. Les deux personnages sont défigurés. Je reproduis cette histoire dans ses parties principales, mais en les abrégeant le plus possible.

Avant de parler de la Dame du Lac, il n'est peut-être pas inutile de prémunir le lecteur contre une méprise possible.

Il existe un roman en vers de Walter Scott intitulé : *La Dame du Lac*, duquel on a même tiré le livret d'un opéra : *La Donna del Lago*. L'action se passe aux alentours du lac Katerinc, aux confins du comté de Perth en Écosse. Or, il n'y a aucune parenté entre cette

¹³³ *Mélanges* tirés d'une grande Bibliothèque, t. II (VIII). MDCCCLXXX, p. 144-171. — voyez d'Argenson, marquis de paulmy, et Constant d'Orville.

Dame du Lac du romancier écossais et cette autre Dame du Lac que nous allons voir intervenir dans l'existence du devin, pour le malheur de celui-ci.

Voici donc ce que raconte le livre :

Du temps que le roi Ban régnait sur le pays de Benoit, qui faisait partie de la Petite-Bretagne, ce monarque était sous la protection de la puissante fée Diane ; c'était la meilleure fée du monde ; elle avait naturellement l'âme sensible et disposée à la tendresse, et sans qu'elle pût se rendre précisément raison de la préférence qu'elle accordait à de certains chevaliers sur d'autres, les plus jeunes, les plus jolis, les plus aimables étaient toujours ceux qu'elle favorisait davantage.

Ce fut sans doute pour cette raison qu'elle se plaisait à faire du bien au charmant Dyonas, un des hauts barons du royaume de Benoit, et seigneur de la forêt de Brocéliande. Elle lui fit mériter et obtenir le grade de chevalier, gagner des batailles, tuer des géants, dompter des monstres, briller dans les tournois, et enfin s'emparer des trésors de plusieurs tyrans, qui le rendirent si riche, qu'il fut en état de bâtir un superbe château sur les bords d'un beau lac ; par le conseil et avec le secours de la fée, il rendit ce séjour le plus délicieux qu'il y eût à cent lieues à la ronde.

Enfin, toujours aidé de la même protection, Dyonas épousa la nièce du duc de Bretagne. Pour tout fruit de leur union, les deux époux n'eurent qu'une fille qui fut nommée Viviane. La bonne fée Diane assista à sa naissance, prit les plus grands soins de l'accouchée, et s'étant aperçue que la nature avait déjà merveilleuse-

ment doté l'enfant, elle remit à plus tard l'occasion de lui ajouter de nouveaux dons, et elle promit de revenir dans sept ans.

Au bout de ce temps, elle revint en effet, et ayant tendrement embrassé la petite Viviane en présence de ses parents : Je ne saurais rien ajouter, dit-elle, aux dons d'esprit et de beauté dont la nature t'a si libéralement gratifiée. Elle lui assura qu'elle aurait toutes les grâces, tous les charmes et tous les talents possibles ; et qu'elle serait un jour éperdument aimée du plus sage et du plus aimable des hommes. Emploie pour le retenir, ajouta-t-elle, tous les avantages que la nature t'a départis ; tu posséderas tout ce qui peut flatter les désirs d'une femme. Enfin, tu seras une fée plus considérable que moi.

Le Seigneur et la Dame de Brocéliande se confondirent en remerciements pour de si flatteuses espérances, et la petite Viviane, en enfant bien élevée, répondit : Ma marraine, je vous suis bien obligée, et je vous aime de tout mon cœur.

Viviane n'avait que douze ans lorsqu'elle perdit sa mère, et n'avait pas encore atteint sa quinzième année, quand la mort du bon Dyonas la rendit dame de la forêt de Brocéliande et du magnifique château du Lac. Elle fut vivement affligée de la perte de ses parents. La bonne fée Diane vint la consoler et la guider dans les embarras que suscitent toujours de pareilles circonstances ; elle resta un an près d'elle, puis elle la quitta, la laissant à elle-même.

Peu de jours après, Merlin, le plus fameux de tous les enchanteurs, revenant de la cour du roi Arthur,

traversa la forêt de Brocéliande. Il fut enchanté de la beauté du bois et de la magnificence du château du Lac. Viviane se promenait en ce moment dans la forêt avec une suite nombreuse, ils se rencontrèrent. Si Merlin fut émerveillé de la beauté de la jeune dame du Lac, car c'était ainsi que l'on appelait communément Viviane, celle-ci ne fut pas moins frappée de la bonne grâce du voyageur ; car il avait pris l'apparence d'un jeune écolier, sa taille était élégante, sa physionomie aimable et spirituelle.

Merlin s'excusa de s'être arrêté sur ses terres.

— Gentil varlet, répondit Viviane, mon manoir sert d'asile à tout voyageur loyal et bien né ; il vous est loisible de m'y suivre.

Merlin se rendit au château. Sans se nommer, il laissa savoir qu'il était un des chevaliers d'Arthur. Or, ceux-ci étaient en grande considération à la cour de Brocéliande, car Dyonas avait été un des chevaliers de la Table Ronde, ainsi que le roi Ban, son seigneur. Aussi le jeune voyageur fut-il traité avec distinction. Mais son cœur et celui de la châtelaine allaient toujours s'enflammant ; et trois jours ne s'étaient pas encore écoulés que les deux amants s'avouèrent leur amour.

Merlin alors se fit connaître. Viviane fut d'abord effrayée de voir à ses pieds un si redoutable enchanteur, mais elle se rassura en pensant aux promesses de la bonne fée Diane. D'ailleurs, Merlin lui protesta que son art ne servait qu'à punir les méchants et à protéger les bons, et qu'il l'emploierait uniquement à la servir. Il obtint de rester un an à la cour pour

faire ses preuves de puissance et de dévouement à la châtelaine.

Il rendit encore plus somptueux et plus agréable le palais de Viviane, et il y arrangea toutes sortes de divertissements. Pendant plus de six mois il sut amuser Viviane par des plaisirs variés. Elle, de son côté, témoignait avec noblesse et modestie qu'elle était sensible à ses soins. Mais dès qu'il la pressait de récompenser son amour, elle le repoussait avec une fierté capable d'en imposer au plus hardi des mortels. Elle protestait toujours qu'elle ne se rendrait point aux vœux d'un mortel plus habile qu'elle-même, et elle lui demandait comment il pouvait réaliser tant de merveilles. Merlin, trop amoureux pour lui rien refuser, lui apprenait quelques-uns de ses moyens, lui enseignait les paroles magiques, et la laissait lire dans le livre de ses secrets. L'adroite demoiselle retenait tout cela.

Au bout d'environ six mois, Merlin retourna en Grande-Bretagne, près d'Arthur qui avait besoin de ses services ; Viviane fut affligée de son absence ; la fée Diane vint plusieurs fois la consoler. Enfin, Merlin revint, plus amoureux que jamais, et multiplie les amusements qu'il offrait à Viviane ; ainsi se passa l'année d'épreuve.

Entre autres secrets, Viviane lui avait surpris celui d'endormir un homme à point nommé ; et lorsque Merlin devenait trop pressant, elle l'endormait toujours si à propos qu'il était obligé de cesser ses instances. Ne soupçonnant pas qu'il entrât dans ces contre-temps aucune opération magique, il prenait

patience, et achevait de se livrer lui-même au pouvoir de son élève dans la science des enchantements.

Viviane, cependant, par sa science magique lui procurait en songe des jouissances imaginaires. Enfin, elle voulut lui arracher un dernier secret. Elle ne lui épargna ni douces paroles ni joyeuse chère, puis elle lui dit :

« — Beau doux ami, je veux que vous m'enseigniez comment je pourrais un homme enclore et enserrer sans murs, sans tours, sans fers ; mais que jamais ne issit sans mon vouloir. »

Merlin devina bien le penser de la demoiselle.

« — Hélas ! damoiselle, lui dit-il, je vois bien que vous voulez me tollir ma liberté ; mais je suis si surpris de votre amour que à force le veuillé-je ou non, me convient octroyer votre volonté. »

Quand la demoiselle l'entendit, elle lui mit les bras au col, puis lui dit :

« — Merlin, vous savez que la grande amour que j'ai en vous m'a fait tout laisser pour vous ; toute est en vous ma pensée et mon désirier ; je n'ai sans vous joie ni bien, et n'attends joie ni bien sinon de vous ; et puisque tant vous aime et ne vous laisse, droit est-il que vous m'aimiez et ne me laissiez. »

Le sage Merlin céda, et il lui apprit ce secret. Pendant qu'il dormait, Viviane mit en pratique ce qu'elle avait lu dans le livre magique, et les environs du château furent si bien enchantés, que ni homme, ni animal, soit qu'il fût terrestre, aquatique ou aérien, ne pouvaient sans sa permission en sortir ou y entrer, ni franchir la belle haie d'aubépine qui entourait son

parc et son jardin. Le lendemain, sans découvrir à Merlin ce qu'elle avait fait, elle lui dit que satisfaite des preuves de son dévouement, elle consentait à lui accorder sa main, et elle lui jura une fidélité éternelle. La fée Diane fut mandée, elle reçut les serments que se firent les deux amants d'être toujours fidèles l'un à l'autre. Les noces furent magnifiques.

Mais peu de temps après que la fée Diane fut partie, et que les nouveaux époux eurent joui tranquillement des douceurs de leur union, Merlin s'aperçut qu'il lui était impossible de se soustraire, même pour un moment, au pouvoir de la Dame du Lac.

Cependant, Arthur avait fort à faire contre ses ennemis ; il eût bien voulu avoir les avis de Merlin, mais il ne savait où le prendre. Merlin fut averti par ses esprits familiers du pressant besoin du roi, et il songea à se rendre près de lui. Viviane ne parut lui faire qu'une faible résistance, mais quand il voulut user de la permission qu'elle lui donnait de s'éloigner, il en reconnut l'impossibilité. En vain il prétendit s'élever en l'air et passer par-dessus la haie d'aubépine ; quelque forme qu'il prit, il ne put en venir à bout.

Convaincu qu'il s'était mis au pouvoir absolu de l'amour et de sa dame :

— Douce amie, lui dit-il, point ne me plaindrai ni de vous, ni de la prison où vous me détenez, si vous demeurez avec moi ; car si vous me délaissez, ne puis plus vous aller quérir, ne pouvant plus sortir de ce lieu où vous m'avez mis.

— Ah ! beau doux ami, répondit Viviane, j'y serai toujours et ferai mon contentement de vous plaire.

Et de ce lui tint-elle bien le convenant, car ne furent de jours ni de nuits qu'elle ne se tint avecques lui, et onques Merlin ne issit du lieu où sa mie Viviane l'avait mis, et ne pouvait franchir le buisson d'aubépine sur lequel elle avait jeté ses sorts.

Arthur, cependant, avait envoyé à la recherche de Merlin deux de ses plus fidèles chevaliers, Yvain et Gauvain. Yvain alla le quérir par la forêt des Ardennes, et Gauvain par celle de Brocéliande. Après de longues recherches, celui-ci arriva à la haie d'aubépine qui entourait le parc, le lac et le château de Viviane ; il essaya en vain de la franchir. Fatigué de ses efforts, il se reposait sur l'herbe, à l'ombre même de l'aubépine, quand il s'entendit appeler.

— Qu'entends-je, s'écria Gauvain, n'est-ce pas la voix de Merlin ? Ah ! viens, cher ami, le noble Arthur réclame ton secours ; viens te joindre à notre chevalerie pour défendre sa couronne.

— Hélas ! dit Merlin, je suis retenu ici par un pouvoir supérieur au mien ; je ne puis ni te voir ni te suivre, et tu ne peux parvenir jusqu'à moi.

— Au pouvoir de quel magicien es-tu donc ? dit Gauvain. Dès ce moment, monté sur mon bon cheval Gringalet, de ma lance et de mon épée je vais forcer cette barrière, et monstres ou géants je les vaincrai.

— Non, répondit Merlin, n'espère pas me délivrer ; tout ce que je peux te promettre, c'est de supplier la puissante fée qui me retient en esclavage, de me permettre de voler au secours d'Arthur, ou de raison-

ner avec toi sur les affaires de ce prince : Oh ! mon cher Gauvain, reviens, je te prie, ici demain à pareille heure.

Merlin pressa la Dame du Lac de lui permettre d'aller porter ses secours au roi Arthur ; mais elle refusa, craignant de perdre son amant, s'il venait à s'éloigner. Elle lui permit cependant de voir Gauvain et de s'entretenir avec lui, et voici ce qu'elle disposa.

Lorsque Gauvain se présenta au lieu où il était venu la veille, la baie s'ouvrit devant lui, et au bout d'une petite avenue ornée de plantes odoriférantes, il aperçut une grotte resplendissante de pierres précieuses. Au devant de la grotte se tenait Merlin richement vêtu, tandis que Viviane magnifiquement parée était à l'entrée de l'avenue. Elle reçut Gauvain en lui disant des paroles flatteuses, et le conduisit vers Merlin. Entrez dans cette grotte, lui dit-elle, et restez-y avec votre ami à traiter des affaires du roi, mais n'espérez pas m'enlever mon époux. — Les deux amis passèrent la journée ensemble, et Viviane n'interrompit leur entretien que pour leur servir un excellent repas, pendant que Branor le fidèle écuyer se régala lui-même de mets et de vins délicieux, et que Gringalet savourait le meilleur foin qui de mémoire de cheval eût été brouté.

À la fin du jour Gauvain quitta Merlin, et celui-ci lui fit de tendres adieux, le priant de le recommander au roi Arthur, aux chevaliers, aux dames et damoiselles de la cour ; car plus ne me verront, dit-il, ni ne m'entendront parler.

En reconduisant Gauvain, Viviane lui déclara que

de temps en temps il pourrait venir voir son ami de la même manière. Elle fit même publier qu'à certains jours la grotte serait ouverte à tous ceux qui voudraient venir consulter l'enchanteur, car, disait-elle, elle ne voulait point priver l'univers des lumières du sage Merlin ; mais quant à sa personne, elle ne pouvait se résoudre à s'en séparer. On s'accoutuma à venir consulter l'oracle dans la forêt de Brocéliande, et Merlin et Viviane y passèrent de longs jours, toujours enchantés l'un de l'autre.

Voilà l'histoire telle qu'elle est arrangée par l'auteur du récit : *Les Amours de Merlin et de Viviane*.

M. Habasque raconte¹³⁴ qu'un jour il rêvait sous les sombres futaies de la Brocéliande de Quintin, près de la Fontaine au Porcher, lorsque dans la plus profonde retraite il aperçut une grotte resplendissante de stalactites et de candélabres.

M. Habasque s'approche, il entre. Au fond était Merlin ; il se tenait assis sur des coussins de soie. C'était un vieillard d'aspect vénérable, chauve, à longue barbe blanche. Viviane était près de lui, un peu vieillie déjà. Le visiteur reçut bon accueil, et s'entretint assez longuement avec les maîtres du logis, les interrogeant sur les chevaliers d'Arthur. Viviane s'informa des choses du jour. Au moment de se retirer M. Habasque demanda à l'enchanteur s'il lui permettait de divulguer les secrets qu'il venait d'apprendre. Merlin le lui défendit.

« Je te permets seulement de publier que, plus

¹³⁴ *Notions histor. sur le littoral des Côtes-du-Nord*, t. III. Coup d'œil, p. 60-66.

heureux que Messire Gauvain, tu as vu et Viviane et moi¹³⁵, tu feras par là tomber l'opinion qui veut que nous reposions dans la forêt de Paimpont, et tu rendras à celle de Lorge, ainsi que tu l'appelles, le juste éclat qu'elle mérite, puisqu'elle est, et qu'on ne le lui contestera plus, la véritable forêt de Brocéliande.»

Tout cela n'était qu'un songe ; et Brocéliande c'est toujours en réalité la forêt de Paimpont, ainsi que nous croyons l'avoir démontré précédemment¹³⁶.

C'est donc en vain que, par cette fiction fort adroitement imaginée assurément, M. Habasque a revendiqué pour la forêt de Lorge, appelée aussi de Quintin, ou encore de l'Hermitage, la possession du fameux Jardin d'Enchantement, qui cache aux indiscrètes recherches la félicité du barde breton et de la fée armoricaine, unis dans un éternel et symbolique amour, et qu'il a prétendu lui assurer cette possession. C'est donc sans plus de raison, que Legrand d'Aussy dans ses notes au lai de Lanval, affirme que la forêt où Merlin fut enchanté par Viviane et qu'habitaient les fées, est Brocéliande près de Quintin¹³⁷.

II — Extrait du roman de Lancelot du Lac

D'après une remarque d'un critique moderne, M. P. Paris, Robert de Borron n'aurait pas conduit l'œuvre du *Roman de Merlin* jusqu'au dénouement que

¹³⁵ On fait allusion ici à la découverte de Merlin par Gauvain, laquelle a été rapportée au chapitre XLV : *La quête de Merlin*.

¹³⁶ Voir chapitre 1, t. I, p. 16.

¹³⁷ Legrand-d'Aussy, *Fabliaux* t. 1, p. 176.

nous avons relaté à la fin d'un des chapitres précédents. Ce dénouement serait l'invention d'un continuateur. Celui-ci, en auteur désireux de reposer agréablement l'esprit du lecteur, a imaginé pour le héros et l'héroïne du roman, Merlin et Viviane, un sort final plein de charmes ; il les a placés dans une retraite paradisiaque. Là, immortels, toujours jeunes, toujours beaux, jamais rassasiés, ils tissent sous le bosquet d'aubépine une existence d'inaltérable félicité.

Telle est la croyance communément reçue ; et pourtant ne s'y mêle-t-il pas quelque vague inquiétude ? D'où vient donc cette rumeur fâcheuse qui nous apporte un trouble pénible, et nous met en défiance sur le bonheur des deux amants ? D'où vient cette lugubre tradition d'un tombeau où l'enchanteur est enfermé vivant, où son corps charnel est livré à la consommation commune ? — C'est que d'autres sont venus travailler sur la légende merlinique, et l'ont dévoyée, gâtée, et ont fait au devin breton une destinée lamentable. Viviane n'est plus pour eux la séduisante jouvencelle née dans les grands bois, formée par l'école de la Nature, et qu'une rencontre fortuite met en présence du magicien ; rencontre qui fait naître par la candeur et les charmes de l'une, et par la science merveilleuse de l'autre, ce réciproque amour qui les unit à jamais. Sous le nom de La Dame du Lac, que nous lui connaissons déjà, Viviane devient une perfide, une rouée, elle conduit traîtreusement à sa perte le devin aveuglé par son confiant amour. On la voit acharnée contre lui, préparant hypocritement sa perte ; elle devient ainsi un personnage haïssable.

Et quant au vénérable prophète, contrairement aux

données admises, on essaiera de le travestir en un *Ibidineux* éhonté, dont la Dame du Lac se chargera de purger la terre ; mais si elle parvient à *enserrer* le devin dans un tombeau, et c'est qu'elle use de traîtrise et qu'elle met en jeu contre lui les secrets d'ingromancie que, dans son aveuglement, il lui a livrés en gage d'amour. La belle et suave tradition merlinique, telle qu'elle nous a été présentée dans le *Roman de Merlin* se trouve ainsi complètement pervertie.

Cependant, parmi les romanciers qui font intervenir la Dame du Lac dans l'aventure finale de Merlin, les uns se bornent à donner à Viviane le nom de Dame du Lac, mais sans dépraver encore son caractère et ses sentiments de sincère amour et de vénération à l'égard du prophète. Seulement, ils en font la rigide et jalouse gardienne du captif ; elle ne lui permet pas de sortir de la mystérieuse retraite, craignant d'être privée de sa compagnie, même pendant quelques instants ; craignant peut-être qu'il ne revienne plus. Mais elle, tout en gardant sa liberté, elle lui reste fidèle. C'est ainsi que nous l'avons vue ci-dessus dans le fragment cité des *Amours de Merlin et de Viviane*.

Dans les récits suivants, son rôle est tout autre.

Nous voyons Viviane apparaître sous le nom de la Dame du Lac dans le célèbre roman de Lancelot du Lac. Lancelot fut ainsi nommé, parce que, enfant, il fut ravi par la Dame du Lac, transporté et élevé par elle dans son palais caché aux yeux des hommes, dans les profondes eaux d'un beau lac.

Voici ce que nous apprend le roman.

Lancelot du Lac

Aux limites de la Gaule et de la Petite-Bretagne, il y avait deux rois frères germains, et avaient à femmes deux sœurs germaines. L'un avait nom : le roi Ban de Benoïc, et l'autre, le roi Boort de Gauves (ou Gannes). Le roi Ban n'avait qu'un enfant nommé Lancelot. Ses états confinaient à ceux de Claudas, qui régnait dans le Berri et était d'un caractère méchant.

Claudas, aidé du général des Romains, attaqua le roi Ban et lui prit tous ses états, à l'exception du château de Trèble. Claudas l'y assiégea, et désespérant de s'en emparer de force, il corrompit le sénéchal du roi Ban. Et une nuit que, accompagné de la reine Hélène, son épouse, de leur tout jeune fils Lancelot et de quelques fidèles serviteurs, le roi était sorti pour aller demander du secours au roi Arthur, son suzerain, le sénéchal livra le château à Claudas qui y mit le feu¹³⁸.

Parvenu sur une éminence du terrain, le roi Ban s'arrête pour jeter un regard sur sa ville et forteresse en quoi fondait tout son espoir pour recouvrer sa terre : il aperçoit les flammes hideuses. À cette vue, il comprend quel est son désastre, et il ressent une telle douleur qu'il se prend de pâmoison sur l'heure et tombe de dessus son palefroi à terre, si rudement que le sang lui sort par le nez, la bouche et les deux oreilles. Le pieux roi sent que sa dernière heure est

¹³⁸ Treble, Trebes, Trèves. Ce lieu existe encore, il est à petite distance de Saumur. On y voit une tour construite au XV^e siècle sur les ruines du château du XIII^e siècle (P. Paris, *Rom. de la Table Ronde*, 1872, t. 3, p. 8).

venue ; il pleure ses péchés, bat sa coulpe, et comme acte de créance envers la sainte Trinité, arrache trois brins d'herbe et les met en sa bouche ; bientôt, étendu par terre, les bras en croix, le visage tourné vers le ciel, il rend son âme au Seigneur.

La reine Hélène cheminait quelque distance en avant, portant dans ses bras son jeune enfant. Elle le dépose au bord d'un lac près duquel ils passaient, et court en grande hâte porter secours à son époux. Le trouvant gisant sans vie, elle ne peut contenir sa douleur ; elle se pâme et se repâme. Ayant enfin repris ses sens, elle songe à son enfant et retourne vers lui. En arrivant où elle l'avait laissé, elle le voit dans les bras d'une demoiselle qui lui faisait beaucoup de chères. Mais quand la reine voulut le ressaisir, la demoiselle, tenant toujours l'enfant, joint les pieds, s'élance dans le lac, et disparaît sous les eaux avec l'enfant. Ce que voyant, la reine se pâme de douleur. Elle ignorait que la demoiselle qui avait enlevé son fils était une fée bienfaisante. Accablée de douleur par la perte de son époux et celle de son fils, elle se retira dans un moustier et se fit nonne.

Le romancier nous dit que cette fée était Viviane, qui fut plus tard appelée la Dame du Lac, dont Merlin était devenu amoureux, et à qui il enseigna la magie. Mais la Dame du Lac, qui détestait Merlin, n'employa son art que pour le tromper et le perdre par la plus noire perfidie.

Cependant, la fée avait emporté l'enfant dans son palais enchanté, qu'elle avait construit dans les profondes eaux du lac, et elle donna au jeune Lancelot

une éducation toute royale, en attendant qu'il pût remonter sur le trône de son père. Jamais, on peut le dire, mère ne fut plus tendre et ne donna plus de soins à son enfant. Elle n'était pas isolée dans le séjour qu'elle avait choisi. Chevaliers, dames et demoiselles lui faisaient compagnie. D'abord, elle s'enquit d'une bonne nourrice, et quand l'enfant fut en âge de s'en passer, elle choisit un maître pour lui apprendre ce qu'il devait savoir, afin de bien se contenir dans la vie du monde. On l'appelait tantôt le *Beau Trouvé*, tantôt le *Riche Orphelin*, mais la dame ne lui donnait pas d'autre nom que celui de *Fils de Roi*. Il eut à huit ans la vigueur et le sens d'un adolescent, et témoignait déjà d'une grande passion pour les violents exercices. Il ne sortait pourtant jamais de la forêt, qui se prolongeait du point où le roi Ban avait rendu le dernier soupir jusqu'au rivage de la mer.

Pour le lac dans lequel la dame avait paru se plonger, ce n'était qu'une illusion et l'effet d'un enchantement. Dans la forêt s'élevaient de belles maisons, serpentaient des ruisseaux peuplés de poissons savoureux; le tout interdit aux yeux des étrangers par cette apparence du lac qui en occupait toute l'étendue. (Paulin Paris, *Les Romans de la Table Ronde*, t. III, p. 27. — Roman de *Lancelot du Lac*.)

Voici comment l'auteur du Roman de *Lancelot* raconte les amours de Viviane et de Merlin. Ce récit diffère de celui du *Roman de Merlin*, et montre, dit M. P. Paris, que l'auteur de l'un n'a pas fait l'autre (*Table Ronde*, t. III, p. 23).

Merlin, qui était né d'un démon, avait les incli-

nations déloyales de son père, et, comme lui, possédait tous les secrets de la science humaine ; il s'en alla demeurer dans les forêts profondes. Or, sur les marches (frontières) de la Petite-Bretagne était une demoiselle de grande beauté nommée Viviane. Merlin conçut pour elle un violent amour ; il vint aux lieux qu'elle habitait et la visita de nuit et de jour. Elle était sage et bien apprise, et tout en se défendant de ses entreprises, elle obtint de lui qu'il l'instruirait de ses secrets. Apprenez-moi, lui dit-elle, comment par la vertu des paroles, je pourrais former une enceinte que personne ne pourrait voir et dont on ne pourrait sortir, et comment aussi je pourrais tenir un homme endormi aussi longtemps que je voudrais.

Merlin, qui connaissait sa pensée, lui dit cependant :

— Qu'avez-vous besoin de pareils secrets ?

— C'est pour en user envers mon père, répondit-elle, car s'il savait nos amours, et que vous ou tout autre eût partagé mon lit, il me tuerait.

Merlin lui enseigna donc l'un et l'autre secret, et elle se hâta de les mettre en parchemin, car elle avait été mise aux lettres. Puis, toutes les fois que Merlin la pressait de ses désirs, elle lui plaçait sur les genoux deux mots de conjuration et il s'endormait aussitôt, et elle échappait ainsi à ses instances. Et le matin, quand elle l'éveillait, il croyait avoir obtenu tout ce qu'il désirait.

Car ce qu'il tenait de sa nature d'homme le laissait exposé aux mêmes méprises que les autres hommes ; et la dame n'eût pu le tromper s'il avait été tout à fait démon. Les démons, en effet, veillent toujours,

toujours le sommeil les fuit, et c'est un de leurs plus grands supplices. (P. Paris, *Table Ronde*, t. III, p. 26.)

« Finalement, Ninienne apprit de lui tant de merveilles, qu'elle l'*engina*, et le renferma tout endormi en un caveau dans la périlleuse forêt de Darvantes, qui marchit (confine) à la mer de Cornouailles et au royaume de Sorelois¹³⁹. Il y reste en telle manière que personne n'en ouït mention, ne le vit et n'en put donner nouvelles. Celle qui l'endormit et le renferma fut la damoiselle qui Lancelot emporta dedans le lac¹⁴⁰. »

Ce passage du *Lancelot* est l'origine première de tous les récits qui existent en français touchant *l'enferment* de Merlin.

III — La Dame du Lac selon le livre des Prophecies.

Le troisième volume du *Roman de Merlin* imprimé par Antoine Vérart (1498) forme aux deux premiers une suite bien distincte ayant pour titre : *Les Prophecies de Merlin*.

Cet ouvrage, composé par Richard de Messine, en français au XIII^e siècle, et sur lequel nous reviendrons dans un prochain chapitre, contient par fragments intercalés une histoire de Merlin et de la Dame du

¹³⁹ Le royaume de Sorelois doit être la langue de terre située dans le Cheshire, à l'extrémité nord du Pays de Galles, entre le Lancashire et le Flint. Au-dessus de Chester, deux petites rivières séparent presque entièrement cette langue d'avec le continent breton. (P. Paris, *Romans de la Table Ronde*, t. III, p. 280.)

¹⁴⁰ Jonkbloët, *Lancelot*, t. II, p. XII-XIII.

Lac. Ces fragments sont disséminés sans aucun ordre au cours du livre ; on peut même dire que la suite des faits est dans un complet désordre, l'auteur les ayant laissé tomber çà et là suivant sa fantaisie du moment, commence le récit par ce qui devrait venir au milieu ou même être reporté plus loin.

Ainsi, par exemple, la Dame du Lac et le chevalier Méliadus viennent au tombeau où Merlin est enserré et conversent avec son esprit, mais c'est quarante feuillets plus loin qu'on nous apprend que le devin a été renfermé vivant dans une tombe, et qu'on nous explique par quelles machinations déloyales et perfides la Dame du Lac l'attira en la forêt Darvantes pour l'amener à perdition.

L'histoire de la Dame du Lac est parfois assez intimement mêlée avec les *Prophecies* ; au point qu'il est difficile d'en opérer une séparation exacte. J'essaierai de faire le triage et de présenter les incidents dans une suite plus conforme à l'ordre naturel des choses que ne l'a fait l'auteur ; ce qui n'empêche que l'histoire présente des lacunes, des redites, des incohérences et des passages d'un sens peu clair.

Il n'est pas inutile de noter que les textes des deux éditions Vérart et Trepperel que j'ai pu consulter ne sont pas absolument semblables ; ils diffèrent çà et là en quelques détails. J'ai suivi le plus souvent l'édition Trepperel.

a) *La Dame du Lac apparaît.*

Maître Anthoine et Merlin étaient un jour dans la

chambre où ils avaient coutume d'être, quand arrive une demoiselle de grande beauté. Merlin l'avait eue pour amie (avait *geu*), et en retour l'avait apprise de nigromancie et d'enchantements. Elle était des parties de Léonnais. Quand elle fut à la porte, elle appela Merlin qui vint aussitôt. Elle lui dit qu'elle allait retourner dans son pays.

— Puisque vous le voulez, allez donc, lui répondit Merlin, mais gardez-vous d'y faire telles œuvres comme ici, car je sais bien que vous le payeriez du corps.

Et sur ce ils se recommandèrent à Dieu l'un l'autre.

Quand elle fut partie, Merlin revint à Anthoine et lui dit : Sire, je veux que vous sachiez et que vous mettiez en écrit que cette dame sera occise par ses œuvres, parce qu'elle enchantera le roi Méliadus de Léonnais, et il faudra que j'y aille.

— Merlin, fait maître Anthoine, c'est mauvais d'être si luxurieux, les femmes te vont décevant avec ce que tu leur apprends.

— Écris, dit Merlin, que j'en serai puni, mais je ne puis savoir ni quand, ni par qui, si ce n'est par la blanche serpente dont j'ai parlé ci-devant, mais je n'en apprendrai rien si d'abord je ne lui ôte sa blancheur.

— Dis-moi, Merlin, dit maître Anthoine, laquelle des dames que tu as connues dans le monde as-tu trouvée la plus sage (*savante, habile* ?)

— Or mets en ton écrit, dit Merlin, que de toutes les femmes du monde, tant pour sens naturel que pour subtilité d'art, la Dame du Lac est la plus sage et je mentirais si autrement je disais. Et si elle n'eût

perdu sa blancheur, elle ne me voudrait pas tant de bien comme elle m'en veut.

— Or, dis-moi, Merlin, dit maître Anthoine, elle est donc plus sage que Morgain, car je crois que cette Morgain naquit de feu et de luxure ; tandis que cette belle Dame du Lac naquit assez près du paradis. Morgain fait les mauvaises œuvres et cette Dame fait les bonnes ; Morgain fait occire les chevaliers, et la Dame du Lac les fait secourir.

b) Comment la Dame du Lac trompait Merlin

Le conte dit que le lendemain que le chevalier de la Dame du Lac eut oultré par les armes celui de la dame Morgain, la Dame du Lac manda Merlin qui se hâta de venir ; elle le pria de ne la point découvrir, et il lui dit : Que Dieu me garde de l'engin de la blanche serpente. Merlin crut que cette nuit il aurait jeu charnel avec la Dame du Lac, mais il en fut bien déçu par l'artifice même qu'il lui avait enseigné.

Dès qu'il fut dans le lit, la dame lui jeta ses arts et ses experiments, et l'endormit jusqu'au jour, et alors elle, le fit s'éveiller ; et ainsi faisait-elle chaque fois que Merlin voulait gésir avec elle, car en femme est la grande subtilité de sens qui convient à enginer autrui. Et je vais vous le démontrer. Entremettez-vous d'aimer une damoiselle, qu'elle reste séparée de toute compagnie pouvant l'admonester de rien ; il vous semblera qu'elle ne doit rien savoir. Elle n'en aura pas moins double engin, car elle aura le sien à elle,

et celui de sa mère ; et elle viendra à bout de toute résistance.

Et si vous me demandez comment pouvait se faire qu'un homme aussi savant que Merlin pût être joué par une femme, je vais vous en dire la raison. Si Merlin était issu seulement de la lignée des ennemis (*les démons*), cette femme n'aurait pas eu le pouvoir de le tromper ; mais il participait de la nature humaine, il était de chair et avait sommeil, c'est pourquoi la dame pouvait le décevoir.

Elle le haïssait de mortelle haine, et ne songeait qu'à le tromper et à l'enfermer en tel lieu d'où il ne pût jamais sortir ; et lui l'aimait de tout son cœur, et ne se trouvait bien que près d'elle. La Dame du Lac lui faisait tant de chères, que trompé par ces apparences il croyait qu'elle l'aimait mieux qu'elle-même.

Il lui apprit à faire des oignements, des mixtures d'herbes et d'autres choses dont elle se baignait ; et eût-elle vécu jusqu'à la fin du monde, on eût cru qu'elle n'avait que quinze ans, tant elle était blanche et franche. Il lui apprit encore tout ce qu'il savait de nigromance, et des autres sciences et arts ; à changer de forme, à faire et défaire les enchantements noués par lui ou par autrui ; il lui enseigna la vertu des pierres précieuses, des herbes, la force des paroles ; et elle savait joindre les trois subtilités si merveilleusement qu'elle avait toutes les choses terriennes avec soi, et il n'en savait pas plus qu'elle.

Un jour, pour le décevoir la dame lui dit :

— Merlin, tu fais péché lorsque couchant à côté

de si belle dame comme je suis, tu t'en vas gésir avec d'autres, ce dont je pourrais être malade.

Et Merlin lui jura par tout ce qu'il tenait de Dieu que jamais ne toucherait à autre qu'à elle. Mais il se parjura en cette semaine même, car la Dame du Lac le trouva avec une dame que Morgain lui avait envoyée en messagère.

— Ah Merlin, lui dit la dame, tu as menti à ce que tu avais juré.

Merlin lui cria merci à jointes mains. Et elle lui pardonna débonnairement, et le pria de n'apprendre à nulle autre demoiselle ce qu'il lui avait appris.

Vraiment Merlin était bien dissolu, sa luxure était sans retenue et s'accommodait même des mécréantes.

— Dis-moi, Merlin, lui dit un jouer maître Anthoine, pourquoi as-tu *geu*, ainsi que l'on va disant, avec la demoiselle de la Roche aux Sènes, qui sont de la loi des mécréants ?

— Mets en ton écrit, dit Merlin, que c'était la nuit, et je croyais qu'elle était de la compagnie à la demoiselle de la forêt Darvantes. Mais pour ce que je leur ai appris de ma science, seront-elles toutes deux occises.

Merlin demeura quinze jours entiers avec la Dame du Lac, puis il s'en alla en Galles où il voulait se retirer. Autour du château qu'elle avait enlevé à Morgain, la Dame du Lac fit par ses arts une si grande subtilité qu'il semblait à tous les passants que le château fût en feu et il n'y avait personne assez hardi pour y mettre le pied ; ni la Dame elle-même, ni aucune de ses demoiselles ; sauf seulement Merlin qui lui avait

appris cet art. La Dame du Lac partit du château, le laissant en telle garde.

Néanmoins, ce feu ne sera pas éternel. Une prophétie nous apprend qu'un jour il sera miraculeusement éteint. Un chevalier de la race du roi Gallehaut de Galles, viendra à certaine fontaine magique, là, il remplira d'eau un barillet, et, conduit par un ange jusqu'au château, il jettera son eau sur les flammes et le brasier sera éteint. L'ange alors fera approcher le chevalier, et celui-ci verra la terre en feu jusque dans les profonds abîmes ; et tous les hommes et toutes les femmes de ça la mer s'en viendront voir cette merveille.

La Dame du Lac quitta donc Merlin, elle passa la mer et s'en retourna dans son pays (Petite-Bretagne), toujours méditant comment elle pourrait ôter Merlin du siècle ; mais elle n'en disait rien, car si elle en eût parlé, Merlin, qui possédait toute la subtilité de l'ennemi (*le démon*), l'eût su incontinent ; car nulle parole ne peut sortir de bouche de pécheur que l'ennemi d'enfer ne la connaisse. C'est ce que savait la Dame du Lac, aussi se taisait-elle ; c'est pourquoi Merlin put être déçu.

Et s'il en fuit ainsi, si Merlin put être mis en tel lieu dont il ne put sortir, c'est que Dieu n'en prit garde dès que Merlin se fut enraciné au péché de luxure, au point qu'il avait cessé de faire pénitence quand il avait *gési* avec quelque dame. Mais Notre-Seigneur le préserva du péché en le laissant mettre là où l'ennemi d'enfer n'avait puissance sur son âme.

Tant mieux donc, nous voici dispensés de trop larmoyer sur son malheureux sort.

c) La Dame du lac médite d'enseigner Merlin

En cette partie, dit le conte, que la Dame du Lac était si courroucée contre Merlin qu'elle tramait de le mettre en tel lieu d'où jamais ne reviendrait, sinon elle serait honnie. Et pensant que si elle était souvent avec lui, elle pourrait bien l'*enseigner* à sa volonté, elle envoie vers lui une demoiselle pour lui dire de venir dans la Petite-Bretagne. Cette demoiselle, qui était fille du comte Guilliers, était très belle. Merlin la retint par fine force et eut jeu avec elle, et elle resta quelque temps sans revenir. Instruite par son art de ce qui se passait, la Dame du Lac l'envoya quêrir. Enfin, étant revenue, elle donna à la Dame du Lac la réponse de Merlin, à savoir que : il lui mandait de venir avec lui en Galles, et quand il aura conté toute sa prophétie à maître Anthoine, il s'en ira avec vous en quelque lieu que vous voudrez.

La Dame, qui le voulait ôter du siècle, se préparait à passer la mer pour l'aller chercher en Galles ; mais elle tomba malade et elle s'en revint à son hôtel du Lac. Son courroux lui porta tel mal à la tête, qu'elle en faillit trépasser du siècle. La nouvelle se répandit et près et loin que la Dame du Lac se mourait ; tous ceux qui la connaissaient en eurent grand chagrin.

Quand le roi Ban apprit qu'elle était si malade, il partit la voir, amenant avec lui son mire (médecin), qui était le plus sage homme du monde. Tant che-

vauchèrent qu'ils arrivèrent au lac Dyane. L'enchantement de l'hôtel de la Dame du Lac était abattu, de sorte qu'on voyait le sentier pour aller et revenir. Ils arrivèrent à l'hôtel.

Le roi Ban s'informe comment était la Dame ; on lui dit qu'elle avait la croix sur la poitrine.

— C'est grand dommage pour toutes gens, dit le roi, allons voir la Dame.

On les introduisit dans la chambre. Le mal était grave. Le mire trouva douze signes de mort au visage de la Dame ; néanmoins, il affirma que cette fois elle ne mourra pas.

— Voici mon ami qui vous guérira avec l'aide de Dieu, dit le roi à la Dame.

Le mire fit enlever la croix qu'on lui avait mise sur la poitrine, et la frotta en maint lieu d'un précieux onguent qu'il avait dans une boîte. Il lui fit apprêter à manger ; mais comme elle avait la bouche enflée, elle ne put user de cette viande. Alors le mire en prépara lui-même une autre si subtile, que ce fut merveille de voir si grande subtilité de viande. Il en donna à la Dame qui put en prendre. Alors elle ouvrit les yeux, et ayant reconnu le roi Ban, elle lui tendit la main.

— N'ayez crainte, lui dit le roi, vous êtes guérie, voici mon ami qui vous guérira avec l'aide de Dieu.

Puis le roi et son mire prirent congé de la Dame, et s'en allèrent à Benoïc, la maîtresse cité. La Dame, aussitôt, jeta l'enchantement et détourna la voie de son hôtel, de sorte que nul ne savait y venir sans sa permission, comme Merlin le lui avait appris.

Lorsque la Dame fut guérie, elle se souvint de Merlin et se promit bien que désormais elle ne lui enverra plus en message que des femmes de bon âge, car elle voyait bien clairement qu'il était né de luxure.

Elle lui envoya donc cette fois une de ses femmes nommée Orphine, qui avait bien cent ans d'âge.

— Passez la mer, lui dit-elle, et vous irez en Galles où vous trouverez Merlin avec maître Anthoine, et dites-lui de ma part qu'il fasse en la forêt Darvantes une retraite où je puisse m'héberger avec ma *mesgnie* (mes gens), et que ce lieu soit si dévorable que nul ne le puisse trouver.

Orphine se rendit donc près de Merlin :

— Soyez la bien venue, lui dit-il, quelles nouvelles m'apportez-vous ?

Et elle répondit : que sa dame le salue, comme celui qu'elle aimait de tout son cœur. Et elle lui conta que sa dame avait été malade, et il en fut bien peiné. Pour l'amour d'elle, dit-il, je ferai l'œuvre qu'elle m'a demandée et elle m'en saura bon gré. Rapportez-lui que je l'enverrai querre, si elle n'est déjà venue, quand j'aurai conté toutes mes prophéties à maître Anthoine.

Orphine prit congé de Merlin, et celui-ci la convoya dans la forêt, et lorsqu'il se vit seul avec elle au milieu du bois, il la prit de force et la cognut, nonobstant qu'elle eut cent ans passés.

— Ah ! Merlin, dit la dame Orphine, puisque tu m'as honnie, donne-moi quelque chose du tien et m'apprends œuvre dont je puisse mieux valoir.

— Prenez cet anneau, lui dit Merlin, quand vous l'aurez au doigt et que vous parlerez d'amour à un jeune damoiseau, tant il s'échauffera que bien en pourrez ouvrir et faire à votre volonté.

Orphine se trouva bien payée. Et par l'échauffement de cet anneau furent maintes mauvaises œuvres accomplies en Grande-Bretagne.

En apprenant ce qui s'était passé, la Dame du Lac fut bien courroucée, et sa haine contre Merlin en fut bien renforcée ; nuit et jour, elle ne pensait qu'à le tricher.

Après que maître Anthoine eut été sacré évêque, Merlin vint à lui et lui dit : Sire évêque, la fête de Monseigneur Saint Michel approche ; alors il me faudra aller dans la forêt Darvantes où est la Dame du Lac, je veux que tu écrives qu'après ma mort, je serai plus désiré à voir en vie qu'on ne pense. Et tel chevalier qui sera roi d'Abiron ne finira de chevaucher par la forêt Darvantes tant qu'il ait appris nouvelles de moi, si je suis mort ou en vie.

d) Entombement de Merlin

Merlin quitta l'évêque maître Anthoine après avoir reçu sa bénédiction et ses avis.

— Surtout gardez-vous bien de l'engin des femmes, lui dit maître Anthoine.

Puis Merlin partit et chemina tant et tant qu'il arriva à l'entrée de la forêt Darvantes ; il y attendit la Dame du Lac, et lui fit grande joie quand elle fut venue, car il n'était rien au monde qu'il aimât mieux ;

mais elle, elle ne tâchait qu'à le décevoir, et elle lui prodigua tant de semblants de joie, qu'on eut dit à cette apparence, qu'elle l'aimait autant que femme au monde peut aimer homme ; mais elle, elle ne songeait qu'à le tromper.

Ils entrèrent dans la forêt, menant grande joie entre eux, car Merlin aimait la Dame du Lac de tout son cœur, mais elle le haïssait autant ou plus. Ils vinrent à la grotte et à la tombe que Merlin avait faite à la prière de la Dame. Et le lieu était si détourné que si tous les chevaliers du monde s'étaient mis à sa recherche, jamais ils n'auraient pu le découvrir.

— Vous seule pourrez le trouver, lui dit Merlin, et sachez que le roi d'Abiron viendra voir ma tombe, mais ce ne sera pas sans y être conduit.

— Dieu ! fit la Dame du Lac, que dites-vous là ? Abiron est deux fois plus loin que Jérusalem.

— Il en sera ainsi, répondit Merlin, il aura nom Segurans, et sera de si grande prouesse qu'il ne jouera contre nul chevalier qu'il ne l'abatte.

Ils entrèrent dans la chambre qui était garnie de tout ce qui convenait à de telles gens... Quand la nuit fut venue, la Dame du Lac pensa bien qu'il y aurait eu complète obscurité ; mais elle fut bien déçue, car Merlin avait mis des pierres précieuses qui donnaient aussi grande clarté que le soleil.

— Merlin, lit la Dame du Lac, ces pierres seront-elles jamais ôtées d'ici ?

— Non, répond Merlin, si vous ne faites trahison de conduire ici personne. Et la dame jura tout ce qu'elle put jurer, que jamais, si elle s'en peut garder,

elle n'amènera personne en ce lieu, pas même Lancelot son nourrisson, qu'elle aime autant que nulle dame pourrait aimer son propre enfant. Peu s'en fallut qu'elle ne se souffrît engigner par Merlin ; et si ce n'eût été sa jalousie contre la demoiselle Morgain, jamais elle ne l'eût déçu.

Ils demeurèrent ainsi quinze mois, et chaque mois Merlin envoyait son messenger à maître Anthoine ; et ils seraient restés plus longtemps, si Morgain la déloyale n'était venue par la forêt à la recherche de Merlin ; et souvent dans ses chasses Morgain s'approchait assez de la grotte pour qu'on entendît les cors des veneurs. La Dame du Lac avait un autre grief contre Merlin pour lequel elle voulait l'enginer. Elle savait que si Merlin était bien avec Morgain et avec le roi Claudas de la Déserte, il ferait occire Lancelot et ses deux cousins (Lyonnel et Boors) par poison ou autrement, sans qu'elle pût l'empêcher par sa science et ses enchantements.

La Dame du Lac méditait toujours son dessein d'engeigner Merlin, mais elle se gardait bien d'en parler ; et elle résolut en son cœur de le mettre en tel lieu d'où il ne serait jamais ôté. Pensant toujours à ce qu'elle se proposait de faire, elle demanda un jour à Merlin s'il ne comptait jamais sortir de ce lieu ?

— Nenni, dit-il.

— J'en suis en joie, fait-elle, je désire y rester avec toi toute ma vie ; et quand j'aurai trépassé du siècle, je veux que mes os soient mis en cette tombe ; et quand tu trépasseras du siècle toi-même, je te prie que tu

te fasses mettre en cette même tombe avec moi, mon âme en sera plus aise¹⁴¹.

— Dame, dit Merlin, avant que vous soyez trépassée du siècle, sachez que je serai mis en terre.

— Ah Dieu ! fait la Dame, qu'est-ce que vous dites.

— Il en sera comme je le dis, fait Merlin.

— Puisque tu dois avant moi être mis en terre, fait la Dame du Lac, je te prie que tu te couches en la tombe même où nous devons être mis, car je veux voir si j'aurai grande partie de cette tombe, et si mes os seront à leur aise ; et s'ils ne sont pas à leur aise, je te prie que tu fasses une plus grande tombe.

— Allons voir, dit Merlin.

Elle le prit par la main, et le conduisit jusqu'à la tombe qui était de si grande beauté, qu'il n'y en eut jamais de telle.

— Merlin, dit-elle, certes en tout le monde, ne fut jamais tombe si subtilement faite, mais je voudrais qu'elle fût plus grande.

— Elle l'est assez, répondit-il, et bien convenable pour nos ossements, et je vous le montrerai.

Lors entra Merlin dedans la tombe et se coucha dedans et dit : Dame, regardez si vous n'avez pas assez

¹⁴¹ Je transcris le passage tel qu'il est dans l'édition Trepperel : «...J'en suis moult joyeuse, et je desire fort être avec toi toute ma vie. Et quand tu trépasseras, dit Merlin, je te prie que tu te fasses mettre en cette tombe avec moi, et mon âme en sera plus à son aise. — Dame, dit Merlin, sachez que devant que soyez trépassée du siècle, je serai mis en terre. » Le rôle des interlocuteurs n'y est-il pas interverti ? Ne vaut-il pas mieux interpréter comme il a été fait ci-dessus ?

grand lieu, large et long ? Quand la Dame du Lac le vit couché dedans la tombe, elle en abattit le couvercle, et le ferma par ses arts, comme lui-même lui avait appris, tant que nul homme du monde tant fût sage, ne le pût défermer tant de dedans que de dehors.

Quand Merlin se vit en ce lieu, d'où il savait qu'il ne pourrait jamais sortir en nulle manière du monde, il parla et dit :

— Pourquoi, Dame, avez-vous fait ceci ; jamais je ne vous forfis en nulle manière.

— Merlin, dit la Dame, t'est-il avis que je sois la blanche serpente dont tu as prophétisé maintes fois, qui était venue de la Petite-Bretagne, et qui se mettait avec le demi-homme¹⁴² en la forêt Darvantes, et y demeurerait tandis que la blanche serpente s'en allait gaiement hors de la forêt ? Voilà ta prophétie accomplie comme tu me l'as contée maintes fois.

— Dame, fait Merlin, Adam qui fut créé de la main même de notre Seigneur Jésus-Christ, ne se put garder d'être *engendré* par sa propre femme qui encore avait conservé sa blancheur ; donc ne me pouvais-je garder de vous ; mais vous vous l'avez perdue, comme vous-même le savez ; car je vous l'ai enlevée, en cela sont mes prophéties fausses, puisque j'ai fait mettre en écrit : une blanche serpente.

— Merlin, tes prophéties ne sont pas fausses à cause de moi. Mais je veux que tu passes ici dedans le reste de ta vie, et je vais te dire pourquoi : Sache donc

¹⁴² Merlin, par son origine, était moitié homme et moitié démon.

que je t'ai mis ici dedans, parce que tu allais disant en tous lieux que tu avais *geu* (couché) avec moi, et pour ce fus-je injuriée par la bouche même de Morgain, et j'en veux prendre vengeance sur ton corps même... Parce que je t'ai enfermé ici dedans et que tu crois m'avoir enlevé ma blancheur, tu as dit que tes prophéties en sont fausses. Elles ne le sont pas, et je vais te dire pourquoi : souviens-toi du premier enseignement que tu m'as donné en nigromancie.

— Ce fut, dit Merlin, d'endormir un homme ou une femme aussi longtemps qu'on voudrait ; et le second fut de savoir fermer un lieu en telle manière que par nul engin on ne pourrait le défermer.

— Merlin, fait la Dame, c'est vrai que tu croyais gésir (coucher) avec moi, mais je te faisais endormir ; et quand je voyais le point, je te faisais éveiller ; sache donc que je suis encore pucelle.

— Ah, dit Merlin, j'ai été bien déçu par ton mauvais sens. Et je te prie que tu t'en ailles à maître Anthoine, évêque de Galles, et lui dis de par moi qu'il fasse mettre en écrit que je suis enserré et déçu par mon mauvais sens. Et je veux encore qu'il mette en écrit que je suis plus joyeux de ce que je n'ai pas *geu* avec la Dame du Lac, que je ne suis courroucé d'être enserré, parce que si j'eusse couché charnellement avec elle, mes prophéties seraient fausses. Et dis-lui qu'il écrive qu'un homme se garderait mieux de l'art du diable que de l'engin d'une femme ; car tous les grands philosophes du monde ont été déçus par femme, comme Aristote, Salomon, Samson le fort, Virgile et plusieurs

autres ; et dis-lui qu'il écrive que le cheval veut l'épé-ron et la femme le bâton.

— Merlin, dit la Dame, puisque tu le veux, j'irai à lui ; mais dis-moi si tu sais combien de temps tu pourras souffrir l'esprit dedans ton corps.

— Dame, répond Merlin, la chair dessus moi sera pourrie avant qu'un mois soit passé, mais mon esprit ne fera point défaut à tous ceux qui viendront.

— Merlin, fait la Dame du Lac, dis-moi combien de chevaliers viendront ici.

— Dame, dites à maître Anthoine qu'il mette en écrit qu'un seul chevalier viendra avant que la Dame du Lac soit trépassée du siècle : ce sera le roi Ségurans d'Abiron et un autre chevalier sans plus, et jusqu'au jour du jugement je leur répondrai à tout ce qu'ils me demanderont.

— Dis-moi, Merlin, dit la Dame du Lac, après ma mort ne viendra-t-il point des chevaliers.

— Dame, dit Merlin, dès lors avant que vous soyez trépassée, plus de mille chevaliers viendront en cette forêt Darvantes commencer une quête pour me trouver, mais ce sera en vain.

La Dame du Lac demeura là pendant un mois¹⁴³ ; et puis après demanda à Merlin si sa chair était pourrie, et il dit que oui. Et alors s'en partit la Dame du Lac et s'en alla en Galles, où elle trouva l'évesque maître Anthoine, et elle lui dit ce que nous vous avons conté.

Ensuite la Dame du Lac vint à Wicestre et s'embarqua dans une nef pour passer en Gaule. Les mariniers

¹⁴³ L'édition Trepperel 1526, met deux mois.

déployèrent les voiles au vent, et tant nagèrent qu'ils arrivèrent au port le troisième jour. La Dame du lac donna dix marcs d'argent aux mariniers et puis s'en alla.

La nouvelle de la disparition de Merlin se répandit bientôt. Certain jour que maître Anthoine était dans la chambre tout en pleurs en pensant à Merlin, et mettant en écrit des prophéties qu'il lui avait envoyées de sa tombe par une demoiselle, arrive une messagère de la reine Genièvre.

— Sire, lui dit-elle, la reine vous mande, si vous savez où est Merlin, que vous le fassiez venir, car elle en a grand besoin.

— Ah ! demoiselle, répondit-il, ni moi, ni la reine, ni personne ne le trouvera désormais ni ne le verra ; et si la reine en veut apprendre davantage, dites-lui qu'elle le peut chercher par la forêt Darvantes, car c'est de là qu'il a envoyé maintes prophéties jusqu'ici.

La demoiselle revint à Cramalot rapporter à la reine cette réponse d'Anthoine, et la reine en l'apprenant fut bien dolente, et dit qu'elle voulait qu'on cherchât Merlin par la forêt, et qu'on lui en rapportât nouvelles. Bon nombre de chevaliers errants se mirent donc en quête.

Maître Anthoine fit annoncer la disparition de Merlin par tous les lieux où celui-ci pouvait être connu, et partout il en fut grande douleur. Mais quant à la laide Morgain¹⁴⁴ quand elle eut appris cette nouvelle, elle en eut à la fois joie et chagrin ; joie, parce que

¹⁴⁴ Voyez Appendice A.

maintenant elle serait redoutée davantage à cause de sa science ; et chagrin, parce que quand elle en avait besoin, Merlin lui venait en aide.

Partout donc fut répandue la nouvelle de la mort de Merlin, dont maint preudhomme fut bien chagrin ; et maint bon chevalier se mit en quête pour trouver le lieu et la tombe où il était mis.

e) Méliadus et la Dame du Lac à la tombe de Merlin

L'ami de la Dame du Lac¹⁴⁵ la pria tant et nuit et jour qu'elle lui promit de le conduire là où Merlin était enfoui. Mais la Dame tâchait à le tromper, car elle ne voulait point y aller. De son côté, le chevalier avait juré l'Âme de son père que si elle le trichait, jamais il ne coucherait avec elle ; et la Dame l'aimait tant qu'elle en serait morte si elle avait passé un jour sans le voir. Elle pensa donc à remplir sa promesse. Un matin, sans qu'on la vît, elle sortit du lac avec son ami et quelques valets. Ils vinrent à la mer, passèrent à Wicestre et entrèrent dans la forêt Darvantes, et ayant chevauché plusieurs jours à travers la forêt, ils vinrent s'héberger en l'hôtel d'une dame veuve. Celle-ci, reconnut incontinent la Dame du Lac, et elle lui demanda si elle était mariée.

— Oui, lui répondit-elle en riant.

— Tenez-vous sur vos gardes à l'aller et au retour, dit la veuve, car la méchante Morgain est dans cette forêt avec grande compagnie.

¹⁴⁵ Le chevalier Méliadus fils de Tristan de Leonais et de la blonde Yseult.

— N'ayez crainte, fait la dame, car je sais un sentier si détourné des autres que personne ne me rencontrera ; il n'est connu que de Merlin et de moi.

Le lendemain, ayant laissé leurs gens chez la veuve, la Dame et son ami chevauchèrent par un sentier qui n'était connu que de la Dame, et ils arrivèrent au haut de la montagne où était la grotte de Merlin. Dès l'entrée, le chevalier fut si épouvanté qu'il eût bien voulu n'être jamais venu. Mais quand il eut pénétré plus avant, il prit assurance. — Dame, dit-il, ce lieu est le plus délectable que l'on vit onques ; mais l'entrée est si épouvantable qu'il n'est mur d'homme qui n'en soit terrifié. Ici est toute la beauté du monde, il n'y a chose au monde qui ne soit en cette grotte. — Ils vinrent ensuite à la tombe où Merlin était enfoui, et en voyant cette tombe si merveilleuse, et si bien faite, le chevalier dit : Cette tombe est vraiment moult à louer.

Et incontinent il ouït une voix qui dit :

— Sire chevalier, la tombe ne doit pas être louée, mais toujours blâmée, et je te dirai pourquoi. Ici dedans gisent les os du plus sage mortel qui fut jamais au siècle. Sa chair est pourrie, mais son esprit est ici enserré sans qu'il en sorte à tout jamais : je te prie qu'au départir d'ici tu t'en ailles en Galles trouver, l'évêque maître Anthoine ; tu lui diras qu'il mette en son écrit tout ce que tu trouveras ici, et que maître Tholomer est mort, ainsi que l'empereur de Rome.

Quand le chevalier eut ouï ces paroles, il dit :

— Tu es Merlin qui tant de merveilles fit au siècle.

— Oui, répond-il, je suis Merlin, non pas en chair

tel que j'étais, car elle est pourrie. Sache que cette femme qui te conduit ici, quand j'étais au siècle, n'avait pas la connaissance qu'elle a maintenant, tu lui as enlevé sa blancheur, et si elle l'eût perdue en mon temps, elle ne m'aurait pas enserré ici dedans.

Alors parle la Dame du Lac et dit :

— Dis-moi, Merlin, ai-je péché de ce que je t'ai enserré ici ?

— Le péché n'est pas si grand, répond Merlin, comme d'avoir détourné à tes mauvaises œuvres qui seront répandues par le monde. Car maintes demoiselles perdront leurs hommes par de mauvais charmes dont ils seront comme aveuglés. J'étais si chargé de luxure que maintes damoiselles m'avaient déçu, comme elles déçoivent maints autres hommes. Et je veux que maître Anthoine mette en écrit que toute la subtilité du monde gît au corps des femmes pour enseigner l'homme ; et qu'elles soient d'âge ou jeunes, si elles y mettent leur habileté, nul homme ne pourra leur résister.

Merlin continue encore longuement à médire des femmes ; il les compare à l'anguille qu'on croit tenir par la tête et qui vous échappe par la queue.

— Ah ! Merlin, fait la Dame du Lac, tu vas disant tout ce mal des dames par l'amour que tu as pour moi ; tu croyais que je t'aimasse, mais tu en étais déçu.

— Pourquoi donc m'allais-tu trichant, dit Merlin ?

— Je te trichais, dit la Dame, afin que tu m'apprisses ce que tu savais.

— Ah ! Dame, dit Merlin, vous êtes confondue par

votre parole même, et toutes les autres dames s'en vont trichant les hommes pour leur avoir et pour saouler leur luxure.

Quand la Dame du Lac ouït ces paroles, elle baissa la tête et se retira en arrière, et tant qu'elle demeura en la grotte ne tint parlement avec lui.

Le livre raconte que Méliadus vient souvent évoquer l'esprit de Merlin dans sa tombe, et celui-ci lui ordonne d'aller trouver Anthoine et qu'il lui fasse mettre en écrit tout ce qu'il lui révèle. Méliadus ne connaissait pas son propre lignage et cela lui était bien pénible. Merlin savait qu'il avait honte de s'en enquérir, et il lui apprit ce qu'il désirait connaître.

f) Confession de la Dame du Lac

Un jour la Dame du Lac était en larmes au sujet de Lancelot. Boors (cousin de Lancelot) survient et lui demande la cause de son chagrin. — Bel enfant, fait la Dame du Lac, ni vous, ni autres ne m'en pourriez réconforter : sachez cependant que c'est une Dame qui me courrouce souvent, dit-elle ; et en haine d'elle, j'ai commis une grande déloyauté, dont je me repens ; car celui qui m'aimait par-dessus tout, je l'ai enserré sous une pierre, et de là ne sortira jamais ; je l'ai honteusement trompé, et si je pouvais réparer ma faute, il n'est chose au monde que je ne fisse pour le tirer de là où je l'ai mis.

On ne connaît son ami qu'après sa mort. Sache donc la force et le sens qu'il avait. Il savait le cours du ciel, du soleil et de la lune, et des étoiles parfaite-

ment. À cause du baptême qu'il avait reçu, Notre-Seigneur Jésus-Christ lui révéla tout ce qui devait advenir au siècle et dans le ciel. Il me dit que les prières de la bienheureuse Dame et des autres saints peuvent détourner les événements qui doivent arriver sur terre.

Bel enfant, continue la Dame du Lac, il me dit que les péchés de ceux qui restent religieux et mènent bonne vie s'en vont devant Notre-Seigneur ; mais que les méchants hypocrites seront punis au double.

Il avait encore d'autres vertus, car il savait tout ce qui était advenu ; se tenir par les airs et changer de forme, et m'enseigne à changer la forme des autres ; et je me suis servie de cet art pour vous dérober, vous et votre frère Lyonnell, à la méchanceté de Claudas, roi de la Déserte ; car j'envoyai vers lui ma demoiselle Samyrne¹⁴⁶ avec deux brachets auxquelles elle fit prendre momentanément votre forme, tandis que vous et Lyonnell, sous l'apparence de deux brachets, vous pûtes vous échapper et venir au château du Lac de Dyane¹⁴⁷, et alors vous reprîtes votre forme d'hommes.

Claudass fut déçu, car, entrant dans la chambre où il vous croyait détenir, il n'y trouva que deux brachets.

— Dame, dit Bohors, celui qui si grand pouvoir avait fut-il extrait de la lignée des ennemis d'enfer ?

— Il naquit d'une femme, répondit la Dame, et je l'ai enserré en tel endroit que tous les hommes

¹⁴⁶ Samèdre, *Biblioth. univ. des Romans*. Octob. 1775, 1^{er} Vol., p. 79.

¹⁴⁷ Demeure de la Dame du Lac.

du monde ne le sauraient délivrer ; Notre-Seigneur Jésus-Christ seul en a la puissance.

— Dame, demanda Bohors, pourquoi Notre-Seigneur lui donna-t-il de connaître de si célestielles choses, et ce qui doit advenir au siècle ?

— Voici ce que lui-même m'apprit, fait la Dame. Le père de sa mère était un homme riche, et il avait nom Merlin ; et à cause de lui il fut nommé Merlin. Et croyaient bien les ennemis avoir part en lui, et qu'il accomplirait leurs œuvres pour décevoir les hommes, leur communiquer leurs mauvais instincts par quoi ils se tireraient les uns les autres, feraient violence aux femmes, déroberaient par voies et par chemins, enlèveraient les nonnains des monastères, renverseraient les églises, et feraient tout le mal qu'on peut imaginer, pour que les âmes des hommes comme des femmes s'en allassent aux lieux de ténèbres, là où furent les âmes de nos ancêtres. Mais Notre-Seigneur qui a souffert la mort pour les en arracher, prit pitié des hommes ; et voyant que la mère de Merlin avait si grande dévotion qu'elle fit baptiser son enfant, et qu'elle disait à toutes gens : si mon enfant était baptisé et oint du saint chrême, je crois que l'ennemi n'aurait point part en lui ; Notre-Seigneur voulut que cette foi de la mère de Merlin lui fût grandement profitable. Par pitié pour elle et pour la confusion de ceux qui pensaient avoir puissance en son enfant, il donna à celui-ci de savoir ce qu'il sait, et n'était sa luxure, il eût été sanctifié ; mais plus il venait en âge, plus en lui croissait la luxure. Néanmoins, il était miséricordieux et débonnaire.

Le roi Utherpendragon, le père du roi Artus, qui moult l'aimait, voulut le récompenser de ses services. Et Merlin lui disait :

« — Sire, pour mon service, donnez à manger aux pauvres hommes et aux pauvres veuves ; faites des moustiers, mariez les filles pauvres et orphelines ; faites la paix où vous savez la guerre, car Notre-Seigneur Jésus-Christ le veut ainsi. »

Et sachez que tant que vécut le roi Utherpendragon, il accomplit les conseils de Merlin.

— Dame, dit Bohors, sauf votre grâce, ce fut grand péché de l'ôter du siècle.

— Je sais bien, dit la Dame du Lac, que j'ai fait péché, et je suis homicide pour l'avoir ôté de dessus terre, car il conversait avec les hommes sages, et à qui avait besoin de lui il donnait très bon secours.

Il fut en Northumberland avec un saint ermite Blaise qui a témoigné de son enfance, et mettait toutes ses œuvres en écrit. En ce même temps, il conversait aussi avec un abbé qui mit en écrit maintes œuvres de lui ; mais ce livre fut dérobé et emporté en payennerie. Puis il fut en Irlande et alla près du pape Clément où était un sage clerc nommé Tholomer, qui fut évêque de Galles ; et celui-ci mettait en écrit les œuvres de Merlin et après lui ce fut maître Anthoine, évêque, qui nota, sous sa dictée, maints miracles qui doivent advenir. Sa science était grande ; le péché que j'ai commis envers lui est grand aussi, je le vois par maintes raisons et je m'en repens. M'est avis qu'il eût fait grand profit au siècle ; mais il était si rempli de luxure qu'il en a été déçu par femme, comme celles-ci

ont accoutumé de décevoir les hommes. Il lui venait des femmes de toutes parts pour apprendre les mauvaises œuvres ; et lui, pour sa luxure les apprenait de tout ce qu'elles lui demandaient. Et à cause de cela, je pensais à l'ôter du siècle, à cause du mal qu'il y faisait. En outre, je vis qu'il était bien avec Morgain, et elle-même était très bien avec Claudas qui vous a pris votre royaume, et je tremblais qu'elle vous fit mourir par l'art de Merlin. C'est pourquoi je pensais à mettre Merlin en tel lieu que Morgain la déloyale ne le pût trouver.

Ainsi parla la Dame du Lac devant le jeune Bohors, avouant, d'une part, qu'elle a commis grand péché en enserrant Merlin dans le tombeau, et témoignant vive repentance ; et tâchant, d'autre part, de légitimer sa déloyauté envers lui en l'accusant de luxure, et de s'entendre avec Morgain, l'ennemie des trois cousins : Lancelot qu'elle aime comme son fils, et Lyonnel et Bohors, à qui elle a donné asile en son palais enchanté.

Voilà ce que l'on trouve dans le *Livre des Prophecies*, concernant l'histoire de la Dame du Lac et de Merlin.

VI — L'aventure suivant le Livre Huth

J'extrais du *Merlin*, publié en 1887, par MM. G. Paris et Jacob Ulrich d'après le *Manuscrit Huth*¹⁴⁸, l'histoire de la Dame du Lac depuis sa subite et inexplicable apparition au milieu de la cour d'Artus jusqu'à l'entombement de Merlin. — J'abrège un peu le récit,

¹⁴⁸ Voir Appendice B. *L'œuvre du Roman du Merlin*.

en élaguant ça et là des longueurs et des détails inutiles ou sans importance.

a) Ninienne

Un jour, à la cour d'Artus, on voit s'élancer par les jardins un grand cerf blanc poursuivi par un brachet (chien de chasse). Après venait, de toute la vitesse de son palefroi, une demoiselle chasserresse poussant devant elle trente meutes de chiens qu'elle excitait contre le cerf. Le cerf entra dans la salle où les chevaliers étaient à table : le brachet sauta dessus et le mordit si dur qu'il emporta un morceau de la cuisse. Alors un des chevaliers prend le brachet, monte à cheval et décampe au galop avec lui : le cerf s'enfuit d'un autre côté, poursuivi par les meutes.

Alors s'adressant au roi Artus :

— Roi Artus, lui dit la demoiselle, je me plains de vous et de votre hôtel. J'ai perdu mon brachet et la trace du cerf que je chassais : tout ce dommage m'est venu par vous.

— Demoiselle, dit Merlin, vous ne perdrez rien qui ne vous soit rendu.

— Eh bien ! répond-elle, que ces chevaliers aillent donc à la poursuite du brachet et du cerf !

— Gauvain, dit Merlin, l'aventure du cerf est pour vous ; et vous, Tor, allez à la poursuite du chevalier au braque, et ramenez-le mort ou vif.

Au moment même, arrive un chevalier qui saisit la demoiselle, l'enlève sur le cou de son cheval, et malgré sa résistance, s'enfuit avec elle.

Ah ! roi Artus, s'écrie-t-elle, je suis honnie par la confiance que j'avais en toi, si tu ne me fais délivrer des mains de ce chevalier.

— Roi Pellinor, dit Merlin, cette aventure vous regarde, poursuivez ce chevalier, et ramenez la demoiselle.

Après maintes aventures qui sont moins qu'intéressantes, le contraire même d'intéressantes, Pellinor revient à la cour, ramenant la demoiselle enlevée, après avoir tué son ravisseur.

Or, cette vaillante chasseresse qui était survenue inopinément à la cour d'Artus sans qu'on nous ait dit ni pourquoi ni comment, ni d'où, était une des plus belles damoiselles qui y fussent jamais venues. Le roi l'invita d'y rester quelque temps en compagnie des autres damoiselles et de la reine, et elle y consentit. La reine lui demanda quel nom elle avait eu au baptême, et elle répondit qu'elle avait nom Ninienne, et était fille d'un haut personnage de la Petite-Bretagne, mais elle ne dit point qu'elle était fille de roi, bien que Merlin l'eût auparavant révélé à Artus. Cette damoiselle est celle qui depuis fut appelée la Damoiselle du Lac, celle qui nourrit si longtemps en son palais Lancelot du Lac.

Or, Merlin se plaisait beaucoup en la compagnie de la damoiselle, et il en devint amoureux à cause de sa trop grande beauté. Elle n'avait pas plus de quinze ans et était moult sage, et elle fût épouvantée de l'amour de Merlin, car elle craignait qu'il ne la déshonorât par enchantement, ou qu'il ne vînt à elle pendant son sommeil. Mais c'était bien à tout, car Merlin

n'eut jamais désir de lui faire chose dont elle eût à se courroucer.

La damoiselle resta bien quatre mois à la cour, et Merlin la venait voir chaque jour. Et le trouvant si épris d'elle, elle lui dit :

— Je ne vous aimerai point si vous ne m'apprenez les enchantements que je vous demanderai.

— Il n'est rien, répondit-il, que je ne vous enseigne pourvu que je le sache, car je n'aime rien et ne pourrai rien aimer que vous.

— Puisque vous m'aimez tant, dit-elle, je veux que vous me fianciez de votre main nue que vous ne ferez rien par enchantements ou autre chose, dont vous pensez que je me dois courroucer.

Et il le lui fiança tout aussitôt.

Ainsi se familiarisa la demoiselle avec Merlin, non que celui-ci tentât rien contre elle, mais il espérait que d'elle-même elle consentirait qu'il la connût plus intimement. Et il lui apprit ingromancie et enchantements, tant qu'elle y fut très savante.

Mais son père, qui était roi de Northumberland, pays qui marchissait à la Petite-Bretagne¹⁴⁹, la rappela, et elle quitta la cour au grand regret de la reine et des autres damoiselles.

¹⁴⁹ Le Romancier prend soin de nous prévenir un peu plus loin que ce royaume de Northumberland, qui marchit à la Petite-Bretagne, ne doit pas être confondu avec celui de Northumberland entre les royaumes de Logres et de Gorre en Grande-Bretagne.

« — Oh ! damoiselle, lui dit Merlin, vous voulez vous en aller ? »

— C'est vrai, Merlin, et vous que ferez ? Ne viendrez-vous pas avec moi ? »

Et elle disait cela, ne croyant point qu'il dût venir.

— « Certes, fait-il, ma damoiselle, je vous accompagnerai jusque dans votre pays, et quand j'y serai, j'y resterai près de vous, s'il vous plaît, et, s'il ne vous plaît, je m'en reviendrai ; car rien qui pût vous plaire je ne refuserai à faire. »

En entendant ces paroles, la damoiselle fut bien dolente, car elle ne haïssait rien autant que lui ; mais elle n'osa le faire paraître, et au contraire, elle dit que cela lui plaisait fort.

Le matin donc, la damoiselle ayant ouï la messe partit avec Merlin. Ils traversèrent la mer et arrivèrent en Petite-Bretagne et chevauchèrent sur les terres du roi Ban de Benoïc, qui était en guerre avec le méchant Claudas de la Déserte. Ce soir-là, la damoiselle alla s'héberger au château de Trèbe, chez le roi Ban. Celui-ci était à la guerre, mais la reine qui se nommait Helaine, et était la plus belle et la plus preude femme qu'on pût voir, s'y trouvait avec son fils. C'était leur seul enfant, il n'avait pas encore un an. C'était la plus belle créature du monde. Son nom de baptême était Galaad, mais de son petit nom on l'appelait Lancelot. Ninienne admire la beauté de l'enfant et l'embrasse plus de cent fois. Merlin, qui ne s'est point fait connaître, prédit à la mère que ce sera le meilleur chevalier, et qu'il remportera complète victoire sur Claudas le déloyal.

b) Le lac Dyane

Le lendemain, après la messe, la damoiselle partit de Trèbe avec Merlin, et ils arrivèrent dans un bois qui était petit, mais le plus beau de France et de Bretagne, et on l'appelait En Val, parce qu'il était dans une vallée. Et Merlin dit à la damoiselle :

— Damoiselle, voulez-vous voir le lac de Dyane dont vous avez tant de fois ouï parler ?

— Oui, vraiment, dit-elle ; j'aurai grand plaisir à le voir ; il ne pourrait rien être de Dyane qui ne me plût et que je ne visse volontiers, car toute sa vie elle aima autant ou plus que moi le séjour des bois.

— Allons donc, dit Merlin.

Et ils trouvèrent un lac grand et profond.

— Voici, dit-il, le lac de Dyane ; ils passèrent outre et vinrent au perron. Auprès était une tombe de marbre. Damoiselle, dit Merlin, voyez-vous cette tombe ?

— Oui, dit-elle, je la vois bien.

— Sachez qu'ici gît Faunus, l'ami de Dyane, qu'il aima de trop grand amour, et elle fut si méchante qu'elle le fit mourir par la plus grande déloyauté du monde. Tel fut le *guerredon* (récompense) de son loyal amour.

— Vraiment, Merlin, dit la damoiselle, Dyane occit son ami ?

— En vérité.

— Conte-moi donc comment cela avint, car je veux le savoir.

— Volontiers, dit Merlin.

Dyane régnait au temps de l'enchanteur Virgile, bien avant la venue de Jésus-Christ. Elle aimait sur toutes choses le séjour des bois, et après avoir chassé par toutes les forêts de France et de Bretagne, elle n'en trouva aucune qui lui plût autant que celle-ci. Elle se fit un manoir au haut de ce lac ; le jour elle allait chasser dans le bois, et la nuit elle revenait au lac. Or Faunus, le fils du roi du pays, la vit et l'aima à cause de sa beauté et de sa vaillance à la chasse. C'était un jeune damoiseau beau et bien éveillé. Il la pria tant quelle lui accorda son amour, mais en telle manière qu'il ne resterait pas avec son père et n'aurait nulle autre compagnie que la sienne. Il le lui promit. Et à cause de lui et parce que le lien lui plaisait, elle fit près du lac un superbe manoir ; et Faunus quitta pour elle père et amis.

Cela alla bien pendant deux ans. Mais Dyane s'énamoura d'un autre chevalier qu'elle avait trouvé en chassant. Il se nommait Félix et était de bas lignage, et par sa prouesse était devenu chevalier. Il savait que Faunus était ami de Dyane, et que si celui-ci le pouvait rencontrer, il lui ferait mauvais parti.

« — Vous m'aimez bien, lui dit Félix, mais je n'oserai jamais venir vers vous, car si Faunus le savait, il me ferait mourir, moi et toute ma parenté. Ou vous vous en délivrerez tout à fait, ou je ne viendrai point avec vous.

— Je ne le pourrais, dit-elle, car il m'aime de trop grand amour.

Mais Dyane elle-même aimait Félix de si grand amour qu'elle se serait fait mourir pour lui ; et la

pensée lui vint de faire mourir Faunus de quelque manière, par poison ou autrement. Cette tombe que vous voyez était remplie d'eau, et un enchanteur de ce pays nommé Demophon, avait donné à cette eau telle vertu qu'elle guérissait les blessures de ceux qui s'y plongeaient ; mais c'était par engin et pouvoir de *l'ennemi* (le démon). Il advint un jour que Faunus fut blessé par une bête sauvage. Ce qu'ayant appris, Dyane fit ôter l'eau de la tombe pour qu'il n'y pût trouver guérison. Faunus vint à la tombe et voyant que l'eau en avait été ôtée, il en fut bien dolent.

— Ne vous en affligez point, lui dit Dyane, je saurai bien vous guérir. Dépouillez-vous tout nu et couchez-vous dans la tombe ; nous mettrons la *lame* (couvercle) par-dessus et par le pertuis de celle-ci, je ferai tomber des herbes de si grande force, que vous serez guéri dès que vous aurez senti la chaleur. — Il la crut, ne pouvant supposer qu'elle voulait le trahir. Il se coucha donc nu dans la tombe et on mit par-dessus le couvercle, qui était si pesant qu'il lui était impossible de le soulever. Alors elle fit verser dans la tombe une grande quantité de plomb bouillant, et Faunus périt ainsi.

Dyane vint alors à Félix et lui dit :

— Je me suis débarrassée de celui que tant vous redoutiez.

Félix apprenant ce qu'elle avait fait :

— Certes, lui dit-il, chacun doit vous haïr ; et vous aimer, personne, et je ne le pourrais faire ; et la saisissant par les tresses, il lui trancha la tête et son corps

fut jeté dans le lac qu'elle aimait tant. C'est pourquoi ce lac est appelé Lac de Dyane.

— Voilà, dit Merlin, comment Dyane occit son ami et comment ce lac fut appelé Dyane.

— Certes, Merlin, dit la damoiselle, vous me l'avez bien conté. Mais que devinrent les maisons qu'elle avait faites ici ?

— Le père de Faunus les fit abattre.

— Il fit mal, répondit-elle, car elles étaient en lieu fort agréable ; et j'y veux avoir une demeure aussi riche que jamais fut faite, et où je resterai toute ma vie ; et je vous prie, Merlin, pour l'amour que vous avez pour moi, que vous vous y entremettiez.

— Je le ferai volontiers, dit-il.

Et il lui bâtit près du Lac de Dyane un magnifique manoir qui lui plaisait tant, qu'elle voulut y passer le reste de sa vie. Et elle invita ceux qui l'accompagnaient depuis la cour d'Artus à rester avec elle, car, dit-elle, je ne pourrais toujours être seule en cette forêt. Et ceux-ci y consentirent, ne voulant pas retourner à la cour du roi, son père, si elle était avec eux. — Et elle leur dit qu'elle était bien contente qu'ils restassent, et qu'elle avait or et argent que lui avait donné Merlin tant qu'ils en pourront dépenser.

Merlin, par son enchantement, rendit le château invisible à ceux du dehors ; on ne voyait que l'eau du lac. Et si quelqu'un de votre maison veut l'enseigner à tout autre, lui apprit-il, il tombera dans le lac et y périra.

— Pardieu, Merlin, dit la demoiselle, jamais on ne vit si bonne préservation.

c) En route pour secourir Arthus

Merlin restait nuit et jour avec la damoiselle, et, à cause de cette grande amour, il n'osait rien lui demander qui pût la courroucer. Il pensait toutefois qu'il pourrait lui arriver malheur s'il faisait quelque chose contre sa volonté, car il lui avait appris tant d'ingrormancie qu'à elle seule elle en savait plus que tout le monde, sauf Merlin. Mais il n'y avait rien qu'elle haït autant que lui, parce qu'elle savait où il désirait en venir avec elle. Et si elle eût osé s'en défaire par poison ou autrement, elle l'eût fait, mais elle craignait qu'il s'en aperçût. Et néanmoins, grâce à ce qu'il lui avait appris, elle le tenait déjà bien enchanté, et pouvait dire et faire tout ce qu'elle voulait sans qu'il en sût rien.

Un jour, Merlin découvre à la demoiselle que Artus a couru un grand danger, et que, sans le sénéchal Keu, il eût sans doute péri.

— Et que n'êtes-vous à sa cour pour lui porter aide en ses besoins, dit-elle ?

— Pour deux raisons : l'une est la grande amour que j'ai pour vous, l'autre, c'est que sitôt que je serai arrivé en Grande-Bretagne, on me fera mourir par poison ou autrement.

— Comment, dit-elle, ne pourrez-vous vous en garder ?

— Nenni, fait-il, car je suis si enchanté que je ne

sais qui me prépare cette mort, et que je ne saurais défaire ces enchantements sans perdre mon âme ; mais j'aime mieux que mon corps soit perdu plutôt que de perdre mon âme.

Ce qu'entendant, la demoiselle fut en grande joie, car elle ne désirait rien tant comme la mort de Merlin ; et celui-ci ne pouvait rien savoir de ce qu'elle faisait ou disait, à cause de la science d'ingromancie qu'il lui avait apprise.

Peu de temps après, Merlin avertit la demoiselle que Artus allait se trouver en grand péril de mort, car dans la guerre prochaine, il doit livrer combat corps à corps avec un chevalier muni de la meilleure épée qui soit. Mais Morgain, sa sœur, en qui il se fie, lui a soustrait sa vaillante épée Escalibor, et lui en a mis en place une contrefaite qui ne vaut rien.

— Partons à son secours sans tarder, dit la demoiselle, et s'il plaît à Dieu que nous arrivions avant la bataille, le roi Artus n'y perdra pas plus qu'une quenouille.

— Certes, Dame du Lac, il n'est rien que je fisse plus volontiers que d'aller en Grande-Bretagne, si je ne redoutais d'y mourir par trahison.

— N'ayez une telle crainte, dit-elle, je vous garderai comme moi-même, car il n'est homme au monde que j'aime plus que vous.

— Demoiselle, vous plaît-il que j'aille avec vous ?

— Oui vraiment, dit-elle, je vous en prie.

— J'irai donc puisqu'il vous plaît, mais je crois faire folie.

Le lendemain au petit jour ils partirent. Avec eux étaient quatre valets et deux chevaliers cousins de la demoiselle ; lesquels savaient qu'elle ne haïssait rien tant comme Merlin. Ils traversèrent la mer, arrivèrent en Grande-Bretagne et s'engagèrent dans la Forêt Périlleuse.

d) Deux harpistes enchanteurs

Ayant chevauché plus d'une journée, ils arrivèrent dans une grande plaine où il n'y avait d'autres arbres que deux ormes d'une merveilleuse grandeur. Ils étaient au milieu du chemin, et entre eux il y avait une croix, et autour de la croix il y avait bien cent tombes ou plus. Tout près de la croix étaient deux *chaières* (sièges) aussi somptueuses que si un empereur devait s'y asseoir et chacune était abritée contre la pluie par une arche d'ivoire. Dans chacun des sièges se tenait un homme avec une harpe d'or à la main, et dont il jouait quand plaisir lui faisait.

— Voyez-vous ces deux hommes qui sont assis en ces *chaières* et qui tiennent des harpes en leurs mains, dit Merlin à ses compagnons ?

— Sire, oui nous les voyons bien.

— Et savez-vous ce qu'ils font ?

— Nenni, sire, si vous ne nous le dites.

— Je vais vous le dire, fait-il ; jamais n'ouïtes si grande merveille. Sachez que les sons de ces harpes ont si grande force que ni hommes ni femmes ne peuvent les ouïr, sauf ceux qui en jouent, sans devenir enchantés, au point qu'ils perdent le pouvoir de

leurs membres, et tombent par terre comme morts, et y restent ainsi aussi longtemps que le veulent les harpeurs¹⁵⁰. Et par cet enchantement sont déjà beaucoup de malheurs arrivés. Quand un preudhomme passait par ici avec son amie ou son épouse, si elle était belle, les enchanteurs en jouant de la harpe le renversaient par terre et le tuaient. Voilà, longtemps que dure cette pratique, et maints preudhommes sont morts, et maintes demoiselles belles et bonnes ont été couvertes de honte. Mais si jamais j'ai su quelque chose en enchantements, ni preudhommes ni demoiselles n'auront plus à supporter de pareils méfaits.

Alors, pour ne point entendre le son des harpes, il se bouche les oreilles avec de la filasse. Il s'avance vers les harpeurs, mais leur enchantement ne peut rien contre lui, tandis que la demoiselle ni aucun de sa compagnie ne peuvent se maintenir en selle, et tombent tous à terre comme morts. En voyant la demoiselle en pâmoison, Merlin fut très courroucé et dit : Mon amie, je vous vengerai si bien qu'on en parlera longtemps, et désormais, ceux qui passeront par ici, s'ils étaient enchantés en arrivant, seront délivrés dès qu'ils toucheront l'un de ces arbres.

Alors il fait ses conjurations, et s'en vient vers les enchanteurs. À son approche ils perdent sens, mémoire et tout le pouvoir de leurs membres, si bien qu'un enfant eût pu les tuer ; ils restaient assis immo-

¹⁵⁰ Le Roman de Claris et Laris nous a présenté une histoire analogue, d'une foule nombreuse de gens restant comme pétrifiés en entendant les chants d'un enchanteur.

biles dans leurs *chaières*, et les harpes leur étaient tombées des mains.

— Ah ! gent mauvaise et damnable, dit-il, c'est faire œuvre charitable que de vous traiter ainsi, car assez avez causé de douleurs depuis que vous êtes venus en ce pays ; mais votre iniquité et votre félonie vont prendre fin.

Alors, il revient à ses compagnons et lève leur enchantement. À leur réveil, ils dirent qu'ils avaient éprouvé les plus grandes terreurs qu'un homme puisse supporter, car les ministres de l'enfer les avaient liés si étroitement qu'ils ne pouvaient bouger, et croyaient bien être morts en corps et en âme.

— N'en prenez plus souci, fait Merlin, ces deux félons ne m'échapperont pas, et désormais nul corps de chrétien ne sera tourmenté par eux.

Merlin fait ensuite creuser deux fosses au pied des deux ormes et dans chacune il dépose un des enchanteurs. Par-dessus il jeta une grande quantité de soufre, et il y mit le feu ; et les deux enchanteurs furent bientôt tués par la chaleur et la puanteur du soufre.

— Que pensez-vous de cette punition, demande Merlin à ceux qui l'accompagnaient ? Est-elle assez grande pour leurs forfaits ?

— C'est bien ainsi, dirent-ils, et aucun preudhomme ne manquera à vous louer, quand il la connaîtra. Car vous avez fait grande charité en libérant la route de ces deux ennemis, qui auraient commis de nouveaux crimes s'ils avaient continué de vivre.

— Je ne suis pas encore assez payé, dit Merlin, je

veux que longtemps après ma mort ceux qui viendront voient la punition que j'ai infligée.

Alors il prend plusieurs dalles qui recouvraient les tombes des preudhommes, et les place sur les fosses des enchanteurs.

— Sachez cette merveille, dit-il à ses compagnons, c'est que le feu qui est là dedans durera sans s'éteindre tant que régnera le roi Artus, et au jour où il trépassera, le feu s'éteindra, mais les corps n'auront point été consumés. Comme je sais que je dois bientôt mourir, je veux que cette merveille soit là pour témoigner, après ma mort, que je fus le plus habile nigromancien de tous ceux qui furent au royaume de Logres.

e) La Forêt Périlleuse

Après cette aventure la compagnie continue de chevaucher vers son but. Merlin était toujours épris de la demoiselle, et il avait grand désir de l'approcher en intimité. Il lui avait enseigné tant d'art qu'elle était presque aussi habile que lui. Elle savait son intention, et à cause de cela elle le haïssait à mort. Elle l'avait si bien troublé par ses enchantements qu'il ne savait rien de ce qu'elle faisait.

Elle apprit à un chevalier, son cousin, qui l'accompagnait, qu'elle le ferait mourir sitôt qu'elle en trouverait l'occasion. Je ne saurais avoir cœur de l'aimer, lui dit-elle, quand même il me ferait dame de toutes les richesses de la terre ; parce qu'étant fils de l'ennemi (*le démon*), il n'est pas comme un autre homme.

Ils chevauchèrent dans la Forêt Périlleuse, et la nuit

très obscure les saisit dans une vallée profonde, et éloignée de toute demeure, où il leur fallut s'arrêter.

— Damoiselle, dit Merlin, après souper, vous pourrais-je montrer, ci près entre les rochers, la plus jolie petite chambre que je sache ? Elle a été faite au ciseau ; les huis sont en fer et si solides que qui y serait renfermé, je crois que jamais n'en sortirait.

— Vous me faites entendre merveilles, reprit la demoiselle, en me disant que parmi ces rochers, il y a chambre belle et bien disposée. Je crois que jamais rien n'y demeura que diables et bêtes sauvages.

— Si vraiment, reprit Merlin, il n'y a pas encore cent ans qu'il y avait en ce pays un roi nommé Assen, moult preudhomme et bon chevalier, et avait un fils moult preux et moult vaillant chevalier, nommé Anasteu. Il aimait la fille d'un pauvre chevalier, de si grand amour, qu'homme mortel ne pourrait aimer femme davantage. Quand le roi Assen vit que son fils aimait si bassement et en si pauvre lieu, il l'en blâma moult et moult l'en châtia. Mais pour cela, celui-ci n'en aima pas moins la damoiselle et allait toujours avec elle. Quand le roi vit qu'il n'en ferait rien par ses paroles, il l'emmena çà et là, et lui dit :

— Si tu ne laisses aussitôt sa compagnie je te détruirai.

Et le fils lui dit :

— Je ne la laisserai point et je l'aimerai toute ma vie.

— Vraiment, dit le roi, sache donc que je t'en séparerai, car je la détruirai devant toi.

Quand le chevalier entendit cette parole, il fit éloigner et cacher la demoiselle, pour que son père ne la trouvât ; et il se mit à chercher un lieu inconnu, loin de toutes gens, inhabité, pour y emmener la damoiselle, et là ils passeraient ensemble le reste de leur vie.

Or il avait souvent chassé en cette forêt et il connaissait cette vallée ; il y vint cette fois amenant ceux de ses compagnons qu'il aimait le mieux, et ceux qui savaient faire chambres et maisons, et il fit creuser au ciseau, dans la roche vive, une chambre et une belle salle. Et quand il l'eut faite à sa guise, et si riche qu'à peine le pourrait-on croire si on ne le voyait, il alla trouver son amie là où il l'avait cachée ; il la conduisit ici et garnit la roche de tout ce qu'il croyait qui lui convint, et ils y restèrent toute leur vie en grand plaisir et joie. Ils moururent le même jour, et furent mis en terre ensemble dans la chambre même, et leurs corps y sont encore aujourd'hui, et ils ne pourrissent pas parce qu'ils ont été embaumés.

Quand la damoiselle entendit cette histoire, elle fut bien joyeuse, et elle forma dès lors le projet de mener Merlin en ce lieu, si elle peut, et elle pensa bien qu'elle en viendrait à bout par ses enchantements et la force de ses paroles. Et alors elle dit à Merlin :

— Certes, Merlin, ces deux amants dont vous venez de me parler s'aimaient bien loyalement, car ils abandonnèrent le monde entier pour mener ici leur fête et leur joie.

— Ainsi ai-je fait, dame, répondit Merlin, que j'ai abandonné pour votre compagnie le roi Artus et tous

les hauts barons du royaume de Logres, où j'étais seigneur.

— Je veux voir, dit Ninienne, cette chambre dont vous m'avez parlé et qui fut faite pour ces deux amants, et nous y reposerons cette nuit, car j'aime ce lieu pour le loyal amour qu'ils y maintinrent.

Merlin fut bien joyeux ; il fit prendre des torches à deux valets et ils s'engagèrent dans un petit sentier. Ils ne marchèrent pas longtemps sans se trouver devant un grand rocher ; ils vivent un huis de fer assez étroit. Merlin ouvre, il entre et les autres après. Et quand ils sont dedans, ils trouvent une chambre toute peinte en or et fort richement ornée, comme si les meilleurs ouvriers du monde s'y fussent appliqués pendant vingt ans.

— Certes, dit la demoiselle, voici un lieu riche et beau, et il est bien visible qu'il fut accommodé pour mener plaisir et gâté.

— Ce n'est pas la chambre où ils couchaient, dit Merlin, c'est ici qu'ils mangeaient ; je vais vous montrer où ils couchaient.

Alors il s'avance un peu, il trouve un huis de fer, il l'ouvre entre et fait venir la chandelle. Voilà, dit-il, la chambre aux deux amants, et le lieu où sont leurs corps. Et après avoir bien regardé la chambre et les ouvrages qui y étaient, tous dirent que jamais sous le ciel il n'y eut aussi belle maison que celle-ci.

— Certes, dit Merlin, elle est belle, et ceux-là furent beaux qui la firent faire ainsi.

Et alors il montra à la demoiselle une tombe bien belle et bien riche qui était au bout de la chambre. Elle

était recouverte d'une étoffe de soie vermeille, avec des figures de bêtes en broderies d'or très soignées.

— Demoiselle, dit Merlin, sous cette lame sont les corps des deux amants.

Elle soulève alors le drap, et voit la lame qui était sur la tombe, et elle reconnut qu'elle était de marbre vermeil.

— Certes, Merlin, dit la damoiselle, ce lien est vraiment beau et riche, et semble bien qu'il fut établi et arrangé pour personnes gaies et jolies, et pour y mener jeux, fêtes et plaisirs.

— C'est vrai, dit Merlin, et si vous saviez quelle peine et quelle étude il a coûté, vous seriez émerveillée.

— Et cette lame, pourrait-elle être levée par main d'homme, dit la demoiselle ?

— Nenni, dit Merlin, mais je la lèverais bien. Je ne vous engagerai pas à voir les corps, car aucun corps qui est resté longtemps en terre, comme ceux-ci ont été, ne serait bel à voir, mais laid et horrible.

— Je veux, cependant qu'elle soit levée, dit la demoiselle.

— Volontiers, fait-il.

Il la prend aussitôt par le gros bout et la lève *contremont*. Et elle était si pesante que dix hommes en auraient eu assez à bouger, et il la coucha à terre auprès du cercueil. C'est pourquoi on doit croire que dans cette circonstance sa science lui valut plus que sa force ; et en vérité, c'est ainsi qu'il faisait chaque chose.

Et la damoiselle regarda et vit que les deux corps

étaient ensevelis dans un blanc samit¹⁵¹ ; elle ne put voir ni les membres ni les figures, mais seulement les corps tels qu'ils étaient ensevelis. Et quand elle vit qu'elle n'en verrait pas davantage, elle dit à Merlin :

— Merlin, vous m'avez tant conté de ces gens, que si j'étais Dieu une heure de jour, je vous assure que je mettrais leurs âmes ensemble dans la joie, et que toujours elle leur durerait. Et j'ai tant de plaisir à me souvenir de leurs œuvres et de leur vie, que pour l'amour d'eux, je ne m'en irai point d'ici cette nuit.

— J'y resterai avec vous, dit Merlin, pour vous faire compagnie.

f) Entombement de Merlin

La Dame commanda qu'on préparât deux lits, un pour elle et l'autre pour Merlin, et ils se couchèrent. Dès que Merlin fut couché, il s'endormit, car il était déjà tout enchanté. Et la damoiselle se lève, vient où il dormait, et se met à l'enchanter plus qu'il n'était déjà ; et quand elle l'eut ainsi transformé qu'il ne pouvait ni sentir, ni remuer, elle appelle ses gens et les amène devant le lit de Merlin, et se met à le tourner dessus, dessous, devant, derrière comme une motte de terre.

Alors elle dit :

— Voyez, seigneurs, est-il bien enchanté celui qui, avait sentiment d'enchanter les autres !

— Et ils se signèrent de la merveille.

¹⁵¹ Étoffe de soie.

— Or, dites-moi, ajouta-t-elle, ce qu'on en doit faire ? Il vint à moi, non point pour me faire honneur, mais pour m'avilir et me couvrir de honte. Mieux j'aimerais qu'il fût pendu, plutôt que d'être lésée par lui en telle manière, car il est fils de dyable et de l'ennemi, et fils de dyable ne pourrai-je aimer pour rien au monde. C'est pourquoi, je veux prendre conseil comment je me délivrerai de lui ; car si je ne m'en délivre maintenant pour toujours, je ne rencontrerai jamais aussi bonne occasion comme celle-ci.

— Dame, dit un valet, je vais l'occire s'il vous convient.

— Je ne pourrais avoir le cœur de le voir occire, fait-elle, et que Dieu jamais ne m'ait, s'il tombe mort devant moi mais je m'en vengerai mieux que tu viens de dire.

Et elle le fit jeter dans la fosse où gisaient les deux amants. Ensuite elle fait mettre la lame par-dessus, et elle opère ses conjurations, et elle scelle la lame au cercueil par conjurations et paroles magiques, pour que nul ensuite ne pût la soulever, ni voir Merlin mort ou vif. Et il en fut ainsi jusqu'au jour où elle y vint elle-même, par la prière de Tristram.

Et depuis, nul n'entendit Merlin parler que Baudemagus, qui vint quatre jours après qu'il avait été mis dans la tombe. À ce moment il vivait encore, et parla à Baudemagus pendant que celui-ci s'efforçait de lever la lame, car il voulait savoir quel était celui qui se plaignait si durement dans cette tombe.

— Baudemagus, lui dit Merlin, ne te fatigue pas à lever cette lame, nulle force et nul engin n'y auraient

puissance, car je suis si fortement enserré par paroles et par conjurements, que nul ne me pourrait ôter d'ici, sauf celle même qui m'y a mis.

Cette aventure est racontée dans le livre du *Brait*, et le *Brait* est le dernier gémissement que poussa Merlin, en la tombe où il était, à cause du grand chagrin qu'il eut quand il s'aperçût qu'il était livré à mort par artifice de femme, et que science de femme avait vaincu la sienne. Et de ce gémissement le bruit fut entendu par tout le royaume de Logres, et il en advint moult merveilles.

Quand la damoiselle eut mis Merlin dans la fosse, elle ferma l'huis de la chambre, mais ne fit point d'enchantements ; et elle se reposa dans la première chambre, et au matin elle continua sa route vers le roi Artus.

Elle arrive au champ où le roi livrait combat. C'était pour secourir Artus qu'elle était partie de son château avec Merlin. Artus en ce moment luttait avec grand désavantage contre un chevalier de sa cour nommé Accalon, l'amant de Morgain, sœur du roi. Mais couverts de leur armure qui leur cachait le visage, les deux combattants ne se reconnaissaient pas. Morgain, qui haïssait son frère et désirait sa mort, lui avait soustrait sa bonne épée Escalibor, pour la remettre à Accalon, tandis que Artus se trouvait muni d'une épée semblable en apparence, mais frauduleuse et sans valeur, et qui se brisa sur le heaume d'Accalon. Artus est blessé, renversé. Accalon lève son épée pour lui trancher la tête. Heureusement pour celui-ci, la Dame du Lac intervient juste à temps ; elle jette sur

Accalon un enchantement qui anéantit toute force en son bras, Escalibor lui tombe des mains. Artus se hâte de s'en saisir, et il reconnaît sa bonne lame. Une des vertus d'Escalibor était d'empêcher que qui la tenait perdît du sang par ses blessures. Celles d'Accalon se mirent à saigner abondamment et ses forces s'en allaient. Artus lui crie de s'avouer vaincu et lui demande son nom. L'autre refuse de se rendre. Je suis Accalon, ajoute-t-il, un chevalier de la cour d'Artus ; et c'est Morgain, la sœur du roi, qui m'a livré son épée, espérant que, privé d'Escalibor, il trouverait la mort en quelque rencontre ; car elle le hait de haine mortelle.

Artus reste eshabi de l'aventure et apprend au chevalier qu'il est le roi Artus lui-même. Accalon, s'il eût connu le roi, ne l'eût jamais combattu ; il regrette son erreur, et après avoir demandé pardon, ne tarde pas à mourir de ses blessures. Le roi se promet bien de tirer bonne vengeance de la déloyale Morgain, sa sœur, qui le poursuit de sa haine, bien que pourtant il ne l'ait jamais desservie.

Plus loin, dans une autre circonstance, la Demoiselle du Lac apparaît une dernière fois pour déjouer une nouvelle trahison que Morgain a préparée contre Artus ; mais de Merlin il n'est plus mention dans le reste du livre.

APPENDICE AU CHAPITRE V

A. — Morgain

Morgain, au physique comme au moral, est mal famée dans le livre des *Prophéties*, ainsi qu'on a pu le voir. Fille de Gorloës, duc de Tintagel, et de Ygerne qui devint plus tard femme du roi Uter, et mère d'Artus ; ou peut-être fille de Hoël qui aurait été un second mari de Ygerne¹⁵², car toute cette parenté est assez confuse, elle surpassait en beauté toutes les dames de la cour ; et elle en demeura la plus belle jusqu'au temps où elle se mit à apprendre les enchantements et les arts magiques. Mais quand elle se fut livrée au diable et à la luxure, elle perdit toute sa beauté et devint laide ; et depuis personne ne se rencontra qui la tînt pour belle à moins qu'il fût enchanté¹⁵³.

Merlin lui-même, que la Dame du Lac accuse çà et là dans le livre des *Prophéties* d'être bien avec Morgain, l'accable de médisances. Je veux que tu saches, dit à Méliadus l'esprit de Merlin enserré dans la tombe, que ton frère Tristan sera occis par le conseil de la plus déloyale, la plus luxurieuse et la plus laide femme qui jamais soit entrée en la forêt de Darvantes. Cette méchante femme fit tuer le bon roi d'Écosse Arcemans ; et elle causera bien d'autres malheurs au siècle. Sache encore que jamais la Dame du Lac n'eût

¹⁵² Voyez t. I, p. 108 et 207, chap. V et IX.

¹⁵³ *Merlin Huth.*, (G. Paris et Jacob Ulrich), t. I, p. 166.

songé à m'enserrer ici dedans sinon dans la crainte de cette femme¹⁵⁴... »

Cette femme dont il s'agit ici c'est Morgain.

B. — L'œuvre du Roman de Merlin

Au point de vue de l'Histoire littéraire, ce qui se rapporte au *Roman de Merlin*, cette œuvre célèbre qui tient à bon droit la place d'honneur dans la romance Arthurienne, est une question fort compliquée et fort obscure. M. Gaston Paris est cependant parvenu à la débrouiller et à y mettre la lumière. En nous restreignant à ce qui concerne notre sujet, voici ce qui me semble résulter de son travail.

Au commencement du treizième siècle, un chevalier nommé Robert de Borron, qui était poète en même temps que chevalier, composa sur la légende mystique du Saint-Graal une suite de trois poèmes. Le premier, *Joseph d'Arimathie*, fait connaître ce que c'est que le Saint-Graal, ce vase précieux dans lequel fut recueilli le sang qui coula de la blessure de Jésus-Christ en Croix, et comment il fut apporté en Occident. — *Perceval*, le troisième poème, et le couronnement de la trilogie, raconte comment le Saint-Graal fut découvert et conquis par le chevalier vierge Perceval le Gallois. — Et quant au deuxième, Merlin, qu'il nous suffise de dire pour le moment qu'il sert d'intermédiaire au premier et au troisième. — Il est probable qu'un autre poème s'intercalait au Merlin et an

¹⁵⁴ *Prophéties de Merlin*. édit. trepperel, f. 17, v°.

Perceval, mais de ce quatrième il n'a rien été retrouvé jusqu'à présent.

Ces poèmes furent mis en prose, et c'est sous cette forme que ces histoires sont principalement connues ; les deux premiers, c'est-à-dire le Roman de Joseph d'Arimathie et le Roman de Merlin ne cessèrent point d'être attribués à Robert de Borron.

Après Robert de Borron, d'autres auteurs travaillèrent sur les mêmes données. Le Joseph d'Arimathie, notamment, subit de nombreux changements. Le Perceval fut remplacé par d'autres compositions, lesquelles se confondaient avec une œuvre nouvelle, postérieure à Robert de Borron : le Roman de Lancelot.

Quant au Merlin, il fut conservé tel. Or, il faut savoir, et c'est une remarque capitale due à M. P. Paris, que dans le livre appelé le *Roman de Merlin*, l'histoire de Merlin par Robert de Borron s'arrête après le couronnement d'Arthur.

Mais si le Merlin de Robert de Borron s'accordait et introduisait à son Perceval, il n'en était plus de même par rapport au Lancelot qui s'était substitué au Perceval. Il y avait donc une liaison à établir, une lacune à remplir entre le Merlin et le Lancelot.

Or c'est ce que firent, mais en des formes diverses, les continuateurs de Robert de Borron ; et leurs adjonctions se soudèrent à l'œuvre primitive comme étant de Robert de Borron lui-même.

Autre remarque. Le Perceval de Robert de Borron prolongeait l'existence de Merlin au-delà de la mort d'Artus. Robert de Borron n'avait donc point à nous

apprendre avant cette époque quelle avait été la fin de Merlin. Il n'en était plus ainsi pour les continuateurs du Merlin. En effet, avant de nous introduire au Lancelot qui ne faisait plus intervenir Merlin, ils avaient à nous apprendre comment et pourquoi il avait disparu de la scène, et ce qu'il était devenu. Ils n'y manquèrent pas, et ils le firent par deux moyens qu'on peut dire opposés, à certain égard.

En effet, les uns, heureusement inspirés, imaginèrent d'en faire le prisonnier d'amour de sa mie Viviane, qui le retient à jamais enchanté sous le buisson d'aubépine en Brocéliande. Sous cet abri leur félicité est complète, rien ne viendra l'altérer.

Mais d'autres, pour qui le lugubre, le macabre semblent avoir des charmes, inventèrent un autre dénouement. Ils nous présentèrent Merlin comme la victime de la Dame du Lac, qui l'enferma vivant dans un tombeau d'où nul désormais ne pourra le faire sortir. D'une façon comme de l'autre, heureux ou désespéré, Merlin disparaissait de la scène : le but était atteint.

C'est l'auteur du *Roman de Lancelot* qui le premier conçut la déplorable idée de pervertir le sympathique caractère de la Dame du Lac, en la faisant tomber dans le rôle odieux qu'elle joue contre Merlin. Au début même de son œuvre, il nous apprend que, par la perfidie de la Dame du Lac, Merlin fut enfermé vivant dans un tombeau au milieu de la forêt de Darvantes. Mais cette méchanceté, dont il charge la Dame du Lac, est en contradiction avec le caractère de débonnairerie qu'on lui attribuait dans le principe. En effet,

« dans les récits les plus anciens de Lancelot, la Dame du Lac est une véritable fée, ce qui est conforme à la tradition originale. L'auteur du *Lancelot* rabaisse les fées au rang des simples mortelles instruites dans les arts magiques¹⁵⁵.

Heureusement, cette noire conception n'est pas celle qui a prévalu, et avec juste raison on lui a préféré le dénouement si suave de l'enchantement en Brocéliande ; et il s'est trouvé tout naturellement adjoind au fragment primitif du *Merlin* de Robert de Borron pour le compléter, et par lui s'est faite la transition du *Merlin au Lancelot*.

C'est cet ensemble du *Merlin* formé par le fragment primitif dû à Robert de Borron, et par cette partie surajoutée par le continuateur de l'œuvre, lesquels, dans la plupart des reproductions, s'enchaînent l'un à l'autre sans aucune trace de distinction, que M. G. Paris, usant d'une expression adaptée d'ordinaire à la collection des livres bibliques, appelle la *Vulgate de Merlin*, et qu'on pourrait appeler tout simplement la *Tradition Merlinique*.

MM. Gaston Paris et Jacob Ulrich ont publié, il y a quelques années (1886), un manuscrit de *Merlin* appartenant actuellement à un Anglais, M. Henry Huth, qui l'acheta 6 250 francs à un libraire de Paris, et qui, antérieurement, avait été la propriété du savant du Cange, puis du conte de Corbière, ministre sous Charles X. Ce *Roman de Merlin* contient une suite au *Merlin* de Robert de Borron, différente de celle adoptée par la tradition Merlinique, quoique elle

¹⁵⁵ G. Paris, *Le Roman de Merlin*. Introduction, p. XLVI.

ait été faite, comme celle du récit traditionnel, pour relier le *Merlin* de Robert de Borron au *Lancelot*.

L'auteur de ce *Merlin*, qu'on peut appeler le *Merlin Huth*, pour le distinguer du Merlin traditionnel, non seulement adopte la donnée déjà passablement sombre du Lancelot, mais il la développe longuement, et réussit à faire de Ninienne une femme éminemment méchante, plus perverse encore, s'il est possible, que cette Dame du Lac dont le livre des *Prophéties* de Merlin nous a raconté les traîtres agissements. Celle-ci, du moins, après l'enserrement du devin, témoigne une certaine repentance de son méfait. Mais la Nivienne du *Merlin Huth* s'irrite sans raison contre le devin, elle couve des soupçons, prétexte des craintes non fondées, et devient de plus en plus haineuse sous une apparente amitié. Elle veut que Merlin l'instruise dans la science d'ingromancie, et celui-ci lui livre ses secrets ; elle s'en sert pour le perdre. Et elle ne réussit que trop bien à l'enfermer pour toujours dans un tombeau caché dans la profondeur d'une forêt, et dans lequel on ne sait trop s'il meurt ou s'il continue de vivre. Mais elle, elle s'en va froidement, et se glorifie de son abominable et injuste vengeance.

Cette lugubre conception n'est point sans avoir laissé des traces dans les histoires ; il se transmet encore une tradition, confuse sans doute, mais alarmante sur le sort du prophète. Si la plupart se plaisent à faire allusion aux doux mystères du buisson d'aubépine, quelques-uns vous apportent la nouvelle que, certain soir, égarés parmi les profondeurs les plus dévotées de Bréchéliant, près du vieux dolmen caché sous la brousse épaisse, des cavernes souterraines

retentissaient sous leurs pas, et que ils ont entendu les sons étouffés de la voix de Merlin gémissant sous son tombeau.

Il y aurait, je crois, plus d'une critique à faire sur ce dénouement de l'histoire de Merlin. Je me borne à une simple remarque. Nivienne, après son forfait, arrive fort à propos au secours d'Artus, puisque grâce à son intervention le combat qu'il livre au chevalier Accalon ne lui sera pas fatal. Au contraire, c'est même Accalon qui périra. Plus tard, elle saura encore préserver Artus des dangers que Morgain dans sa haine contre son frère ne cesse de préparer à celui-ci. Néanmoins, les services qu'il reçoit de Nivienne ne lui feront point oublier, j'imagine, ceux que Merlin lui a rendus. Il faudra bien qu'il sache un jour pourquoi Nivienne n'a pas ramené avec elle le devin qui, pour la suivre, avait quitté la cour ; il faudra qu'il sache ce qu'il est devenu. Et quand le roi connaîtra l'abominable perfidie de la Demoiselle du Lac, quelle sera sa colère contre elle, lui pardonnera-t-il la perte de son conseiller Merlin, dont la sagesse et la prescience lui furent d'un si précieux secours, et lui ont valu tant de succès ? Il y a là une situation compliquée, qui aurait dû être résolue, ce que l'auteur n'a pas même essayé de faire.

On conviendra sans trop de difficulté que la Ninienne du *Merlin Huth* et la Dame du Lac du livre des *Prophéties* sont, l'une et l'autre, des créatures bien méchantes envers Merlin. Toutes deux veulent s'en débarrasser et le diable leur suggère une idée vraiment satanique : celle d'enfermer le devin tout vivant dans une tombe ; et elles réussissent dans leur

affreux projet. Mais trahison pour trahison, perfidie pour perfidie, hypocrisie pour hypocrisie, la Dame du Lac procède avec des formes aimables. Elle simule amitié, dévouement, c'est pourquoi elle veut être unie à jamais avec son ami dans le même tombeau. Essayons si nous y serons à l'aise, dit-elle à Merlin. — Essayons, lui répond-il. Et il y entre le premier tout joyeux... Avec la connaissance qu'il avait des femmes, il eût bien fait d'être moins confiant.

Quant à Ninienne, dans sa froide vengeance elle excite un sentiment de dégoût et d'horreur. Ne dirait-on pas un malfaiteur expert dans la pratique du crime, qui, lâchement, enivre sa confiante victime par des breuvages assoupissants, et qui profite de sa léthargie pour le voler et le tuer tout à son aise.

CHAPITRE VI : LES PROPHÉTIES DE MERLIN

I — Les prophéties de Merlin. Foi générale en leur véracité

Nous avons si souvent mentionné Merlin le Prophète et les Prophéties de Merlin, qu'il n'est pas hors de propos de donner quelques explications à ce sujet.

Le barde Merlin, dans sa haine bien légitime contre les Saxons, avait soutenu le courage des Bretons par l'espoir d'une revanche ; et bien que le résultat de la lutte ait été l'asservissement définitif des indigènes, il annonçait qu'un jour l'envahisseur serait expulsé, et que l'île redeviendrait comme autrefois la terre des seuls Bretons. La tradition se transmettait ces consolantes prophéties, et quelques-uns des chants du barde furent conservés par l'écriture.

La victoire de Guillaume le Conquérant en 1066, et la conquête de l'île qu'il fit sur les rois saxons sembla bien être l'accomplissement des prédictions de Merlin ; les Bretons purent croire un instant que l'heure de la délivrance était enfin arrivée. Mais il leur fallut bientôt reconnaître que rien n'était changé à leur mauvais sort, et que les nouveaux occupants ne cédaient point aux anciens maîtres en férocité. Les temps prédits n'étaient donc point encore venus. Merlin, infallible devin, avait vu par-delà le règne des Saxons ; ses paroles pronostiquaient contre les Normands eux-mêmes.

On finit d'ordinaire par accepter comme certain ce qui fait l'objet de nos constants désirs, et dont on nous assure à maintes reprises, à tort ou à raison, la prochaine réalisation. Telle était la disposition d'esprit des Bretons. Dans leur impatience du joug étranger, ils avaient foi entière dans la véracité des promesses de Merlin, dont leurs bardes les entretenaient sans cesse.

Ces prophéties n'intéressaient pas moins les Normands que les Bretons eux-mêmes, car la vulgaire prudence veut que l'on examine ce qui semble nous menacer, lors même que nous nous croyons en sûreté. D'ailleurs, il ne déplaisait pas aux conquérants normands d'apparaître dans l'île comme chargés par les décrets du Tout-Puissant d'accomplir les prédictions de Merlin, de mettre fin au règne des Saxons et de châtier leur barbarie. C'est pourquoi, cédant à la sollicitation d'un grand nombre de ses contemporains, et surtout à celle de l'évêque de Lincoln, Alexandre, l'un des personnages les plus importants du royaume, homme aussi distingué par son extrême piété que par sa prudence consommée (voir *Summæ religionis et prudentiæ*, Lib. VII, cap. I), Geoffroy de Monmouth entreprit de recueillir ce que l'on disait être les prophéties de Merlin, et de les traduire du breton en latin. Puis, ce travail achevé, il le dédia à l'évêque Alexandre, et plus tard il l'intercala dans son *Historia Regum Britanniae*, qu'il composa vers le milieu du XII^e siècle (1136, G. Paris), dont elles forment le septième livre.

Ainsi translatées en langage usuel, elles se répandirent sans tarder, dès le XII^e siècle, non seulement

dans toute l'île, mais aussi dans les pays voisins, en France, en Allemagne, Italie, Espagne, etc. Leur autorité ne fit que s'accroître, et elle ne le cédait guère à celle des prophéties bibliques. On tentait d'en expliquer les difficultés, on élucidait les points obscurs. Les esprits les plus éminents, les hommes les plus éclairés et les plus renommés pour leur piété et leurs vertus, convaincus de leur véracité, les méditaient pour en découvrir la signification cachée. On en voyait l'accomplissement dans les temps présents.

Sigebert, abbé de Gemblours, mort en 1112, après avoir rapporté quelques-unes des prophéties de Merlin concernant Vortigern, Uter Pendragon, Artur, continue ainsi : « Il dénonça que l'archevêché de Londres serait transporté à Dorobrine qui est appelée Cantorbéry ; et que le benoist Samson, archevêque de Eborac (York), s'en irait avec sept évêques en la région de Marcane qui est maintenant dicte la Petite-Bretagne¹⁵⁶ et si prophétisa qu'Angleterre seroit soubmise sous la seigneurie des Normans. Merlin a révélé bien des choses obscures, il en a prédit beaucoup à venir, dont quelques-unes sont à peine intelligibles jusqu'à ce qu'elles commencent à apparaître : car l'esprit de Dieu dist ses mystères par qui il lui plaît, comme par la Sibylle, par Balaam et autres semblables¹⁵⁷. »

¹⁵⁶ Delebitur iterum religion et transmutatio primarum sedium erit. Dignitas Londoniae adornabit Doroberniam : et pastor Eboracensis septimus in Armorico regno frequentabitur (Lib. VII, cap. III. San Marte, p. 93).

¹⁵⁷ Vincent de Beauvais, *Miroir historial*, 3^e partie, livre 21, chap. 30 : D'aucunes adventures de celluy temps, et de Merlin

On le voit par ces lignes, ni Sigebert, ni Vincent de Beauvais, qui le répète, n'ont pas la moindre idée de mettre en doute l'inspiration divine de Merlin et le caractère véridique de ses prophéties.

Parmi d'autres personnages graves qui ont accepté comme paroles de vérité les prophéties de Merlin je me bornerai à citer Suger, abbé de Saint-Denis, régent du royaume pendant l'absence du roi Louis VII parti pour la deuxième croisade (1147)¹⁵⁸.

Ces prophéties sont rédigées en un langage vague ; les termes sont obscurs, le style symbolique et figuré ; de sorte que chacune est susceptible de diverses interprétations suivant l'occasion et l'imagination de celui qui les commente. Notons que beaucoup des prétendues prédictions de notre devin ne visent que des contingents vulgaires, lesquels se produisent fréquemment dans l'évolution des nations, dans la vie des rois et celle du peuple. Et puis, comme le soi-disant illuminé de la seconde vue s'est abstenu par prudence de donner indications de lieux, et de pronostiquer ou l'heure, ou le jour, ou le mois, ou l'année, ou même le siècle où doit s'accomplir la prophétie, les croyants, toujours confiants en l'inspiration du prophète, ne perdaient point espérance, et il restait bonne marge aux commentateurs pour chercher le point conforme à la vaticination. Avec un peu de perspicacité ils finiront bien par rencontrer ici ou là, chez celui-ci ou chez celui-là, dans un temps ou

et de sa prophétie.

¹⁵⁸ Voir duchesne, *Historiae Francorum Scriptores*, t. IV, p. 295. Liber de Vita Ludovici Grossi regis.

dans un autre quelque événement petit ou gros, pour s'adapter plus ou moins justement à la prédiction. J'en citerai quelques exemples à propos du commentaire d'Alain de Lille.

À son début le livre des Prophéties nous reporte à la fameuse scène des devins, lorsque le roi Vortigern assis au bord de l'étang épuisé, considère le combat du dragon rouge contre le dragon blanc, qui tous les deux étaient sortis de sous des pierres au fond de l'étang, comme l'avait annoncé Merlin.

Stupéfait de la merveille et plein d'angoisse sur le sort qui lui doit survenir, Vortigern interroge Merlin pour savoir la signification du combat des deux dragons.

Alors Merlin éclate en sanglots, et voilà qu'il est saisi par l'esprit de divination, et sa bouche, après quelques apophtegmes dont l'interprétation s'offrait d'elle-même aux contemporains de Geoffroy, même aux moins clairvoyants, émet une interminable suite d'incohérences apocalyptiques au grand ébahissement de toute l'assistance.

« Malheur au dragon rouge, s'écrie-t-il, car son extermination approche : ses cavernes seront occupées par le dragon blanc, qui signifie les Saxons que tu as appelés. Le dragon rouge, lui, désigne la nation bretonne, qui sera opprimée par le dragon blanc. C'est pourquoi ses montagnes seront converties en vallées, et les fleuves des vallées couleront du sang. Le culte de la religion sera anéanti, et les églises tomberont en ruines. À la fin l'opprimée aura le dessus, et résistera à la violence des étrangers. Le sanglier de Cornouailles,

en effet, lui prêtera son secours, et foulera les oppresseurs sous ses pieds. Les îles de l'Océan seront soumises à sa puissance, et il possédera les montagnes gauloises¹⁵⁹.

J'ouvre maintenant le livre au hasard, et s'offre à moi la fin du chapitre III qui dit des choses passablement obscures.

« Reviendra de nouveau la famine ; reviendra la mortalité, et de la désolation des villes les citoyens seront affligés. Surviendra le sanglier du commerce, par qui les troupeaux dispersés seront ramenés aux pâturages perdus. Sa poitrine sera nourriture pour les indigents, et sa langue apaisera ceux qui auront soif. De sa bouche sortiront des fleuves qui arroseront les gorges asséchées des hommes. Ensuite, sur la tour de Londres poussera un arbre n'ayant que trois branches, dont le feuillage très étendu ombragera toute la surface de l'île. Contre lui surviendra Boréas, et de son âpre souffle il lui arrachera sa troisième branche : mais les deux restants occuperont la place de la branche séparée, jusqu'à ce que l'une des deux anéantisse l'autre par l'abondance de ses feuilles ; et ensuite elle prendra la place des deux autres, et elle supportera les oiseaux des régions étrangères. Il passera pour nuisible aux volatiles du pays, car la crainte de son ombre leur fera perdre leur libre vol. Succédera l'âne d'iniquité, rapide vers les fabricants d'or, mais tardif pour la rapacité des loups. En ces jours-là les chênes brûleront par les forêts, et les rameaux des tilleuls pousseront des glands. La mer de Saverne pren-

¹⁵⁹ G. de Monmouth, *Hist. Reg. Brit.*, liber VII, cap. 3.

dra son cours par sept embouchures, et le fleuve Osc bouillonnera pendant sept mois. Les poissons mourront par sa chaleur, et il en naîtra des serpents. Les thermes de Badon deviendront froids, et leurs eaux jusqu'alors salutaires donneront la mort : Londres pleurera vingt mille morts, et le fleuve de la Tamise sera changé en sang. Les encapuchonnés seront provoqués au mariage, et leur clameur s'entendra aux montagnes des Alpes¹⁶⁰. »

Ce tissu de singularités, dans l'obscurité desquelles Geoffroy de Monmouth cache des événements passés qui lui sont connus, sans doute, se poursuit ainsi sur huit pages. Enfin, après avoir prédit nombre de choses concernant la terre de Bretagne, le devin s'élève par-delà les nues jusqu'aux régions des astres, et il termine ses prophéties par l'annonce des signes qui apparaîtront dans le ciel : on verra les planètes dévier de leur cours régulier, et les constellations du zodiaque seront en révolution. « La queue du Scorpion engendrera des éclairs, et le Cancer entrera en conflit avec le Soleil. La Vierge montera sur le dos du Sagittaire, et obscurcira les fleurs virginales ; le char de la Lune troublera le Zodiaque ; les Pléiades se répandront en larmes ; les vents lutteront entre eux avec violence, et ils mugiront parmi les astres. »

II — Commentées par Alain de Lille

Parmi les commentateurs les plus convaincus des

¹⁶⁰ G. de Monmouth, *Hist. Reg. Britan.*, lib. VII, cap. III. San Marte, p. 96.

Prophéties de Merlin, nous citerons Jean de Cornouailles, *Johannes Cornubiensis*, célèbre théologien de la fin du douzième siècle, et disciple en l'Université de Paris de Pierre Lombard¹⁶¹ ; il commence par mettre en vers latins les Prophéties de Merlin qu'il trouva écrites en langue bretonne, estimant que la prose n'était par une forme digne pour de telles inspirations ; et il les accompagna d'un commentaire.

Nous citerons surtout le fameux Alain de Lille, *Alanus de Insulis*, théologien de l'Université de Paris et frère lai de Cîteaux, à qui l'étendue de son savoir fit donner le nom de Docteur universel. Il mourut en 1203, à l'âge de quatre-vingt-huit ans.

Le livre du Docteur universel, même après sept siècles, n'est pas dénué d'intérêt¹⁶². Dans une préface qui comprend six pages, l'auteur commence par exposer les raisons pour lesquelles il a entrepris son ouvrage.

« À la vue des événements extraordinaires qui se passaient en son temps en Angleterre, tout le monde s'entretenait des prophéties de Merlin, qui paraissaient bien avoir leur accomplissement, mais peu de personnes connaissaient assez l'histoire pour en faire l'application aux événements. Quant à lui, il se croit assez versé dans l'histoire des Bretons, des Normands, des Français, pour donner de ces prophéties

¹⁶¹ Voir *Hist. littér. de la Fr.*, t. XIV, p. 194, XII^e siècle, quelques pages sur Jean de Cornouailles.

¹⁶² Voir Appendice A, le titre du livre.

des explications satisfaisantes, au moins jusqu'à son temps, qui était le règne de Henri II¹⁶³. »

Il examine ensuite diverses questions au sujet de la personne de Merlin lui-même. *Quæritur a multis de isto Merlino*, dit-il, *utrum christianus fuerit an gentilis, et quonam spiritu prophetavit, pythonico an divino*. — Beaucoup se demandent si Merlin était chrétien ou gentil, et s'il a prophétisé avec l'inspiration du démon ou de Dieu.

Quant au premier point, il est bien certain, dit-il, que Merlin était chrétien, puisqu'il était né en Bretagne, et que depuis plus de deux cents ans avant sa naissance, la Bretagne entière avait été tirée de l'erreur et convertie au culte du seul vrai Dieu, par le roi Lucius et les missionnaires du pape Éleuthère, qui la renouvelèrent par le baptême.

Maintenant, de qui était-il inspiré ? Et il répond que Dieu seul le sait, Dieu, le suprême des Esprits, qui, dans tous les temps, en toute race et en toute nation, a prophétisé ce qu'il a voulu et par qui il a voulu, ou bien a fait prédire l'avenir, ou bien a permis qu'il le fût.

Job, dit-il, ne fut ni chrétien ni juif, mais fut certainement gentil, et cependant je ne trouve aucun prophète qui, touchant la résurrection du Christ et touchant la nôtre au dernier jour du monde, ait prophétisé plus clairement et plus fidèlement.

Plusieurs parmi les gentils furent devins, hommes

¹⁶³ Dom Brial, *Hist. litt. de la Fr.*, t. XVI (XIII^e siècle), MDCC-CXXIV, p. 417-418).

et femmes, comme Cassandre et Chrysis, ainsi que leurs écrits le rapportent. Que dirai-je de Balaam et de ses oracles qu'il n'a point répugné à Moïse d'intercaler dans la sainte loi, ni aux maîtres dans l'Église d'expliquer dans de volumineux ouvrages, et de citer à tout propos, en tout pays, dans les églises de Dieu. Et, cependant, c'était un devin qui, pour un salaire, s'en vint maudire Israël, et dont les conseils poussèrent Israël lui-même à la fornication (p. 5).

Enfin (p. 6), il agite la question de savoir de qui Merlin était fils. Naquit-il d'après les lois ordinaires de la nature, ou bien, comme le confessa sa mère, fut-il conçu par domination de quelque être spirituel ? — J'admettrais facilement, dit-il, que cette jeune fille de haute naissance ait inventé cette fable pour cacher sa faute, ou pour ne pas trahir son amant, si la science si grande de Merlin pour les choses présentes et sa prescience de l'avenir ne me persuadaient à ne pas refuser toute créance à sa mère.

Enfin, Apulée nous apprend, dans le livre intitulé le *Dieu de Socrate*, qu'entre la lune et la terre il y a des démons qu'on appelle incubes. De même, Platon dit qu'il y a entre la lune et la terre, dans la partie humide de l'air, une sorte de démons qu'il définit ainsi : Animal ayant des humeurs, raisonnable, immortel, sensible, dont le propre est d'être jaloux de l'homme, parce que là d'où il est tombé par son orgueil, l'homme s'élève par l'humilité. Il en est, doués d'une telle luxure, qu'ils prennent l'apparence

d'hommes pour s'entremêler aux femmes avec lesquelles ils procréent. De là le nom d'incubes¹⁶⁴.

Après ces préliminaires qui remplissent la préface, le Docteur universel entre en matière ; il discute, commente et montre l'accomplissement des prophéties de Merlin dans les événements des temps présents et antérieurs, et cela le mène jusqu'au temps du roi Henri II d'Angleterre, qui mourut en 1189, et forme la matière des trois premiers livres. Il faut reconnaître que dans bon nombre de cas les adaptations ne sont pas trop forcées et paraissent même convenables et acceptables. Mais aussi parmi les prophéties de Merlin, l'auteur convient qu'il en est beaucoup dont la signification lui est restée obscure ou cachée. C'est que les événements qu'elles visent ne sont pas encore arrivés. En conséquence, il en réserve l'explication aux commentateurs qui vivront dans les temps futurs. Néanmoins, dans les quatre derniers livres, il s'ingénie à trouver quelques adaptations plus ou moins satisfaisantes, et termine son ouvrage en commentant les prédictions concernant les signes qui apparaîtront dans les constellations du zodiaque et dans les astres du ciel ; et dans cette partie du livre, au jugement de Dom Brial lui-même (*Hist. litt. de la Fr.*, XIII^e siècle, p. 417), « Alain de Lille a fait preuve de sagacité et d'une connaissance assez étendue dans les sciences physiques et naturelles ».

Quelques passages de la prétendue Prophétie doivent arrêter un instant notre attention. L'un est

¹⁶⁴ Voyez Appendice B, Extraits de Allain de Lille et Appendice C, *Le Banquet*, Apulée.

celui où Geoffroy de Monmouth fait en ces termes une allusion incontestée au roi Artus :

« Le sanglier de Cornouailles apportera secours et écrasera leur cou (aux Saxons) sous ses pieds. Les îles de l'Océan seront soumises à sa puissance, et il possèdera les forêts gauloises. La Maison de Rome redoutera sa colère et sa fin sera douteuse. Il sera célébré par la voix des peuples, et ses actes seront la matière des conteurs (Alanus, p. 17). »

Et à ce propos le Docteur universel fait retentir la trompette triomphale. « En quel lieu, dit-il, le nom du breton Artur n'a-t-il pas été porté et répandu par la renommée ? Qui ne parle du breton Artur, puisqu'il n'est pas moins connu chez les nations asiatiques que chez les Bretons, comme nous le rapportent les pèlerins qui reviennent des parties du levant. Les orientaux en parlent, les occidentaux en parlent quoique séparés par tout l'univers des terres, l'Égypte en parle ; Rome, la reine des cités, chante ses exploits ; et Carthage, sa rivale autrefois, n'ignore point les victoires d'Artur. Antioche, l'Arménie, la Palestine célèbrent ses hauts faits¹⁶⁵. »

Merlin avait dit en parlant d'Artur : *Exitus ejus erit dubius. Sa fin sera douteuse*. Alain de Lille fournit la preuve qu'il avait prophétisé vrai. « Passez dans la Petite-Bretagne, dit-il, et allez-vous-en par les places et les carrefours soutenir que Artur, le roi des Bretons, est mort comme tous les autres, et vous servirez la preuve qu'elle est bien vraie cette prophétie de Merlin, qui dit que la mort d'Artur doit être mise en

¹⁶⁵ Voyez Appendice D, *Gloire d'Artur*.

doute. Si vous parvenez à vous échapper sain et sauf, ce ne sera pas sans être accablé des malédictions et des huées de la foule, mais vous courrez grand risque d'être tué à coups de pierres¹⁶⁶. »

Au livre III, p. 77, se trouvent résolues d'une façon ingénieuse diverses prophéties logogriphiques.

Les pieds des aboyeurs seront coupés, les bêtes fauves auront la paix, l'humanité abolira le supplice.

Le roi Henri, dit Alain, prohiba les chasses avec une telle sévérité, que c'était par exemple un crime capital, que de prendre un cerf (p. 78), c'est pourquoi il fit couper les pieds aux chiens pour qu'ils ne pussent poursuivre ni prendre les bêtes sauvages et les animaux des bois.

La forme du commerce sera divisée, et la moitié sera ronde. Cela signifie, dit Alain, que par ordre du roi les monnaies au moyen desquelles se faisait le commerce de tout le royaume, furent coupées en rond par le milieu et réduites à un poids déterminé.

Peribit milvorum rapacitas et dentes luporum hebetabuntur. La rapacité des milans périra, et les dents des loups seront émoussées. Par milans et loups, dit le commentateur Alain, il faut entendre les larrons et les tyrans aux déprédations et rapines desquels le roi Henri mit fin.

Catuli Leonis in æquoreos pisces transformabuntur. Les petits du Lion seront transformés en poissons de la mer.

Cela de prime abord semble une énigme indéchif-

¹⁶⁶ Alanus. Liber I, p. 17.

frable, l'allusion cependant est bien claire. Le prophète, dit Alain, conserve la métaphore du lion, appelant les fils du roi Henri les petits du Lion, comme il l'avait appelé lui-même le Lion de la justice ; c'est pourquoi il dit que les petits du Lion seront transformés en poissons de la mer. Et en effet, il en fut ainsi, car pendant que le roi Henri faisait avec ses fils la traversée de Normandie en Angleterre, tout à coup s'éleva une tempête, et le navire qui portait ses fils fut submergé et ils servirent d'aliments aux poissons de la mer, tandis que le père, qui par la providence divine montait un autre navire, échappa à la mort (liv. III, p. 78-79).

Le roi Henri dont il s'agit ici est le roi Henri I qui mourut en 1135, et dont les deux fils, Guillaume qui devait être son héritier, et Richard périrent dans un naufrage en 1120.

Dans un autre passage de la prophétie, Merlin cite allégoriquement *un vieillard de neige, niveum senem*.

Les Bretons, dit Alain (liv. 3, p. 97), interprètent que ce vieillard de neige doit être Artur, autrefois le roi si puissant de la nation et dont la renommée s'étend dans tout l'univers. Puis il résume en quelques pages les services, les œuvres méritoires, les exploits d'Artur. Il restaura les églises détruites par les Saxons, il releva la religion opprimée par cette nation païenne ainsi que l'avait prédit Merlin ; et rempli de zèle pour le service de Dieu, il institua pasteurs, évêques et clercs autant qu'il était convenable. Il était si dévot à l'égard de la bienheureuse Marie, mère de Dieu, qu'il fit peindre son image sur son bouclier, et il l'invo-

quait du fond du cœur en tous ses périls et nécessités, et par sa protection il triompha de tous les ennemis de la foi ; c'est pourquoi aucune raison n'a pu amener les Bretons à croire qu'un homme de si grand renom soit mort, surtout, quand on ne peut trouver aucune annale qui indique là où il est mort ou *ensépulture*.

Puis Alain résume des faits que nous avons déjà rapportés : comment Artur se disposant à aller en Bourgogne combattre Lucius l'empereur des Romains, avait confié à son neveu Mordred, frère de Walgan (Gauvain), le royaume et son épouse à garder ; comment le traître Mordred, en l'absence du roi s'empara du diadème, et violant les prescriptions canoniques et les lois de l'Église, contracta avec la reine Gannumera (Genièvre) un mariage incestueux ; comment, en outre, il rappela les Saxons dans l'île, leur promettant de leur céder tout le pays depuis l'Humber jusqu'à l'Écosse avec le comté de Cantium (Kent), s'ils l'aidaient à s'emparer du pouvoir.

« Ce fut au cours de ses victoires et pendant qu'il se préparait à marcher sur Rome avec toutes ses forces, que Artur apprit la trahison et les méfaits de Mordred. Stupéfait de la scélératesse de l'infâme, il revient aussitôt en Bretagne avec Walgan et les rois des Iles. Mordred accourt lui livrer bataille pour l'empêcher de débarquer. Des milliers d'hommes tombent de part et d'autre et parmi eux l'incomparable Walgan. Quant au traître, il lâcha pied honteusement, se réfugiant d'une cité dans une autre. Mais enfin, reprenant son audace, il livre un dernier combat à son oncle. Le perfide y périt, et Artur lui-même, blessé mortellement, se fit transporter dans l'île d'Avallon pour y soigner

ses blessures, en l'an DXLII de l'incarnation du Seigneur, remettant le royaume à son cousin Constantin, fils de Cador, duc de Cornouailles. Et parce que ni l'histoire, ni personne ne parle de la mort d'un si grand roi, aucune raison, comme nous l'avons dit, n'a pu amener les Bretons à ajouter foi à sa mort ; mais toute ou presque toute la nation pense qu'il vit et qu'il demeure secrètement dans l'île d'Avallon, où il a été transporté pour sa guérison.

« Et si, entre les œuvres divines au ciel et celles des hommes sur la terre, il est permis d'établir une similitude ; de même, ainsi que nous l'enseigne d'une façon indubitable la sainte Écriture et le livre des prophéties, de même que nous croyons que Hélié et Énoch sont retenus au paradis jusqu'au temps de la conversion des Juifs, à l'approche de la consommation du monde, et qu'alors ils seront renvoyés à leur nation pour convertir le cœur des pères à leurs fils, amener les incrédules à la sagesse des justes, et pour préparer au Seigneur un peuple parfait, et qu'ensuite, vaincus par l'Antéchrist, ils paieront le tribut à la mort, de sorte qu'ils l'aurent seulement reculée, mais non évitée, selon cette parole de l'Écriture : Quel est l'homme parmi les vivants qui ne verra pas la mort ? — De même pour Artur, le roi fameux, la race bretonne pense qu'il demeure dans l'île d'Avallon et qu'il vivra jusqu'à ce qu'il vienne rétablir dans l'île le trône de ses pères. Et ce vieillard de neige dont nous avons parlé, ils croient qu'Arthur est ainsi appelé à cause de la longueur de son existence.

« Quant à nous, bien que nous n'adoptions en rien leur opinion, ou plutôt leur erreur concernant l'exis-

tence actuelle de Artur, erreur qui nous fait plutôt sourire, si on ajoute foi à Merlin, nous ne pouvons cependant nier le retour du peuple breton sur son sol naturel ni son règne futur. C'est ce que Merlin déclare d'une façon bien claire lorsqu'il ajoute : Cadvaladrus (Kadwallader) appellera Conan et recevra l'Albanie (l'Écosse) en alliance, alors sera fait un carnage des étrangers, alors couleront des flots de sang, alors surgiront les montagnes d'Armorique, et elles seront couronnées du diadème de Brutus (Brutus, le premier roi de l'île, selon les traditions bretonnes). La Cambrie sera remplie de joie, les chênes de Cornouailles verdiront, l'île sera appelée du nom de Brutus, et l'appellation des Étrangers périra. » (Alain de Lille, livre III, p. 97 à 101).

Après la lecture de ces quelques pages d'Alain de Lille, vous semble-t-il que dans son for intérieur le Docteur universel fût bien convaincu que Artur eût réellement disparu du nombre des vivants ? Il hésitait, je crois : il n'osait affirmer qu'il fût encore en vie, craignant le ridicule aux yeux des sceptiques du temps.

Mais que devons-nous le plus admirer, ou la sagacité du commentateur à trouver une adaptation plausible des prophéties de Merlin, ou l'habileté de Geoffroy de Monmouth qui, selon l'opinion des critiques, serait le principal auteur des vaticinations qui forment le septième livre de son *Historia*, et qu'il donne comme ayant été proférées par Merlin ? Il aurait su les rédiger en termes convenablement ténébreux et choisis, de manière que parfois ils offrent d'eux-mêmes

une adaptation naturelle aux événements antérieurs auxquels Geoffroy s'était proposé de faire allusion.

III — La prophétie sur Jeanne d'Arc

Mais voici qui n'est plus imputable à supercherie, d'un côté, ou bien à simplicité et entêtement de l'autre ; voici qui devient grave, merveilleux et embarrassant pour les incrédules obstinés : c'est un passage de la prophétie de Merlin dans lequel les commentateurs ont vu l'annonce de personnages et d'événements bien postérieurs à Geoffroy de Monmouth : il s'agit de la prédiction dont on a fait l'application à Jeanne d'Arc (1429-1431). En voici le texte :

Ex urbe Canuti nemoris elimimabitur puella
ut medelæ curam adhibeat ; quæ ut omnes artes
(quelques textes mettent arces) inierit, solo anhelitu suo, fontes nocuos siccabit, lacrimis miserandis manabit ipsa et clamore horrido replebit insulam. Interficiet eam cervus decem ramorum quorum quatuor aurea diademata gestabunt, sex vero residui in cornua bubalorum vertentur ; quæ nefando sonitu insulas Britanniaë commovebunt. Excitabitur Daneium nemus, et in humanam vocem erumpens clamabit : Accede Kambria, et junge lateri tuo Cornubiam » ¹⁶⁷ (p. 97, cap. 4, édit. San Marte.)

¹⁶⁷ Ce n'est qu'à force de bonne volonté que l'on avait appliqué ces paroles à la Pucelle ; car, outre qu'elles sont tirées d'une prophétie relative à Winton (elle est intitulée : De Guynionia valicinium), elles ont été tronquées en plus d'un endroit pour être réduites à l'état où Jean Bréhal les rapporte (J. Quicherat, *Le Procès de Jeanne d'Arc*, t. III, p. 342).

Cauda Scorpionis procreabit fulgura, et Cancer cum Sole litigabit. Ascendet Virgo dorsum Sagittarii, et flores virgineos offuscabit. Currus Lunæ turbabit Zodiacum... (p. 101, cap. 4).

D'une ville du Bois Canut (Chana) sortira une jeune fille qui emploiera son soin à la guérison, et quand elle sera entrée dans toutes les citadelles, par son seul souffle elle desséchera toutes les sources nuisibles. La queue du Scorpion engendrera des éclairs, et le Cancer entrera en conflit avec le Soleil. La Vierge montera sur le dos du Sagittaire, et obscurcira les fleurs virginales. Le char de la Lune troublera le Zodiaque.

Or, est-il dit au procès de Jeanne, il y avait, non loin de la maison paternelle où elle demeurerait, une forêt nommée depuis longtemps : le Bois Canut (Chanu). Et c'était une vieille tradition, que une jeune fille devait naître en ce lieu, et que elle ferait de grandes choses¹⁶⁸.

Et l'on disait en paraphrasant la fin de la prophétie : Ascendet Virgo dorsum Arcitenentium (Sagittarii), la Vierge chevauchera sur le dos des Archers. Cette parole s'appliquait très justement aux Anglais qui étaient d'habiles archers, et qu'elle avait forcés de fuir et de lever le siège d'Orléans. On pourra lire à la page 341 de l'ouvrage de Quicherat : *le Procès de Jeanne d'Arc*, l'adaptation du texte entier de la prophétie à la venue et aux faits de Jeanne d'Arc, par le Frère Jean Bréhal, rapporteur au procès. N'était-il pas évident d'après cela que cette Jeanne, cette

¹⁶⁸ Jules Quicherat, *Le procès de Jeanne d'Arc*, Paris, Renouard MDCCCXLV, t. III, p. 15-339.

vierge sortie du Bois Chanu, était celle qui sauvait le royaume en péril, etc., était celle qui avait été prophétisée par Merlin et dont la venue accomplissait la prophétie ?

Mais elle, Jeanne, douée de ce prodigieux bon sens dont elle fit preuve dans ses réponses au procès, ne croyait pas à la prophétie. « Il y a aussi un bois nommé le bois Chesnu que l'on voit de la porte de mon père, raconte-t-elle, il n'en est pas à une demi-lieue... Quand je vins vers le roi, aucuns me demandaient si dans mon pays il n'y avait point un bois appelé le bois Chesnu, parce qu'il y avait des prophéties qui disaient que des environs de ce bois viendrait une pucelle qui ferait des merveilles... Je n'ai pas ajouté foi à cela¹⁶⁹.

Henri Martin montre avec complaisance l'admiration et l'engouement touchant les prophéties de Merlin qui depuis leur apparition au XII^e siècle et bien au-delà, s'étaient en toutes contrées emparés des esprits. Même ses paroles sont comme empreintes de foi, concernant la prophétie qui vise Jeanne d'Arc.

« ...Alain de Lille commente les prophéties du devin breton. Tous nos chroniqueurs, tous nos poètes, tous nos docteurs s'y réfèrent à tout événement. Pas une guerre, pas une mort illustre, pas un changement notable dans le monde, que Merlin n'ait prédit. Il plane sur tout le reste du moyen âge, le livre des destinées à la main... Au quatorzième siècle Édouard III, roi d'Angleterre, réclame la couronne de France au nom des prédictions de Merlin, et c'est au nom

¹⁶⁹ *Les deux procès de Jeanne d'Arc*, par O'Reilly, MDCCCLX-VIII, t. II, p. 65.

de Merlin que cent ans après on chasse les Anglais de France. Le plus grand honneur du prophète qui personnifie le génie celtique, sera d'avoir annoncé la venue de celle qui devait être la manifestation la plus sublime de ce genre, de cette Jeanne qui fut le messie féminin de la grande nation gauloise. La Renaissance, tout exclusivement grecque et romaine qu'elle soit, loin d'affaiblir la popularité de Merlin, y mettra le sceau en multipliant ses prédictions par l'imprimerie¹⁷⁰. »

IV — Détracteurs du prophète. Supercherie de Geoffroy de Monmouth

Tandis que le plus grand nombre exaltait le prophète breton, le regardant comme inspiré de Dieu, et croyait à la véracité de ses prédictions, certains autres, en vertu du principe universel de réaction, ne voyaient en lui qu'un imposteur et le porte-voix de Satan, le père du Mensonge. Parmi ses plus violents détracteurs nous trouvons le moine Gildas, le frère du barde Aneurin, son contemporain (*Myrdh.*, p. 40) ; Guillaume de Malmesbury (XII^e siècle) ; Girald le Cambrien (1150-1227) qui le croit inspiré par le mauvais Esprit. Car, dit-il, les vrais prophètes parlent au nom de Dieu : Voici ce que dit le Seigneur Dieu. Mais on ne trouve rien de tel en Merlin ; c'est pourquoi la plupart estiment qu'il parlait sous l'inspiration pythonique, car, bien que fidèle, on ne dit rien sur sa dévotion et sa sainteté. Je reconnais pourtant que ce n'est

¹⁷⁰ Henri Martin, *Histoire de France*, 4^e édition, t. III, p. 368.

pas seulement à des saints, mais que ce fut parfois à des Gentils, comme à Baal et la Sibylle, et même à des méchants, comme Caïphe, que fut accordé l'esprit prophétique¹⁷¹.

Citons surtout ce haineux ennemi des Bretons, l'Anglo-Normand Guillaume de Neubrige (1136-1220), ce Guillaume de Neubrige, qui nous racontait avec bonhomie et conviction les diableries opérées par le thaumaturge Éon de l'Étoile.

Celui-ci n'a pas trop de traits à lancer contre Geoffroy de Monmouth, qu'il appelle Geoffroy Artur pour avoir gravement reproduit ces jongleries du devin des Bretons concernant Artur. « En prescience des événements futurs, dit-il, accorde-t-il moins à son Merlin que nous à notre prophète Isaïe, si ce n'est qu'au début de ses extravagances il n'a osé écrire : Voici ce que dit le Seigneur, et qu'il lui a répugné d'écrire : Voici ce que dit le diable, ainsi qu'il convenait à un devin fils d'un démon incubé¹⁷². »

Girald le Cambrien, voulant démontrer par une preuve bien positive que le livre de Geoffroy de Monmouth, *Historia Regum Britanniae*, n'est qu'un tissu de mensonges inspirés par le démon, au moins en ce qui concerne Artus, Merlin et les prétendues prophéties de celui-ci, raconte l'expérience suivante :

« De nos jours, il y eut dans la Ville des Légions

¹⁷¹ *Giraldus Cambrensis, Cambriæ Descriptio*. Cap. XVI, en camden, p. 889.

¹⁷² Guill. de Neubrige, *De rebus Anglicis*. Libri V, Proëmium, p. 356, dans *Rerum britannicarum... scriptores vetustiores*. Lugduni, in-fol.

(Urbs Legionum : Carlion) un Cambrien, nommé Melerius, ayant la science des choses futures et occultes... Il arriva qu'un jour les esprits immondes se mirent à le molester fort grièvement ; on lui appliqua alors sur la poitrine l'évangile de Jean ; aussitôt, tous, jusqu'au dernier, le lâchèrent, s'envolant comme une bande d'oiseaux. Le livre ensuite fut enlevé, et pour faire une épreuve on mit en place l'Histoire des rois de Bretagne composée par Geoffroy Arthur, et ils vinrent s'abattre avec un redoublement d'acharnement et de persistance non seulement sur le corps entier, mais aussi sur le livre lui-même¹⁷³. »

Cependant, à la longue d'éprouver des déceptions, on se lassa d'attendre l'accomplissement de prophéties qui ne se réalisaient point, et celles-ci perdirent tout crédit. Et de même que l'enfant dans un moment de dépit brise le jouet qui avait fait son bonheur, de même oubliant le noble caractère du barde breton, on en arriva à perdre tout respect pour l'homme et ses prétendues prophéties. L'évêque Jean de Salisbury (XII^e siècle) reconnut que ces prophéties étaient supposées et fausses¹⁷⁴. Pierre de Blois (XII^e siècle), disciple de Jean de Salisbury, et archidiacre de Bath en Angleterre, tourne le devin en dérision.

« Ce n'est pas seulement Merlin, mais c'est aussi prophète que je te nomme, car tu es prophète de l'Antéchrist ; déjà s'accomplit par toi le mystère d'iniquité. Sans doute je n'ai jamais pensé que Merlin devait être

¹⁷³ *Itinerarii Cambriæ*, liber primus, cap.v, apud camden, p. 837.

¹⁷⁴ Domin. Maillet, *Notices sur les Manuscrits*, p. 137.

placé dans le catalogue des saints prophètes, mais je te colloque parmi les prophètes de Baal, je te compte parmi les quarante prophètes d'Achab, qui devinaient dans le mensonge ; ou bien, puisqu'on t'a élevé à la dignité du sacerdoce, je t'adjoins comme collègue au grand-prêtre Caïphe, qui prophétisa lors de ce cruel consistoire où le Christ innocent fut condamné à mort¹⁷⁵. »

Ce revirement tardif, cette réaction presque universelle contre le devin, furent le résultat d'une méprise, car les prétendues prophéties de Merlin n'émanent pas de lui, mais sont en partie au moins, vraisemblablement la fabrication de Geoffroy de Monmouth lui-même.

« Avant son *Historia Regum Britanniae*, Gaufrei (Geoffroy, ou Galfrid de Monmouth) avait publié la *Prophetia Merlini*, où, développant à sa manière les indications contenues dans *l'Historia Britonum* du IX^e siècle (c'est le livre attribué à Nennius), il faisait prédire par un devin breton qu'il appelait Merlin, les événements de l'histoire de l'île, depuis l'invasion saxonne jusqu'à la mort de Henri I^{er} et pour une période indéterminée au-delà. Naturellement la prophétie était d'une clarté et d'une justesse frappantes jusqu'en 1135 (époque environ laquelle Geoffroy composa son *Historia Regum Britanniae*.) Les contemporains, au lieu d'en tirer la même conclusion que nous, virent dans cette clairvoyance de Merlin, la preuve que ses prédictions ne seraient pas moins

¹⁷⁵ Petri Blesensis opera. 1667, p.461. *Invectiva in depravatore operum Blesensis*.

justes pour l'avenir ; et pendant longtemps on commenta avec passion l'apocalypse de Gaufrei. Quelques années après la publication de son *Historia*, où il fit rentrer la *Prophetia*, Gaufrei composa en hexamètres latins sa *Vita Merlini*, dans laquelle il mêla des notions de géographie et d'histoire naturelle empruntées aux écrivains classiques, à des contes populaires bretons dont la plupart se retrouvent ailleurs, et à quelques nouvelles prédictions. Ce poème, quoique remarquable à plus d'un titre, n'eut pas le succès qu'assurait à l'audacieuse fabrication de Gaufrei la prétention d'authenticité qu'elle affichait¹⁷⁶. »

Enfin pour achever leur ruine, le Concile de Trente (1545) déclara fausses les prophéties mises au nom de Merlin et défendit d'en chercher l'interprétation¹⁷⁷. Cette décision des Pères du Concile démontre bien qu'à cette époque on ne regardait plus Merlin comme un prophète inspiré par l'esprit divin, mais plutôt comme un agité qui écrivait sous l'impulsion du démon.

¹⁷⁶ Gaston Paris, *Hist. Litter. de la France*, t. XXX, p. 4 et 5.

¹⁷⁷ ...Les évêques devront veiller avec soin à ce que on ne lise point les livres traitant de l'astrologie judiciaire, et à ce que on ne garde point en sa possession ceux où l'on ose affirmer comme « devant certainement arriver les choses futures contingentes, les cas fortuits ou toute action qui dépend de la volonté humaine. » (De libris prohibilis. Regula IX. Sacro Sancta Concilia. phil. labbe, tome 14, p. 954. Concile de Trente). — Merlini Angli liber obscurarum prædictionum prohibetur. (Index librorum prohibet a patribus Concilii tridentini. Édit. Sotomaïor, 1667. En Myrdhinn, p. 340.)

V — Les prophéties de Merlin par Richard de Messine

J'ai mentionné précédemment (chap. la Dame du Lac) le livre des *Prophéties de Merlin*, composées en français, ou plutôt traduites du latin en français, au treizième siècle, à Messine, par un auteur du nom de Richard, et faisant suite aux deux volumes du *Roman de Merlin* dont il est par conséquent le troisième volume. Nous en avons transcrit les quelques fragments épars, dont l'ensemble forme l'histoire médiocrement édifiante et un peu crue des rapports de Merlin et de la Dame du Lac. On en connaît plusieurs éditions : celle d'Antoine Vérart, 1498. Ce volume des *Prophecies*, qui comprend 152 feuillets à deux colonnes, se termine ainsi :

Cy finissent les prophecies de Merlin, nouvellement imprimées à Paris l'an mil, IIIJ, CCCC, IIIJ, XX, XVIIJ Pour Anthoine Verart, demourant devant Nostre-Dame de Paris, à l'ymage saint Jehan levangeliste, ou au palays au premier pillier devant la chapelle où l'on chante la messe de Messeigneurs de parlement.

Je citerai en outre celle de la veuve Jehan Trepere et Jehan Jehannot, 1526 (120 feuillets à deux colonnes) ; — quatre éditions de Michel Le Noir (1505, 1507, 1526, 1528) ; — enfin celle de Richard Macé (en 1498)¹⁷⁸.

Outre les imprimés que j'ai mentionnés, on trouve parfois en manuscrit le livre des : *Prophéties de Mer-*

¹⁷⁸ Voyez Appendice E.

lin. Mais manuscrits et imprimés sont loin d'être en tout conformes entre eux¹⁷⁹.

Ces *Prophéties* par Richard sont bien différentes par la forme de celles qui remplissent le septième livre de l'*Historia Regum Britannia* de Geoffroy de Monmouth. Comme spécimen, voici le début du livre imprimé par Vérart, et à la suite quelques indications, lesquelles suffiront à donner une idée de l'œuvre.

« Si commencent les *Prophecies de Merlin*.

« Cy endroit dit le compte que Merlin estoit ung iour en Galles en la chambre de Maistre Tholomer et pensoit moult fort en luy-mesmes. Lors lui print à demander Maistre Tholomer :

— Je te prie, Merlin, se Dieu te gard, que tu me dies en quoy tu penses si longuement.

Et Merlin lui respondit :

— Je pensoie aux terres qui seront parmy le monde ou temps que la chose qui jadis nasquit es parties de ierusalem aura mil deux cents lxx vii (1277) ans, car ils ne garderont ni ne tiendront les doctrines de leurs ancêtres ; mais ensuivront les œuvres que en cellui temps feront les tirans et leurs descors en suivront. Et feront avecques ung gouverneur à qui sa porte sera brisée a force d'argent que les tirans lui donneront. Les prélats de cette terre ne garderont en cellui temps fors seulement a force d'argent. Et sachiez que ce adviendra entre eulx pour l'exemple qu'ils auront eue de la court du gouverneur. Mets en ton escript que en celle terre aura une discorde entre deux clers, que

¹⁷⁹ Voyez Appendice F.

celui qui aura force d'argent viendra au-dessus soit droit ou tort, et se perdra celui qui point d'argent n'aura. Et y aura lors une mauvaise coustume.

— Dy moi, Merlin, dist Tholomer, seront les clers partout le monde ainsi mauvais.

— Ouy, certes, dist Merlin, ils ne regarderont pas aux bonnes œuvres que auront fait les saincts gouverneurs et les saints ministres, mais ils regarderont à ce que auront fait les mauvais tirans et les mauvais ministres desloyaulx qui auront brisée la porte de fer et de passefer.

— Dy moi, Merlin, dist Maistre Tholomer, que diront les gens en celui temps.

— Certes, fait Merlin, que les clers auront changé l'évangile de Monseigneur saint Jehan qui dist que chascune chose pour force d'argent ne se face.

— Adonc, fait Maistre Tholomer, aura mestier le livre des évangiles.

— Certes, dist Merlin, nennyn, car les juges ne garderont justice que à force d'argent. Et se commencera ceste œuvre mauvaise ou temps que ie te dis. Mais ung peu avant aura-elle esté commencée à la cour du gouverneur, non pas si appartement comme il sera parmy le monde à celui temps que ie te dis. Et saiches que par celui péchié en monstrea Nostre Seigneur Jesu-crist ung signe.

*De la mer qui croistra dessus la rive si hault
comme les montaignes.*

«— Dy moi, Merlin, quel signe en monstrea il.

— Or mets en ton escript, dit Merlin, qu'il fera

croistre la haulte mer ainsi dessus les rives du lis comme sont les montaignes dessus les plaines terres, et si ce n'estoit pas un ange ils noueraient tous par le péché...

— Dy moi, Merlin, fait Tholomer, quand sera-ce ?

— Mets en escript, dit Merlin, que il sera deux ans, ains (avant) que le dragon vienne.

— Or me dis, faict maistre Tholomer, combien de temps sera la mer en celle manière.

Et Merlin respondit quarante jours.

— En quel mois sera-ce, dist maistre Tholomer.

— Et Merlin lui respondit il sera en septembre. Et si vueil, dist Merlin, que tu mettes en escript que la porte d'enfer n'est pas fermée a ceulx qui mangent et boivent oultre ce qu'ils ne doyvent, ni aux fornicateurs, ni aux avars de leur avoir, ni aux hommes qui sont pleins de ire et d'envie. Et à ceux qui sont orgueilleux, les portes du paradis ne seront jamais ouvertes, s'ils se laissent mourir en ces péchés. Et en ce temps-là, les clerks seront en tels péchés comme je fais mention. Mets encore en ton écrit que, à la cour du gouverneur, nul ne pourra entrer s'il n'a force d'argent ; et par force d'argent seront données les prébendes aux clerks.

— Dis-moi, Merlin, les autres gens du monde pour-quoi seront-ils si empirés, ainsi que tu l'as écrit en tes prophéties ?

— Je te l'ai déjà dit maintes fois, fait Merlin, je vais encore te le dire : quand la tête est malade chez l'homme, tous les membres en souffrent. Or la cour

du gouverneur ira en empirant, et quand le mal n'y pourra plus être tenu secret, il commencera à se répandre par tout le monde.

— Je crois, dit Tholomer, que tu es plein de science et que nul homme au monde ne saurait disputer contre toi des faits célestiaux.

— C'est vrai, répond Merlin, s'il n'est inspiré du Saint-Esprit.

— Je voudrais que tu m'assures, fait Tholomer, où est la bienheureuse Dame Sainte-Marie ?

— Elle est au ciel, répond Merlin, par-dessus les anges, archanges et toutes les puissances célestes.

— Quelle gloire auront les âmes au paradis ? demande Tholomer.

— Elles n'auront autre gloire, répond Merlin, que voir la face de Dieu ; et ce leur sera si grande consolation que je n'en saurais dire en mille ans la centième partie.

— Et les damnés, quelle peine endureront-ils ?

— Nulle autre que de voir les diables, et par cela même seront dans le feu, et subiront peines si dures que aucun langage n'en saurait dire la centième partie.

— Merlin, dit Tholomer, où finirai-je ma vie ?

— Je ne t'en dirai rien, répond Merlin ; mais tu seras sacré évêque à la Pentecôte à Londres, et Artus y sera sacré roi. »

Maître Tholomer et Merlin ne tardent pas à s'en aller de Irlande en Galles. Et puis bientôt maître Tholomer recommence à interroger Merlin. Celui-ci, sans

le nommer, lui parle du roi qui sera élu par grande merveille pour succéder au roi Uter-Pendragon, de sa mort douteuse, des bonnes coutumes qu'il maintiendra en son royaume, de la justice qui sera accordée aux gens honnêtes et de la punition des méchants. Il protégera et exaltera Sainte-Église ; en son temps nul ne sera assez hardi pour rapiner les pauvres gens et faire de mauvais gains, et sa renommée s'étendra par tout le monde¹⁸⁰.

— Dis-moi, Merlin, après lui, n'y aura-t-il plus si bon roi en Bretagne ?

— Non vraiment, ni en tout le monde, fors un qui sera en Gaule et dont je t'ai parlé et qu'on nomme K...¹⁸¹ et celui-ci sera champion au chef d'or.

Un peu plus loin se trouve résolue la difficile question du langage primitif et naturel pour l'homme.

« — Dis moi, Merlin, dit Tholomer, s'il advenait qu'une femme qui n'eût jamais parlé, et eût enfant en un bois, où elle n'eût personne avec soi, et fut tant illec (là) que l'enfant parlât, quelle langue parlerait-il premièrement ?

— Certes, répond Merlin, il parlerait hébreu, ce fut la langue des Juifs, et si a dix ans il venait parmi les gens, il parlerait de toutes choses en Hébreu, tout comme font les Hébreux.

— Or me dis, fait maître Tholomer, pourquoi en adviendrait-il ainsi que tu dis ?

¹⁸⁰ Dans tout ce passage il s'agit évidemment du roi Artus.

¹⁸¹ Karlemagne.

— Pour ce, fait Merlin, que il fut ainsi parlé au siècle premièrement, quand Dieu parla à Adam.

— Adam fut-il donc Juif, fait maître Tholomer.
— Oui vraiment, dit Merlin, et ils furent tous Juifs jusqu'à ce qu'ils devinrent Grecs.»

Le dialogue entre maître Tholomer et Merlin continue pendant quelques feuillets sous cette forme assez monotone :

« — Dy moi, Merlin, dist maistre Tholomer...

— Certes, fait Merlin... *Ou bien* : Je veux que tu mettes en ton écrit que... »

Mais au bout de quelque temps, maître Tholomer partit de Galles avec grande compagnie de clerks, et ils vinrent à Londres, et ils furent hébergés chez un homme riche. Auprès de cet hôtel était hébergé le roi Uriens avec nombreuse compagnie de barons de Galles. Et au troisième jour que le roi était venu, arriva maître Tholomer.

« Et lors fut Merlin devant luy et lui dist :

— Maistre Tholomer, je vueil que tu bailles ung de tes clerks qui désormais mette mes prophécies en escript. Et vueil qu'il soit saige clerk, car puisque tu seras sacré évesque, il ne seroit pas chose convenable que tu en escrivisses plus en avant.

Et maistre Tholomer appelle un clerk qui jadis naquit en Normendie, et il le savoit a sage et a loyal envers Dieu et envers le monde ; et il avoit esté sou-ventes foys avec maistre Tholomer disputer les prophecies de Merlin.

— Anthoine, lui dist-il, je scoys bien que tu es un

saige clerc et plain de science et de moult grand subtilité, je vueil que tu soyes avecques moy dans ma chambre, et mettras en escript tout ce que Merlin dira, et saiches de vray que ie l'ay trouvé en toutes choses voir disant, et moult saige homme, et plein de grant science.

— Sire, répond Maître Anthoine, depuis que le ciel est créé, je crois qu'il ne fut jamais homme mortel si sage comme Merlin, sauf l'honneur de saint Jehan-Baptiste et de saint Pierre ; je l'ai trouvé disant vrai en toutes choses. Si vous m'eussiez donné la moitié de toutes vos rentes, je n'eusse pas été si aise comme de ce que je dois être avec vous pour écrire les prophéties du sage Merlin.

Alors Maître Tholomer le prend par la main et le conduit dans une chambre où était Merlin.

— Maître Anthoine, lui dit Merlin, puisque te voilà, je veux que tu mettes en écrit que l'évêque de Normandie trépassera dans trois jours. »

Maître Anthoine ayant donc remplacé dans ses fonctions de scribe maître Tholomer devenu évêque, le dialogue continue avec maître Anthoine dans la même forme qu'il avait commencé avec maître Tholomer :

« — Dy moi, Merlin, dist maistre Anthoine...

— Je te diray moult bien, fait Merlin...

Ou bien, Merlin répond : Je vueil que tu mettes en ton escript que... »

Mais maître Anthoine à son tour devint évêque. Merlin en ce temps-là prit congé de lui et s'en alla

dans la forêt Darvantes où, pour son malheur, l'attendait la Dame du Lac, car elle l'enferma vivant dans son tombeau. Il est vrai que ce tombeau était l'œuvre la plus parfaite de Merlin et qu'on pût voir sur terre.

Ce fut alors l'ami de la Dame du Lac, le chevalier Méliadus, frère de Tristan de Léonais, qui vint converser avec l'esprit de Merlin enfermé dans la tombe ; et une fois Méliadus resta sept jours durant en colloque avec l'esprit du prophète ; une autre fois il y demeura quinze jours. Merlin lui parlait de maintes aventures qui doivent arriver au siècle, et de maints miracles au ciel. De celui-ci « la chair était pourrie et ses os gisaient dedans la tombe. »

Méliadus mettait en écrit tout ce que l'esprit de Merlin lui révélait, puis il s'en venait en Galles le rapporter à l'évêque maître Anthoine, qui, d'après les prescriptions de Merlin, le mettait en écrit dans le livre des Prophéties :

« — Je te prie, disait Merlin à Méliadus, que tu dises à maître Anthoine qu'il mette en écrit que.... »

Méliadus lui remit aussi une charte où lui-même avait noté tout ce qu'il trouvait écrit sur les pierres dans la grotte du tombeau, et c'étaient de précieuses et véridiques prophéties.

Maître Anthoine finit par se retirer dans un hermitage où il mourut après quinze mois, et Notre Seigneur fit par lui beaucoup de miracles. Avant de mourir, il avait prié un clerc de mettre en écrit dans le livre les prophéties de Merlin, si on en apportait de nouvelles ; et ce clerc le lui avait promis.

Ce fut donc à un troisième scribe, successeur

en cette fonction de maître Tholomer et de maître Anthoine, que venait le chevalier Méliadus. Ce nouveau personnage est désigné sous le nom du Sage Clerc de Galles, et vers la fin on le nomme Raymon le sage clerc de Galles. Et celui-ci, pour accomplir la volonté de Merlin, mettait en écrit ce que Méliadus lui appointait des révélations de Merlin.

De même qu'à l'évêque maître Anthoine, Méliadus lui remit une charte qu'il avait trouvée dans la grotte, et dans la chapelle près du tombeau. Cette charte contenait encore des prophéties de Merlin ; il en est fréquemment fait mention dans la suite du livre. Même il lui rapporta à plusieurs reprises d'autres chartes où il notait non seulement ce que lui disait Merlin, mais où il mettait ce qu'il voyait écrit sur les pierres de la grotte ; le livre, en effet, nous apprend qu'au temps où Merlin séjourna dans la forêt de Darvantes avec la Dame du Lac, il avait écrit maintes prophéties sur les pierres de la grotte ; on en trouvait aussi sur des pierres semées çà et là ; on en trouvait même dans des anfractuosités.

Méliadus seul avait accès à la grotte, et quatre chevaliers qui certain jour le forcèrent à les y conduire, furent engloutis en approchant ; et même une fois que Méliadus s'était fait accompagner de son écuyer, il lui fut impossible de trouver la grotte, mais dès qu'il l'eut renvoyé, il put reconnaître son chemin et s'y rendre tout droit.

Méliadus aimait à s'entretenir avec Merlin, aussi se rendait-il souvent à la grotte. Le conte dit que le Saige Clerc de Galles, de son côté, n'avait pas de plus grand

désir que d'aller à la roche où Merlin était enserré, afin de s'entretenir avec lui. Plusieurs fois il avait manifesté son désir à Méliadus et lui avait demandé à l'y accompagner, mais Merlin avait défendu à Méliadus de le lui amener.

Or un jour que celui-ci était avec Merlin :

« — Merlin, lui dit-il, le Sage Clerc qui tant a étudié dans l'art d'ingromancie, et qui tant de fois a tenu parlement avec les ennemis d'enfer à ton sujet, va partout cherchant l'ennemi qui t'engendra ; et puisque il ne peut conférer avec toi, il tiendra parlement avec lui, s'il le peut trouver.

— Méliadus, lui répond Merlin, celui qui trama mon naissement est enserré dans une pierre de marbre. Puisque il veut avoir parlement avec lui, dis au Sage Clerc de ma part qu'il s'en aille à la cour du roi Artus attendre le chevalier Perceval le Gallois. Et quand celui-ci sera venu, dis-lui, de par moi, qu'il le conduise au bord de la mer, près de la tour où jadis fut occis le grand serpent de mer. Là le Sage Clerc trouvera une pierre toute ronde ; qu'il jette dessus ses arts de nigromance ; et il pourra tenir parlement avec l'ennemi qui est enserré dans cette pierre marbrine.

— Merlin, dit Méliadus, ne souffre pas que le Sage Clerc périsse en cette occasion.

— Il sortira de là vivant, répond Merlin ; et je veux qu'il mette en écrit que en telle manière, comme il sera porté, vont les ennemis d'enfer hurlant par l'air, par l'eau et par tout le monde.

— Dis-moi, Merlin, dit Méliadus, s'il monte sur cette pierre marbrine, verra-t-il où tu es enserré ?

— Oui, dit Merlin, il pourra voir tout le monde ; et il descendra en la cour du roi Artus. Et je veux que tu lui dises de par moi qu'il mette en écrit que : après que la chose qui jadis naquit aux parties de Jérusalem aura mil deux cents ans, iront toutes choses en empi-rant jusqu'à la mort du dragon de Babylone. »

Méliadus rapporte au Sage Clerc de Galles ce que Merlin venait de lui indiquer. Le Sage Clerc alla donc à la cour d'Artus, attendit Perceval, se rendit avec lui au bord de la mer, à l'endroit désigné. Là, il trouva la pierre marbrine toute ronde ; il mit le pied dessus et jeta ses arts d'ingromance : il poussa dans la mer la pierre qui entraîna le Sage Clerc avec elle, et elle courait par-dessus comme fait la foudre, puis s'éleva emportant avec elle le Sage Clerc, si haut en l'air que Perceval la perdit de vue. De quoi tout effrayé pour le Sage Clerc, il se jette à genoux et prie Dieu de le pré-server de mort, puis chevauche vers Cramalot, où il trouva le roi Artus.

Le conte dit que la pierre monta dans les airs jusque dans la région où se tiennent les ennemis d'enfer, comme le témoigne la divine Écriture. Quand ils furent chassés du ciel, une partie fut envoyée aux abîmes pour tourmenter les âmes des damnés ; une autre partie demeura sur la terre pour exciter les hommes à pécher ; et la troisième demeura dans les airs, et ceux-ci nous envoient les mauvais songes.

Le Sage Clerc, qui était emporté sur la pierre où l'ennemi d'enfer était enserré, raconta que, au-delà des régions de la terre, il rencontra dans l'air une si grande quantité d'eau, que la mer et les fleuves de

la terre ne sont rien en comparaison. Néanmoins il passa outre et vit le ciel qui était tout de feu ; et à ce moment, si la pierre ne se fût mise à descendre, le Sage Clerc eût été ars (brûlé). Il était attaché sur la pierre aussi solidement comme si tous les clous du monde l'y eussent fixé. Il allait comme la foudre, et il voyait au-dessous de lui la terre entière, les provinces, les villes et les châteaux.

Il aperçut la roche où Merlin était enserré, et il la reconnut bien à ce que Méliadus lui en avait conté. Il vit la montagne qui se débat comme la mer en courroux. Alors il conjura tant l'ennemi qui était enserré dans la pierre, qu'il le contraignit de s'arrêter ; et il vit incontinent toute la roche et la grotte et le tombeau où Merlin était lui-même enserré. Et il lui fut avis que rien de ce qu'il avait vu jusqu'alors n'était aussi délectable. Et quand il vit la merveille de la montagne qui se débattait, et la manière comme elle fut faite, il lui fut avis qu'aucun homme terrien n'oserait avancer le pied dans la roche, et que s'il y entrait, il y serait aussitôt dégluti, car l'entrée était faite avec une merveilleuse subtilité d'art.

« — Connais-tu ce lieu ? dit le Sage Clerc à l'ennemi qui était dedans la pierre.

— Je le connais bien, répondit-il, ainsi que l'homme qui est enserré dedans cette grotte. C'est un homme qui jadis fut luxurieux, et pour sa luxure fut-il déçu.

— Dis-moi, fait le Clerc, est-il sauvé ou non ?

— Je ne le puis savoir, répond l'ennemi, car le sauvement dépend de celui qui a en soi toute la puissance du siècle ; mais je sais bien qu'il est hors de mes mains

et des autres ministres d'enfer. Il me mit ici dedans, et je le pourchassai à naître.

— Comment cela, dit le Sage Clerc, puisque tu n'as point de chair ?

— Et comment s'est-il fait, dit l'ennemi, que je suis enserré en cette pierre, qui n'a point de pertuis ?

— Je ne sais, dit le Sage Clerc.

— Donc ne peux-tu savoir comment il fut engendré, dit l'ennemi. Celui qui tout pouvoir a le souffrit à naître, puis l'ôta du pouvoir des ennemis qui avaient comploté son naissement : c'est lui qui permet que cette pierre, qui est si pesante, flotte sur la mer comme bois et nage comme poissons.

— Ainsi tu ne saurais m'apprendre, dit le Sage Clerc, comment il fut engendré.

— Nenni, dit l'ennemi, car le Tout-puissant ne souffrit pas qu'on le sût. Depuis la mort d'Adam jusqu'au temps où mourut Notre-Seigneur Jésus-Christ, l'homme était la proie des ennemis d'enfer, mais il fut enlevé à leur puissance par les mérites de Notre-Seigneur.

« Lucifer comme le plus habile tint conseil avec les autres ennemis pour aviser à réparer leurs pertes. Et le fils de Marie permit que cet homme naquît pour décevoir Lucifer et ses satellites. Et sache que si la luxure ne l'avait pas autant dominé, ni Pierre, ni Paul, ni Jacques, ni aucun des apôtres ne firent tant de bien que lui. C'est pourquoi il n'est pas damné, et il échappe au pouvoir de Lucifer.

« — Je te prie, que tu me dises, dit le Sage Clerc,

si Merlin sera en la vallée de Josaphat au jour du Jugement ?

— Oui, répondit l'ennemi, il y sera, et toutes les âmes qui jadis furent nées, qui chair auront eue. Tous les anges de la partie du fils de Marie et tous les anges de la partie de Lucifer y seront, pour avoir leurs parts et portions. Et quand le Jugement sera fait, les anges du ciel, qui seront au côté droit, emmèneront ceux qui leur seront donnés, et les anges d'enfer, qui seront du côté gauche, conduiront ceux qui leur seront lotis dans le feu, d'où ils ne sortiront jamais, et jamais ne finiront les tourments qui leur seront infligés.

« Et quand il eut ce dit, alors la pierre se leva et prit son cours devers Cramalot. Et quand elle fut au milieu de la place, devant le palais, elle chut à terre, et le Sage Clerc se retrouva sur ses pieds.

« Furent témoins de la merveille le roi Artus, Gallehaut, le puissant prince des Iles lointaines, Lancelot du Lac, tous les bardes du royaume de Logres et bon nombre des compagnons de la Table Ronde. À cette nouvelle, accourt Perceval.

— Comment peut-il être, demanda-t-il au Sage Clerc, que la pierre marbrine vous portait ainsi par la mer ?

— C'était, lui répondit-il, un ennemi d'enfer qui y était enserré.

— Mais, beau Clerc, pourquoi vous mîtes-vous en tel péril de mort ?

— C'est que ayant étudié en l'art de clergie, j'ai appris que toute la sagesse du monde est enfermée dans une grotte. Et alors le Sage Clerc lui conte com-

ment Merlin était enserré en une grotte dans la forêt Darvantes ; celui même qui a fait des prophéties sur Perceval, sur la sœur de celui-ci et sur le roi Pellinor de Listenois, leur père.

— Beau Clerc, demande Perceval, dis-moi qui était ce Merlin tant sage ?

— C'est un homme qui naquit sans père ; et en lui fut toute la subtilité du monde, car il nous témoigne de tout ce qui doit advenir.

— Pourrait-il être trouvé ? dit Perceval.

— Je ne sais, mais il est dans un lieu fort délectable par la forêt Darvantes, et sa renommée s'étend en tous lieux où sont hommes. Le roi d'Hybernée lui-même, avec plus de mille chevaliers, s'était mis en quête pour le trouver ; car l'ennemi enserré dans la pierre avait été contraint d'avouer que c'était Merlin qui l'y avait mis ; et à cause de cette merveille, il voulait trouver Merlin.

— Puisqu'il en est ainsi, dit Perceval, je fais vœu à Dieu de me mettre moi aussi en quête pour trouver Merlin. »

Ensuite le Sage Clerc s'en alla en Galles trouver le chevalier Méliadus.

Méliadus, toutefois, n'était pas toujours très régulier dans ses visites à Merlin. Un jour donc, en le quittant, il s'en alla trouver le Sage Clerc de Galles pour lui faire mettre en écrit les prophéties qu'il lui transmettait, et après être resté trois jours avec lui, il se rendit à la cour du roi Artus, où chacun lui fit le meilleur accueil ; et quand la reine sut que cet hôte était l'ami de la Dame du Lac, celui qui avait coutume de

tenir parlement avec Merlin, elle lui fit aussi grande joie que s'il eût été son frère. Elle s'en informa de Merlin, et il lui en parla longuement, et lui conta ce que Merlin avait prophétisé sur la cour du roi Artus.

Après quinze jours, Méliadus quitta la Cour, passa la mer en deux jours et demi et, débarqué en Petite-Bretagne, prit son chemin vers le lac de Dyane et arriva au palais de la Dame du Lac, dont elle lui avait appris l'accès. Elle lui fit bonne réception et s'enquit de Merlin, s'il se plaignait toujours d'elle. Méliadus lui rapporta que Merlin, maintes fois, lui avait dit que « les engins des femmes empiraient les hommes, parce que, si les autres femmes avaient la subtilité d'engigner les hommes, comme vous l'eûtes pour lui, tous les hommes du monde seraient enginés ; mais elles ne sont pas aussi habiles, c'est pourquoi les hommes deviennent mauvais envers les femmes ».

Alors la Dame du Lac se mit à rire et dit :

— Nous sommes fort remuantes, et ne restons pas une heure au même lieu.

Une autre fois, la Dame du Lac attendait Méliadus à sa sortie de la grotte de Merlin, et elle n'eut pas de peine à l'emmener en sa contrée. Quand la Dame le tint en son hôtel, grande joie lui fit, et Méliadus qui la trouvait si belle se plaisait tant avec elle qu'il oublia et Merlin et le Sage Clerc. Et cela dura ainsi quatre mois. Le Sage Clerc s'étonnait de ne le point voir, et craignait qu'il lui fût arrivé quelque malheur, même qu'il fût mort. C'est pourquoi il jeta ses arts, et découvrir que Méliadus était plein de santé et de joie. Mais sa science ne lui en apprenait pas davantage.

En conséquence, il fit venir devant lui un ennemi (un démon), et lui demanda où était Méliadus. Il est avec sa mie, répondit-il, et n'a cure de toi ni de tout autre, car elle lui fait tout oublier.

— Comment le pourrai-je faire venir ici ? dit le Clerc.

— Il ne pourra s'en éloigner avant quarante jours, dit l'ennemi, terme où sera finie la soumission qu'elle nous impose.

— Ne peut-il en être autrement ?

— Non, répond l'ennemi.

Mais le Sage Clerc, qui avait grand désir de voir Méliadus, évoque un second ennemi. Et celui-ci s'avoue impuissant à faire venir Méliadus avant le terme de quarante jours. Un troisième qu'il fit encore venir lui dit : Ta peine est inutile, car celle qui le garde a plus de puissance que nous et que toi. Ce qu'entendant, le Sage Clerc lui commanda de lui amener Méliadus au terme des quarante jours.

— Je ne le pourrais ainsi, répondit-il, mais à ce moment nous le ferons se souvenir de toi et de ta besogne.

Et en effet, au bout de quarante jours, Méliadus se souvint de Merlin et du Sage Clerc de Galles, que maître Anthoine avait chargé d'écrire les *Prophéties de Merlin*.

— Dame, dit-il à la Dame du Lac, je vais en Galles retrouver le Sage Clerc.

— Allez-y donc s'il vous plaît, répondit-elle.

Le lendemain, Méliadus partit. À son arrivée, le

Sage Clerc l'embrassa et lui conta par quel artifice il l'avait fait revenir.

— J'avais bien oublié et Merlin et vous, lui dit-il.

Toute chose a sa fin ; Raymon le sage clerc lui-même trouva la sienne. En mourant il remit son grand trésor au chapelain Rubres, voulant que ce trésor fût dépensé au service de Merlin, pour lequel le Sage Clerc avait si longuement travaillé à écrire ces prophéties¹⁸².

Il fut mis en sépulture devant la maîtresse église de Galles, et on écrivit sur sa tombe : « Ci-gît Raymon, le Sage Clerc de Galles, qui son grand trésor donna à Merlin après son trépas. »

Lorsque le Sage Clerc fut déposé en terre, le chapelain Rubres se mit à lire en la charte des prophéties, et trouva que Merlin avait dit à la Dame du Lac, quand elle l'enserra en sa tombe : « Je veuil que vous sachiez que le jour du jugement, vous fera Notre Seigneur venir devant lui, et quand vous y serez venue, il vous demandera de moi, et vous lui en direz la vérité. Et il commandera que je vienne au jugement et en telle manière comme je suis ici, et avec toute cette tombe serai conduit. Mais je sais certainement que jamais

¹⁸² Je ne saurais rien dire touchant ce nouveau personnage, le chapelain Rubres qui apparaît ici vers la fin de l'ouvrage, et qui prend tâche, après le Sage Clerc, de rassembler les Prophéties de Merlin. Le livre est très rare, et malheureusement, dans l'exemplaire mis obligeamment à ma disposition, il manque quelques feuillets au texte en cette partie. À la table des chapitres se lit cette seule indication : De Rubres qui fut élu en place du Sage Clerc.

les ennemis d'enfer n'auront part à mon âme, dont je demande à tous les baptisés qu'ils soient joyeux... car la pitié du sauveur du monde est si grande que le ciel et la terre en sont chargés.

« Encore disait ce livre que, au temps que Merlin était avec le pape Clément en Irlande, celui-ci lui demanda :

— Dis-moi, Merlin, si un homme pêche contre le commandement de Notre Seigneur Jésus-Christ, où s'héberge-t-il ?

— Je veuil, répondit Merlin, que vous sachiez que jusques à tant que le péché en soit confessé, jamais Notre Seigneur ne mettra le pied en son corps ; mais lorsqu'il en est repentant et ouvre la bouche, incontinent qu'il en a sa coulpe clamée, le Saint-Esprit se met dedans.

— Je m'accorde bien avec toi, dit le pape Clément.

— Sire, dit Merlin, si cet homme ou cette femme retombe de nouveau en ce péché, Notre Seigneur en est moult courroucé, et les ennemis d'enfer en sont moult joyeux.

— Je le crois bien, ce lui répondit le pape Clément. »

Un jour arrive au chapelain un chevalier venant des Indes, qui lui apprend qu'on parle de Merlin jusqu'en son pays. Le chapelain y envoya quinze clercs avec une bonne provision d'argent, pour qu'ils s'occupassent à rechercher tous les faits et paroles de Merlin, et qu'ils les missent en écrit. Et il en envoya d'autres par tout le monde pour recueillir ce qu'ils en apprendraient et l'ajouter au livre. Et c'est ainsi que furent rassem-

blées les étranges merveilles de Merlin, qui furent accomplies en chrétienté comme en païennerie.

Tandis que Geoffroy de Monmouth, dans les prétendues prophéties de Merlin qu'il a insérées dans son poème *Vita Merlini*, de même que dans celles qui forment le livre VII de son *Historia Regum Britanniae*, s'est abstenu de toute indication de temps et d'époques pour l'accomplissement des événements prédits ; au contraire, le livre de Richard de Messine ne manque point de nous marquer dans bon nombre de cas l'année très approchante au moins à laquelle l'événement prédit se réalisera. Et cette indication est faite le plus souvent dans la forme suivante : Avant, ou bien au temps, ou après que la chose qui jadis naquit es parties de Hierusalem aura mille deux cent cinquante et sept ans.

Est-il besoin de dire que l'année désignée varie suivant l'événement dont il s'agit ; ici ce sera mil deux cent cinquante, ailleurs mil deux cent soixante ans, mil cent quatre-vingts ans, mil trois cent quatre-vingt neuf ans, etc. ; et que ces dates pour bon nombre au moins sont imaginaires ?

Merlin n'est pastoujours charitable envers son prochain les marchands par exemple, à certains desquels il reproche de faire des gains illicites ; il n'oublie point les mires (médecins), dont quelques-uns ne se faisaient pas faute d'exploiter avec âpreté le bétail humain ; il prend plaisir à médire des femmes que pourtant, il ne détestait pas trop. Sa verve acrimonieuse s'exerce surtout contre les clercs et les dignitaires de l'Église qu'il fustige rudement, leur

reprochant leurs vices, hypocrisie, cupidité, leur luxure même. Pourtant, relativement à ce dernier grief, s'il était fondé, il semble que Merlin n'avait pas sujet d'être trop scandalisé, et qu'il eût dû accorder quelque tolérance. La luxure n'était-elle pas son vice dominant, son unique vice ? N'était-ce pas à cause de ses innombrables récidives que la Dame du Lac voulait en purger la terre ? Merlin savait trouver excuse pour lui, mais ne pardonnait point aux gens d'Église.

Un jour qu'il était avec maître Anthoine en l'hôtel de l'évêque Tholomer, devisant ensemble sur les choses du jour et sur celles du lendemain, Tholomer dit à Merlin :

— Ah ! Merlin, j'ai ouï dire depuis que je t'ai quitté que tu es devenu plus luxurieux que tu l'étais auparavant ?

— Sire, lui répondit Merlin, il m'est advenu comme à celui qui plus boit et plus veut boire. Et tous trois se mirent à rire, et toute la nuit firent joyeuse vie, car ils ne manquèrent ni de viandes ni de vins.

Dans ces mêmes jours le pape tenait une grande assemblée de prélats en l'église Saint-Pierre de Rome. Or il y avait là un évêque nommé Coraz de Faeuberg qui faisait semblant d'être bon religieux et vrai catholique, et à qui vint la malencontreuse idée de dénoncer Merlin.

— Sire, dit-il, en s'adressant au pape, vous savez que dans le monde on va contant d'un homme qu'on dit issu par son père de la race des ennemis d'enfer qui se tiennent dans l'air ; il est tout plein de diablerie ; vous agiriez sagement en le faisant venir devant

vous et en commandant à l'empereur d'essayer sa vertu. Si vous ne le faites, il décevra tout le monde par ses mauvaises œuvres.

Merlin, qui se tenait dans un coin où personne ne le pouvait voir ni reconnaître, (en effet par la puissance de son art, il se faisait invisible), riposta, et élevant la voix de manière que tous pouvaient l'entendre :

— « Tu n'as cessé, dit-il, de mener telle vie comme font les grands poissons en la mer. La mer signifie le monde, les grands poissons signifient les grands prélats de sainte Église. Les grands poissons mangent les petits et ceux qui n'ont pouvoir contre eux. Mais ils finissent par tomber aux rets des pêcheurs, et quand ils sont ôtés de l'eau, le petit poisson est en sécurité.

« Voilà la vie que tu mènes au siècle, car tu manges les viandes que devraient manger ceux qui l'ont mérité ; tu as les prébendes qu'on ne te doit pas ; tu commenças en Grèce quand Monseigneur le pape Clément t'y envoya. Et je veux que tous ceux qui sont ici présents apprennent ce que jamais on ne sut ici que tu fis là-bas. Quand tu entras en la cité de Constantin, les Juifs vinrent au-devant de toi et t'apportèrent leur loi ; et t'ayant offert un samit, tu descendis à eux, non par respect de cette loi que Notre-Seigneur donna à Moïse, mais pour le samit qu'ils t'apportaient. Vinrent ensuite les Grecs ; ils apportaient la figure de Notre-Dame. Tu descendis à leur rencontre, non par révérence pour la bienheureuse Dame, mais pour le sommier chargé d'or qu'ils t'amenaient. Après vinrent devant toi les Latins apportant la Croix. Tu ne descendis pas à leur rencontre, parce que tu voyais

qu'ils n'avaient point de don à t'offrir. Tu mangeas en Grèce les prébendes des pauvres prêtres ; et tu en as tant fait que tu es tombé aux rets du diable. Et tu ne partiras point d'ici sans que tous ceux qui sont ici présents voient clairement si je dis vrai ou non, et si tu n'es point tombé aux rets du diable.

— Dis-tu chose bonne ou mauvaise ? répartit impatient l'évêque Coraz. Tu parles en telle manière que tous ceux de céans te peuvent ouïr. Mets-toi au pouvoir d'un juge, et si tu es ce Merlin dont on parle tant par le monde, qu'il prononce devant le Concile si tu es bonne chose ou mauvaise. Et si tu es parfait selon Notre-Seigneur, Monseigneur le Pape fera savoir tes œuvres par le monde ; et si tu es mauvais, tu t'en iras en ce lieu où s'en alla l'ennemi d'enfer quand il tenait Jésus sur le pinacle du temple, et qu'il lui fut dit par le Sauveur : Va t'en, Sathanas, tu ne tenteras point le Seigneur. Or tu as parlé sur moi en telle manière que tu n'es pas à croire, car partout on sait mes œuvres.

— Ah ! mauvais poisson, répond Merlin, qui vas décevant le monde, donne pleige (garant) à Monseigneur le Pape d'être jugé par tes œuvres, et je te donnerai un autre pleige de moi devant un juge.

— Donne ton pleige, car je suis prêt à donner le mien.

— Tholomer et vous, maître Anthoine, qui maintes fois m'avez éprouvé, soyez pleiges pour moi, et si j'ai forfait contre la loi de Notre-Seigneur, que le juge m'inflige punition ; et si l'évêque Coraz a forfait, Monseigneur le Pape lui prescrira pénitence, selon qu'il aura fauté.

— Évêque Coraz, lui dirent maître Tholomer et maître Anthoine, gardez-vous d'entrer en débat contre Merlin; car sachez que vous en aurez déception, comme il est arrivé à maints autres hommes. »

Nonobstant l'évêque Coraz persista, et donna quatre de ses gens en pleige au Pape. Tholomer et maître Anthoine envoyèrent quérir un juge qui vint incontinent. Le cas lui fut exposé, et la sentence fut remise au lendemain.

Les pères du Concile quittèrent l'église et se disaient entre eux qu'ils avaient été témoins d'un miracle bien évident, car aucun n'avait pu apercevoir ce Merlin qui si sagement avait parlé, et certains même disaient qu'ils ne voudraient pas être en l'état de l'évêque Coraz pour tout le revenu de son évêché.

Tholomer, Anthoine et Merlin s'en allèrent à leur hôtel et soupèrent joyeusement.

— Et que ferez-vous demain de cet évêque qui a tant disputé contre vous aujourd'hui ? dit Tholomer.

— Je compte faire si bonne besogne, répond Merlin, que jamais aucun clerc ne s'avisera de m'accuser et de me chercher noise. Que ne puis-je être délivré de châtier les femmes, comme je le serai désormais de châtier les clercs !

Le lendemain, quand les prélats furent assemblés, Merlin dit au Pape :

— Sire, voici mes pleiges qu'hier vous acceptâtes.

Le Pape les fit asseoir.

Coraz était là, tout troublé. Et s'adressant au Pape :

— Hier au soir, dit-il, je vous ai remis quatre de mes

valets ; j'en ai grand besoin, je vous prie que vous me les rendiez. Je vous en donnerai quatre autres.

— Sire Pape, intervient Merlin, cet évêque avait grand désir de voir mon corps. Or il le peut voir de ses yeux : et pour cela, il vous a donné tels pleiges qu'il voudrait bien ne pas vous avoir donnés. Nous attendons que le juge vienne et vous accomplirez ce que le juge aura décidé.

Le juge, étant venu, s'agenouilla devant le Pape, lui baisa les pieds ; puis, s'étant levé, fait comparaître les deux parties pour qu'elles donnent leurs explications. Coraz était là avec ses quatre valets.

— Mauvais poisson, lui dit Merlin, tu es honni. Tu croyais m'enginer, et c'est toi qui es pris aux rets du diable, et je te veux jeter au vivier. Que donnas-tu pour pleiges hier soir ? Sire Pape, ce qu'il vous laissa pour pleiges, ce sont quatre demoiselles avec lesquelles il assouvait sa luxure, et il fait croire que ce sont quatre valets. Qu'as-tu à répondre ? dit Merlin, s'adressant à Coraz. — Et celui-ci était si confus qu'on ne pouvait tirer une parole de lui.

Mais le Pape, qui savait la véracité de Merlin, envoya quérir les quatre valets qui étaient gardés sous clefs, et devant le Pape, chacun avoua qu'il était femme et que Coraz gisait avec chacune quand il voulait. Le Pape entra en grand courroux contre Coraz et le fit jeter dans un cachot. Il donna congé aux quatre demoiselles, lesquelles prirent l'habit de religion.

« — Seigneurs, dit alors Merlin en s'adressant aux prélats du Concile, sachez que la plupart d'entre vous vous vivez comme font les grands poissons de

la mer. Si donc vous ne vous gardez de m'attaquer, je vous ferai tous prendre aux filets, et vous serez jetés au vivier. Si vous êtes baptisés, je le suis aussi. Vous croyez au Père, au Fils et au Saint-Esprit : j'y crois aussi. Je me garde de pécher, mais si je tombe en péché, j'en fais pénitence. Mais de la luxure, je ne puis me garder.

— Merlin, dit le pape, maître Anthoine nous a conté de ton fait, et nous donnerions approbation à tes œuvres, n'étaient deux choses qui sont en toi. Tu t'en vas disant qu'un diable t'engendra au corps de ta mère, et d'autre part tu es luxurieux. À cause de cela, nous ne pouvons être d'accord avec toi, quand tu vas devisant que le Saint-Esprit te révèle les choses futures.

— Ah ! dit Merlin, autrefois vous m'avez éprouvé et vous m'avez trouvé véridique : il n'y a pas longtemps, je vous ai prédit en Galles que vous seriez pape à Rome.

— C'est vrai, répondit le pape, et je m'émerveille que tel pouvoir te soit venu.

— Ah ! sire, ce pouvoir vient d'autrui et non de moi. Vous savez que l'ennemi d'enfer ne connaît rien de ce qui doit advenir, mais il sait la vérité touchant les choses faites. Je sais le cours du ciel et des planètes, et comment le soleil et la lune se meuvent. D'autre part, vous dites que je suis luxurieux, et qu'à cause de ma luxure vous ne pouvez avoir confiance en mes œuvres. Vous savez que la plus grande partie des prélats de sainte Église vous ont juré d'être chastes, et moi je ne l'ai ni juré ni n'en ai fait serment. Or, qu'il

soit fait un grand feu, et que chacun d'eux se mette dedans, et je m'y mettrai avec eux, et celui qui sera chaste s'en ira sain et sauf, et moi et les autres qui auront pratiqué la luxure, nous serons grillés et brûlés. Vous n'eussiez pas dû parler ainsi de moi, puisque ceux qui vont sacrifiant le corps de Notre-Seigneur eux-mêmes ne sont pas purs. »

« Que vous dirais-je de plus ? Il n'y eut aucun des prélats du Concile qui ne dit à maître Anthoine : Retournez en Galles, et mettez en écrit tout ce que vous dira Merlin, car ses paroles ne sont pas à blâmer, et il ne dit rien contre la foi de Jésus-Christ. »

« Dis-moi, Merlin, que Dieu te sauve, dit maître Anthoine, tes prophéties seront-elles crues en ce temps en Italie et les autres pays où elles seront répandues ?

— Je veux que tu mettes en écrit qu'elles seraient crues, n'était la douleur qui sera répandue en Italie.

— Ainsi, dit maître Anthoine, tes prophéties seront tenues pour fables ?

— Oui, et je te dirai pourquoi : il y aura en Italie tant de mauvais hommes et si pleins de malice, que quand mon livre ne parlera pas à leur louange, de douleur ils s'allumeront de colère. Mais qu'ils sachent que si cela n'eût plu à Notre-Seigneur, il ne m'eût rien donné à dire contre eux. »

Quant à lui, Merlin, il confesse en toute occasion qu'il est fidèle et respectueux envers sainte Église ; qu'il croit au Père, au Fils, au Saint-Esprit, à la Bienheureuse Dame Marie. Notre-Seigneur le fit naître pour la honte des ennemis d'enfer ; il a le don de chan-

ger sa forme et celle des autres, et ce sont les diables qui dans le principe furent des anges du ciel qui lui ont donné ce pouvoir ; les choses à venir, il les sait par la grâce de Notre-Seigneur.

Il ne faudrait pas croire que malgré son titre, le livre des Prophéties de Merlin ne contienne que les prétendues prophéties dictées, par Merlin à Maître Tholomer d'abord, puis à Maître Anthoine, et après celui-ci à ce troisième personnage désigné sous le nom du Sage Clerc de Galles. On y trouve aussi des histoires diverses touchant Morgain, le roi Artus qui sera enchanté, la Dame du Lac, Esglantine la demoiselle d'Avallon, et autres aventures d'imagination ; des explications sur nombre de faits et d'événements vrais ou faux, sur des choses réelles ou supposées, et cent et cent singularités, drôleries et extravagances même.

Voici entre autres un chapitre qui nous parle des Fées marines :

« De la phaée qui sera prinse et tirée à terre seiche. »

« Encore veuil que tu mettes en escrit, dit Merlin à maître Anthoine que il y a une isle en la mer Arien, là où conversent femmes dessus l'eau. Mais au temps que la chose qui jadis nasquit es parties de Jherusalem aura mil dix et neuf ans, en sera prins une et tirée en sèche terre avec les rets des pêcheurs, dont l'ung la prendra à femme et en aura quatre enfants avant qu'elle dise mot de sa bouche... puis se boutera en mer, et s'en ira à celle contrée dont elle vint. Mais avant qu'elle se boute en mer elle dira le nom de ses enfants, puis s'en ira en son lieu.

« — Dis-moi, Merlin, dit maître Anthoine, ces faées que tu me dis, et celles qui se tiennent partout, dont vindrent-elles ?

— Elles vindrent du siècle, comme font les aultres gens, mais je te dirai appartement cette matière que tu veulx savoir. Il est vrai que au temps ancien furent de sages femmes, et de telles y eut qui se firent nommer déesses par leurs sciences, et d'aultres y eut qui firent leurs maisons ainsi comme faict ores la Dame du Lac, car nully ne peut entrer en sa maison sans son congé. Ainsi font ces faées et feront jusques au jour du jugement ; mais elles vont multipliant des hommes de jour en jour...

— Merlin, dit maître Anthoine, auront elles des hommes si saiges comme elles ?

— Nenny, car elles ne leur voudront apprendre de leur science. »

Un autre chapitre nous avertit des influences qu'exercent sur nos entreprises, sur nos actions, sur notre destinée chacun des vingt-neuf jours de la révolution lunaire. Il vous sera peut-être profitable que vous sachiez pour votre gouverne, ce qui vous y attend ; c'est pourquoi je vais vous transcrire pour quelques-uns des jours de la lune, les avis et les pronostics que donne Merlin.

« Le premier jour est assez favorable : si la maladie vous prend vous guérirez, mais non sans languir ; il est bon pour vendre et pour acheter, pour plaider devant le juge ; l'enfant qui naîtra ce jour sera fort de ses membres ; d'ailleurs, c'est celui où Adam fut créé, Eve le fut au deuxième jour. Le sixième on peut

partir à la chasse et en voyage. Le treizième est bon pour commencer à bâtir. Mais commencer une chose le quinzième, ce serait pour néant ; remettez la donc au seizième qui est bon. Le dix-septième est jour de danger... C'est le vingt-deuxième qu'il faut prendre femme. Mais le vingt-sixième gardez-vous de trop parler. Trois-cinq, sept sont mauvais, 10, 11, 12, 14, 20, 24, 27, 29 sont bons ; 8, 9, 18, 19, 28 ne sont ni bons ni mauvais, il faut être prudent. Voilà ce qu'enseigne l'art d'astronomie, et qui veut en plus savoir, qu'il prenne le livre de Blaise. »

Fréquemment, dans le livre, il est question de guerres, de famines, de massacres, du Dragon de Babylone, de la luxure des hommes et des femmes... Le prophète reproche au siècle de se livrer aux vices ; les clercs sont durement malmenés. Le monde devient de plus en plus mauvais ; les enfants à quinze ans sont déjà plus pervers qu'autrefois les hommes à quarante ans. « Avant que la chose qui jadis naquit aux parties de Jérusalem ait mille deux cent cinquante-sept ans, tout ira en empirant par le monde : les hommes comme les femmes, les bêtes, les poissons, les oiseaux, le temps, le vent lui-même, la pluie, les eaux courantes. » La justice ne se rendra qu'à prix d'argent ; tout sera vénal.

Oyez maintenant la conversion miraculeuse de la jeune sœur de la mère de Merlin, laquelle sœur, vous vous en souvenez, avait abandonné son corps aux hommes pour leur plaisir. Elle en fut tant priée qu'elle vint à Merlin. En la voyant, il se mit à pleurer. On lui demande s'il connaissait cette damoiselle.

— C'est la sœur de ma mère, répondit-il, et toute sa honte lui est advenue à cause de moi.

— Merlin l'aspergea d'eau sainte au visage, puis se déchaussa pieds nus, ôta sa cotte, se dévêtit complètement, ne gardant que sa chemise ; et s'étant prosterné devant l'autel, il pria le Seigneur d'accorder pitié à sa tante, et de la délivrer des ennemis d'enfer.

Quand il eut fini son oraison, la demoiselle dit que jamais ne reprendra telle vie ; elle confessa ses péchés, prit les habits de religion, et se fit enfermer dans un hermitage.

Sa prière ayant été efficace, Merlin en tire une moralité, et il dit : En telle manière veut Notre-Seigneur qu'on le prie ; il ne veut pas qu'on le triche, ainsi que pleurent les femmes pour tricher les hommes, quand elles pleurent des yeux et non pas du cœur.

Voici maintenant, pour terminer, le titre de quelques prophéties de Merlin prises au hasard dans le livre :

— De l'oiseau qui naîtra d'un arbre, et de la beste qui naîtra aux déserts de Babylone.

— Du poisson qui naîtra au fleuve Jourdain.

— Du bon marinier qui aura l'ung bras court et l'autre long.

— Pourquoi le corbeau ne peut boire au mois de juillet.

— D'un épervier qui sera roy couronné de trois couronnes, et de l'homme de Turquie qui trois jours jettera feu et flambe par la bouche.

— Des gens qui ne seront obédients à Sainte Eglise.

— D'un pape qui n'osera regarder Rome.

— Des trois rois qui viendront au dragon de Babylone.

— De ceux d'Arabie qui iront au dragon de Babylone.

— Quelle chose est Paradis et quelle chose est Enfer.

— D'un Juif qui estoit bossu par derrière.

— Du chevalier qui conduisit l'ennemi en son hotel, cuydant conduire le pape.

— De la chose du juge qui fust couppée par le conseil de Merlin.

— De la fin du monde, et du soleil et de la lune qui ne tourneront plus, et des grillons qui mangeront le blé. Etc, etc.

APPENDICE AU CHAPITRE VI

A. — Alain de Lille

Le livre de Alain de Lille, ou des Îles, ne se rencontre pas fréquemment, quoique il ait en plusieurs éditions. Voici le titre de l'une d'elles, titre qui ne manque pas d'ampleur, et qui, outre le sujet de l'ouvrage, consigne les titres et l'immense érudition du Docteur Universel.

Prophetia Anglicana Merlini Ambrosii Britannici ex incubo olim (ut hominum fama est) ante annos mille ducentos circiter in Anglia nati, Vaticinia et Prædictiones. a Galfredo Monumetensi latine conversæ, una cum septem libris explanationum in eamdem prophetiam, excellentissimi sui temporis Oratoris, Polyhistoris et Theologi Alani de Insulis Germani, Doctoris (ob admirabilem et omnigenam eruditionem) cognomento Universalis, et Parisiensis academici, ante annos 300, Rectoris amplissimi. — Francofurti, Typis Joachimi Bratheringii. MDCIII. — (269 pages de 32 lignes).

En voici une autre édition indiquée par Francisque Michel (*Vita Merlini*, chp. LXII).

Merlini Ambrosii Britannici Vaticinia et Prædictiones Anglicanæ: in Latinum versæ a Galfredo Monumethensi: una cum D. Alani de Insulis, Germanii, VII libris explanationum in easdem. Francofurti, apud Joan-Davidem Zannerum Anno MDCII. — (In-8° de 325 pages, plus préface et table.)

B. — Textes de Alain de Lille

I. (p. 3-4). Quæritur a multis de Merlino isto, utrum christianus fuerit, an gentilis, et quonam spiritu prophetavit, pythonico an divino ?...

Equidem christianum eum fuisse certissimum est, cum de Britannica fuerit natione, et a ducentis et amplius annis antequam nasceretur, tota Britannia per Lucium regem suum a multideo errore ad cultum unius veri Dei, per legatos Eleutherii papæ et eorum prædicatione conversa sit, et sacro baptismate innovata.

Quo autem spiritu prophetaverit, novit solus ille summus Spirituum Deus, qui in omni semper natione et gente, ea quæ voluit, per quos voluit prophetavit atque prædici fecit, sive permisit, antequam evenirent.

(p. 5). Denique Job nec christianus nec judæus fuit, sed profecto gentilis; et tamen neminem prophetarum apertius fideliusque de Christi et nostra omnium in novissimo die resurrectione prophetavisse reperio. Multi præterea gentilium vates non solum viri sed et fœminæ fuerunt, ut Cassandra et Chrysis, sicut eorum litteræ tradunt.

Quid de Balaam loquar ? Cujus oracula nec puduit Mosen Sacræ legi attexere, nec magistros Ecclesiæ tantis librorum voluminibus explanare, atque in Ecclesiis Dei ubique terrarum assidue frequentare. Quem tamen fuisse ariolum constat, et mercede conductum ad maledicendum Israel, et ipsum Israel tandem ad fornicandum allectum.

II. (p. 6). Quæritur etiam de Merlino cujus filius fuerit, utrum videlicet solemnī lege naturæ ex viro et fœmina natus, an, juxta matris ejus confessionem, fantastica alicujus creaturæ spiritualis oppressione conceptus. Quod matrem ejus finxisse facilius crediderim, quod videlicet puella nobilis vel confusione suæ consulerit, vel amasium suum non proderet, nisi me tanta in Merlino et præsentium scientia et præscientia futurorum matri ipsius non omnino decedere persuasissent...

Denique Apuleius in libro qui intitulatur de Deo Socratis, perhibet inter lunam et terram Dæmones habitare quos incubos vocant. Sic et Plato dicit quoddam genus dæmonum esse inter lunam et terram, in hac humecta parte aeris, quod ita diffinitur: Animal humectum, rationabile, immortale, passibile; cui proprium est homini invidere, quia unde ille cecidit per superbiam, homo per humilitatem ascendit. Quorum quidam ita luxuriosi sunt, ut aliquando in humana effigie cum mulieribus misceantur et generent; unde et incubi nuncupantur.

C.— Le Banquet

Quelle est, lui demandai-je, la fonction d'un démon? — D'être l'interprète et l'entremetteur entre les dieux et les hommes, apportant au ciel les vœux et les sacrifices des hommes, et rapportant aux hommes les ordres des dieux et les récompenses qu'ils leur accordent pour leurs sacrifices. Les démons entretiennent l'harmonie de ces deux sphères, ils sont le lien qui unit le grand tout. C'est d'eux que procèdent

toute la science divinatoire et l'art des prêtres relativement aux sacrifices, aux initiations, aux enchantements, aux prophéties et à la magie. Dieu ne se manifeste point immédiatement à l'homme, et c'est par l'intermédiaire des démons que les dieux commercent avec l'homme et lui parlent, soit pendant la veille, soit, pendant le sommeil. Celui qui est savant dans toutes ces choses est un homme démoniaque ou inspiré, et celui qui excelle dans le reste, dans les arts et les métiers, est appelé manœuvre. — *Platon*, traduct. de Victor Cousin. t. VI, 1831, p. 298-299.

Apulée. — Le Dieu de Socrate.

Il y a des divinités intermédiaires qui habitent entre les hauteurs du ciel et l'élément terrestre, dans ce milieu qu'occupe l'air, et qui transmettent aux dieux nos désirs et les mérites de nos actions. Les Grecs les appellent démons.

Messagers de prières et de bienfaits entre les hommes et les dieux, ces démons portent et reportent des uns aux autres, d'un côté les demandes, de l'autre les secours. Interprètes auprès des uns, génies secourables auprès des autres, comme le pense Platon dans son *Banquet*, ils président aussi aux révélations, aux enchantements des magiciens, à tous les présages.

De même que nous, ils éprouvent tout ce qui excite les âmes ou qui les adoucit ; ils sont irrités par la colère, touchés par la pitié, apaisés par les prières, exaspérés par les injures, charmés par les honneurs. Enfin, semblables aux hommes, ils sont soumis à l'adversité des passions.

On peut les définir ainsi : les démons sont des êtres animés, raisonnables et sensibles ; dont le corps est aérien et la vie éternelle. De ces cinq attributs les trois premiers leur sont communs avec les hommes ; le quatrième leur est propre ; ils, partagent le dernier avec les dieux immortels, dont ils ne diffèrent que par la sensibilité.

*Dæmones sunt genere animalia, ingenio rationabilia, animo passiva, corpore aëria, tempore æterna*¹⁸³.

D. — Gloire d'Artur

Quo enim Arturi Britonis nomen fama volans non pertulit et vulgavit : quousque christianum pertingit imperium ? Quis unquam Arturum britonem non loquatur, cum pene notior habeatur asiaticis gentibus quam Britannis, sicut nobis referunt Palmigeri nostri de Orientis partibus redeuntes ? Loquuntur eum Orientales, loquuntur Occidui, toto terrarum orbe divisi. Loquitur illum Aegyptus, Bosphorus exclusa non tacet. Cantat gesta ejus domina civitatum romana, nec emulam quondam ejus Carthaginem Arturi prælia latent. Celebrat actus ejus Antiocha, Armenia, Palestina. (Alanus, p. 22).

E. — Les Prophéties de Merlin

Signalons cette édition des Prophéties que je ne trouve guère mentionnée. — Le titre est ainsi conçu :

¹⁸³ *Collection des Auteurs latins*, par Nisard. Apulée, p. 137 à 141. — De Deo Socratis.

LES PROPHÉCIES DE MESLIN

Au-dessous vient un dessin, et au bas de celui-ci on lit :

RICHARD MACÉ

Le dessin avec le nom est encadré sur les quatre côtés d'une bande rouge, et le tout est bordé de vignettes, un rang à gauche, deux à droite, un en dessous, mais il n'y en a point en dessus.

Au bas de la page on lit :

« On les vent a Regnes chiez Jehan Macé, a Caen chiez Michel et Augier, a Rouen chiez Richard Macé aux cinq chapeletz pres la grant eglise. »

Ce livre est donné comme étant de 1498.

Il est numéroté par feuillets, il en contient 130 ; chaque page est à deux colonnes de 37 lignes, avec table des chapitres. Le livre se termine par une prière d'une vingtaine de vers. — Le tout imprimé en caractères gothiques.

F. — Début du Manuscrit

Voici comment débute dans un ancien manuscrit le livre *des Prophéties de Merlin*.

« Ici commencent les *Prophéties de Merlin*.

« Ici commencent les *Prophéties Merlin*, et ses œuvres, et les merveilles que il fist en la grant bretagne, et en maintes autres terres ases soutillement, et pour ce s'en test atant li conte de ceste matiere, et parole des prophéties Merlin qui sont transla-

tees du latin en françois, que fedelic (*Frédéric*) a fet translater pour ce que li chevaliers et li autre gent laics les entendent miex, et puissent prendre aucune essample, car asses en y a qui bien i veut entendre, et ce dit nostre conte en ceste matiere.

« En ceste partie, dit li conte, que entre Merlin, le prophète des Anglois, et mestre Antoine, cil qui metoit a icelui tens les prophécies de Merlin en escrit, sestoient un iour mis en une chambre ans dui ensemble, et Merlin avoit moult regardé et estudié en combien de tens finera Illande. Et lors, dit Merlin à mestre Antoine, que il mete en escrit que il aura VII apostoles à Romme qui seront nés à un chastel dessus Illande, et cil apostoles seront au Lens que li dragon de Babillonne nestra, et il se partira de Babilonne. Lors se partira cil apostolle de Rome pour la pour (*peur*) que il aura de celui dragons. Et lors ne voudra-il plus estre gouverneur de l'église de Romme ne du Siège, et s'en ira en une ille nouvellement veue, et fera fere en cele ille une église pour lui, et se metra dedans et y usera le remenant de sa vie, jusques à tant que un des menistres du dragon le fera noier en la mer... »

« Di moi Merlin, fet mestre Antoine, liquex hons voudra celui apostolle noier en mer... »

L'édition imprimée signale aussi cette translation du latin en francais de l'œuvre des *Prophéties de Merlin*:

« Je veux, dit Merlin, que tu mettes en escrit que celui Maistre lapidaire s'en ira depuis en Messine où l'empereur qui ceste prophécie fera translater de

latin en français sera. Et celui empereur achaptera de ses joyaux. Lors lui dira le lapidaire : Sire, je ai quatre pierres dont je ne connais leur vertu, et si sont extraites de mer, et j'ai ouï compter par tout le monde que vous êtes le nompareil de tous ; et lui montrera les pierres, et l'empereur qui toutes les vertus des pierres connaîtra dira incontinent au lapidaire qu'il le fera riche, et ne lui donnera pour les pierres ni or ni argent, mais lui donnera un château dont il sera à jamais riche... L'empereur enverra ces pierres à ses amis, et après qu'il aura lu cette prophétie, il enverra la prophétie et toutes les pierres, lesquelles seront tenues à grant merveilles par tout pays » (Trepperel, *De la couronne d'Orbance*).

CHAPITRE VII : POÈMES DE MERLIN

I — Notice

En dehors des pseudo-prophéties mises au compte de Merlin par Geoffroy de Monmouth et autres, et qui ne sont, très vraisemblablement, que leurs propres élucubrations, il est un certain nombre de poèmes, de chants prophétiques même si on veut, d'une grande antiquité, attribués à Merlin, et qu'une sévère critique laisse à l'avoir du barde.

Au commencement de ce siècle, Owen Jones inséra dans *le Myvyrian Archaiology of Wales* six pièces de poésie attribuées à Merlin. — En 1863-1868, un savant anglais, M. W. Skene, donna une édition des quatre plus anciens manuscrits gallois, contenant, entre autres, les poèmes des bardes du VI^e et du VII^e siècle ; savoir : le Livre noir de Caermarthen, manuscrit du XII^e siècle ; le Livre de Aneurin, le Livre de Taliésin, tous deux manuscrits du XIII^e siècle ; enfin le Livre Rouge de Herghest, manuscrit du XIV^e siècle, dont nous avons fait mention précédemment à propos des *Mabinogion*. Ces textes gallois sont accompagnés de la traduction anglaise avec notes, commentaires et dissertations¹⁸⁴. Outre cinq des chants Merliniques insérés dans le *Myvyrian Archaiology*, M. Skene a compris

¹⁸⁴ *The four ancient books of Wales, containing the Cymric poems attributed to the Bards of the sixth century, — by William F. Skene.* — Edimburg, 1868. 2 vol. in-8°, avec carte et fac-simile.

dans son livre deux autres pièces attribuées à Merlin, et qui ne se trouvent point dans le *Myvyrian Archaeology*. De sorte que les chants bardiques dans lesquels la critique est portée à voir l'œuvre propre de Merlin, seraient au nombre de huit aujourd'hui connus, savoir d'une part les six pièces du *Myvyrian Archaeology*, et d'autre part les deux nouvelles admises par M. Skene. Voici les dénominations de ces huit pièces : 1^o Afallenau ou Les Pommiers ; 2^o Dialogue de Merlin et de Taliésin ; 3^o Kyvoësi ou Dialogue entre Gwendyz et Merlin ; 4^o Hoianau ou Les Pourceaux ; 5^o Yscolan ; 6^o Les Bouleaux ; 7^o Prédiction de Merlin dans son tombeau ; 8^o Les Fouissements.

Mais ces pièces telles qu'elles nous sont maintenant présentées ne sont pas l'œuvre pure de Merlin ; c'est-à-dire que dans la suite des temps quelques-unes au moins ont subi de nombreuses interpolations ; et c'est à discerner l'authentique d'avec le faux surajouté que doit surtout s'exercer la sagacité des érudits.

En 1884, M. de la Borderie a publié une étude sur les *Véritables Prophéties de Merlin*¹⁸⁵, sujet essentiellement breton. Chacune des huit pièces a été scrutée à fond, chaque stance, chaque ligne a été soumise à discussion et à rigoureux contrôle ; et telle pièce qui se présentait effrontément avec une longue suite de stances, comme œuvre de Merlin, se trouve réduite à de rares et de courts fragments, que rien, en apparence du moins, n'empêche de pouvoir attribuer à

¹⁸⁵ *Les Véritables prophéties de Merlin*. Dans l'ouvrage : Études historiques bretonnes, première partie, par M. A. de la Borderie. Champion, Paris, 1884.

Merlin lui-même ; mais de telles autres, pas une ligne n'a pu être admise. La lumière semble donc faite maintenant sur cette obscure et difficile question.

En 1850, M. de la Villemarqué avait publié son livre : *Poèmes des Bardes bretons du VI^e siècle*, avec les textes gallois, la traduction française et de fort instructives annotations. Le livre contient ce qui reste des œuvres d'Aneurin, de Taliésin, de Lywarc'hen ; mais aucune pièce de Merlin. On peut s'en étonner aujourd'hui ; mais c'est que, à cette époque de 1850, les poèmes que l'on croit aujourd'hui pouvoir attribuer à Merlin, étaient réputés apocryphes ; et l'auteur ne voulant admettre que ce qui était d'une authenticité bien avérée, ils furent en conséquence laissés en dehors.

C'est à M. de la Borderie que revient le mérite d'avoir donné la première traduction française des œuvres du barde breton, et de les avoir fait connaître chez nous.

D'un méticuleux examen de chacune des huit pièces attribuées à Merlin, M. de la Borderie conclut que :

1^o l'Afallenau réduit aux dix strophes du Livre noir de Caermarthen, et

2^o le Dialogue de Merlin et de Taliésin sont deux poèmes authentiques de Merlin.

3^o Dans le Dialogue de Gwendyz (Gwendydd) et de Merlin, intitulé Kyvoësi, on distingue encore aisément l'œuvre de Merlin, d'avec les additions postérieures.

4^o La pièce Hoïanau (Les Pourceaux) n'a conservé que de rares vestiges de l'œuvre primitive du barde.

5° Yscolan ne peut lui être attribué, et M. de la Borderie propose une nouvelle interprétation de cette pièce.

Quant aux trois autres pièces : Les Bouleaux, — La Prédiction de Merlin dans son tombeau, — Les Fouissements, — quoique très anciennes, elles n'appartiennent point à Merlin. M. de la Borderie y voit des imitations de ses trois poèmes authentiques : l'Afallenau, le Dialogue de Merlin et de Taliésin, et le Dialogue de Merlin et de Gwendyz.

Ainsi il ne reste acquis à l'avoir incontesté du barde, que quatre poèmes ou fragments de poèmes.

Laissons donc de côté les quatre poèmes : Yscolan, Les Bouleaux, Les Fouissements et La Prédiction de Merlin dans son tombeau, lesquels ne nous présentent aucun intérêt, puisqu'ils ne sont pas l'œuvre de Merlin. Occupons-nous brièvement des quatre autres : les Hoianau, le Dialogue de Merlin et de Taliésin, les Afallenau, et enfin le Dialogue de Myrddin et de Gwendyz, sa sœur. Si deux d'entre eux : les Hoianau et le Dialogue de Myrddin et Gwendyz (Kyvoësi) ne peuvent être chacun en totalité attribués à Merlin, ils contiennent du moins des parties d'une authenticité non douteuse.

Ces poèmes sont en général d'un sens fort obscur ; en maint et maint passage il est fait allusion à des actions, des faits, des coutumes qui nous sont à peu près inconnus. Souvent le barde s'exprime par figures allégoriques, voile sa pensée ; le style trop souvent est d'une concision telle, que l'interprétation en est douteuse ; presque chaque vers devrait être flanqué d'un

commentaire. Devant tant de difficultés accumulées, je me suis borné à une traduction plus ou moins fidèle du texte anglais, sans prétendre à mettre au net l'idée du barde lorsqu'elle apparaissait confusément, renvoyant le lecteur, pour les éclaircissements dont il pourrait avoir besoin, aux livres de M. Skene et de M. de la Borderie.

II — Hoianau

C'est le nom qu'on donne généralement à cette pièce. Il vient du mot Hoian ou Oian, qui signifie *écouter*, et pourrait être traduit : Les Écoutez. On l'appelle encore Porchellanaou ou les Petits Pourceaux (Skene, Vol. II, p. 338). Cette pièce fait partie du Livre noir de Caermarthen. Elle comprend vingt-cinq stances de quatre à treize vers, en tout deux cent quatorze vers, et chacune commence par ces mots : Oian a parchellan ; Écoute ô petit pourceau. Cette même apostrophe se trouve dans la pièce Afallenau aux stances 1 et 4.

Nous avons eu occasion d'exposer précédemment que le pourceau est l'animal emblématique par le nom duquel, en langage bardique, la race bretonne est désignée ; de même Artur est appelé Sanglier de Cornouailles. Cette comparaison n'a rien que de flatteur et de très honorable ; nous avons dit pourquoi.

Comme spécimen de cette pièce, je transcris, d'après la version anglaise de Skene¹⁸⁶, la première, la seconde et la dernière stance. Il ne faut pas oublier que, d'après les critiques, cette pièce n'est qu'un tissu

¹⁸⁶ Skene, vol. I, p. 482,

d'interpolations et que les vestiges de l'œuvre merlinique y sont rares et perdus dans la gangue. Sur les deux cent quatorze vers dont se compose la pièce Hoianau c'est à peine, dit M. de la Borderie, si trente appartiennent réellement à Merlin.

1.

*Écoute, ô petit pourceau, heureux petit pourceau !
N'enfouis pas ton groin sur le sommet de la montagne.
Cache-toi dans un lieu isolé dans les bois,
De crainte des chiens de chasse de Ryderch, le champion
de la foi :
Et je prophétiserai et ce sera vrai.
Jusqu'à l'Aber Taradyr avant les usurpateurs de
Prydein,
Tous les Cymris seront sous le même chef de guerre
Son nom est Hywelyn, de la race
De Gwyned, un qui vaincra.*

2.

*Écoute, ô petit pourceau ! il faut s'en aller,
De crainte des chasseurs de Mordei, si quelqu'un l'osait,
De peur que nous soyons poursuivis et découverts.
Si nous échappons, je ne me plaindrai pas de la fatigue,
Et je prédirai par rapport à la neuvième vague,
Et par rapport au solitaire à barbe blanche qui épuisa
Dyved,
Qui éleva un sanctuaire dans le pays pour les gens de
croyance particulière,
Dans la haute région et au milieu des bêtes sauvages.*

*Jusqu'à ce que Cynan y vienne pour voir sa détresse,
 Ses habitations ne seront jamais rétablies.*

25.

*Écoute, ô petit pourceau ! craintif pourceau !
 Mince est mon vêtement ; pour moi il n'y a pas de repos ;
 Depuis la bataille d'Arderyd, il m'est indifférent
 Que le ciel tombe et que la mer déborde,
 Et je prédirai qu'après Henri.
 Tel et tel roi régnera dans les temps de troubles.
 Quand il y aura un pont sur le Taw et un autre sur la
 Tywe,
 Alors sera la fin de la guerre.*

III — Dialogue entre Merlin et Taliésin

Ce poème, aux yeux de M. de la Borderie, est une des pièces les plus authentiques et les moins altérées de Merlin. Les deux interlocuteurs s'entretiennent de la fameuse bataille d'Arderyd (573), dont le résultat fut la défaite de l'armée des Païens, et leur fuite dans la forêt de Celyddon. On attribue cette pièce à Taliésin, dit M. Skene, mais elle ne se trouve pas dans le livre de Taliésin ; et dans le poème lui-même, Merlin s'en dit l'auteur (stance 11).

Les principales difficultés de la traduction, ajoute M. Skene, se trouvent dans l'obscurité des allusions ; et assurément, d'après le caractère des interlocuteurs, savoir le chef des Bardes et le chef des Enchanteurs, on doit s'attendre à une certaine obscurité.

Cette pièce, qui fait partie du Livre Noir de Caer-

marthen, contient 11 stances et 38 vers, M. Skene l'a insérée dans son livre et en a donné la traduction au vol. I, p. 368, et des annotations au vol. II, p. 320.

À cause de son caractère d'authenticité cette pièce mérite d'être transcrite dans son entier.

Poème sur la bataille d'Ardderyd

Dialogue de Myrdin et Taliésin.

1. Myrdin

*Quelle tristesse pour moi ! quelle tristesse !
Cedwyv et Cadvan ont-ils péri ?
Éclatant et tumultueux fut le carnage ;
Le bouclier venant de Trywruïd¹⁸⁷ fut transpercé.*

2. Taliésin.

*C'est Maelgwn¹⁸⁸ que j'ai vu combattre,
Ses hommes devant le tumulte de l'armée ne restent pas
silencieux.*

3. Myrdin.

Devant deux guerriers ils débarqueront à Nevtur¹⁸⁹

¹⁸⁷ Trywruïd (stance 1) est évidemment un nom de lieu (W. Skene, t. II, p. 320).

¹⁸⁸ Maelgwn (stance 2) paraît avoir conduit l'armée contre les Païens à Ardderyd (W. Skene, t. II, p. 320).

¹⁸⁹ Nevtur (stance 3) c'est probablement le même lieu que

*Devant Errith et Gurrith montés sur un cheval d'un
blanc pâle ;
Sans nul doute ils enlèveront ce cheval efflanqué.
On verra bientôt Elgan arriver avec sa suite.
Hélas ! pour venir à la mort ils ont fait un grand voyage.*

4. Taliésin.

*Rys, qui n'avait qu'une dent, et son bouclier la largeur
de la main,
Même à toi, un bonheur complet est arrivé,
Cyndur a été tué, on le pleure outre mesure,
Des hommes qui furent vaillants pendant leur vie ont
été tués :
Trois hommes de marque, dont Elgan faisait grand cas.*

5. Myrdin.

*À travers tout, après d'excessifs efforts,
De bien loin sont venus à moi Bran et Melgan ;
Et dans leur dernière lutte, ils ont tué Diwel
Fils d'Erbin et ses hommes.*

6. Taliésin.

*L'armée de Maelgwn, c'était heureux qu'elle arrivât.
Guerriers qui portent la mort à travers la plaine
ensanglantée,*

Nemhtur dont Fiech parle dans la vie de saint Patrick, écrite au huitième siècle ; selon son commentateur Nevtur est la même ville que Alcluid, aujourd'hui Dumbarton (W. Skene, t. II, p. 320).

*Dans la bataille d'Ardderyd au moment de la crise,
Ils prépareront continuellement tout pour le héros.*

7. Myrdin.

*Une multitude de dards sont lancés ! La plaine sera
fumante de sang.
Ils seront une armée de guerriers robustes et alertes ;
Une multitude qui seront blessés, une multitude qui
s'enfuiront,
Une multitude qui reviendront au combat.*

8. Taliésin.

*Les sept fils d'Éliffer, sept héros éprouvés !
Dans leurs sept divisions, nul homme ne reculera devant
sept lances.*

9. Myrdin.

*Sept feux ardents, sept armées résistantes,
Le septième Cymelyn partout au premier rang.*

10. Taliésin.

*Sept lances dardées, sept rivières
Seront complètement remplies du sang des chefs.*

11. Myrdin.

Sept vingt guerriers vaillants ont passé dans les ombres ;

*Dans la forêt de Celyddon¹⁹⁰ ils ont trouvé leur fin.
Puisque, moi Myrdin, je viens le premier après Taliésin,
Permits que ma prophétie se confonde avec la sienne.*

IV — Afallenau (Les Pommiers)

Dans le *Myvyrian Archaiology* cette pièce compte vingt-deux stances. Douze doivent être répudiées comme œuvres de faussaires. Les dix autres, authentiques et seules insérées au Livre noir de Caermarthen, commencent toutes par cette apostrophe : Afallen peren, Doux pommier (Sweet Appletree). De là vient le nom de Afallenau les Pommiers sous lequel la pièce est connue.

Ce Doux Pommier, dont le barde se plaît à vanter les charmes, est la figure allégorique d'un jeune prince exilé, que M. de la Borderie croit être le fils du roi Gwendoleu, et dont le barde, par son chant prophétique, veut préparer la restauration future, en même temps qu'il annonce aux Bretons le prochain triomphe de leur race sur les étrangers envahisseurs.

Cette pièce dut être composée peu après la bataille d'Arduyd, qui eut lieu en 573. C'est la plus célèbre de celles que l'on attribue à Merlin. Les allusions obscures pour nous y sont nombreuses ; au temps du barde, sans doute, elles étaient plus transparentes. Néanmoins il est évident que ce qui y domine, c'est l'idée patriotique. Mais en outre, aux stances 4, 5,

¹⁹⁰ Celyddon (stance 11). La forêt de Celyddon en Gogleed ou Écosse, renferme la forêt d'Ettrick et la vallée de la Tweed (W. Skene, t. II, p. 320).

6, 7, le barde parle de lui-même, et nous révèle les quelques joies et les grands chagrins de son existence.

Je transcris ci-dessous la première et la dernière stance d'après la version anglaise de W. Skene, en y adjoignant quelques indications empruntées au livre de M. de la Borderie.

Les autres stances sont données en résumé¹⁹¹.

Afallenau (Les Pommiers)

1.

*Doux pommier aux branches charmantes,
Qui bourgeonnes vigoureusement et produis des rejetons
renommés,
Je prédirai devant le maître de Machreu¹⁹²
Que dans la vallée de Machawy, mercredi, il y aura du
sang,
Joie pour les Loëgriens¹⁹³ aux épées rouges de sang.
Écoute, ô petit pourceau¹⁹⁴ : il viendra jeudi
Joie pour les Kymrys¹⁹⁵ et leurs vaillants guerriers qui
ont combattu
Pour leur défense de Kymminawd, avec leurs incessants
coups de sabre.*

¹⁹¹ Skene, Vol. I, p. 370 ; vol. II, p. 335.

¹⁹² Localité inconnue, ainsi que les autres nommées dans le poème (de la Borderie, p. 62).

¹⁹³ Les Anglo-Saxons envahisseurs de l'île (de la Borderie, p. 62).

¹⁹⁴ Au sujet de cette apostrophe, voir ci-dessus la pièce Hoianau ou Porchellanau.

¹⁹⁵ Kymrys : les Bretons.

*Des Saxons il sera fait un massacre avec des lances de
frêne,
Et leurs têtes serviront de boules pour jouer.
Je prédis la vérité sans déguisement :
L'élévation d'un enfant caché dans une contrée du
Sud*¹⁹⁶.

2.

*«Doux pommier, arbre vert aux pousses luxuriantes,
Tes branches s'étendent largement, que ta forme est
belle !»*

Après cette apostrophe le poète continue, et prédit une bataille près de Kymminawd, bataille furieuse où, sous la conduite du chef d'Eryri, il sera fait un affreux carnage des ennemis. Pour fêter la victoire dans Pengwern¹⁹⁷ il faudra de l'hydromel.

3.

«Doux pommier, arbre aux fruits jaunes !...»

Puis c'est une immense invasion que le barde entrevoit ; l'ennemi abordant sur sept navires d'un côté, et sur sept cents de l'autre. Mais rien de ce qui sera venu ne s'en retournera, sauf sept barques à moitié vides.

¹⁹⁶ Les Bretons de la Cambrie, aujourd'hui pays de Galles, par opposition aux Bretons du nord qui occupaient la partie de l'île située entre la Dée et la Clyde (de la Borderie, p. 62).

¹⁹⁷ Aujourd'hui Shrewsbury, capitale du comte de Shrop, au nord de la rivière de Twed (de la Borderie, p. 62).

4.

«Doux pommier aux pousses luxuriantes!...»

Le barde ensuite rappelle qu'au temps où il dormait seul dans la forêt de Kelyddon, le bouclier sur l'épaule, le glaive couché près de lui, il venait avec une belle jeune fille prendre sa nourriture au pied du doux pommier aux branches plantureuses. Et, comme dans la strophe première, il interpelle le petit pourceau : Écoute, petit pourceau, attache-toi à la raison, lui dit-il.

5.

«Doux pommier qui crois dans la clairière...»

Le barde se met à gémir sur lui-même. Il a perdu l'amitié de Gwendyz, et à la cour de Riderch l'époux de Gwendyz, il n'est personne à qui il ne soit odieux, car il est cause de la mort de leur fils et de leur fille. Pourquoi la mort ne le vient-elle prendre ! Il est délaissé des princes, sa belle ne l'approche plus, et pourtant, à la bataille d'Arduyd, il était chef au collier d'or.

6.

«Doux pommier aux fleurs charmantes, qui crois caché dans les bois...»

Que sa vie, dit le poète en parlant de lui-même, que sa vie n'a-t-elle donc fini avant qu'il eût à se reprocher la mort du fils de Gwendyz ; car depuis lors, il

n'est personne au palais qui ne le maudisse plusieurs fois le jour.

7.

«Doux pommier qui crois près du fleuve...»

Avant d'être privé de la raison, je venais souvent avec une charmante jeune fille me promener en tes alentours. Après avoir été riche, puissant, honoré, je suis resté dix ans et quarante ans errant dans les sombres solitudes de Kelyddon, parmi les spectres et les ténèbres. Puissé-je, après les longs chagrins que j'y ai endurés, être admis parmi les serviteurs du roi des cieux.

8.

«Doux pommier aux fleurs délicates, qui crois dans un champ parmi d'autres arbres...»

Le barde recommence son rôle de prophète. L'esprit lui a révélé ce qui doit advenir. Les païens Saxons seront vaincus. Ils seront expulsés par le triomphe d'un valeureux enfant, et les bardes seront honorés.

9.

«Doux pommier aux couleurs vermeilles, qui crois, caché dans la forêt de Kelyddon.»

C'est en vain qu'on cherchera tes fruits, jusqu'au jour où Cadwaladyr sortira de la conférence de Cadvaon ; alors seront domptés les barbares aux longs cheveux.

10.

*Doux pommier, arbre aux couleurs cramoisies,
 Qui grandis caché dans le bois de Kelyddon,
 On te recherche pour tes fruits, mais ce sera en vain,
 Jusqu'à ce que Cadwaladyr vienne de la conférence de
 Rhyd-Reon,
 Et que Conan s'avance à sa rencontre pour combattre les
 Saxons.
 Les Kymrys seront victorieux, glorieux sera leur chef;
 Tous auront leurs droits, et le Breton se réjouira
 Sonnant la corne d'allégresse, et entonnant le chant de
 paix et de bonheur.*

V — Kivoessi ou Dialogue entre Myrdin
 et sa sœur Gwendydd.

La dernière pièce dont nous ayons à nous entretenir, et qui n'est pas la moins digne d'intérêt, c'est le dialogue de Myrdin et de sa sœur Gwendydd. Dans le Livre Rouge, dont elle fait partie, on lui compte 131 stances de trois à quatre vers. Mais ce n'est que dans les quinze dernières que l'on peut reconnaître l'œuvre de Merlin. Les cent seize premières ne sont, au jugement de M. de la Borderie, qu'une froide et insipide fabrication du XII^e siècle, et n'ont aucun rapport avec les quinze dernières. Cependant çà et là on y trouve encore quelques rares vestiges de l'œuvre propre du barde, restés fermes au milieu de l'invasion étrangère. Dans cette première partie, Gwendydd interroge le devin qui lui révèle la suite des rois bretons jusqu'au jour de l'extermination, qui sera la

fin de tout (stance 113). Après celui-ci, qui régnera, demande Gwendydd, et Merlin répond. C'est à cause du caractère chronologique de cette pièce qu'elle est aussi appelée *Kyvoessi Myrdin* (ou *Kivoësi*), d'un mot Oes qui signifie âge, temps (Skene, vol. II, p. 423).

Quant aux quinze stances finales, elles ont un tout autre caractère : c'est une touchante élégie, où le barde gémit sur sa vieillesse et son infortune. Il a perdu ses meilleurs compagnons ; mort aussi à la bataille d'Arderyd le fils de Gwendydd sa sœur ! Je veux mourir, s'écrie-t-il dans sa douleur.

Gwendydd, la sœur aimée et compatissante, cherche à le reconforter, sans taire cependant ses propres chagrins. Elle ne l'oubliera point, elle lui pardonne la mort involontaire de son fils. Elle recommandera à Dieu son frère qui est sans reproche. Elle l'exhorte à recevoir la communion. — Veuille Dieu prendre soin de Merlin, dit-elle. — Veuille Dieu prendre soin de Gwendydd, répond-il en terminant. Voici ce morceau, d'après la version de W. Skene (vol. I, p. 476).

Dialogue entre Myrdin et sa sœur Gwendydd

112

*Mon frère jumeau, puisque tu m'as répondu,
Myrdin, fils de Morvryn l'habile,
Triste est l'histoire que tu as révélée.*

113

Je le déclare à Gwendydd,

*Car tu m'as sérieusement interrogé,
L'extermination, Madame, sera la fin.*

114

*Ce que jusqu'ici j'ai prédit
À Gwendydd, l'idole des princes,
S'accomplira jusqu'au plus petit point.*

115

*Mon frère jumeau, puisque ces choses doivent m'arriver,
Même pour les âmes de tes frères
Quel souverain sera après lui ?*

116

*Belle Gwendydd, maîtresse en courtoisie,
Je déclarerai sérieusement
Que jamais ensuite il n'y aura de souverain.*

117¹⁹⁸

*Hélas ! toi qui m'es si cher pour la froide séparation,
Après la venue du tumulte,
Lorsque par un souverain brave et sans peur
Tu seras placé sous terre,*

118

Le souffle du ciel dissipera

¹⁹⁸ Ici commence l'œuvre véritable de Myrdin.

*La résolution téméraire qui trompe si l'on y croit :
La prospérité jusqu'au jugement est certaine.*

119

*Par ta mort, toi qui fus tendrement nourri,
Ne suis-je pas tristement abandonnée ?
Un délai sera une bonne destinée
S'il est employé à louer celui qui dit la vérité.*

120

*Sors de ta retraite et explique sans crainte le livre
d'Awen,
Et les discours d'une jeune fille et le repos d'un songe.*

121

*Mort est Morgueneu ; mort Cyvrennin
Moryal ; mort est Moryen le rempart de la bataille.
Le plus lourd chagrin, Myrdin, est pour ta destinée.*

122

*Le Créateur me cause une lourde affliction.
Mort est Morgueneu, mort est Mordav,
Mort est Moryen, je veux mourir.*

123

Mon frère unique, ne me gronde pas.

*Depuis la bataille d'Ardderyd je suis souffrante¹⁹⁹.
C'est l'instruction que je cherche,
À Dieu je te recommande.*

124

*Moi aussi je te recommande
Au Maître de toutes les créatures,
Belle Gwendydd, le refuge de la poésie.*

125

*La poésie trop longtemps a attendu
Concernant l'universelle renommée à venir.
Plût à Dieu qu'elle fût déjà réalisée.*

126

*Gwendydd, ne sois pas mécontente.
Le fardeau n'a-t-il pas été confié à la terre²⁰⁰ ?
Chacun doit abandonner ce qu'il aime.*

127

*Tant que je vivrai je ne t'abandonnerai pas ;
Et jusqu'au jugement je te porterai en mon âme.
Ta sépulture est la plus lourde calamité.*

¹⁹⁹ C'est, dit-on, à la journée d'Ardderyd qu'avait péri le fils de Gwendydd dont Myrdin, dans les Afallenau (stance 6), se reproche d'avoir causé la mort, sans doute parce qu'il l'avait entraîné dans cette bataille (de la Borderie, p. 88).

²⁰⁰ Allusion à la mort et à l'inhumation du fils de Gwendydd (de la Borderie p. 89),

128

*Rapide est le coursier, et libre le vent,
Je recommanderai mon frère qui est sans reproche
À Dieu le maître suprême.
Participe à la communion avant de mourir²⁰¹.*

129

*Je ne recevrai point la communion
De moines excommuniés,
Avec leurs manteaux sur les hanches.
Veuille Dieu lui-même me donner la communion !*

130

*Je recommanderai mon frère
Qui est sans reproche dans la cité suprême,
Veuille Dieu prendre soin de Myrdin !*

131

*Moi de même, je recommanderai ma sœur
Qui est sans reproche dans la cité suprême.
Veuille Dieu prendre soin de Gwendydd ! Amen.*

Assurément, dans ces stances, il y a bien des lignes dont le sens nous échappe. Néanmoins, il en sort une effusion de tristesse qui émeut. Comme son frère jumeau, la blanche Gwendydd était née poète, et

²⁰¹ Le premier vers semble n'avoir point de connexion avec le reste de la stance, et est tout à fait différent comme caractère du reste de la Pièce (Skene, t. II, p. 423).

elle aussi était voyante inspirée (st. 124 et la fin du poème *Vita Merlini*). Ne se peut-il pas que cette pièce empreinte de tant de sentiment soit l'œuvre commune du frère et de la sœur, qu'unissait une tendre et réciproque amitié ?

CHAPITRE VIII : LIEUX ET MENTIONS DE MERLIN

I — Lieu de naissance de Merlin. Caermarthen. Île de Sein. Trémelin. Meslin.

L'obscurité qui voile les actes de la vie du barde, sa naissance comme sa disparition, a permis à plusieurs pays de se vanter de lui avoir donné le jour, ou de posséder sa sépulture. Ainsi le pays de Galles, l'Écosse, le Poitou, l'Armorique prétendent chacun avoir l'honneur d'être son pays natal²⁰². Geoffroy de Monmouth, Girald le Cambrien désignent comme lieu de sa naissance la ville de Caermarthen dans la partie méridionale du pays de Galles.

Girald s'exprime ainsi : Caermardyn signifie ville de Merlin, parce que, selon l'histoire britannique, c'est là que Merlin engendré par un incube fut ensuite rencontré. Un peu plus loin, il répète à peu près la même chose : Il y eut, dit-il, deux Merlin, l'un qui fut aussi appelé Ambroise, car il avait deux noms ; celui-ci prophétisa sous le roi Vortigern, fut engendré par un incube et fut trouvé près de Carmardhin, et parce qu'il y avait été trouvé, la ville fut appelée Caermardhin, c'est-à-dire ville de Merlin²⁰³.

Nous avons dit que bien avant la naissance de Merlin, cette ville de Caermardhin, Caermarthen était

²⁰² Baron du Taya, *Brocéliande*, 161.

²⁰³ Giraldus, *Itinerar. Cambriæ*, Lib. II, cap. VIII, p. 870.

désignée par le géographe Ptolémée sous le nom de Maridunum²⁰⁴. En admettant donc que Merlin ait reçu le jour dans l'antique cité de Maridunum, il est néanmoins difficile de croire que cette ville ait changé son nom primitif pour prendre plus tard celui du personnage appelé Myrdin, Merlin ou autres variantes, bien qu'il se soit acquis une renommée presque sans égale.

Il se pourrait très bien que Merlin ne fût pour rien dans le changement de Maridunum en Caermarthen, Caermardhin, etc. Et ce qui le prouve, c'est que, avant la naissance de Merlin la ville s'appelait déjà Caermardhin, Caervyrddin comme le témoigne le *Brut Tysilio* quand il dit : l'enfant fut nommé Myrddin, parce qu'il fut rencontré à Caervyrddin où il était né, car jusqu'alors il avait été nommé l'enfant de la Nonne.

Ainsi, quand même Merlin n'aurait jamais existé, Maridunum ne s'en serait pas moins appelé Caermardhin, au dire des savants. Mais cela n'infirme point l'opinion suivant laquelle Caermardhin signifie : ville de Merlin²⁰⁵.

M. de la Borderie, sans parler du lieu de naissance de Merlin d'une façon spéciale, dit que « ce barde appartenait non au pays de Galles, mais à la Bretagne du Nord, dans cette partie située entre les deux murs romains, du golfe de Solway au sud, à la Clyde au nord. » (*Gildas et Merlin*, p. 95).

M. P. Paris croit voir dans le récit de Robert de Bor-

²⁰⁴ Ptolémée. Géogr. liv. II, chap. 3 : Albion. Elle est nommée Muridunum dans l'itinéraire d'Antonin.

²⁰⁵ Voyez Appendice A. Maridunum.

ron une vague indication que l'Armorique serait la patrie de Merlin. En effet, dans un de leurs entretiens, Merlin dit à son maître Blaise : « Je serai envoyé querre *vers Occident* ; » et chez lui l'Occident est toujours la Grande-Bretagne. Il n'y était donc pas quand il parlait ainsi. L'Armorique est pour lui l'Orient. Néanmoins, d'une indication aussi vague il n'est guère possible de rien conclure quant à ce sujet, à l'avantage de l'Armorique. (P. Paris, *Table Ronde*, t. II, p. 37.)

Forcatulus émet l'opinion que ce serait l'île de Sein. Voici ce qu'il rapporte :

« De autore ipso Merlino proditum est, aut a nullo, aut a dæmone patre genitum, ex inupta virgine famæ non ambigua: nondum septennem in magicis mirifica præstitisse paterno ingenio digna, et materna sollicitudine. Didici ego Merlinum non in Britannia ipsa, sed in insula Gallico littori adversa educatum, Senam opinor Britones tenui ambitu spectantem. Sena, inquit Mela, in britanico.... consulerent profectis. »

« Quant à Merlin, on rapporte qu'il n'eut point de père, ou que ce fut un démon, et qu'il naquit d'une jeune fille non mariée, mais d'une réputation non équivoque. À peine âgé de sept ans, il produisit dans les arts magiques des merveilles dignes de la science de son père et de la vertu de sa mère. J'ai appris que Merlin ne fut point élevé dans la Bretagne même, mais dans une île située en face du rivage de la Gaule, l'île de Sein, je présume, laquelle n'est qu'à petite distance du pays des Bretons²⁰⁶. »

²⁰⁶ De Gallorum Imperio et Philosophia, libri septem, Ste-

Cambry émet la même opinion, s'appuyant du témoignage de Forcatulus. (*Le Finistère*, p. 169). — De même de Kerdanet, (*Notices sur les Écrivains de la Bretagne*, p. 7); et quelques autres (M. Poignand, *Antiquités historiç.*, p. 139).

Mais Manet dit que cette allégation est sans fondement, et il a complètement raison. (*Histoire de la Petite-Bretagne*, t. I, p. 245).

Les conteurs et les romanciers d'autrefois amenèrent assez souvent Merlin en Armorique; et plusieurs localités conservent encore le souvenir du passage et du séjour du barde. Ainsi, selon Baron du Taya (*Brocé.*, p. 161), le lien de Trémelin porte un nom qui rappelle celui de l'Enchanteur.

Cette opinion pourrait bien n'être pas dénuée d'une apparence de raison, car outre que dans les vieux livres français, le nom de Merlin s'écrit quelquefois Melin et Mellin, on peut encore citer à l'appui ce fait que, au pays de Galles, la ville de Caer-Marthen qui tire son nom de Merlin au rapport de Girald le Cambrien, se disait aussi Caer-Vyrddin, Caer-Melin.

Le Trémelin qui a suscité l'attention de Baron du Taya est situé dans l'angle formé par la route de Montfort à Saint-Péran, et celle d'Iffendic (bourg près de Montfort) à Saint-Péran. Ce lieu est remarquable

phano Forcatulo jurisconsulto, Authore. Parisiis, 1580. — Lib. VII, p. 459. — Cet ouvrage contient beaucoup de recherches, mais est plein de fables. — (Biblioth. histor. du p. lelong, t. i, 1768, p. 227, no 3790. — Ienglet, Méthode pour étudier l'hist., 1729, t. IV, p. 9.) — Forcadel (Forcatulus en latin) Étienne, né à Béziers (1534-1573).

par un vaste étang, auquel fait suite une vallée resserrée entre des rochers rougeâtres d'un aspect fort pittoresque. Tout cela est entouré de grandes landes désertes et de bois, et n'est qu'à fort petite distance de Bréchéliant (forêt de Paimpont) ; mais nul ne sait ce que Merlin vint faire en ces parages, ni pourquoi il aurait laissé son nom en cette contrée. Aussi, malgré l'insinuation de Baron du Taya, je serais bien porté à penser que ce nom de Trémelin est sans accointance avec Merlin l'Enchanteur, et qu'il signifierait tout simplement : lieu au-delà de la rivière de Mel ou Meu. En effet, le ruisseau qui part de l'étang de Trémelin après un parcours de 4 kilom. et demi environ, va se jeter dans la rivière de Meu, à 3 à 4 kilom. en amont de la ville de Montfort. Trémelin est au-delà du Meu par rapport aux gens de la rive sur laquelle est assise la ville de Montfort. Ce système néanmoins est peu satisfaisant.

Il existe un village de Tré-Mel dans la commune de Saint-Malon, lequel est situé sur le ruisseau de l'étang du Pont Dom Jean, un peu en amont de son confluent avec le ruisseau de Comper ; et leurs eaux réunies vont grossir la rivière de Meu. D'après Blanchard de La Musse, le ruisseau ou rivière du Pont Dom Jean porte le nom de rivière de Mell ; c'est ce que témoigne du reste ce nom de Trémel, Tré-Mell. Cependant ce nom de rivière de Mel est peu usité, et dans le pays on dit ordinairement : la rivière ou ruisseau du Pont Dom Jean. Ce qui donnerait quelque appui à cette opinion que Mell, Trémel ne serait pas sans quelque rapport avec le nom de l'Enchanteur Merlin, Mellin, c'est l'existence au sommet de la colline située sur la

rive gauche du ruisseau de Mell, d'un vieux dolmen, aujourd'hui presque totalement détruit, et qui porte le nom de Tombeau de Merlin.

Mais si l'érection du dolmen remonte à une époque qui se perd dans la nuit des temps, l'appellation Tombeau de Merlin serait, paraît-il, assez récente. Il est donc difficile d'admettre que le village de Trémel et le ruisseau de Mell aient tiré leur nom du personnage Merlin, et de la proximité de son tombeau.

Quelques autres lieux portent aussi le nom de Trémelin, Trémel, ou quelque chose d'approchant. Ainsi, dans la commune de Camors (Morbihan), on trouve un moulin à eau et un village portant le nom de Trémelin. — Trémelin, bois dans la commune d'Inzinac. — Trémel, village et moulin à eau, commune de Néant. — Je doute fort que ces divers lieux aient tiré leur nom de Merlin l'Enchanteur.

Il existe un village de Merlin, en Plumergat (Morbihan); — un hameau de Meslin, en Pleugriffet (Morbihan); — Meslien, moulin à eau, en Cleguer (Morbihan)²⁰⁷. J'ignore quelle est l'origine et la raison de ces noms.

Dans le canton de Lamballe (Côtes-du-Nord), entre Lamballe et Moncontour, on rencontre la petite paroisse de Meslin. Quelques personnes pensent que ce nom rappelle celui de l'Enchanteur²⁰⁸. Mais on ne nous apprend rien de plus à ce sujet.

²⁰⁷ *Dictionnaire topographique du Morbihan* par Rosenzweig, 1870.

²⁰⁸ Benjamin Jollivet, *Les Côtes-du-Nord*, t. I, p. 158.

II — Le Rocher Merlin au Quillio. Lorette

À quatre kilomètres tout au plus du Quillio, bourg du canton d'Uzel (Côtes-du-Nord), au bord et à gauche de la route qui mène à Saint-Guen et à Mur, dans une descente et proche du château du Ros, se voit un rocher de forme singulière, connu dans le pays sous le nom de Rocher de Merlin, Grotte de Merlin, Maison de Merlin.

Il représente une arcade complète, aux larges et massives proportions ; on dirait une construction cyclopéenne formée de trois énormes blocs de pierre brute ou à peine dégrossie ; cependant, c'est l'ouvrage de la nature seule, la main de l'homme n'a point contribué à l'édifier ; mais certainement quelque jour elle travaillera fort efficacement à le détruire. Détruire, n'est-ce pas en cela que l'homme excelle, n'est-ce pas là la prérogative de l'intelligence, la faculté qui nous différencie de la brute et qui nous donne la prééminence sur elle ?

Sur un sol tourmenté, fort inégal, deux piliers de pierres s'élèvent, laissant entre eux, à la base, un écartement de sept mètres au moins ; ils s'inclinent, se recourbent, vont à la rencontre l'un de l'autre, puis s'arrêtent tout à coup avant de s'être joints en haut. Cependant la voûte n'est point restée béante. L'espace vide que les deux piliers ont laissé entre eux au sommet, présente la forme de la lettre V, c'est-à-dire qu'il va s'élargissant régulièrement de bas en haut. Or il se trouve que ce vide est comblé par un bloc de pierre présentant exactement la même forme et tourné semblablement, c'est-à-dire la pointe en

bas, et qui s'y enclave à la façon d'un coin. Mais ce qui est merveilleux, c'est que la coupe de celui-ci est telle que ses faces latérales, du moins dans la partie visible, s'appliquent très exactement dans toute leur longueur sur les bords libres correspondants des deux piliers. Ce bloc complète donc et ferme la voûte dont il est comme la clef.

Dans son ensemble ce jeu de la nature présente l'aspect d'une arcade assez régulière, et l'on ne peut s'empêcher de remarquer comme le bloc, qui en forme le sommet, s'adapte exactement au vide que laissent entre eux les deux jambages, si bien qu'on le dirait taillé de main d'homme ; c'est que primitivement cette arcade formait un tout continu, d'un seul jet. Puis au sommet de celle-ci deux fissures divergentes rectilignes, en forme de V, ont dû se produire, limitant entre elles un bloc médian taillé en coin, et formant comme une clef de voûte. C'est pour cela que ce coin apparaît comme si exactement ajusté.

Sous cette voûte se trouve un réduit, une petite grotte : c'est la maison de Merlin.

Comme le monticule où la nature a fait surgir ce monument va montant de droite à gauche (quand on se place en face de la grotte) d'une façon assez abrupte, il en résulte que le jambage de gauche est bien plus court que celui de droite. Celui-ci descendant beaucoup plus bas est bien plus long. La hauteur du monument mesurée depuis l'origine au-dessus du sol du jambage de droite, jusqu'au sommet du bloc en forme de coin, est de 9 mètres. Le bloc en forme de coin qui ferme la voûte mesure 3,30 m de la pointe

à la base. L'ouverture de la grotte dans le sens horizontal, autrement la distance entre les deux piliers, est de plus de 7 mètres. Quant à la profondeur de la grotte, elle est petite, très inégale, peu susceptible de mesure. Admettons que la plus grande profondeur soit de 2 mètres.

La maison de Merlin est exposée au nord et ne donne qu'un mauvais abri.

L'arcade que nous venons de décrire est adossée à un monticule formé par un amoncellement de blocs énormes de rochers, rejetés du sein de la terre, et entassés les uns sur les autres dans un chaos indescriptible. Ces blocs de rochers, comme ceux de la Grotte de Merlin, sont un poudingue à grains de quartz.

C'est l'ensemble de ce monticule que l'on doit appeler le Rocher de Merlin, réservant plus spécialement le nom de Maison ou Grotte de Merlin à l'étroite excavation qui s'enfonce sous l'arcade. Il est indiqué sur la carte de l'état-major sous le nom de Le Rocher. Le site est fort élevé (238 mètres). De là la vue s'étend au loin sur une contrée montagneuse et déserte.

Baron du Taya rapporte quelques traditions touchant Merlin, qui se sont perpétuées parmi les paysans de la contrée, et que les gens vous racontent encore aujourd'hui, lorsque vous les amenez sur ce chapitre, mais avec un certain air d'incrédulité. Voici ce qu'il a consigné dans son livre *Brocéliande*, p. 162 :

« C'est sous cette grotte, dans une barrique, que logeait l'Enchanteur. Certain jour un être supérieur

interrogea Merlin sur les intempéries de l'air qui devaient rendre inhabitable cette horrible demeure.

— Comment fais-tu, Merlin, quand le vent d'a-haut bat le rocher ?

— Je tourne ma barrique vers le vent d'a-bas.

— Et quand le vent vient d'a-bas ?

— Je tourne ma barrique vers le vent d'a-haut.

— Et quand les quatre vents battront ?

— Je mettrai ma barrique adens.

« Merlin disait : — Pour cent ans que j'ai à vivre, je n'ai pas d'où bâtir. — Il enseignait l'agriculture et l'art d'allier les métaux. Ainsi, pour lier le fer à l'acier, il faut, disait-il, employer la terre vive. — Quand les blés étaient rouges en mars, c'est bon signe, disait Merlin ; et, s'ils étaient verts à la même époque, c'est signe de retard. — Ce grand enchanteur posait ses pieds sur deux rochers séparés par un vallon, et buvait à l'étang du Roz. Or, il y avait plus de trois cents toises entre les trois sommets de ce triangle qu'ils forment entre eux. — En ces derniers temps, dit-on, quelques-uns auraient entendu le roulement d'une barrique le long des nuits. »

J'ajouterai que l'idée que l'on conserve de Merlin dans le pays correspond, à peu près, à celle d'un puissant sorcier vivant en ermite dans sa grotte.

Primitivement, avant que le pays d'Uzel et ses environs fût habité, toute cette contrée était forêt, et faisait partie de la grande Brocéliande²⁰⁹ qui s'étendait

²⁰⁹ Baron du Taya, *Brocéliande*, p. 61 et 163.

bien au-delà, en long et en large. La ville d'Uzel n'est encore aujourd'hui qu'à petite distance de la forêt de Quintin, la Brocéliande de Quintin, ainsi qu'on disait parfois. Or, selon les légendes, Brocéliande fut le séjour préféré de Merlin. Il n'est donc point étonnant que nous rencontrions ici, au cœur de la Bretagne, un souvenir du grand Enchanteur.

Il ne faut pas quitter ce beau pays sans visiter la chapelle et la fontaine de Lorette situées sur une butte élevée (298 mètres), laquelle se trouve à droite entre le Quillio et le Rocher de Merlin, à quinze ou vingt minutes de celui-ci. C'est un lieu de pèlerinage renommé ; on y va au 8 septembre, fête de la Nativité, qui est aussi le jour du Pardon ; il s'y réunit jusqu'à trois mille personnes. La chapelle a été rebâtie récemment. La Fontaine est un petit monument d'un caractère religieux en style gothique, de construction moderne, en granit. Les infirmes boivent de l'eau, recouvrent l'usage de leurs membres et laissent là leurs béquilles ; et tous, accomplissant un rite dont ils ignorent aujourd'hui la païenne institution, jettent en offrande dans la fontaine quelque objet menu, et surtout des épingles qui reluisent au fond sur la dalle bien nette.

Près de la chapelle est un monument mégalithique appelé l'Église des Romains, c'est un *témène* ou enceinte sacrée. Il circonscrit un espace de terrain large de treize pas, et long de trente-quatre. L'un des bouts est demi-circulaire, l'autre est ouvert. On y compte trente-trois pierres de grès, dont la plupart sont encore debout.

Entre la Fontaine et le Rocher de Merlin on voit des crêtes de rochers d'un merveilleux effet. « On dirait la grotte de Fingal » (Baron Du Taya)²¹⁰

III — La Croix Malchalt. La butte du Marc'hallac'h

On trouve dans Legrand d'Aussy, cette mention touchant Merlin : « Dans la vie de Louis III, duc de Bourbon, on voit une action passée auprès du Perron de Merlin, une autre à la Croix Malchalt où Merlin faisait ses merveilles²¹¹. » L'ouvrage d'après lequel cette mention est faite est intitulé : « La Chronique du bon duc Louis de Bourbon. » Il a été publié par les soins de la Société de l'histoire de France, par A.-M. Chazaud²¹². — L'auteur de cette chronique est Jean Cabaret d'Orville.

Au chapitre LXX, p. 212-213, on raconte que le connétable de Clisson guerroyant en Bretagne, on s'empara de la ville de Lannion ; « et en retournant, prinst-on la maison de l'évêque de Saint-Brio qui estoit moult forte, et près de la Croix Malchalt où Merlin faisait les merveilles. Et de là, le Conestable de Clisson et son ost s'en alla devant Quintin, qui est

²¹⁰ On trouve quelques indications sur le Rocher de Merlin et la butte de Lorette dans : Baron du Taya, *Brocéliande*, p. 161. — *Les Côtes-du-Nord*, par Benjamin Jollivet, t. IV, 1859, p. 470-473. Canton d'Uzel. — *Notions historiques sur le littoral des Côtes-du-Nord*, par Habasque.

²¹¹ Legrand d'Aussy, *Fabliaux*, t. I, p. 177. Paris, Renouard, 1839.

²¹² *La Chronique du bon duc Louis de Bourbon*, Paris, Renouard, 1876, 1 vol.

à l'entrée de la forest de Brocéliande, laquelle ville se rendit à lui, et puis à Lohéac, où il assembla toutes ses gens pour vouloir faire plus grant chose²¹³. »

Tel est le passage relatif à la Croix Malchalt. Celui où il serait mention du Perron de Merlin m'a échappé sans doute. À mon vif regret, je ne l'ai point trouvé, quoique j'aie parcouru le livre avec attention.

Très curieux de savoir où pouvait être cette croix Malchalt, je m'en enquis auprès de diverses personnes, leur demandant si, à défaut du monument qui pouvait bien avoir disparu, il en restait au moins quelque souvenir dans les contrées échelonnées sur l'itinéraire de Lannion à Quintin. Ce nom de Malchalt, me fut-il répondu, y est inconnu ; et à mon grand désappointement je ne pus rien apprendre touchant le lieu de cette croix Malchalt.

Cependant, pensais-je en moi-même, les œuvres de Merlin auraient dû lui laisser un nom impérissable. Un tel nom auquel se trouve conjoint celui du grand Enchanteur breton, pas plus que le lieu lui-même n'a pu être anéanti. Celui-ci persiste assurément quelque part ; l'autre doit encore hanter le souvenir des gens. Dussé-je perquisitionner chaque coin de lande entre Lannion et Quintin, n'y laisser aucun talus, aucune vallée, aucun bois, aucune broussaille sans les avoir explorés ; dussé-je interroger et scruter à fond tout venant et toutes gens des villages, je connaîtrai le secret de la Croix Malchalt.

Un personnage fort érudit, M. l'abbé J. Daniel, de

²¹³ Ceci se passait vers l'année 1394. Voyez Dom Morice, *Histoire de Bretagne*, t. I, p. 419.

Dinan, président de la *Société Archéologique* des Côtes-du-Nord, à qui dans ma détresse je songeai à m'adresser en suprême ressource, avant de commencer mon odyssée, voulut bien prendre intérêt à ma demande et y chercher réponse, car lui non plus, bien que le pays et ses appartenances, lui soient parfaitement connus, jusqu'à ce jour n'avait ouï mention de ce lieu de Malchalt, dont le nom présente quelque chose d'étrange.

En considérant que beaucoup de noms de lieux et de personnes sont écrits dans le livre de Cabaret d'Orville d'une manière tout à fait fautive, au point de les rendre parfois méconnaissables, il en vint finalement à conjecturer que ce mot de Malchalt inconnu de tous, pourrait bien être contrefait lui-même. Et puis, en tenant compte des indications de lieux données dans le récit, et en suivant sur une bonne carte le trajet de Lannion à Quintin, il arriva à cette idée que le lieu de Malchalt pourrait être la butte dite du Marc'hallac'h près du bourg de Bocquého, lequel est à deux lieues au midi de Châtel-Audren. Cette butte se trouve en effet sur le parcours de Lannion à Quintin, entre Quintin et Guingamp.

En y réfléchissant, il se confirmait en cette idée qui devint bientôt conviction. J'hésitais pour mon compte, ne voyant qu'une relation difficilement justifiable entre Malchalt et Marc'hallac'h. Le hasard me fit rencontrer un intermédiaire qui me semblait relier très naturellement ces deux mots, et je me rendis sans hésiter à l'opinion de mon sagace investigateur qui, dans Malchalt, avait si justement deviné une corruption du mot Marc'hallac'h.

C'est dans le mémoire de Montmartin que j'ai trouvé cette forme conciliante. Il est imprimé à la fin du t. II de *l'Hist. de Bret.* de Dom Morice (chp. CCLXXVII).

Montmartin, gouverneur de Vitré, qui servit sous les ordres du prince de Dombes contre le duc de Mercœur pendant la Ligne, rapporte que, en 1591, c'est-à-dire environ deux cents ans après les événements que raconte le chroniqueur Cabaret d'Orville, le prince de Dombes étant à Châtel-Audren, le duc de Mercœur partant de Corlay s'avança avec son armée contre lui ; et la nuit d'avant la bataille projetée, Mercœur la passa au lieu-dit la *Croix de Malhara*. Les Bas-Bretons, ajoute-t-il, racontaient que d'après une prophétie, une grande bataille devait se livrer en ce lieu. La prophétie semblait près de s'accomplir, il n'y eut cependant que les préliminaires d'une bataille. Le lendemain les armées prirent position dans la lande de Châtel-Audren, mais sans en venir aux mains.

La *Croix de Malhara* est citée trois fois à propos de cette rencontre près de Châtel-Audren dans le mémoire de Montmartin, savoir : *loc. cit.*, p. CCLXXX-VIII, col. 1 et 2, et page suivante, col. 1.

Dom Morice, qui rapporte les mêmes faits, principalement d'après le mémoire de Montmartin, écrit *Malhava*, mais c'est fautivement je crois (*Hist. de Bret.*, t. II, 407). « Il y avait, dit-il, entre les deux armées une lande ou vaste plaine couverte de bruyères. Le duc de Mercœur était campé sur une hauteur au-delà de la lande, derrière un bois taillis entre les villes de Guingamp et de Quintin (son armée était de dix mille hommes)... Il était campé à la *Croix*

de Malhava, et il n'eut qu'à descendre pour se trouver dans la lande. — Les deux armées n'étaient séparées que par un ruisseau très facile à passer... elles restèrent six jours sans en venir aux mains. Le sixième jour le duc de Mercœur se retira à la croix Malhava, et de là à Corlay; et le prince de Dombes retourna à Châtel-Audren.»

C'est ce mot Malhara qui me semble établir la liaison entre Malchalt et Marc'hallac'h. Montmartin était sur les lieux dans l'armée du prince de Dombes en cette rencontre, il dut entendre parler de la Croix du Mar'hallac'h. On sait que notre *c'h* breton se prononce avec une articulation gutturale qui n'a pas d'analogue dans le langage des Français; et sans bien se rendre compte de la forme du mot, notre auteur l'écrivit d'une façon approximative, comme il était peut-être parvenu à le prononcer.

Les gens de la contrée prononcent encore très nettement Marc'halla, bien qu'on n'y parle presque plus le breton. C'est donc fautivement que Ogée-Marteville et la carte du service vicinal écrivent Maralla; et celle de Cassini et de l'état-major Marhalla. Marc'hallac'h signifie Place du Marché. À Lannion, à Morlaix, à Guémené, comme dans plusieurs autres villes de Bretagne, il y a une place nommée Marc'hallac'h²¹⁴. C'est aussi un nom d'homme. Je pense donc que le mot Marc'halla, Marc'hallac'h, avec son articulation rude toute particulière, a bien pu être écrit Malhara et même Malchalt, par des étrangers à qui semblable prononciation était indéchiffrable, et qui

²¹⁴ Voir Appendice B.

ne trouvaient dans leur idiome aucun signe pour la représenter.

Je ne sais si je m'abuse, mais il me semble bien que cette croix de Marc'hallac'h mentionnée par Cabaret d'Orville puis par Montmartin, existe encore, et que c'est celle qu'on trouve sur la butte du Marc'hallac'h, laquelle est proche du bourg de Bocquého, et sur la route de Bocquého à la ville de Guingamp²¹⁵. En effet, lorsque partant de Bocquého on se dirige par la route de Guingamp vers le sommet de la butte du Marc'hallac'h, on rencontre à peu près à moitié chemin depuis le bas de la montée une vieille croix de pierre. Elle est à main droite, et à l'entrée même d'une avenue qui partant de la route aboutit à l'antique manoir de Kermédret. À la vérité, cette croix ne m'a jamais été désignée dans le pays que sous le nom de Croix de Saint-Yves. Mais par sa situation, on ne peut contester que ce soit la croix du Marc'hallac'h. Le point culminant du monticule porte le nom de Bosse du Marc'hallac'h et n'est qu'à dix ou douze minutes de marche.

Elle est fort ancienne ainsi qu'on le reconnaît sans peine à l'état fruste des sculptures dont elle est ornée. C'est une œuvre plus soignée que la plupart des croix qu'on rencontre sur le bord des routes, et elle mérite quelque attention.

Sa hauteur depuis le sommet jusqu'au socle où elle s'implante est de 2,75 mètres. Le socle est formé d'un bloc quadrangulaire, le pied de la croix s'y encastre dans un trou creusé en son milieu. Le fût est à quatre

²¹⁵ Bocqueho semble signifier : les bois. Benj. Jollivet, *Les Côtes-du-Nord*, t. I, p. 77 (1854).

faces avec pans coupés et mesure 0,62 de périmètre. Il est formé de deux tronçons superposés bout à bout. Celui d'en bas a 1,52 de haut, et l'autre, qui porte les bras, a 1,23. — Quant au socle, il a 0,44 de haut et 0,62 et 0,55 sur les deux autres dimensions. — Socle et croix sont en granit.

Le socle lui-même repose sur un piédestal quadrangulaire en maçonnerie, et ayant 0,80 de haut au-dessus de sa base ; il est de construction moderne et porte la date 1836. C'est évidemment la date de la restauration du monument. Était-il primitivement dans ce même lieu ? C'est sur quoi je n'ai pu être renseigné, mais cela est vraisemblable.

Tel est l'ensemble du monument ; mais en plus, il est orné de sculptures. D'un côté, le Christ ciselé dans la pierre est étendu en croix, ses pieds reposent sur un écusson en saillie ; sur la face opposée, l'artiste a représenté la Vierge, et sous ses pieds se voit un écusson semblable à celui de l'autre face ; la Vierge tient en ses bras le corps de Jésus. Les quatre faces du socle portent chacune un écusson taillé en relief. J'ai cru voir sur l'un quelques signes héraldiques. Ce serait, m'a-t-on dit, les armoiries de la famille de Quélen, habitant la Ville-Chevalier, en Plouagat, près Châtel-Audren. Cette croix a subi des mutilations, ainsi les bras sont en partie cassés.

Le monument, comme je l'ai dit, est situé à l'entrée de l'avenue qui conduit au manoir de Kermedret. Celui-ci est un logis de belle apparence, élevé de deux étages avec quatre ouvertures en façade. Il y a quatre-vingts ans, l'ancien manoir qui existait en ce lieu fut

en partie détruit par un incendie. Il fut reconstruit tel qu'il est aujourd'hui. La porte est ornée de sculptures ciselées dans la pierre ; et dans la salle d'entrée se voit une immense cheminée, telle qu'il y en avait autrefois dans les châteaux ; elle fut épargnée par l'incendie. Le manteau, formé d'une seule pierre, est ornementé d'un cordon de sculptures. Dans la cour, se voient deux auges en granit qui semblent être en service depuis un temps immémorial. Il y avait autrefois une chapelle proche du logis ; il n'en reste plus vestiges, elle était sous l'invocation de saint Yves. De là sans doute le nom de Croix de Saint-Yves donné, dans le pays, à la croix dont il s'agit présentement.

L'origine de ce manoir serait fort ancienne ; il appartenait autrefois au marquis de Coëtando, en Lanrodec²¹⁶.

Il est vraisemblable que ce fut en cet antique château que Mercœur vint prendre abri, la veille du jour où il s'apprêtait à livrer bataille. Son armée, campée sur ces collines, n'eut qu'à descendre, comme dit Dom Morice, pour se trouver dans la lande de Châtel-Audren. Aujourd'hui, le château est abrité par un petit bois taillis. Il y a lieu de croire que c'est celui que mentionne Dom Morice.

Le sommet ou Bosse du Marc'hallac'h est le point culminant de la contrée : son altitude est de 283 mètres. De ce point, la vue s'étend tout à l'entour à une grande distance. Autrefois, il y avait un télégraphe aérien, dont on voit encore l'emplacement.

²¹⁶ M. l'abbé Jouan, curé de Boqueho.

La butte du Marc'hallac'h se trouve sur le trajet de Guingamp à Quintin. À 11 ou 12 kilom. du Marc'hallac'h se trouve le manoir des Châtelets, appartenant autrefois aux évêques de Saint-Brieuc et situé en Ploufragan, bourg situé entre Saint-Brieuc et Quintin. On voit donc que cette maison de l'évêque de Saint-Brieuc que prit le connétable de Clisson en revenant de Lannion, n'est qu'à petite distance de notre croix du Marc'hallac'h. Toute cette topographie concorde donc parfaitement avec ce que nous dit le passage relaté ci-dessus du livre de Cabaret d'Orville. Il me semble ainsi démontré que le lieu, désigné fautivement sous le nom de la croix Malchalt, n'est autre que la croix sur la butte du Marc'hallac'h, ainsi que l'avait si justement conjecturé l'abbé Daniel.

C'est donc en ce lieu remarquable à divers titres que, suivant une tradition dont Cabaret d'Orville nous a transmis mémoire en sa chronique, « Merlin faisait les merveilles. » Lesquelles ? Des enchantements sans doute, et des prophéties aussi, car celle que mentionne Montmartin, et suivant laquelle une grande bataille devait se livrer en ce lieu, m'apparaît bien comme une œuvre Merlinique, et me confirme encore dans cette croyance qu'il ne faut point chercher la croix Malchalt ailleurs qu'à la croix Saint-Yves du Marc'hallac'h. C'est au sommet du Marc'hallac'h que Merlin scrutait l'avenir, c'est de là qu'il vaticinait. Et des prophéties que du haut de la butte il jetait aux quatre vents, celle-là s'était fixée dans la mémoire des gens, et ils s'en souvinrent au jour où des armées s'avancèrent en ce lieu pour se combattre. Mais aujourd'hui en vain leur parlez-vous du séjour du prophète en la

contrée, et de ses divinations. Tout cela, sauf le nom de l'Enchanteur qui seul persiste encore, est perdu dans l'oubli le plus profond.

IV — Le Barzaz-Breiz

Outre ces lieux que je viens de signaler en Armorique et quelques autres, sans doute, qui ne sont pas venus à ma connaissance, lieux auxquels se trouve attaché le nom de Merlin, les chants populaires de notre pays perpétuent son souvenir ; le *Barzaz-Breiz* contient quatre pièces concernant le devin et dont voici les titres : Merlin au Berceau, Merlin devin, Merlin barde, Conversion de Merlin ; j'y renvoie le lecteur.

V — Au Perron de Merlin. Ponthus. Tristan de Léonais. Bliombéris. Lancelot.

La Fontaine de Merlin, le Perron de Merlin, la Fontaine du Perron de Merlin, la forêt de Brocéliande elle-même, apparaissent dans plusieurs romans de chevalerie, mais d'une façon tout à fait accessoire. Le plus souvent l'auteur semble les citer uniquement pour faire parade de son savoir, pour montrer que ces noms, rendus célèbres par ses devanciers, ne lui sont pas inconnus à lui-même. Il s'en sert dans son œuvre comme de lieux de rencontre fortuite, des lieux où ses personnages se donnent rendez-vous ; mais l'aventure, quelle qu'elle soit, pourrait se passer partout ailleurs aussi bien qu'ici, car les prodiges si connus de la Fontaine et du perron, non seulement n'y prennent aucune part, mais il n'y sont point remémorés, il n'y

est même point fait allusion ; ce qui peut paraître singulier, puisque les lieux sont désignés, et s'ils le sont, c'est uniquement à cause de leur vieille célébrité.

L'épisode du *Roman de Ponthus*, qui se développe à la Fontaine des Merveilles, vient à l'appui de ce que j'avance ici. Le *Roman de Ponthus* est un des derniers par la date. L'auteur, sans qu'on en voie le motif et le besoin, juge à propos de faire jouer le prodige de la Fontaine. Il le signale en quelques mots, et en parle comme d'une chose connue et vulgaire sur laquelle il est inutile de s'expliquer ; il se garde même de prononcer les noms de Brocéliande et de Barenton ; c'est tout simplement la Fontaine des Merveilles, chacun sait où cela se trouve. « Le chevalier noir, se borne-t-il à dire, print une coupe d'or et puis puisa en la fontaine et en arrousa la pierre, et quand le heaulme fut pendu, il commença à tonner et à gresler et à faire fort temps, mais il ne dura gayres. Si s'en merveillèrent moult les estrangers de la merveille de ceste fontaine, et toujours l'arrousait il devant combattre. »

Ainsi, à chacun des cinquante-deux mardis de l'an, le bon chevalier Ponthus, avant de *faire son arme*, comme dit la Charte des Usements de Brécilien, s'amuse à *esbahir* les chevaliers venus des terres étrangères pour jouter, ainsi que leurs gens, par le spectacle d'un *fort temps* qu'il provoque à son gré par le prodige de la Fontaine. Mais en quoi cette bourrasque improvisée, courtoise et nullement méchante, importait-elle à la joute ? Ce n'est pas elle qui amenait en lieu l'opposant au bon chevalier Ponthus, c'était uniquement le désir de se mesurer contre le *preux noir aux armes blanches* (Ponthus), qui par tous pays avait

fait annoncer qu'il serait tenant chaque mardi de l'an, contre le meilleur chevalier qui se présenterait.

Mais dans le conte de la Dame de la Fontaine, comme dans le roman de la Dame de Brécilien, le prodige de la Fontaine a une tout autre importance, c'est le fondement, la raison même de l'œuvre. On se souvient, en effet, que c'est la tempête et la tourmente issues du Perron mouillé par l'eau de la fontaine, qui forcent le chevalier noir à sortir de son castel, pour châtier l'auteur des ravages et de la dévastation qu'ont subis ses domaines. On sait ce qui en advint.

Le *Roman de Ponthus*, nous le constatons, conserve encore assez intacte la partie essentielle des traditions relatives à la Fontaine. En effet, il sait que celle-ci est en Armorique, et il rapporte assez fidèlement le prodige, bien qu'il en mitige considérablement les effets.

Voici venir maintenant d'autres romanciers qui mentionnent à la vérité le Perron de Merlin, mais qui ne nous disent plus un mot du prodige de la tempête, soit qu'ils l'ignorent, soit qu'ils le dédaignent comme trop exploité et définitivement usé, soit qu'ils n'imaginent pas comment ils pourraient en tirer bon parti et innover.

Mais ce qui pour nous devient grave et fort préjudiciable, c'est qu'ils nous enlèvent notre Perron magique pour le transporter dans l'île de Bretagne, ou en quelque autre contrée, la forêt des Ardennes. Il est à remarquer, en effet, que la plupart des romanciers qui appartiennent à ce qu'on pourrait appeler la période de décadence de la tradition bréchélianique,

introduisent le Perron de Merlin, la Fontaine de Merlin et Brocéliande elle-même en diverses contrées autres que la Petite-Bretagne, qui est leur terre natale, et à laquelle ils essaient, mais en vain, de les arracher.

Quelques citations seulement, car je n'ai point entrepris de rassembler tous les passages où, de notre Perron et de sa Fontaine dépayés en terre étrangère, il n'est fait qu'une simple mention dans les anciens romans.

Dans le Roman de *Tristan de Léonais* (douzième siècle), le vaillant Palamède et le généreux Tristan qui vient de lui prêter aide dans sa lutte contre dix chevaliers, en Grande Bretagne, conviennent tous deux de se rencontrer en huit jours au Perron de Merlin, Là, les deux rivaux qui prétendent à la conquête de la blonde Yseult, mettront fin par un combat à leurs vieilles querelles, ainsi qu'à leurs jalouses espérances. — Au jour dit, de grand matin, Tristan est au Perron de Merlin. — Survient du côté de Cramalot (ville où se tenait la cour d'Artus), un chevalier armé de toutes pièces, visière baissée. Tristan le prend pour Palamède, et court sur lui la lance en arrêt. Le chevalier de son côté s'apprête à recevoir Tristan. Le choc est violent ; les chevaux tombent, mais les chevaliers se relèvent, chacun prend son épée en main, et le combat recommence avec une nouvelle ardeur. Les armures sont brisées par la violence des coups, le sang coule, mais aucun des deux champions n'est inférieur à l'autre. Exténués de fatigue après une heure de combat, ils cessent pour reprendre haleine. Chacun a le

pressentiment qu'à la reprise le combat sera fatal à l'un d'eux.

Au moment de recommencer, le chevalier inconnu s'adressant à Tristan lui dit : Sire chevalier, je vous donne le prix sur tous les chevaliers contre lesquels j'ai combattu jusqu'à ce jour. Mais, puisqu'il me paraît que vous voulez combattre jusqu'à la mort, je désirerais vivement que nous nous dissions nos noms, pour que rien ne manque à la gloire de celui qui restera vainqueur.

Tristan au son de la voix reconnaît que celui contre lequel il se bat n'est pas son rival Palamède, et il lui répond :

— Sire chevalier, la haute valeur que je trouve en vous me fait changer la résolution que j'avais prise de taire mon nom ; je suis prêt à vous le dire si vous me promettez de m'apprendre aussi le vôtre.

— Sire, répond le chevalier inconnu, peut-être avez-vous entendu parler de Lancelot du Lac ; je le suis.

— Ah ! sire Lancelot, quoi ! c'est vous ? Ah ! j'aurais bien dû vous reconnaître à vos coups redoutables ! Ah ! sire, vous êtes le chevalier de l'univers dont je désire le plus l'amitié ; je suis Tristan de Léonais, et je vous rends une épée que je consacre à vous servir.

À ces mots, Lancelot présente le pommeau de son épée à Tristan ; chacun devant l'autre fléchit un genou à terre. Tristan exige que Lancelot reçoive son épée. Lancelot veut que Tristan accepte la sienne. Tous les deux ôtent leurs masques, et les deux plus beaux et les deux plus braves chevaliers de la terre se serrent

dans leurs bras et s'admirent mutuellement. Ils ne souffrent plus de leurs blessures, et ne sentent que le plaisir de s'être trouvés.

Ils s'asseyent au Perron de Merlin et ils devisent entre eux, et bientôt commencent à parler de leurs amours.

— Hélas, dit Tristan (l'amant d'Yseult la blonde) bien devez aimer ce tant doux ou tant cruel dieu d'amour ; car bien vous sert-il quand fleurs et joie il sème sur votre vie. Et moi chétif, je suis mal récompensé de lui donner la mienne, quand il me tient si durement en son servage éloigné de ma dame.

— Ha ! beau doux ami, répond Lancelot (l'amant de la reine Genièvre) la joue teinte de couleur vermeille, parce que bien comprend que Tristan lui veut parler de la reine Genièvre, très cher sire, l'épine aiguë n'ôte point à la rose son odeur suave, ni son brillant coloris : épines vous font pâtir ; plaise à amour que bientôt soyez à point de cueillir la rose²¹⁷.

Lancelot ensuite emmène Tristan à la cour d'Artus à Cramalot où l'on a tant désir de le voir. Telle est l'aventure du Perron de Merlin dans la belle œuvre du roman de *Tristan de Léonais*. Mais il semble que Palamède ne parut guère au rendez-vous. Plus d'une fois dans la suite, mais ailleurs, les deux valeureux chevaliers se retrouveront.

J'ai à citer maintenant une aventure extraite du roman de Bliombéris et dont le théâtre se trouve au Perron de Merlin, encore en Grande Bretagne.

²¹⁷ Tristan de Léonais. — De Tressan, Œuvres, t. III, p. 105.

Bliombéris, que la gloire ne consolait pas de ne pas trouver son père (Palamède), avait parcouru tous les royaumes d'Angleterre. Mais son malheur l'avait toujours fait arriver après le départ de Palamède ; il déplorait son sort avec le brave Perceval, lorsque traversant la fameuse forêt de Brocéliande ou Brécéliande, ils arrivèrent à ce même Perron de Merlin, où Blanche Fleur (l'amie de Perceval) avait été poursuivie par Bréhus-sans-pitié, et délivrée par Bliombéris. En arrivant à ce Perron, nos voyageurs aperçurent un grand chevalier couvert d'armes noires, couché sur le bord de la fontaine de Merlin et profondément endormi. La chaleur lui avait fait ôter son casque, et son visage semblait annoncer que les chagrins l'avaient encore plus vieilli que les années. Sa lance et son bouclier étaient près de lui. Sur ce bouclier était peinte une couronne de cyprès.

Perceval ne reconnut point les traits de ce chevalier, et désirant vivement de le reconnaître, il fit du bruit pour le réveiller. L'inconnu eut à peine ouvert les yeux, que reprenant ses armes, il s'élança sur un superbe cheval qui était auprès de lui, et sans dire un mot à Perceval, il mit la lance en arrêt et arriva au galop.

Le fier Gallois court à sa rencontre ; mais quelque terrible que soit le coup qu'il porte à l'inconnu, ce coup ne l'ébranle pas, au lieu que le magnanime Perceval vide les arçons pour la première fois de sa vie.

Bliombéris veut venger son frère d'armes, et jugeant de la force de son ennemi par ce qu'il vient de faire, il s'affermit sur ses étriers, serre sa lance

de toute sa force, et vole à l'encontre de l'inconnu. Vaines précautions ; celui-ci reçoit son coup de lance sur son bouclier, et renversant le vaillant Bliombéris, il le jette sur le gazon tout auprès de son frère d'armes.

Après cette double victoire, l'inconnu court après les chevaux des vaincus qui s'étaient échappés, il les ramène à leurs maîtres ; et saluant Blanche Fleur, il s'éloigne au galop, sans dire un seul mot ; et bientôt on le perd de vue.

Nos deux héros, tous deux par terre, se regardaient et ne savaient que penser et que dire : jamais de sa vie Perceval le Gallois n'avait été désarçonné ; c'était la première fois que Bliombéris l'était aussi. Ils ne doutèrent point que ce fût un lutin qui avait pris la forme d'un chevalier, pour les vaincre ; et ce qui le leur fit croire, c'est que l'aventure leur était arrivée auprès de la Fontaine de Merlin, lieu célèbre par les enchantements²¹⁸.

L'histoire nous dira plus loin que ce solide, robuste et inébranlable chevalier n'était autre que Palamède lui-même, le père de Bliombéris. Plus tard, dans une autre circonstance, au milieu d'un tournoi à la cour du roi Pharamond, le père et le fils se reconnurent. Déjà Bliombéris, prétendant à la main de la belle princesse, fille de Pharamond, avait désarçonné onze de ses rivaux, quand survient dans la lice un chevalier inconnu, superbement monté, et qui se fait admirer

²¹⁸ *Bibliothèque universelle des romans*, 1779. Avril, 1^{er} vol., p. 59.

par sa fière prestance. Il s'avance pour lutter contre le vainqueur.

À la couronne de cyprès peinte sur ses armes, Bliombéris reconnaît le chevalier qui l'a si facilement renversé au Perron de Merlin ; et un pressentiment funèbre s'empare de son âme. Néanmoins, la présence, les regards de la princesse soutiennent son courage, et il s'élance contre ce dernier assaillant. Après s'être démontés, les deux chevaliers commencent une formidable lutte corps à corps ; chacun des deux champions s'étonne et s'émerveille de la force et de l'adresse de son adversaire. Cependant Bliombéris sent qu'il va succomber ; et alors s'adressant à l'inconnu : Dis-moi quel est ton nom, lui demande-t-il, pour que je connaisse au moins quel est le fameux guerrier qui me donne la mort.

« — Vaillant jeune homme, répond celui-ci, je regarderais comme un crime de te donner la mort. Tu désires savoir qui peut résister à tes coups et à ta force ; eh bien ! Je suis Palamède !

Que l'on juge de la joie et du bonheur de Bliombéris et de Palamède²¹⁹ !

Le roman de *Lancelot du Lac* parle aussi d'une aventure arrivée au lieu-dit le Perron de Merlin : « Arrivé devant une borne qu'on appelait le Perron de Merlin, où Merlin avait occis les deux enchanteurs, messire Gauvain dit à ses compagnons²²⁰... »

²¹⁹ *Bibliothèque universelle des romans*. Avril 1779, 1^{er} vol., p. 86.

²²⁰ Paulin-Paris, *Romans de la Table Ronde*, t. III, *Lancelot*, p. 287.

Dans quelle partie de la Grande-Bretagne était ce perron ?

C'est ce qui n'est pas dit bien nettement. On laisse entendre néanmoins que c'était sur la route de Cair-lion, la résidence préférée d'Arthur, au royaume de Sorelois, lequel se trouvait à l'extrémité Nord du pays de Galles²²¹.

Nous ne saurions donner plus d'éclaircissements à ce sujet, ni parler de cette prouesse de Merlin à laquelle il est fait allusion en ce passage, car l'auteur ne nous en apprend pas davantage²²².

On serait peut-être tenté de croire qu'il s'agit ici des deux enchanteurs dont l'histoire a été rapportée au chapitre de la Dame du Lac (chap. XLVI, t. II, p. 525), et que Merlin mit à mort pour les punir de leurs méfaits. Cependant il y a certaine difficulté dans cette supposition : c'est que l'histoire, au lieu de se passer auprès du Perron de Merlin, comme le dit le roman de *Lancelot*, se passe, d'après le *Merlin Huth*, dans une plaine auprès de deux grands ormeaux ; et il n'y est fait aucune mention d'un Perron de Merlin. Et on conçoit qu'il n'en pouvait être autrement, car, avant l'arrivée de Merlin en ce lieu et le prodige qu'il y opéra, il n'y avait guère de raison pour qu'on y trouvât un perron dit Perron de Merlin. Mais est-ce donc faire une supposition inadmissible en disant que : ces deux tombeaux recouverts de dalles de pierre où Merlin enfouit les deux enchanteurs, aient pu par la

²²¹ P. Paris, *Ibid.*, p. 279-280.

²²² Voir dans le *Merlin Huth*, t. I, page XLVII, une note de M. G. Paris.

suite donner l'idée de les appeler Perron de Merlin. Si cette idée était acceptée, l'allusion du *Lancelot* trouverait sa naturelle adaptation dans l'histoire des deux enchanteurs racontée dans le *Merlin Huth*.

VI — Orlando innamorato. La fontaine du Perron de Merlin. Les deux fontaines de Merlin dans la forêt des Ardennes.

Dans *l'Orlando Innamorato* (Roland l'Amoureux), Matteo Maria Boiardo, son auteur (mort en 1494), raconte au début même de l'œuvre, que l'empereur Charlemagne tenant cour à Paris, avait convoqué rois, princes et chevaliers, tant français que sarrasins, pour prendre part aux joutes qu'il avait fait annoncer, et qui devaient être célébrées à l'époque des fêtes de la Pentecôte. Parmi les rois rassemblés était Salomon, roi de Bretagne.

Deux jours avant les joutes, l'empereur réunit toute sa chevalerie en un festin somptueux. Vers la fin, on vit entrer dans la salle quatre fiers géants d'une taille démesurée. Ils escortaient le prince Argail, fils de Galafron, roi du Cathay, et l'incomparable Angélique, sœur d'Argail, dont la beauté jeta le trouble en tous les cœurs, même en celui de l'empereur Charles.

Angélique, d'un air modeste, s'avance vers l'empereur, et d'une voix mélodieuse qui dompte les caractères les plus farouches, lui raconte qu'ils venaient des extrémités du monde pour admirer la magnificence de sa cour; et que son frère Argail, instruit de la vaillance de ses chevaliers, et épris de l'amour de

la gloire, demandait à se mesurer contre eux, à telle condition, dit-elle, que ceux qui seront abattus à la lance ne pourront demander, le combat à l'épée, et resteront nos prisonniers ; mais s'il succombe, ma personne restera le prix du vainqueur. Enfin, elle ajouta qu'ils avaient dressé leurs tentes à la fontaine du Perron de Merlin, et que c'est là que son frère Argail attendrait, le lendemain matin, ceux des guerriers qui voudraient éprouver leur valeur contre la sienne.

Agenouillée devant l'empereur, elle attendait sa réponse. Celui-ci, qui ne peut se rassasier de contempler cette merveilleuse beauté, lui accorde enfin sa demande et lui donne congé.

Parmi les chevaliers, c'est à qui le premier tentera l'aventure pour obtenir le prix de sa victoire. L'empereur veut que ce soit le sort qui règle l'ordre des combattants. C'est le nom du prince Astolphe d'Angleterre qui le premier sort de l'urne ; puis celui du païen Ferragus, féroce prince d'Espagne ; puis de Renaud de Montauban ; après plusieurs autres, celui de l'empereur lui-même ; enfin, le dernier de tous, le nom de Roland.

Maugis le magicien, fils du duc d'Aigremont, voulut savoir ce que cachait cette aventure qui lui parut suspecte. Il sort donc de la salle du festin et évoque ses esprits. Astaroth accourt à son ordre, et interrogé, lui révèle toute la perfidie des deux étrangers.

Galafron, roi de Cathay, est rempli de haine contre les chrétiens ; il veut détruire l'empire de Charlemagne ; et dans l'impossibilité d'envahir ses états et de le vaincre par les armes, il a recours à l'art magique.

Pour Argail, déjà connu comme le plus valeureux guerrier de l'Orient, il a fait fabriquer par art d'enchantement une lance d'or, dont le choc renverse les plus fermes chevaliers.

Angélique, sa sœur, est remplie de fraude et de malice, elle connaît les arts magiques. Pour la posséder, tous les chevaliers voudront combattre contre Argail, et seront vaincus et faits prisonniers. Alors, l'empereur des chrétiens, privé de ses plus vaillants défenseurs, succombera bientôt sous les armes des païens.

Maugis, instruit de ce dessein infernal, prend la résolution d'y mettre obstacle. Le seul moyen, c'est de donner la mort à cette perfide Angélique.

Il se rend donc pendant la nuit à la Fontaine du Peron de Merlin. Grâce à son enchantement il pénètre dans la tente d'Angélique, dressée sous un pin, proche de la fontaine ; il frappe d'un sommeil magique les géants qui veillent à la garde de la princesse ; et pendant que celle-ci repose endormie, il s'apprête à lui trancher la tête. Mais, frappé de sa beauté, que lui laisse entrevoir la lumière d'une lampe, il retient son bras, et, vaincu par tant de charmes, il jette son glaive et serre entre ses bras la belle Angélique.

À ce moment Angélique s'éveille par la vertu d'un anneau magique que lui a donné son père, et par lequel tout enchantement est dénoué quand on le porte au doigt, et on est rendu invisible quand on le met en sa bouche.

Aux cris d'Angélique, Argail vient à son secours, et s'empare de Maugis. Angélique lui ayant pris son

grimoire, comme elle connaît l'art d'ingromance, elle évoque les esprits et leur ordonne de transporter Maugis au royaume de Cathay. Aussitôt Maugis se sent enlevé dans les airs, et en un instant il arrive au Cathay, où Galafront le fait enchaîner sur la pointe d'un rocher entre les mers de la Chine et du Japon.

Le matin même, Astolphe et Ferragus arrivent à la Fontaine du Perron de Merlin.

Astolphe sonne du cor pour appeler Argail qui sort armé de sa lance d'or. Argail le renverse et le remet aux mains des quatre géants venus avec lui du royaume de son père. Argail, à son tour, sonne du cor pour appeler celui des chevaliers qui se propose de jouter contre lui.

Le son du cor retentit au loin ; Ferragus l'entend, et ne doutant point que le jeune et présomptueux Astolphe ait succombé, il prend une forte lance et court pour le remplacer. Ce terrible sarrasin s'avance contre Argail avec une pleine assurance de la victoire ; mais la lance d'or l'enlève des arçons, et le jette rudement sur le sable.

Argail saute légèrement à terre, appelle ses quatre géants et s'avance avec eux pour s'emparer du chevalier renversé. Mais Ferragus moins docile que Astolphe, se relève en fureur, attaque les quatre géants, et malgré leurs coups redoublés, il leur fait mordre la poussière à tous les quatre, et puis il s'avance contre Argail.

Celui-ci se recule de deux pas : Brave chevalier, lui dit-il, vous savez quelles sont les conditions de notre

joute. (Celui qui serait abattu resterait prisonnier du vainqueur.) Vous devez vous y soumettre.

Ferragus n'entend pas raison, il attaque avec fureur Argail qu'il force à se défendre. Ils se portent de formidables coups, et cependant nul des deux n'en paraît accablé. Étonnés l'un et l'autre, ils cessent un instant le combat.

— Chevalier, dit Argail, à quoi bon cette lutte acharnée ? Sachez que mes armes sont enchantées, le combat ne peut vous être que fatal.

— Eh bien, pour user avec vous de pareille franchise, répond Ferragus, je vous apprendrai que mon corps a reçu le don d'être invulnérable aux plus forts coups, sauf en un point qui est protégé par sept plaques du plus dur acier ; et c'est vous qui finirez par succomber. Accordez-moi donc votre sœur, c'est le seul moyen pour vous d'éviter un sort funèbre.

— J'y consens, repart Argail, mais à condition que ma sœur acquiesce à cette proposition.

C'est en vain que Argail fait valoir auprès d'Angélique la valeur de Ferragus et le titre de reine d'Espagne après la mort du roi Marsille père de Ferragus. Angélique frémit épouvantée à la vue du farouche et horrible prétendant, et, ne pouvant déterminer son frère à fuir avec elle, elle monte sur son palefroi et s'enfuit dans la forêt des Ardennes, où elle l'attendra pendant cinq jours.

Ferragus voyant Angélique s'échapper, comprend que sa demande est repoussée. Embrasé d'une nouvelle fureur, il joint son adversaire et alors s'engage une lutte corps à corps. L'Espagnol est renversé et

étendu sous son adversaire ; ne pouvant se relever, il tire son poignard, l'enfonce jusqu'à la garde dans le corps d'Argail, et fait à celui-ci une blessure mortelle.

Argail se sentant atteint à mort conjure Ferragus de jeter son corps dans la fontaine du Perron de Merlin, dès qu'il aura rendu le dernier soupir. Je veux, dit-il, que mon corps disparaisse pour qu'on ne puisse m'accuser d'avoir eu peu de valeur, puisqu'avec de si fortes armes j'ai été vaincu.

Ferragus le lui promet : et dès qu'il eut cessé de vivre, il précipita son corps tout armé dans l'endroit de la fontaine qu'il jugea le plus profond, dans une espèce de gouffre, où il s'abîma pour ne plus repaître et nul ne sut ce qu'il était devenu.

Telle est en abrégé l'aventure de la fontaine du Perron de Merlin imaginée par Mattéo Maria Boiardo.

Il faut bien remarquer que c'est à la cour de Charlemagne à Paris que la belle Angélique vient proposer cette joute. Assurément l'auteur Mattéo Maria Boiardo ne se doute pas que le Perron de Merlin est à cent lieues de Paris, et il ne semble pas s'être mis en peine de l'apprendre. Il l'imagine dans la forêt des Ardennes, ou au moins dans son plus prochain voisinage, puisque pendant la trêve des deux ennemis qui se combattent au Perron de Merlin, Angélique, pour fuir l'aspect de l'horrible Ferragus, s'enfonce dans la forêt des Ardennes.

Du reste, il ne peut y avoir de doute à ce sujet, car dans un autre passage vers la fin du poème²²³, le pala-

²²³ De Tressan, *Œuvres*, t. IV, p. 514.

din Renaud de Montauban et Rodomont roi d'Alger se donnent rendez-vous, dans un mois, au Perron de Merlin dans la forêt des Ardennes. Là, les deux ennemis se livreront un furieux combat.

Astolphe, devenu libre par la mort de Argail et celle des quatre géants, ses gardiens, s'en retourne vers Paris, armé de la lance d'or enchantée d'Argail, qu'il avait trouvée contre un pin près de la Fontaine. Il rencontre le paladin Renaud de Montauban qui accourait au Perron de Merlin. Renaud, ayant appris d'Astolphe la mort d'Argail, et la fuite d'Angélique dans la forêt des Ardennes, se met à sa poursuite de toute la vitesse de son cheval Bayard.

Un peu plus loin, c'est Roland que rencontre le prince Astolphe. Dans son impatience de combattre, il se rendait au lieu de la joute. Instruit du tragique événement et dominé par l'amour, il se jette aussitôt dans la forêt, excitant l'ardeur de son coursier Bride-dor, et cherche à rejoindre la belle Angélique.

Dans cette forêt on trouvait des merveilles créées par le génie de Merlin. Merlin, le fameux prophète des Bretons, avait employé tout son art à construire jadis pour le roi Artus, dans la vaste forêt des Ardennes, deux fontaines d'une magnificence sans égale. D'apparence semblable et coulant à quelques pas l'une de l'autre, elles possédaient cependant des vertus bien différentes ; car les eaux de l'une, froides et glaciales, éteignaient aussitôt chez celui qui venait à en boire les ardeurs même les plus vives de l'amour ; et la plus complète indifférence, des sentiments de haine même contre l'objet de sa tendresse passée leur succédaient

en son âme. Les eaux de l'autre, au contraire, allumaient les feux les plus vifs de l'amour dans le cœur même le plus glacé. Un hasard cruel veut que la belle Angélique se désaltère à la fontaine qui fait aimer, tandis que bientôt après Renaud étanche sa soif à la fontaine qui fait haïr²²⁴.

La malheureuse Angélique brûle maintenant pour le paladin Renaud d'amoureux désirs, que l'indifférence de celui-ci n'aura pas le pouvoir d'éteindre ni même de tempérer. Mais plus tard Renaud sera bien puni des tourments qu'il fait endurer à la fille de Galafron. Angélique, accompagnée de Roland, se trouve un jour à passer près des deux fontaines de Merlin dans la forêt des Ardennes ; elle s'y rafraîchit en buvant de l'une d'elles ; et voilà, que son amour pour Renaud se convertit en une répulsion, une haine violente contre lui. Renaud à son tour ne tarde pas à revenir par les mêmes lieux ; pressé par la soif, il boit de l'eau de l'une des deux fontaines : c'était celle qui fait aimer. Et maintenant, affligé de regrets pour avoir autrefois dédaigné la belle Angélique, il se consume pour elle de la flamme la plus vive. Mais c'est en vain, car elle n'aura point sa récompense²²⁵.

²²⁴ *Roland l'amoureux*, d'après la traduct. par Alain René le sage, t. I, p. 58. — De Tressan, *Œuvres*, t. IV, p. 399. Arioste, mort en 1533 (trente-neuf ans après Boiardo), dans son célèbre poème « Roland Furieux », a fait intervenir aussi ces deux fontaines des Ardennes, auxquelles étaient infusées des vertus contraires d'amour et de haine. Mais l'idée de telles sources n'appartient pas même à Boiardo, elle remonte à une lointaine antiquité. (*Roland Furieux*, chant I, stance 78).

²²⁵ *Roland l'amoureux*. Traduct. de le sage, t. II, p. 294-298.

Mais s'il est surprenant de voir le Perron de Merlin, les fontaines de Merlin transportés loin de la Petite Bretagne et même en dehors de toute Bretagne, en cette terre de la forêt des Ardennes, terre nouvelle pour nous et étrangère aux compagnons de la Table Ronde, il ne l'est pas moins de voir la fée Morgane intervenir dans plusieurs épisodes du poème²²⁶. Car Morgane appartient en propre au règne, aux pays, au monde Arthuriens : elle se trouve tout à fait égarée, dépaycée, isolée de son entourage naturel et de sa parenté, parmi ces vivants d'un autre âge, au milieu de cette terre franque, parmi ces paladins de l'empereur Charlemagne, le féroce persécuteur des Bretons.

Le poète me semble donc user du personnage de Morgane ainsi que du Perron de Merlin comme d'un sujet banal, sans prendre garde qu'il a vieilli, et qu'il fait discordante figure avec les gens, les lieux, les choses du nouveau cycle, qui, dans la suite des temps, s'est superposé à celui du bon roi Artus de Bretagne.

VII — Revendications

Ces dernières citations que nous venons de rassembler, nous montrent donc une Fontaine de Merlin, un Perron de Merlin, soit en Grande Bretagne, soit dans la forêt des Ardennes : peut-être même en trouverait-on dans d'autres contrées. Néanmoins nous en revendiquons la possession pour la Petite Bretagne ; et nous

²²⁶ De Tressan, *Œuvres*, t. IV, p. 457, 462, 465, 505. — Voir aussi le *Roland amoureux*, traduction libre par Alain René Le Sage, t. II, p. 42 à 260 passim.

persistons à penser que c'est par méprise, ignorance, insouciance des auteurs que ces merveilles ont pu être dépayées. À ce propos, M. P. Paris fait une remarque que nous allons transcrire, car elle trouve son application non seulement dans le cas qui nous occupe, mais qui la rencontre fréquemment aussi dans les anciens romans. Là, en effet, jamais on ne se préoccupe du temps, ce qui n'enlève aucune valeur aux prouesses ; mais on ne s'y inquiète pas davantage des lieux, ce qui parfois amène des invraisemblances dans le récit, produit des confusions, suscite des rivalités, et donne aussi raison d'arguer l'auteur d'ignorance. Tel est par exemple le cas de celui qui dans le roman de *Lancelot du Lac* place la ville de Windsor au nord du pays de Galles, et au milieu d'une grande forêt. « Encore une preuve de l'ignorance où était l'auteur, quant à la topographie de la Grande Bretagne », dit à ce sujet M. P. Paris²²⁷.

Voici cette note :

« Cette étrange confusion dans le nom des résidences d'Artus, semble tenir à ce que les plus anciens récits se rapportaient à la France *bretonnante*. Les assembleurs, en transportant la scène en Angleterre, auront oublié d'opérer pour un certain nombre d'aventures le changement des noms. » (*Romans de la Table Ronde*, t. III, p. 334).

Cette note, pour nous Bretons Armoricains, est doublement intéressante, parce que premièrement, elle nous explique comment notre Perron de Merlin a pu se trouver transporté dans l'île de Bretagne, ou

²²⁷ Les *Romans de la Table Ronde*, t. III, p. 357.

même en quelque autre pays : c'est par la négligence ou l'ignorance des rhapsodes du XII^e siècle ; et deuxièmement, parce qu'elle atteste une fois de plus que tous ces beaux romans français du XII^e siècle dérivent de sources armoricaines²²⁸.

²²⁸ Voir chap. IX, *Val sans retour*, VII.

APPENDICE AU CHAPITRE VIII

A. — Maridunum

Nous avons vu que, longtemps avant Merlin, existait au Pays de Galles une ville que les Romains nommaient Maridunum. Maridunum signifie : ville fortifiée de la mer, étant formé des deux mots : *dunum*, ville fortifiée ; et *mari* mer, en latin. Avant les Romains, les Gaulois disaient : *Moridunum* avec la même signification, *mori* en leur langue désignant la mer ; les Romains changèrent donc Mori en Mari. D'après une autre opinion, la ville ne s'appelait ni Mori, ni Mari, mais Muridunum. C'est ainsi que le mot est écrit dans l'itinéraire d'Antonin (Dict., de la Martinière), *Mur* signifierait fortification. Quoi qu'il en soit à ce sujet, toujours est-il que cette ville était la capitale d'une peuplade appelée les Démètes, et dont le territoire était la Démétie.

Or, ainsi que le dit Geoffroy de Monmouth²²⁹, ce fut postérieurement à Merlin, que ce nom de Moridunum se transforma en Caermodin et quelques autres formes du même type.

D'après les lois qui dans le langage cambrien président aux altérations des noms par l'usage, Maridunum dut successivement devenir Mardunum, Mardun, Mardin, Merdin, et finalement Merlin en français. Concurrément Moridunum se fit Mordu-

²²⁹ *Hist. Reg. Brit. Lib.* VI, cap. 15, 16.

num, Mordun, Mordyn, Myrdyn, Myrddyn (*dd* équivaut à *z*).

Quand le mot fut arrivé à cette dernière étape, oubliant que, ainsi transformé, il conservait encore des vestiges de ses racines (*m* et *d*), et qu'il comportait toujours la signification de *ville Fortifiée de la mer*, on lui adjoignit dans le langage le mot *caer*, qui en gallois signifie ville, et on dit *Caermerdin*, *Caermyrddyn*. En réalité, c'était introduire dans le nom deux fois le terme : ville.

Cependant, à force de répéter *Caermyrddyn*, ville de *Myrddyn*, on se demanda quel pouvait donc être ce *Myrddyn* qui avait eu l'honneur de donner son nom à une ville, la capitale d'un peuple ; et on ne douta point que ce fût un homme fameux en son temps. Sans le connaître et sans qu'il y eût matière, on lui fit une légende qui aboutit aux merveilles racontées par Nennius et par Geoffroy de Monmouth, et sur lesquelles après eux on a continué de broder.

Un savant très versé dans l'archéologie bretonne et gauloise, et à qui toute cette érudition est empruntée, a cherché à démontrer par diverses considérations, que cette légende *Myrdhinnique* n'est qu'un tissu de fables, de confusions et de contradictions. « Le prétendu personnage nommé *Myrddyn* n'est pas un homme, dit-il comme conclusion, c'est une ville²³⁰. » Merlin donc n'aurait jamais existé.

Assurément, après avoir écarté tout ce qui manifestement est fable dans l'histoire de Merlin, telle que

²³⁰ M. d'Arbois de Jubainville, *Revue des Questions historiques*, t. V, 1868.

nous l'ont léguée les historiens primitifs, il y reste encore bien des difficultés à résoudre, des contradictions à aplanir : mais cela n'implique point que le personnage ne doive son existence qu'à une méprise, et qu'il n'a rien de réel.

Ce sont les singularités contenues dans les récits de Nennius et de Geoffroy de Monmouth concernant Merlin, qui auraient éveillé les susceptibilités de la critique, et qui auraient enfin provoqué de sa part un examen sévère et minutieux.

D'après ce que raconte Geoffroy de Monmouth, il y eut dans l'histoire des Bretons deux personnages du nom de Ambrosius (Ambroise) ; le premier, Aurelius Ambrosius, était fils de Constantin frère de Audren, roi en Armorique, lequel Constantin avait été fait roi des Bretons en Grande-Bretagne, et battit les Saxons²³¹.

Le second Ambrosius, est celui qui fut engendré par un esprit incube, et dont nous avons dit l'histoire merveilleuse. Il s'agissait de le distinguer du premier ; on le présenta comme né d'une fille d'un roi des Démètes, dont la capitale était Maridunum, Caermyrddin, c'est-à-dire ville de Merlin. En conséquence, G. de Monmouth le nomme Merlin Ambroise. Or, à cause du nom d'Ambroise, commun aux deux personnages, la critique infère qu'il n'y eut qu'un seul Ambrosius ; que c'est le même qui aurait été dédoublé en Aurelius Ambrosius d'une part, et Merlinus Ambrosius d'autre part ; et que cet Ambrosius unique

²³¹ Voir ch. XLII, t. II, p. 366.

fut Aurelius Ambrosius ou Ambrosianus, le roi breton vainqueur des Saxons.

Puisque Merlin serait un être imaginaire, il y aurait lieu néanmoins, de se demander pourquoi le premier qui s'avisa de prendre le nom d'une ville pour en faire un personnage, jeta son dévolu sur Caermyrddyn plutôt que sur telle autre des nombreuses Caer quelconques de Bretagne : Caerleion, Caernarvon, Caerphilly, Caerloyctoye, etc., lesquelles auraient pu servir de thème aux divagations des premiers conteurs et des légendaires. Au lieu d'un Merlin nous aurions eu un personnage de quelque autre nom, mais tout aussi fabuleux ; qu'importe ? Il faut donc qu'il y ait eu pour Caermyrddyn quelque particularité déterminante qui ne se trouvait pas pour les autres Caer. Pourquoi ne serait-ce pas ce Myrddyn lui-même, qui fut un être réel, au dire de tant de gens, et que maintenant on veut anéantir ? Myrddyn peut dériver très régulièrement de Maridunum, cela ne démontre pas qu'il n'ait pu exister un homme appelé Myrddyn.

L'évêque Tannerus²³² et bien d'autres historiens et critiques discutent longuement au sujet de Merlin Ambroise et de Merlin le Calédonien, au sujet du Merlin unique ou des deux Merlin ; ils l'exaltent ou l'accablent suivant leur sentiment individuel, mais pour eux l'existence d'un personnage nommé Merlin n'est point douteuse. Tannerus émet l'opinion que Merlin prit son nom de la ville de Maridunum, Caermarthen où il était né. Il rapporte même que les habitants de cette ville vont toujours affirmant que Merlin y naquit

²³² Tannerus, *Bibliotheca Britannico-hibernica*.

d'une vestale : *adfirmandes natum ibi fuisse e vestali Merlinum*. Et on dirait que ce titre de Vestale ne lui semble pas trop impropre, car il le répète une autre fois.

Guillaume de Neubrige lui-même, dans les violentes invectives qu'il lance contre Geoffroy (G. de Monmouth) pour ce que celui-ci rapporte de Artur et de Merlin, ne met nullement en doute l'existence de Merlin, qu'il cite à plusieurs reprises, pas plus qu'il ne conteste celle de Artur, tout en accusant l'historien d'avoir inventé, pour son héros, des triomphes qu'aucun autre annaliste n'a relatés, et qui sont tout aussi faux que les prétendues prophéties qu'il met à la charge de Merlin²³³.

Il n'est pas inutile de noter que cet Anglo-Saxon, Guill. de Neubrige, que nous trouvons si âpre détracteur de Artur, de Merlin et de leur historien, Geof. de Monmouth, auquel il reproche non seulement une crédulité insensée, mais, ce qui est grave, une partialité délibérée, une révoltante audace de mensonge en faveur des deux illustres personnages Bretons Arthur et Merlin, est ce même historien qui, dans son ouvrage, consignait ingénument, avec conviction, les miracles absurdes que l'on racontait sur Éon de l'Étoile ; si bien que les pages où il en parle constituent la principale source de l'histoire du thaumaturge. Pourquoi cette différence pour des cas qui ne sont pas sans ressemblance ? C'est que Éon de l'Étoile en tant que hérétique lui était odieux ; il acceptait

²³³ Guill. de Neubrige. « De rebus Anglicis », dans *Rerum britannicarum scriptores velustiores*. Lugduni, 1587, p. 354-356.

sans hésitation tout ce qui pouvait charger et aggraver son cas. Et quant aux Bretons, il était mu contre eux d'une haine violente, d'une haine de race, d'une haine d'opresseur contre vaincus : il fallait donc les injurier, nier et réfuter les avantages dont ils pouvaient se prévaloir et s'enorgueillir. Car c'est avec une telle disposition d'esprit que parfois on écrit l'histoire.

Ni Nennius, ni G. de Monmouth n'ont inventé Merlin. Ils ont sans doute accepté inconsidérément des indications que leur servaient des traditions déjà fort embrouillées. Cela prouve peut-être contre eux, mais ne met point à néant le fait originel.

En tout litige, selon la manière dont les circonstances sont choisies, exposées, interprétées, on parvient à corroborer et à établir un fait qui n'était que douteux ou probable, ou bien à infirmer et à réduire à néant tel autre que l'on croyait véritable. N'a-t-on pas contesté la réalité de la personne d'Homère ? Ne s'est-on pas amusé à démontrer, par des arguments d'une apparence vraiment scientifique, que tel homme fameux des temps modernes, était un mythe et n'avait point existé ?

B. — Marc'Hallac'h

Marc'hallec'h signifie : lien où se tient le marché public.

Le P. Maunoir met Marc'halla, place du marché ; il manque à celui-ci l'aspiration forte de la fin. J'ai lu dans les anciens titres de l'abbaye de Daoulas :

Marc'hallec'h ; et à Carhaix et ailleurs, il y a des places publiques qui portent ce nom de temps immémorial. Marchallec'h est composé de Mar'chat, marché, et de lec'h, lieu, place. C'est par abus que l'on prononce Marc'halla, nom qui ne se donne plus qu'aux lieux où l'on a autrefois tenu marché, et à une maison de noblesse de ce pays²³⁴. »

Cependant à Bocquého on ne conserve ni souvenir ni tradition qu'il se soit tenu foires ou marchés sur la butte du Marc'hallac'h. C'est pourquoi, ne trouvant pas de raison pour que cette montagne eût été nommée : Lieu du marché, quelques personnes sont portées à penser que ce mot de Marhalla signifierait : hauteur, tertre, éminence. Cette interprétation est peut-être fondée ; néanmoins les dictionnaires bretons, celui de Dom Lepelletier entre autres, ne semblent pas fournir de données qui la justifient.

²³⁴ *Dictionn. breton*, de Dom Louis lepelletier (1752). — Voyez aussi le *Dictionn. breton*, de legonidec, édition de La Villemarqué ; — le *Dictionn. breton*, par M. J. loth. — Le *Dictionn. français breton*, de Troude, aux mots Place, Marché : Marc'hallac'h par contraction pour Marc'had leac'h, Lieu du marché. — Dans le dialecte du Léonais on dit Leac'h ; dans les autres, on dit Lec'h.

CHAPITRE IX: LE TOMBEAU DE MERLIN

I — En Grande-Bretagne — Drum Melziar. La Forêt périlleuse. La Forêt Darnantes

Que la Cambrie ait donné le jour à Merlin, c'est un honneur qu'on ne peut guère lui contester, bien que l'Écosse, le Poitou, l'Armorique se vantent non seulement d'avoir été favorisés du séjour de l'enchanteur, mais aussi de l'avoir vu naître. Quant à son tombeau, il n'est pas aussi certain qu'on l'y trouverait, et plusieurs autres contrées de la Grande-Bretagne, et l'Armorique elle-même prétendent le posséder.

Selon quelques auteurs les cendres du barde reposeraient en Écosse près de Drum Melziar, localité dont il a été question ci-dessus²³⁵. C'est près de là que saint Kadoc trouva le corps inanimé de Merlin : des pâtres de la race des Pictes l'avaient tué à coups de pierres. Le bon Saint lui donna sans doute la sépulture.

Le *Merlin Huth*, ainsi que nous l'avons vu, raconte que le devin fut enfermé vivant, par la Demoiselle du Lac, dans un tombeau caché dans un recoin de la fameuse Forêt périlleuse, en Grande-Bretagne.

Selon le livre des Prophéties par Richard de Mes-sine, Merlin, à la prière de la Dame du Lac avait construit dans la forêt Darvantes, en Grande-Bretagne, un tombeau qui était l'œuvre la plus magni-

²³⁵ Voyez t. II, chap. XLII, p. 363.

fique que l'on pût voir. C'est là qu'elle l'enferma tout vivant, et qu'il continua de vivre après que sa chair était pourrie sur ses os. Le lieu de ce tombeau était si retiré que nul ne le connaissait, et ne pouvait le découvrir que la Dame du Lac.

Au dire de Maillet²³⁶, Boulard dans le *Roman de Merlin mis en bon français*, le place aussi dans la forêt Darvantes, ou d'Arnantes, selon une variante.

Le *Roman de Tristan de Léonais* raconte que c'est dans la forêt d'Arnantes, en Grande-Bretagne, que la Demoiselle du Lac, ingrate envers Merlin qui l'adorait, et qui l'avait rendue aussi savante que lui-même dans son art, l'avait surpris endormi, l'avait enchanté, et ne lui avait laissé que la voix sous une tombe inaccessible à ceux qui l'auraient pu secourir. Cette Demoiselle du Lac, éprise ensuite d'amour pour le grand roi Arthur, avait trouvé moyen de l'attirer dans cette forêt, où par ses enchantements elle le retenait, et lui avait ôté la mémoire²³⁷.

Plus loin, p. 150, on lit encore dans le même roman de *Tristan*, que le roi Artus se prépara enfin à la conquête du Saint-Gréal. Le Saint-Gréal était le vase dans lequel Jésus-Christ avait fait la cène avec ses disciples ; Joseph d'Arimathie y avait recueilli le sang qui coula de la blessure que Jésus reçut au côté, et il l'avait apporté en Europe, ainsi que la lance avec laquelle Longin avait frappé le Sauveur. Ce qui décida Artus à cette sainte entreprise, ce fut une admonition de Merlin. Un jour Artus était égaré dans la forêt

²³⁶ Dominiq. Maillet. Notice sur les manuscrits, p. 136.

²³⁷ *Œuvres* de Tressan, in-8, 1823, t. III, p. 76. Tristan.

d'Arnantes, en Grande-Bretagne ; son coursier, dirigé sans doute par une main invisible, le conduisit au tombeau où l'esprit du prophète était renfermé. Alors une voix à l'intérieur se fit entendre.

Roy Artus, dit Merlin, de piecea (depuis longtemps) et à toujours chier me seras ; or est il temps de marcher la queste du Saint Graal. Roy Artus écoutez... Cil qui parfaictera telle entreprinse, ores est-il nay, ores a il reçu chevalerie de ta main.

Or, les saintes reliques, depuis qu'elles avaient été apportées en Grande-Bretagne par Joseph d'Arimate, étaient confiées à la garde des descendants de Joseph, de génération en génération. Mais le gardien devait être et rester vierge toute sa vie, et pur de toute pensée charnelle.

À cette époque, ce gardien était le roi Pêcheur. Une jeune pèlerine vint un jour se prosterner devant les saintes reliques, le roi Pêcheur avait arrêté ses regards au-delà, de la collerette entrebâillée. En punition, la lance se détacha et lui fit au bras une blessure d'où le sang coulait sans cesse depuis cinquante ans.

« Merlin avait prédit que le roi Pêcheur resterait toujours blessé, et que les grâces du ciel attachées aux précieuses reliques ne se répandraient en entier sur la chrétienté que, lorsqu'un loyal et renommé chevalier, plus parfaitement vierge encore que le roi Pêcheur, se présenterait avec une âme et des mains pures, pour toucher et enlever les saintes reliques

sans être frappé de mort. Cet insigne honneur était réservé par Merlin au jeune Perceval le Gallois²³⁸. »

Maintes fois déjà, nous avons dit que cette fameuse forêt Darnantes si souvent citée dans les romans arthuriens, était située dans le Northumberland²³⁹, et qu'elle marchissait à la mer de Cornouailles et au royaume de Sorelois²⁴⁰. Quant à celui-ci, je rappelle que ce devait être la langue de terre située dans le Chestershire, à l'extrémité nord du pays de Galles, entre le Lancashire et le Flint²⁴¹.

À cause de la similitude des noms, Dominiq. Maillet pense que cette forêt Darnantes, Darvences, d'Arnantes, etc., qui possède le tombeau où Merlin est enserré, n'est autre que la forêt d'Avranches dans la baie du Mont-Saint-Michel, laquelle fut submergée par les eaux de la mer au commencement du huitième siècle ; et ce qui selon lui viendrait à l'appui de cette opinion, c'est que suivant le manuscrit, il fallait passer la mer pour venir consulter l'esprit de Merlin dans la Petite-Bretagne, et la traversée durait trois jours²⁴².

II — Isaïe le Triste

Il existe un roman fort rare intitulé *Isaïe le Triste*. On croit qu'il a été composé vers la fin du XIV^e siècle, peut-être même ne l'aurait-il été que vers le com-

²³⁸ De Tressan, *Œuvres*, t. III ; Tristan, p. 1149-150.

²³⁹ P. Paris, *Romans de la Table Ronde*, t. I, p. 81.

²⁴⁰ Baron du Taya, *Brocéliande*, p. 164.

²⁴¹ P. Paris, *Rom. de la Table Ronde*, t. III, p. 280.

²⁴² Maillet, *Notice sur les manus. de la Bibl. de Rennes*, p. 134-136.

mencement du XV^e. Selon l'auteur du livre, Isaïe le Triste était le fils de Tristan de Léonais et de la blonde Yseult. Sa mère, la blonde Yseult, l'épouse du roi Marc de Cornouailles, traversait la forêt de Mérai pour s'en aller faire un pèlerinage au Purgatoire de saint Patrice, en Irlande, quand elle fut prise des douleurs de l'enfantement. Elle fut contrainte de s'arrêter dans la demeure d'un vénérable ermite, nommé Sarban, qui lui donna les soins que sa position exigeait ; et il s'en acquitta d'autant mieux que, avant d'être ermite, il avait pratiqué ce genre d'assistance. Ce fut donc en cette solitude, dans ce dénûment, que la blonde Yseult mit son enfant au monde. Le saint ermite, à qui la reine confessa les singuliers effets du *boire amoureux*, s'empressa de baptiser le nouveau-né et le nomma Isaïe le Triste, pour rappeler le nom de son père Tristan et de sa mère Yseult la blonde, ainsi que les tristes circonstances de sa naissance.

Yseult confia l'enfant aux soins de l'ermite pour l'élever. Sarban lui fit prendre la mamelle d'une ourse qu'il avait apprivoisée. L'enfant grandit et acquit au milieu des bois une vigueur extraordinaire, en même temps qu'un caractère farouche qu'il devait à la fréquentation des bêtes sauvages, comme à la nature du lait qu'il avait sucé.

Quatre dames fées qui demeuraient dans la forêt, vinrent un jour lui apporter en dons d'heureuses qualités de corps et d'esprit, et comme ses bienfaitrices devaient rester longues années sans le revoir, elles laissèrent près de lui un nain fort laid, nommé Tronc, mais rempli de finesse et d'esprit, et qui avait charge

de les informer par moyens magiques des faits et gestes de leur protégé.

D'un autre côté, le saint ermite lui donna de solides principes de piété, et un zèle ardent pour la religion ; de sorte que l'enfant étant devenu grand, ayant déjà couru le monde et donné en maintes rencontres des preuves de sa vaillance, il fit le vœu de ne point prendre femme avant d'avoir converti ou tué de sa main dix fois plus de mécréants qu'il y a de jours dans l'année. Et il en fut ainsi, et après ces pieux et méritoires exploits, il épousa la belle Marthe, fille du roi Irion.

Mais avant que le jeune Isaïe le Triste eût quitté l'ermitage du bon Sarban, pour courir après les aventures et la gloire, ses hautes destinées lui avaient été révélées par l'esprit de Merlin.

Un jour que l'ermite Sarban se promenait avec le jeune Isaïe le Triste et le nain Tronc dans la forêt Verte, en Cornouailles (Ile de Bretagne), le hasard les conduisit près de la tombe de l'illustre enchanteur Merlin. Ils entendent sortir de longs gémissements et des plaintes effrayantes. Ils s'approchent. L'ermite ose interroger l'ombre du prophète. « Hélas, répond une voix sépulcrale, le grand Artus est mort. La plaine de Salisbury (en Angleterre) a vu la terrible déroute de ce monarque. De tous ceux de la Table Ronde trois seulement ont survécu à cette horrible défaite ; l'illustre Lancelot du Lac et le brave Hector des Mares, son frère, sont de ce nombre, mais ils ont renoncé au noble état de la chevalerie. Sage Sarban, ils ont suivi ton exemple et se sont fait ermites. Depuis plus de

six mois je pleure chaque jour un si cruel événement ; mon ombre infortunée gémit sans cesse, et gémira jusqu'à ce que quelques héros nouveaux remplacent ceux que la terre a perdus.

« Noble sang de Tristan, vole à la gloire et deviens le digne successeur de ton père ; que le bras du vaillant Lancelot du Lac, son ami, t'arme chevalier ; ce bras seul est digne de donner un nouveau Tristan à l'univers affligé. »

À ces mots l'ombre se tait ; les trois voyageurs consternés restent un moment dans le silence. Mais le bouillant Isaïe le Triste est impatient que la parole du prophète se réalise sur lui ; il lui tarde d'être armé chevalier par la main de l'illustre Lancelot. Tous trois s'en vont donc à l'ermitage de Lancelot. Hélas ! l'ermitage était vide ; Lancelot était mort et descendu déjà depuis longtemps au tombeau. Isaïe, que la déception rend furieux, accuse le prophète de mensonge ; il lui reproche sa fausse science, et la tourne en dérision. Jeune téméraire, apprenez donc que du fond de son tombeau, l'esprit de Merlin, comme *le Solitaire* du roman du vicomte d'Arlincourt, sait tout, voit tout, peut tout, dit tout en exacte vérité ; sa science est infaillible, il ne trompe jamais. Existe-t-il un mort qui, pour le seul plaisir de démontrer que Merlin aurait dit faux, refusât de se laisser ressusciter quelques instants ? Le magicien Tronc savait bien qu'il n'en est point. Il conduit donc ses deux compagnons à la tombe de Lancelot ; il enlève la pierre marbrine qui la recouvre, et Lancelot en os décharnés surgit de la fosse ; de sa main il saisit sa vaillante épée qui gisait à son côté, et selon le rite, il prononce

la formule, frappe du plat de son épée un coup sur l'épaule de l'impatient, lui donne l'accolade. Et voilà Isaïe devenu chevalier. Après quoi, sans plus attendre, Lancelot rentre dans sa tombe, et le nain Tronc remet par dessus la pierre marbrine²⁴³.

III — Marlborough. Caermarthen. L'île Bardisque

Alexandre Neckam prétend que le tombeau de Merlin est à Marlborough, petite ville du comté de Wilth, en Angleterre ; et d'après lui ce serait de là que lui viendrait ce nom de Marlborough.

*Merlini tumulus tibi, Merlebrigia, nomen
Fecit, testis erit anglica lingua mihi.*

« Le tombeau de Merlin, Merlebrigia (Marlborough), t'a fait ton nom, la langue anglaise m'en donne le témoignage », — dit-il dans son livre : *Laus divinæ sapientiæ*.

Mais Camden regarde cette assertion comme une fable ridicule. Sans rien affirmer à ce sujet, il pense que Marlborough vient plutôt du mot anglais *Marle* qui signifie Marne en français, matière dont on se sert pour amender les terres. Et en effet, dit-il, cette ville est bâtie au pied d'une colline de calcaire²⁴⁴.

La ville de Caermarthen, Caermardhin, ainsi nom-

²⁴³ *Bibliothèque universelle des Romans*. Mai 1776. Isaïe le Triste.

²⁴⁴ « La Bretagne de Camden ». Dans *Le Théâtre du Monde*, ou *Nouvel Atlas*, mis en lumière par Guillaume et Jean blaev. 4^e partie. Amsterdam, p. 127.

mée, a-t-il été dit ci-dessus, parce qu'elle aurait donné le jour à Merlin, est-elle aussi le lieu de sa sépulture ? C'est ce qui n'est pas bien établi. En tout cas, voici une note qui le ferait supposer.

« Au Nord de la ville de Caermarthen, il y a des ruines romaines. Sur une hauteur, à un mille environ, on vous montre le Tombeau, c'est-à-dire le Tombeau de Merlin, et une fontaine qui forme un lac, où l'Enchanteur avait coutume de se retirer. » (San Marte, *Historia reg. Britan. de Geoffroy de Monmouth*. Note, p. 330.)

D'après une tradition qui se trouve mentionnée dans le passage de Ralph Higden que j'ai rapporté ci-dessus à propos de l'existence des deux Merlin²⁴⁵, la petite île nommée Bardsey, Bardisque (Bardiscia) au Nord du pays de Galles, prétend aussi posséder le tombeau de l'Enchanteur.

*Ad Nevyn, in North Vallia
Est insula permodica
Quæ Bardiscia dicitur,
À Monachis incolitur;
Ubi tam dia vivitur
Quod senior præmoritur.
Ibi Merlinus conditur
Silvestris ut asseritur.*

« Près de Nevyn, au Nord du pays de Galles, est une tout petite île appelée Bardisque. Elle est habitée par

²⁴⁵ Voir chap. XLII. *Merlin historique et légendaire*, p. 382, et 399.

des moines, et on y vit si longtemps que mourir vieux c'est mourir tôt. On assure que Merlin le sauvage y est enterré²⁴⁶. »

IV — En France : Arioste

Quittons maintenant l'île de Bretagne et passons sur la terre de France. Au témoignage d'un illustre poète italien, c'est là que se trouve la tombe du grand Enchanteur.

Arioste (1474-1533), dans son poème : *Roland furieux*, imagine le tombeau de Merlin caché dans une profonde caverne qui s'ouvre béante au sommet d'une montagne déserte. Le poète nous laisse bien entendre que c'est en France, mais il oublie, par mégarde ou à dessein, de nous en indiquer plus précisément le lieu. Legrand d'Aussy le place près de Poitiers²⁴⁷. Cela n'est pas invraisemblable. En effet, on lit aux stances 71 et 75 du chant III du *Roland furieux*, que Bradamante, après être sortie de la caverne du tombeau de Merlin, arrive au bout de trois jours près de Bordeaux, vers l'endroit où la Garonne se jette dans l'Océan.

Quoi qu'il en soit, une trahison amène fortuitement Bradamante en cette profonde retraite ignorée des hommes. L'héroïne y arrive par une voie périlleuse et qu'on espérait devoir lui être fatale. Il n'en fut rien, et elle y apprit choses merveilleuses.

Voici donc ce que le poète imagine.

Bradamante, par la perfidie de Pinabel, était tom-

²⁴⁶ Voir Appendice A, *l'île Bardisque*.

²⁴⁷ Legrand d'Aussy ; *Fabliaux*, 3^e édit., t. I, p. 152.

bée au fond d'un précipice. Ce précipice avait son ouverture béante au haut d'une montagne solitaire ; il avait été creusé à l'aide du ciseau dans le roc vif, et descendait verticalement à pic jusqu'à une profondeur de plus de trente brasses.

Néanmoins la guerrière protégée par une longue branche d'ormeau qu'elle tenait de ses deux mains, n'avait point été tuée par sa chute, comme y comptait l'âme scélérate du Mayençais Pinabel. En tombant au fond, sur le roc, elle ne s'était fait que des blessures légères. Elle s'évanouit à la vérité, mais elle ne tarda pas à reprendre ses sens.

S'étant donc levée, elle trouva une porte ample et large donnant accès dans une vaste salle, d'où sortait une lumière pareille à celle d'un flambeau, et qui brillait au milieu de cette caverne.

Cette grotte, carrée et spacieuse, était comme un lieu de dévotion, une chapelle imposant la vénération. Des colonnes d'albâtre, d'un travail rare et d'une noble architecture, en soutenaient la voûte ; au milieu s'élevait un autel magnifique, sur lequel brûlait une lampe. Sa vive et brillante lumière éclairait l'une et l'autre grotte.

Bradamante, se voyant en ce lieu qui lui semblait sacré, est pénétrée d'une sainte terreur ; elle s'approche de l'autel, et s'étant agenouillée, elle adresse ses prières à l'Éternel. Pendant qu'elle prie, une petite porte s'ouvre, et par là sort une femme, les pieds nus, sans ceinture, les cheveux épars, et qui appelle la guerrière par son nom.

« Généreuse Bradamante, lui dit-elle, c'est un pou-

voir divin qui t'a conduite en ce lieu. Il y a longtemps que l'esprit de Merlin m'a prédit que tu devais venir par cette voie singulière honorer ses restes, et je suis demeurée ici afin de te révéler les destinées que le ciel te réserve.

« C'est ici l'antique et célèbre grotte que fit tailler le sage Merlin. C'est ici qu'il fut trompé par l'artifice de la Dame du Lac, comme peut-être tu l'as ouï raconter : voici la tombe où ses ossements reposent ; c'est là où il se coucha vivant pour complaire à son amie qui l'y enferma, sans que nul au monde puisse rompre l'enchantement.

« Son esprit cependant persiste toujours vivant dans la tombe même où gisent ses ossements décharnés, et restera jusqu'au jour où retentira la trompette de l'ange. Et alors il sera conduit au ciel où il en sera banni, selon que le souverain juge l'aura trouvé innocent ou coupable. Mais jusqu'à présent il répond à ceux qui peuvent approcher de sa tombe ; il leur découvre l'avenir et leur apprend le passé. Et toi-même, tu entendras bientôt sa voix sortir de cette tombe de marbre. »

Bradamante, joyeuse d'une aventure si extraordinaire, n'hésite pas à suivre la magicienne qui la conduit à la tombe de Merlin. Ce monument est fait d'une pierre dure, polie, et resplendissante, elle luit comme un feu brillant ; et cette lumière suffit à éclairer dans toute son étendue ce lieu terrible, où jamais ne pénétra rayon de soleil. À la faveur de cette clarté, on distinguait les merveilles de peinture et de sculpture, et toutes les richesses qui ornaient ce lieu vénérable.

À peine Bradamante eut-elle passé le seuil de ce lieu sacré, que l'esprit de l'Enchanteur du fond du tombeau lui parle d'une voix forte et distincte : Que la fortune favorise tous tes désirs, noble et vertueuse fille, lui dit-il. De toi sortira une tige féconde qui sera l'honneur de l'Italie et du monde entier.

Et le prophète continue de lui révéler la longue illustration de sa descendance²⁴⁸.

V — En Armorique. La Forêt de Bréchéliant. Cromlech perdu. Le Val sans Retour. Le Perron de Bérenton.

Revenons maintenant en Armorique. Nous y trouverons des traditions plus précises peut-être quant au tombeau de l'Enchanteur, et méritant tout autant de créance que celles de la Grande-Bretagne.

C'est dans la forêt de Bréchéliant, dit De la Rue, que périt l'enchanteur Merlin, victime d'un charme que les fées Bretonnes lui avaient appris et qu'il ne croyait pas possible²⁴⁹.

Ceci n'est pas en tout conforme à ce que nous ont appris les histoires de la Dame du Lac.

De Kerdanet se borne à mentionner le Perron merveilleux de l'Enchanteur Merlin et le tombeau de ce barde comme se trouvant en Brocéliande, mais sans dire où, ni ce que c'est que ce tombeau²⁵⁰.

Le Magasin Pittoresque (année 1816, p. 88) a donné

²⁴⁸ *Orlando furioso*, chants II et III.

²⁴⁹ De la Rue, *Essais historiques sur les Bardes*, t. I, p. 71.

²⁵⁰ De Kerdanet, *Lyc. Arm.*, 1826, p. 339.

la vue d'un monument mégalithique, un cromlech, qu'il nomme le Tombeau de Merlin, et situé dans la forêt de Paimpont. Un cromlech est un monument formé par des pierres brutes plantées debout et disposées en rond (*crom*, cercle ; *lech*, pierre). Le dessin représente en effet un cromlech en ruines. Ici, plusieurs de ces pierres sont renversées ; elles entourent un terrain d'aspect marécageux. L'auteur du dessin et de la notice qui l'accompagne se borne à dire que ce curieux monument est situé dans la forêt de Paimpont, sans indiquer la moindre orientation. Il est impossible aujourd'hui de dire où se trouve ce que le dessin représente ; personne n'a pu me donner la moindre indication à ce sujet.

Le Docteur Alfred Fouquet²⁵¹ mentionne aussi, dans la forêt de Paimpont, un cromlech entourant une pièce d'eau vaseuse, remplie de roseaux, et qu'il dit être le Tombeau de Merlin.

M. Adolphe Orain, dans sa *Géographie pittoresque d'Ille-et-Vilaine* (1882), p. 441, donne une vue du Tombeau de Merlin, situé dans la forêt de Paimpont, mais sans indiquer non plus où il se trouve. Cette vue n'est point sans ressemblance avec celle donnée par le *Magasin pittoresque*. C'est un cromlech entourant une mare près de laquelle poussent quelques arbres, et sont couchées quelques grosses pierres.

Les témoignages que nous venons de citer sont pour nous du plus grand intérêt, car ils nous affirment l'existence, dans la forêt de Paimpont, à l'exclu-

²⁵¹ *Guide des Touristes et des Archéologues dans le Morbihan*, par le docteur Alfred Fouquet. Vannes, Cauderan, 1854, p. 83.

sion de toute autre rivale, d'un antique monument de pierres brutes connu sous le nom de Tombeau de Merlin.

Assurément c'est quelque chose, c'est même beaucoup de savoir que ce monument existe dans la forêt de Paimpont, et non ailleurs ; mais ce quelque chose n'en est pas moins décourageant pour celui que la curiosité pousse à l'aller voir. Car, entreprendre de trouver un cromlech en ruines, et inconnu de la génération actuelle, sous les broussailles et les taillis d'une forêt de soixante-dix millions de mètres superficiels, sans que ceux qui en parlent et disent l'avoir vu, enseignent aucun repère, ni vers lequel des quatre points cardinaux il faille porter ses pas, n'est-ce pas tentative destinée à échec assuré, et besogne plus difficile que de chercher aiguille dans botte de foin, comme on dit vulgairement.

Au chapitre (XXXI, t. II, p. 179), en décrivant le lieu-dit : le Champ de Bataille, j'ai signalé une fosse marécageuse qu'on m'avait désignée sous le nom de Précipice, et aussi de Tombeau de Merlin. À cause de cette dernière appellation, j'avais supposé que c'était peut-être là l'emplacement de l'introuvable cromlech. Cela n'est point impossible, mais rien par ailleurs n'autorise cette supposition, car on n'y trouve rien qui ressemble aux ruines d'un cromlech.

Pour mon compte, quant au présent, je ne saurais dire de ce cromlech plus que ne m'en ont appris les simples mentions que j'en viens de faire. L'auteur anonyme (D. B.) du guide *Brocéliande en deux journées* (1868), ne parle point de ce monument. M. Bézier ne

le signale pas non plus dans son *Inventaire des Monuments Mégalithiques d'Ille-et-Vilaine*, (1883).

Quelques-uns disaient autrefois que le Val sans Retour était le Tombeau de Merlin ; sa dame l'y avait enclos par trahison, et l'y retenait à tout jamais par ses enchantements. Ceci me semble un enchevêtrement de traditions primitivement distinctes. Le Val sans Retour ou Val des Faux Amants, le nom le dit clairement, était un lieu d'où certains pécheurs, au moins, ne revenaient point. D'un tombeau non plus, on ne sort pas davantage. Merlin, par amour, se laissa choir en un tombeau d'où son corps périssable ne sortira pas, mais son esprit immortel y fait entendre de lugubres gémissements et d'obscurs oracles. On comprend que, avec tous ces éléments, les gens à imagination aient pu faire du Val sans Retour le Tombeau de Merlin. — Merlin ne pécha jamais contre les dames, je devrais dire contre sa dame ; il avait autant que Lancelot la vertu de fidélité par laquelle pouvait être dénoué l'enchantement de ce lieu de pénitence ; et s'il était entré au Val sans Retour, sa seule présence eût accompli la délivrance des infidèles, et il en fût sorti lui-même sain et sauf. — N'allons donc point y chercher l'Enchanteur.

Si depuis le seigneur Roch le Baillif, *Edelphe Médecin Spagiric*, la pierre de Belenton se trouve quelquefois appelée le Perron de Belenton, le Perron de Merlin, je ne trouve guère autres que M. de la Villemarqué qui l'ait indiquée comme le tombeau du barde²⁵² ; et quant à moi, elle ne m'a été que rarement

²⁵² *Visite au Tombeau de Merlin*, Revue de Paris, 1837.

ainsi nommée. Cependant, une habitante de Folle-Pensée, qui n'était plus jeune, me disait un jour : Le tombeau de Vivienne est auprès du Moulin du Marais (moulin à vent qu'on aperçoit de fort loin, à gauche quand on approche de Tréhorenteuc, en venant de Mauron, par la Saudraie), et celui de son mari est à Bérenton. Comment s'appelait son mari ? Dam, je ne me rappelle plus. — Est-ce Gauvain ? — Non. — Est-ce Artus ? — Non. — Est-ce Merlin ? — Oui, c'est Merlin. — Mais cette personne est la seule qui m'ait positivement dit que le tombeau de Merlin est à la pierre de Bérenton ; et c'est la seule fois que j'aie entendu dire que le tombeau de Viviane fût au Moulin du Marais. — Je reconnais, du reste, que les traditions locales vont se restreignant dans un cercle d'habitants de plus en plus petit. Et telle histoire du vieux temps que tous avaient au bout de la langue, il y a une trentaine d'années, n'est plus connue que de quelques anciennes femmes dans les villages ; et celles-ci ne sont pas toujours disposées à conter. Et bientôt, de tous ces souvenirs locaux, de toutes ces traditions que les grands-mères transmettaient à leurs petits-enfants, il ne restera plus rien. *Tarde venientibus ossa.*

Cependant, déjà, en 1839, c'est-à-dire deux ans après que la *Revue de Paris* avait publié la *Visite au Tombeau de Merlin*, par M. de la Villemarqué, Baron du Taya disait, dans son livre de *Brocéliande* (p. 229) : « À cent pas de la Fontaine vous verrez le rocher où Merlin demeurait, mais vous y chercherez inutilement sa tombe. »

VI — L'allée couverte ou dolmen des Landelles.

Le ruisseau. Le monument. Les Ravageurs.

Résonance souterraine.

On s'accorde aujourd'hui à donner le nom de Tombeau de Merlin à un monument druidique ou mégalithique, si mieux aimez, dont on trouve encore les ruines aux confins de la forêt, et à trois kilomètres au plus du bourg de Saint-Malon (canton de Saint-Méen, arrondissement de Montfort).

Pour s'y rendre de Saint-Malon, on suit la route de Paimpont jusqu'à dépasser le village de la Ville-Moisan, puis laissant la route, nous prenons à droite à travers la lande après quelque cent pas, nous rencontrons un ruisseau. Nous le remontons, et bientôt nous entrons dans une vallée assez sauvage, resserée entre deux collines d'âpres rochers aux reflets rougeâtres. Ce vallon désert arrosé par une eau vive et claire, ce site rustique et pittoresque est digne par son charme d'être un lieu-faée; bien sûr il fut autrefois hanté par les fées de Bréchéliant.

Quant au ruisseau, il se nomme la rivière de Mell (Poignand). Après s'être réuni, près d'un lieu nommé Trémel, en aval, au ruisseau des étangs de Comper, il se jette dans le Meu un peu au-dessus du château de la Châsse en Iffendic. — D'autre part, il prend son origine à l'étang du Pont Dom Jean²⁵³, belle nappe d'eau cachée dans la profondeur de la forêt. Celle-ci d'ailleurs est en amont à quelques centaines de mètres seulement du bas du val. À cause de son ori-

²⁵³ Voir Appendice C. *Étang du Pont Dom Jean*.

gine, notre ruisseau est plus connu sous le nom de Rivière du Pont Dom Jean que sous celui de Ruisseau de Mell. Depuis l'étang du Pont Dom Jean jusqu'au lieu de Trémel, c'est-à-dire jusqu'à son confluent avec le ruisseau de Comper, il coule du sud vers le nord.

Continuant de remonter le cours du ruisseau depuis le bas de la vallée, nous rencontrons à notre gauche une cheminée d'usine et des bâtiments délabrés, vestiges d'une industrie chimique délaissée, et qui choquent en ce lieu désert agreste et primitif. — Un peu plus loin, un vieux moulin barre le cours du ruisseau : lui du moins ne dépare pas le paysage, car un site comme celui-ci s'accommode d'un vieux moulin, aux murs décrépits par l'injure du temps, aux rouages usés par un service séculaire ; et c'est ce que nous trouvons ici tout à fait réalisé. — Or notre moulin a reçu le nom de Moulin de la Marette, à cause d'un stagnicule, ou minuscule étang, situé en amont, où les eaux du ruisseau sont gardées en réserve et où elles se reposent.

Le vallon de la Marette a sa pente du sud au nord, de sorte que des deux collines entre lesquelles il est compris l'une est orientale et l'autre est occidentale.

Au-dessous du moulin le lit du ruisseau est encombré de gros blocs de pierre, d'énormes cailloux, de rochers, contre lesquels l'eau regimbe, car son cours est rapide et tumultueux, en certaines saisons au moins. Jamais vous ne trouverez endroit mieux disposé, lieu plus discret, eau plus claire, plus douce et plus rafraîchissante pour faire votre ablution. Profitez-en, croyez-moi. *Experto crede.*

Avant d'arriver au moulin, nous apercevons à notre droite un ravin peu profond (une coulée), qui descend au ruisseau. Nous le remontons, il va nous mener au sommet de la butte. Remarquons à gauche en passant un trou rempli d'eau vive. C'est l'admirable, la merveilleuse fontaine de Jouvence : nous y reviendrons et nous en userons largement, car sa vertu est moult profitable.

Parvenu au sommet de la colline où presque partout on marche sur le schiste à nu, arrêtons-nous un instant : le site est élevé (104 mètres) ; de là on domine une assez vaste étendue de pays boisé du côté de Saint-Malon, Muel, Gaël. À droite sont le vallon et son ruisseau qu'on voit déboucher dans la plaine. Faisons maintenant demi-tour sur nous-mêmes : voilà, devant nous la grande Bréchéliant. Dans ses profondeurs où bientôt la vue s'égare, l'imagination évoque les fantastiques merveilles des temps fabuleux, et les prouesses des compagnons d'Artur.

Enfin, au haut du monticule nous voyons tout près le village de la Landelle, où nous n'avons que faire d'aller, si ce n'est pour nous renseigner. Du village, cependant, un chemin landier nous mènerait droit à destination. Prenons plutôt à gauche, et après quelques centaines de pas nous apercevons dans un coin de landier à droite, tout près de la forêt, un groupe de grosses pierres plantées debout. Voilà ce qu'on m'a indiqué, ce qu'on m'a répété, ce qu'on m'a appris, ce qu'on m'a certifié, ce que j'ai lu être le Tombeau de Merlin. Voilà ce qu'on désigne, ce qu'on montre comme tel à tout venant ; et nulle autre chose

ainsi appelée, me dit-on, n'existe aux alentours ni ailleurs. Approchons-nous donc de confiance.

La seule inspection de ces mégalithes suffit à démontrer que ce sont les ruines d'une allée couverte. On y voit en effet une rangée formée de quatre grandes pierres plates, plantées debout sur une même ligne, bord à bord, mais il y a des places vides.

L'autre rangée parallèle n'est plus représentée que par une seule pierre qui est debout. Entre les deux lignes se voient d'autres pierres transversales qui sont tombées sur le sol, et qui primitivement devaient former le dessus, le toit, de l'allée couverte.

L'axe du monument est du sud-est au nord-ouest. Plaçons-nous au bout sud (le plus rapproché du ruisseau de la Murette), regardant suivant l'alignement, et ayant par conséquent le dos tourné vers le ruisseau. Dans notre position, la rangée des quatre pierres debout forme le côté droit ou nord-est de l'allée. Numérotions 1 la plus rapprochée de nous et 4 la plus éloignée ; 2 et 3 seront par conséquent les intermédiaires. L'autre rangée, la parallèle à celle-ci, est par conséquent à notre gauche. Elle est aspectée au sud-ouest. Nous venons de dire qu'il n'en reste plus qu'une seule pierre debout ; donnons-lui le n° 6. Cette pierre unique fait vis-à-vis à la deuxième du rang de droite.

Entre ces deux pierres on en voit une placée transversalement et remplissant tout l'intervalle de l'une à l'autre : ce sera le n° 7. Avant que le monument fût ravagé, elle reposait d'un bout sur le sommet de la pierre unique du rang de gauche, et de l'autre elle

devait reposer sur le sommet de la deuxième du rang de droite. Mais celle-ci ayant été écartée en dehors, l'extrémité correspondante de la pierre transversale n'étant plus soutenue, a glissé jusqu'à terre, tandis que l'extrémité gauche est restée arc-boutée contre la face de la pierre de gauche, en haut de cette face. Il en résulte que cette pierre transversale, au lieu d'être placée horizontalement sur ses deux supports, est maintenant inclinée de haut en bas et de gauche à droite. L'assemblage de ces trois pierres est assez bien représenté par les trois traits de la lettre N. La longueur de la pierre transversale est d'environ 1,60 m. C'est, à peu de choses près, l'écartement des deux jambages et la largeur de l'allée couverte.

L'extrémité nord-ouest du monument est formée d'une unique pierre (n° 5) elle est plantée debout perpendiculairement à l'axe ; sa largeur est de 1,25 m, elle fait donc à peu près la largeur de l'allée, dont elle limite la longueur et qu'elle clôt en cette partie. Un de ses bords est presque contigu au bord extrême de la pierre n° 4.

Quant au bout sud-est, il est ouvert.

Sur le sol de l'allée, entre la pierre terminale au bout nord-ouest (n° 5) et la pierre transversale dont il vient d'être question (n° 7), gît une large pierre tombée à plat (n° 8). Ce doit être une des pierres qui dans le principe, lorsque le monument était entier, étaient placées transversalement sur deux piliers opposés. Elle a 1,80 m de long, c'est-à-dire dans le sens de la largeur de l'allée, et sa largeur dirigée suivant la longueur de l'allée est aussi de 1,80 m.

Le monument dit Tombeau de Merlin se compose donc encore aujourd'hui (1889) de six pierres debout ; une septième est la transversale inclinée qui s'appuie sur la pierre debout de la ligne de gauche ; enfin la huitième est celle qui est étendue sur le sol de l'allée. Il mesure dix mètres et demi de long. La hauteur des piliers ou pierres debout est diverse ; elle est de 0,90 à 1,50 m au-dessus du sol. Leur épaisseur, variable pour une même pierre, n'est guère que de 25 à 40 centim. environ. Leur largeur est de 1,25 à 1,60 m environ. Leur épaisseur étant petite relativement aux deux autres dimensions, ces pierres sont des lames ; leur nature c'est du schiste rouge, comme le roc qui émerge partout à la surface de la colline.

Au bout sud-est, à six pas environ du monument, on remarque un bloc couché à terre, qui pourrait bien être une des pierres de cette allée qu'on aurait transportée hors du monument, mais qui plus vraisemblablement est le sol lui-même. Contre la pierre qui clôt l'allée au nord-ouest croît un gros pied de houx. Un autre pied de houx sort en se contournant, de dessous la pierre transversale arc-boutée contre l'unique pilier de gauche.

Est-il besoin de dire que ce monument, remarquable et intéressant par ses dimensions, son site et ses traditions, à maintes reprises a été ravagé et fouillé par ses propriétaires, qui s'imaginaient, comme toujours, y trouver un trésor enfoui, et qui en ont été pour leur peine, sans nul profit. Tant mieux ! Que Merlin, en punition d'avoir violé sa tombe, ne les a-t-il enfouis sous terre avec le trésor ! C'est ainsi que finiront de disparaître tous ces inexplicables monuments des âges

primitifs de l'humanité. Rarement le temps vient à bout de les détruire ; mais ce à quoi ils ne résistent pas, c'est à l'humaine sottise qui pousse certains bimanés à détruire sans raison, par passe-temps, idiotement. Une autre catégorie de ravageurs sont les savants. Ils font exactement la même besogne que les premiers ; mais ils la purifient et l'ennoblissent, disent-ils, par l'intention : ils veulent savoir ce qu'il y a dessous ; et l'opération leur est comptée pour méritoire. Une autre catégorie intermédiaire est mue par la cupidité ; ils renversent pour trouver de prétendus trésors qui seraient enfouis sous les pierres.

Il y a aussi une quatrième catégorie de ravageurs qu'il ne faut pas oublier, car elle donne l'exemple : c'est l'infailible, l'impeccable Administration ; celle-ci détruit pour montrer son omnipotence aux yeux des populations terrifiées. *Ego sum quæ sum* ; choses, bêtes et gens ont été faits pour son jeu. Elle ressemble beaucoup à la première catégorie, et exécute parfois des œuvres non moins déplorables. Le journal *La Nature*, numéro du 4 juillet 1891, à propos de ses méfaits, contre lesquels, dit-il, le ministre vient enfin de prendre des mesures, signalait cet acte de vandalisme scandaleux et navrant : Sur la route de Plouharnel à Carnac (Morbihan), plutôt que de dévier de deux ou trois mètres le tracé de celle-ci, on a préféré entamer une magnifique allée couverte, située à gauche : les pierres gisent dans le fossé. Mais aussi, de quoi s'avisait-ils donc ces maçons des temps passés, d'accumuler de gigantesques blocs sur la ligne où il conviendrait à nos maîtres de faire, passer un chemin vicinal, et où nous brouetterions du macadam.

— Ah dolmen ! tu te croyais vénérable par ton antiquité et le mystère de la signification. Tu n'es qu'un autel à superstitions. Nous apprendrons qu'il n'y a pas de palais qui nous résiste ni de rochers que nous ne puissions mettre en grains et en poudre. Souviens-toi que tu es pierre, et pour abaisser ton orgueil, nous te réduirons en vil macadam, et tu seras trituré par les pieds des animaux sur la route même qui t'a renversé. Car tel est notre plaisir.

La pierre debout, n° 3 du rang de droite, est celle qui a les plus grandes dimensions : hauteur au-dessus du sol 1,50 m, largeur 3 mètres. Une ancienne femme du village voisin m'a raconté ce fait que, autrefois, cette pierre n'était point plantée debout, mais était une de celles qui étaient transversales. Elle fut renversée dans la position actuelle par des ravageurs qui opérèrent, il y a une cinquantaine d'années, pour découvrir un trésor. C'était le propriétaire aidé d'un empirique d'une bourgade voisine, lequel s'est acquis un grand renom dans tout le pays par son habileté à juger des maladies à *l'iau*.

L'auteur de *Brocéliande en deux journées* n'a eu, sans doute, que bien peu de temps à donner à l'inspection du Tombeau de Merlin, car la description qu'il en fait n'est pas très exacte. Il ne mentionne au monument « qu'une large pierre plate et sonore encadrée à droite et à gauche de deux touffes de houx ». Nous avons dit ce qu'il en est. Mais ne trouver qu'une seule pierre au monument mégalithique de la butte de la Landelle, là où tout le monde en compte cinq au moins encore debout, n'est pas chose facile à expliquer. Du reste, à

bien des égards, le Tombeau de Merlin m'a causé des déceptions.

Le sol du landier, autour du Tombeau de Merlin, résonne d'une manière remarquable quand on le frappe du pied un peu fort, même quand on marche. Cela tient, dit-on, à la présence d'anfractuosités et de cavernes souterraines dans la colline. Il y a des points où le bruit est plus intense que dans d'autres ; cela dépend sans doute de ce que ces cavités sont plus ou moins profondes, leur voûte plus ou moins épaisse, et le sol plus ou moins rocheux et sonore. Il y a notamment des parties très retentissantes entre le monument mégalithique et la fontaine de Jouvence.

Ce phénomène n'aurait-il pas contribué à établir cette croyance que le monument mégalithique du landier marque le lieu de la tombe où gît le grand Enchanteur ? Son corps périssable, consumé par le temps, est retourné en poussière, mais son esprit n'a point encore quitté la terre ; il réside en ces cavernes, attendant le jour de la résurrection des corps.

VII — Tombeau de Viviane

Ce monument mégalithique du Tombeau de Merlin n'existait pas seul, jadis, sur ce landier ; à petite distance s'en trouvait un autre du même genre, auquel on donnait le nom de Tombeau de Viviane, l'amie de l'Enchanteur. On le voyait encore à la fin du siècle dernier. C'est ce qu'atteste ce passage que j'extrais des notes manuscrites d'un antiquaire de ce pays,

M. J. Poignand, de Montfort, qui avait visité et examiné ces deux monuments.

« À la distance d'une portée de fusil l'un de l'autre, se voient deux vieux tombeaux druidiques. Les pierres de ces deux tombeaux, que j'ai encore vues debout, il y a moins de quarante ans²⁵⁴, formaient des espèces de cellules en carré long, entourées de pierres colossales, plantées verticalement, et recouvertes de pareilles pierres transversalement couchées sur le haut²⁵⁵. Elles ont été renversées pendant la Révolution, en 1793, par un *agent national* du pays, et cela, pour chercher dessous des trésors, d'après les explications que j'ai obtenues dans une nouvelle visite que j'ai faite, il y a quelques années. Toutefois, l'on n'a pu les enlever, à cause de leur énorme volume, et il est encore possible de les voir dans leur emplacement. »

M. Blanchard de la Musse indique, d'une façon plus précise encore, la nature de ces deux monuments. « Les deux tombeaux de Merlin et de son épouse Viviane, dit-il en 1826, n'étaient que de simples dolmens, ils ont été abattus dans les trente ans derniers, et leurs matériaux restent encore presque tous amoncelés sur le lieu ; et, si l'on fouillait dessous, l'on n'y trouverait que ce que l'on a trouvé ailleurs, dans des fouilles pareilles : il en est assez d'exemples cités dans l'ouvrage de M. l'abbé Mahé. » (*Lycée Armoricain*, t. VIII, 1826, p. 317).

Aujourd'hui, dans un rayon d'une *portée de fusil*,

²⁵⁴ Ceci a dû être écrit vers 1820.

²⁵⁵ Dans un autre passage, il dit qu'ils ressemblaient au monument de la grotte aux fées, commune d'Essé, près de Rennes.

autour du Tombeau de Merlin, on ne voit aucunes ruines mégalithiques ou autres dont on puisse dire qu'elles furent le dolmen du tombeau de Viviane.

Il n'est peut-être pas inutile de noter ici que beaucoup de personnes désignent les allées couvertes, les grottes mégalithiques par le nom de dolmen. C'est un tort, et plus d'une fois, moi-même, j'ai commis cette confusion. Le dolmen est simplement constitué par trois pierres, dont deux debout et formant piliers, et la troisième superposée transversalement. Quelquefois, ce trilithe est converti en une sorte de loge par une quatrième pierre plantée debout, et formant une paroi postérieure ; cette loge n'a pas de paroi antérieure, elle est ouverte par devant.

Il résulte de tout ce qui vient d'être dit, à propos du monument de la butte des Landelles, que le tombeau de Merlin et celui de Viviane étaient, non pas de simples dolmens, comme le dit Blanchard de la Musse, mais des allées couvertes ou grottes mégalithiques.

M. Poignand a mentionné les tombeaux de Merlin et de Viviane dans un ouvrage ayant pour titre : *Antiquités historiques et monumentales*, et publié à Rennes, en 1820.

Selon Baron du Taya, « la tradition relative au tombeau de Merlin, dont parle M. Poignand, est vraisemblablement très récente » (*Brocéliande*, p. 229), et il fait ici évidemment allusion à l'ouvrage que nous venons de citer. La *Brocéliande* de Baron du Taya est de 1839.

En présence de cette assertion du judicieux écrivain, il y a lieu de se poser cette question : M. Poignand

ne serait-il point lui-même l'auteur de cette prétendue tradition ? N'est-ce point lui qui l'aurait imaginée par une de ces divinations auxquelles les antiquaires sont parfois enclins, et qui l'aurait insinuée dans le pays, où elle aurait jeté quelques racines ? Voici, en effet, ce qu'a écrit M. Poignand au sujet de Merlin et de son tombeau dans ses *Antiquités historiques et monumentales*, p. 139 et 140. On remarquera que, dans son opinion, Merlin est un personnage plutôt Armoricaïn que Britannien ; à l'exemple de M. de Kerdanet, il le fait naître à l'île de Sein ; il le fait résider et pontifier en qualité d'archidruide dans les profondeurs de Brocéliande ; il va même jusqu'à indiquer sa retraite préférée : le bois sacré où, depuis, s'est élevée l'abbaye de Telhouet. Je ne contredis aucune de ces assertions, et j'en laisse tout le mérite comme aussi toute la responsabilité à leur auteur.

« Lorsque, dit M. Poignand, les Gaulois émigrés (en Grande-Bretagne) revinrent d'outre-mer, pour fonder le petit royaume de Domnonée au moment où les Romains se décidèrent à évacuer le pays, ils amenèrent des ministres de leur religion, et rétablirent le culte druidique dans la partie qu'avait conservée le préfet romain *Aétius*, et qu'il leur céda. Les chefs de cette religion restaurée furent au nombre de deux : *Merlin*, pour la Haute-Domnonée ; et pour la Basse-Domnonée : *Guenclan*. Ils composèrent l'un et l'autre des ouvrages en langue celtique, dont quelques fragments ont été traduits et sont connus dans la littérature.

« Le nom de Merlin dérive probablement de *Mer'lein'*, grand génie. Il était natif de l'île de Sain... Le

tombeau de cet archidruide doit être dans la forêt de Brécilien, d'après les notions que l'on trouve dans l'antique littérature de cette époque.

« L'abbaye de Paimpont, et surtout celle de *Tel'hoët*, dont le nom signifie Bois-Sacré, ont vraisemblablement été fondées dans les environs du lieu qu'il habitait. — Voir les auteurs cités par M. de Kerdanet dans sa *Biographie bretonne*.

« Le tombeau de l'archidruide Guenclan qui vécut et mourut dans les environs d'une forêt, entre la ville de Lannion et celle de Guingamp, me semble n'avoir dû consister que dans plusieurs grosses pierres brutes, plantées verticalement et surmontées d'autres pierres horizontales, sur quelque montagne proche un ruisseau. S'il avait été marié, le tombeau de son épouse devrait n'en être séparé que par une distance suffisante pour ombrager l'un et l'autre d'un bois de décoration ; mais s'il avait perdu sa femme en Angleterre, son corps y aurait été transporté pour être inhumé à côté d'elle.

« C'est à de tels signes que j'ai cru reconnaître le tombeau de Merlin et celui de son épouse, proche l'abbaye de *Tel'hoët* au bord de la forêt de Brécilien. Ils ont été abattus depuis environ vingt ans, par le peuple, pour y chercher des trésors ; mais les débris se voient encore sur le lieu, dans un endroit appelé les Landais, commune de Saint-Malon. Le nom du lieu orthographié ainsi, signifie : temple des esprits²⁵⁶. »

L'abbaye de *Tel'hoët* (*Telhouet*) dont il est ici

²⁵⁶ J. Poignand, *Antiquités historiques et monumentales*. Rennes, Duchesne, 1820, p. 139.

question, était dans la forêt, et les ruines s'en voient encore aujourd'hui à trois kilomètres environ du tombeau de Merlin. D'ailleurs, il ne peut y avoir d'équivoque quant à la situation de celui-ci ; elle est nettement déterminée par sa proximité du village appelé aujourd'hui les Landelles et que l'auteur écrit Landais à tort ou à raison, ce que je laisse à décider à d'autres plus habiles en la matière.

« C'est à de tels signes que j'ai cru reconnaître le tombeau de Merlin et celui de son épouse. » Ne résulte-t-il pas de cette déclaration que c'est bien M. Poignand qui, le premier, assigne pour tombe à l'archidruide Merlin le monument mégalithique des Landelles en Saint-Malon ; et que, avant lui, personne n'avait songé à lui donner une telle attribution ?

Ce qui me confirmerait encore en cette opinion, c'est le passage suivant du livre de l'abbé Oresve (1858), qui attribue nettement cette invention à M. Poignand.

« Sur la lande de la Landelle, près de la forêt, y est-il dit, il existe plusieurs pierres dont quelques-unes sont debout et les autres jetées à terre. Elles formaient un carré long. M. Poignand de Montfort ayant écrit qu'il les regardait comme les tombeaux de Merlin et de Viviane son épouse, des curieux, guidés par cette indication, sont venus visiter ces pierres et mesurer le terrain. Les paysans voisins voyant beaucoup d'étrangers venir pour les examiner, se sont imaginé qu'il y avait là quelque trésor caché, et ils ont renversé les pierres, pensant le trouver. » (*Hist. de Montfort et de ses environs*, p. 73-74).

Blanchard de la Musse, qui reconnaît avoir exploré

et étudié Montfort, ses curiosités, ses environs, sous la direction d'un antiquaire versé dans la connaissance des choses du pays, antiquaire qu'il ne nomme pas à la vérité, mais qui pourrait bien n'être autre que M. Poignand lui-même, écrivait en 1824, en reproduisant les idées et souvent les expressions que son maître et ami a laissées dans ses notes : « La petite rivière, affluente du Men, derrière le château de la Châsse (près d'Iffendic), se nommait Mell-Aon, rivière du Mell, c'est-à-dire du Gymnaste. Elle est rendue célèbre dans le chant neuvième du poème de la Table Ronde (Creuzé de Lesser), sous le nom allégorique du vieux Méliadus, qu'il faut suivre le long du Val-sans-retour jusque vers sa source dans la forêt de Brécilien, pour trouver les deux tombeaux de Merlin et de son épouse Viviane, qui sont en effet au bord de la forêt, sur une montagne à main droite en remontant cette rivière de Mell, laquelle va se perdre dans le *lac du Pont des Géants*, aujourd'hui étang du *Pont Dom Jean*, d'où l'on arrive, comme Lancelot, par une forêt très épaisse, au très beau pavillon qu'habitait la fée Morgain, sœur du roi Artur, c'est-à-dire au château de *Compere*, qui est maintenant encore ombragé de beaucoup de sapins²⁵⁷. »

Il est nécessaire de rappeler ici, pour rendre cette citation intelligible, que M. Blanchard de la Musse ainsi que M. Poignand ont donné le nom de Val sans Retour au vallon de la Marette, sans doute parce qu'il est à peu près rectiligne dans sa direction. Mais c'est

²⁵⁷ *Lycée Armor.*, 1824, t. IV, p. 303. Aperçu de la ville de Montfort.

par abus de mots et tout à fait à tort. Le Val sans Retour c'est la vallée de Gurwan ou vallée de Rauco, à l'extrémité sud-ouest de la forêt, et près du bourg de Tréhorenteuc.

Le Guide pittoresque du Voyageur en France mentionne, à l'article Montfort, le tombeau de Merlin parmi les curiosités du pays. Voici ce qu'il en dit :

« Aux environs, sur le bord oriental du ruisseau de la commune de Saint-Malo (sic), on voit les ruines du tombeau du célèbre Enchanteur Merlin. Il est situé sur le haut de la montagne, à l'entrée de la forêt de Bresilien (quartier de Coibois), et consiste en deux dolmens placés à une portée de fusil l'un de l'autre, dont il ne reste plus que deux tas de pierres gigantesques²⁵⁸. »

Girault de Saint-Fargeau reproduit sans en changer un mot cet article du *Guide pittoresque*²⁵⁹.

Si le *Guide pittoresque* par ces mots : ruisseau de la commune de Saint-Malo, veut comme je le crois désigner le ruisseau du Pont Dom Jean qui arrose en effet une partie de la commune de Saint-Malon et non Saint-Malo, en disant que le tombeau de Merlin se trouve sur le monticule qui forme la rive *orientale* du ruisseau, il fait assurément une grosse erreur. Ce monticule est au côté occidental. Il est en effet à main droite, quand on remonte le cours du ruisseau, comme le déclare positivement Blanchard de la Musse dans le

²⁵⁸ *Guide pittoresque du Voyageur en France*, Firmin Didot, 1838, t. V, Ille-et-Vilaine, p. 31.

²⁵⁹ Girault de Saint-Fargeau, *Diction. des Communes de France*, Firmin Didot. Vol. III, 1845. Art. Montfort.

passage qui vient d'être rapporté, et par conséquent sur la rive occidentale, puisque, comme nous l'avons dit précédemment, le ruisseau coule du Sud au Nord. Et bientôt nous allons voir M. Poignand confirmer cette situation topographique en nous disant que, si l'on vient du levant, on rencontre d'abord le ruisseau de Mell (Pont Dom Jean), et que c'est sur la montagne opposée que se trouvent les deux tombeaux de Merlin et de Viviane. Indépendamment de ces deux témoignages, il suffit de voir les lieux et d'interroger le premier venu dans le pays, pour être certain que c'est bord occidental et non pas oriental, que le *Guide pittoresque* aurait dû écrire.

Mais, par quelle distraction le rédacteur du *Guide pittoresque* se met-il à nous conter d'un tombeau consistant en *deux* dolmens, situés à une portée de fusil l'un de l'autre, distance qui dans son vague comporte environ cent mètres. L'un sans doute est le logis de ville, et l'autre la maison de campagne. Le plus puissant comme le plus humble est obligé de se contenter de l'un ou de l'autre. Tombe inoccupée par son maître trouve bientôt intrus qu'on n'en délogera plus.

Y aurait-il témérité à croire que cet article du *Guide pittoresque* aurait été rédigé, avec assez d'inattention, du reste, d'après des notes exactes communiquées par M. Poignand ? Ce qui me le ferait penser, c'est cette expression : « placés à une portée de fusil l'un de l'autre », qu'on lit également dans le *Guide* et dans le passage cité plus haut des notes de M. Poignand.

S'il en est ainsi, il faudrait bien convenir que ces deux témoignages du *Guide pittoresque* et du *Diction-*

naire de Girault de Saint-Fargeau, qui sont exactement le même, ne peuvent être invoqués pour corroborer l'assertion de M. Poignand, que ce monument est le tombeau de Merlin. Celle-ci reste donc sans autre fondement qu'une imagination de son auteur. Quoi qu'il en soit, on ne peut nier que cette idée, d'où qu'elle vienne, est appropriée au site, et qu'elle s'est répandue dans la population et dans toute la contrée au loin. Si dans le pays de Brocéliande vous vous informez du Tombeau de Merlin, partout on vous enverra à Saint-Malon ; personne ne songe au cromlech du *Magasin pittoresque* et du Docteur Fouquet, ni au Perron de Baranton qui fut pourtant indiqué à M. de la Villemarqué, il y a cinquante ans (1836-1837) comme le tombeau de l'Enchanteur.

Mais si peu fondée et si dépourvue du caractère de vénérable antiquité que puisse sembler la tradition régnante, je désire n'avoir convaincu personne, et que l'on continue d'aller à Saint-Malon méditer sur la tombe du barde. Je veux m'abuser moi-même, et je trouve plus de charme à vivre dans mon erreur volontaire qu'à posséder la stérile vérité : heureux ceux qui croient. Merlin et Viviane, dirai-je moi aussi, ont bien sûr leur tombeau quelque part en Brocéliande : nul site, nul édifice ne sont plus en harmonie avec le caractère légendaire des deux personnages que les deux dolmens du tertre des Landelles, en un landier sauvage et rocailleux, au proche de la merveilleuse forêt et du ruisseau Dom Jean, aux eaux rapides. Si ce n'est là leur tombeau, c'est là qu'il devrait être²⁶⁰.

²⁶⁰ Voyez Appendice D, *Vandales*.

VIII — Tombe non retrouvée

Il n'est point fait mention de ce monument du tertre des Landelles dans l'ouvrage de M. Bézier : *Inventaire des Monuments mégalithiques du département d'Ille-et-Vilaine*, 1883, ni dans le supplément ; cependant, l'auteur y signale et y décrit un monument qui, paraît-il, porte aussi le nom de Tombeau de Merlin, mais qui se trouverait à quelque distance de celui dont il vient d'être question, et en est tout à fait différent.

« Ce monument, dit-il, est situé presque sur la lisière de la forêt, proche le village du Buisson, qui est sur la limite des communes de Paimpont et de Saint-Malon ; à cinq kilom. de Paimpont et à deux de Saint-Malon. Deux pierres debout, et une renversée sont les seuls vestiges du monument, que les gens du pays continuent d'appeler : Tombeau de Merlin. Il y a une vingtaine d'années ces trois pierres étaient encore fichées en terre, *deux sur une ligne, une sur l'autre, et réunies par leur sommet* ; ce sont des lames de schiste rouge terminées en pointe. Elles ont 1,50 de haut, 0,70 de large et 0,20 d'épaisseur. Ce monument a été ruiné il y a bien longtemps par des chercheurs d'un trésor supposé enfoui en ce lieu. Les dernières fouilles remontent à trente ans. Elles furent faites par le fils du propriétaire qui, par ce fait, froissa très vivement, dit-on, la population de la commune. Une tradition populaire assure que l'enchanteur Merlin dort sous ces pierres, en attendant d'être réveillé par sa mie Viviane (p. 234). »

Sans contester en rien l'existence du monument

décrit par M. Bézier et qu'il appelle : Tombeau de Merlin, on peut affirmer néanmoins qu'il n'est guère connu dans le pays. Désireux de le voir, je m'en suis enquis avec insistance auprès de plusieurs personnes habitant à Saint-Malon même, et à d'autres demeurant au village du Buisson, et à celui de la Landelle, et connaissant le pays aussi bien qu'il est possible. Aucune n'en avait connaissance, et n'a pu m'en indiquer le chemin et le lieu. Toujours on m'a renvoyé à celui que j'ai décrit. Il est bien reconnaissable, ajoutait-on, il y a deux pieds de houx, et il n'y a pas d'autre tombeau de Merlin que celui-là. Je suis donc bien persuadé que le monument en ruine dont a parlé M. Bézier n'est pas ce qu'on désigne communément dans le pays sous le nom de Tombeau de Merlin ; il y a eu vraisemblablement confusion.

Serait-ce lui que M. Poignand et M. Blanchard de la Musse ont appelé Tombeau de Viviane ? Je ne le pense pas, car bien que sa situation, dans les quelques lignes où ils en ont fait mention, soit indiquée d'une manière si vague qu'on ne sait dans quelle direction le chercher, M. Poignand, dans un passage de ses notes manuscrites, dit clairement que les deux tombeaux sont sur la butte qui forme la rive gauche du ruisseau. « En continuant vers l'Ouest, sans entrer dans la forêt, écrit-il, on arrive au ruisseau de Mell qui vient de l'étang du Pont Dom Jean, et flue dans une vallée profonde où se trouve la fontaine de Jouvence. C'est sur la montagne opposée que se trouvent les deux tombeaux de Merlin et de son épouse Viviane. »

Or le village du Buisson auprès duquel M. Bézier place le tombeau de Merlin est sur la rive droite.

Bien certainement, M. Bézier, dans son *Inventaire*, n'a parlé que de ce qu'il a vu ; j'ai cherché avec soin le long de la forêt, depuis Ranlou jusqu'au-delà du monument mégalithique des Landelles, celui dont il est question et que personne ne connaissait : je n'ai rien trouvé. J'ai donc lieu de supposer que depuis la visite de M. Bézier, qui remonte à je ne sais quelle date, le monument a été détruit et qu'il n'en reste plus trace, tant sur le lieu que dans la mémoire des gens.

Cependant, à force de pressurer un forestier du Buisson, homme ancien et connaissant bien la contrée, je finis par en tirer quelques renseignements qui, sur l'heure, me semblèrent capables de tout accommoder, et grande fut ma joie.

Entre le village du Buisson et la rivière du Pont Dom Jean, sur le chemin qui conduit à la Marette, tout près de la chaussée, et sur la rive droite du ruisseau, depuis une vingtaine d'années on a ouvert ou élargi une carrière de pierres. Mon homme croit se rappeler que sur cet emplacement il y avait autrefois quelques grosses pierres debout ou couchées sur le sol ; elles ont été renversées et même détruites par les travaux de la carrière. Mais jamais, ajoute-t-il, ces pierres n'ont été appelées le Tombeau de Merlin, qui est ce que l'on voit sur le tertre des Landelles.

Ainsi, sur l'emplacement de cette carrière, il y aurait eu, vers l'année 1880 (*l'Inventaire* est de 1883), un monument mégalithique qu'on aurait indiqué à M. Bézier comme étant appelé Tombeau de Merlin. Or longtemps avant cette époque, j'avais, et depuis,

j'ai exploré la contrée, et je n'ai jamais ouï mention par personne, d'un tombeau de Merlin, situé sur la rive droite du ruisseau, tout près de celui-ci, là en un mot où est la carrière.

En y réfléchissant, je restai convaincu que tel ne pouvait être l'emplacement des trois pierres signalées dans *l'Inventaire*. En effet, si elles eussent été là où est la carrière, ou dans le voisinage, un repère excellent s'offrait de lui-même pour en indiquer le lieu précis, c'est le moulin lui-même, dont la carrière n'est éloignée que de quelques pas seulement ; elle est au bout de la chaussée du petit étang. Puisque ce repère n'a point été mentionné pour la situation des trois blocs, c'est que ceux-ci doivent être d'un autre côté.

Je finis par supposer que mon homme, fatigué de mon insistance, puisque j'en voulais un, m'avait accordé un monument mégalithique pour avoir trêve ; mais il n'en fut rien.

Comme ce jour il me semblait en veine, j'abordai pour la sixième ou septième fois avec lui l'affaire du Tombeau de Viviane, qui est à présent chose inconnue dans le pays ; et voici ce qui lui revint en mémoire : Au couchant du Tombeau de Merlin, me dit-il, sur le bord de la forêt, il y avait de grandes pierres plantées debout. Deux avaient bien quatre pieds de haut, et il y en avait quelques autres plus petites, et toutes étaient proche à proche. Elles ont été détruites ou enlevées ; et maintenant il n'y a plus rien. Ces pierres étaient à trois cents mètres au moins du Tombeau de Merlin, dans le deuxième champ au couchant, lequel appartient à X, de la Landelle.

Tels furent les renseignements que, rassemblant de lointains souvenirs, l'habitant presque octogénaire du Buisson parvint à me donner. Comme j'avais constaté plusieurs fois que sa mémoire était très sûre, je ne doutai point qu'il m'eût indiqué précisément l'emplacement du tombeau de Viviane. La distance de trois cents mètres, *un p'tit plus, peut être ben*, qu'il estimait séparer les deux monuments, concordait suffisamment, me semblait-il, avec celle indiquée par cette expression peu précise : une portée de fusil, employée par le *Guide pittoresque* et par M. Poignand. À la vérité, mon homme était assez hésitant dans ses indications, ses dires n'étaient guère affirmatifs. À défaut d'autres, je m'en contentai ; pendant quelque temps je ne m'occuper plus du tombeau de Viviane, puisqu'il avait disparu, au dire de mon homme.

IX — Le Dolmen de la Brousse noire. Les Trois pierres des Vaux.

Cependant, il me parvint plus tard de vagues indications d'un amoncellement de grosses pierres, qui devait se trouver dans ces parages ; et, certain dimanche, partant de la Landelle et du tombeau de Merlin j'explorai le bord de la forêt, marchant vers le couchant, comme pour aller vers Comper, et m'informant de ce qui m'intéressait quand j'en trouvais l'occasion. Je passai au village de La Sangle, où je pris quelque espérance. De là j'arrivai à la ferme de la Brousse Noire, où l'on me parla et où l'on me montra de grosses pierres qui attirèrent mon attention.

La Brousse Noire est une ferme isolée. Elle n'est

guère qu'à 1 200 mètres de la Landelle. Elle est comprise entre la route de Saint-Malon à Comper et le bord de la forêt. Elle touche la forêt et n'est qu'à un champ de la route. Les pierres en question sont dans le bois, mais à quelques pas seulement de la ferme.

Dans le bois, presque à l'entrée, on trouve un amas de larges dalles de schiste rouge renversées pêle-mêle, les unes sur les autres, sur une longueur d'environ une douzaine de pas. Elles sont au nombre de dix ou douze, il n'est pas aisé de les dénombrer. La plus grande, restée par-dessus, mesure 2,15 m de long sur 1,85 m de large. Sous leur emplacement le sol est excavé. Cet amas de grandes pierres me semble bien avoir été un dolmen semblable à celui du Tombeau de Merlin, et aujourd'hui complètement renversé. Ici encore on a dû fouiller pour chercher un trésor, et le monument s'est écroulé. De dessous cet entassement de ruines, un jour s'est avisé de surgir un pied de houx déjà vieux aujourd'hui. Rencontrant bientôt une énorme dalle, il n'a pu la soulever, et il s'est infléchi pour s'insinuer dans l'étroit entrebâillement que laissait cette pierre et le pilier qui la soutenait, et il a continué de se développer, grossissant en deçà et au-delà du détroit, mais restant aplati sous l'étreinte de l'énorme mâchoire. De même au tombeau de Merlin nous avons noté deux pieds de houx dont l'un sortait rabougri et contorsionné de dessous une voûte de pierre.

Ainsi le monument dont les ruines sont entassées à la Brousse Noire était, à n'en pas douter, un dolmen. Celui-ci était formé de dalles de schistes rouges au nombre de douze au moins. Il devait, par conséquent,

être fort semblable au dolmen du Tombeau de Merlin, et par sa dimension, et par la nature et le nombre des pierres. Il a été fouillé ; il est au bord même de la forêt, mais en dedans, à la vérité ; il est situé au couchant du Tombeau de Merlin aux Landelles ; à une distance qui n'excède pas 1 200 à 1 500 mètres, (12 à 15 minutes de marche). Toutes ces considérations me portent à penser que ces ruines pourraient bien être celles du monument appelé le Tombeau de Viviane par M. Poignand et M. Blanchard de la Musse.

La principale objection que l'on pourra soulever, c'est que cette distance de 1 200 mètres que j'estime être celle qui sépare le Tombeau de Merlin du dolmen de la Brousse Noire, excède de beaucoup la portée d'un fusil de chasse, évaluation donnée par le *Guide pittoresque* et par M. Poignand, ainsi que les trois cents mètres de l'octogénaire du Buisson. — Je répondrai à cela que les indications de distances, de situation, et autres, données par les ouvrages et les personnages cités sont tellement vagues, qu'elles ne sauraient infirmer l'opinion que je crois pouvoir tirer de l'existence de ce dolmen en ruines et de l'ensemble de ses circonstances²⁶¹.

Ce dolmen en ruines, bien que situé dans la commune de Penpont, et par conséquent dans le département d'Ille-et-Vilaine, n'est pas mentionné

²⁶¹ Cet amas de ruines a encore été disloqué récemment. En 1891, un grand pin, qui poussait presque à les toucher, a été déraciné par le vent. Il en est résulté un ébranlement ; notamment les deux pierres entre lesquelles passait le pied de houx, et entre lesquelles il était comme écrasé, se sont un peu écartées, de sorte que maintenant il n'est plus comprimé.

dans *l'Inventaire des Monuments mégalithiques*, d'Ille-et-Vilaine.

Je signalerai dans cette même contrée trois gros blocs de pierre brute couchés sur le sol, et qui pourraient bien avoir été dans le principe les matériaux d'un monument mégalithique. On les trouve à quelques centaines de mètres de la ferme des Brousses Noires, et de l'autre côté de la route, dans une petite coulée dite Les Vaux, dans la commune de Saint-Malon. On a dû fouiller le sol pour découvrir le prétendu trésor. Il n'est pas mention de ces blocs dans *l'Inventaire des Monuments mégalithiques* d'Ille-et-Vilaine.

Je rappellerai que, à notre chapitre de la Lande, j'ai signalé et décrit près du village de la Touche-Guérin, dans le bois de Gurwan, un monument mégalithique nommé l'Hôtié Viviane, ou Tombeau des Druides. — J'ai aussi mentionné l'indication qui m'avait été faite du Tombeau de Viviane, près du moulin du Marais, aux abords de Tréhorenteuc.

X — Conclusion

Tels sont, à ma connaissance du moins, les lieux que l'imagination des peuples s'est complu à considérer comme le tombeau de Merlin. — Choisissons donc celui qu'il nous plaira pour y déposer les cendres du prince des bardes, mais conservons pour la Pierre de Baranton les souvenirs moins funèbres qui s'y rattachent, et qui lui forment son poétique ornement. N'est-ce pas là que Viviane venait s'asseoir, inter-

rogeant le rire de la mystérieuse fontaine ? N'est-ce pas là que pour la première fois elle apparut à Merlin, lorsque sous la figure d'un jeune écolier le devin infailible, le puissant magicien à la volonté duquel la nature et les éléments étaient forcés d'obéir, cheminait insouciant et léger par les frais sentiers de Brocéliande ? La Pierre fut témoin de leurs doux entretiens, et c'est là que l'enchanteresse apprit de lui-même le secret de fixer son amant, et de le retenir désormais près d'elle dans les liens d'une inaltérable félicité.

Un écrivain de beaucoup de talent, M. Édouard Schuré, a condensé dans une remarquable synthèse les éléments de la tradition myrdhinnique. Dans cette œuvre, qui comporte seulement une trentaine de pages, mais qui mérite assurément le titre de poème, il introduit quelques éléments nouveaux, et il interprète à sa manière la tradition commune concernant le devin. Dans un style imagé, saisissant, vibrant d'inspiration, il en montre l'unité, et la développe en une suite logique, où les phases de la vie du devin apparaissent successivement, et deviennent de plus en plus émouvantes.

D'abord c'est la genèse satanique de Merlin au corps d'une vierge, la pieuse nonne Carmélide, qu'une compassion surnaturelle porte à consoler et à secourir toute créature faible, opprimée, souffrante : compassion transcendante, universelle, car elle n'exclut pas même le Maudit, Lucifer, l'ange précipité du ciel dans les abîmes en punition de son orgueil. Si donc elle pouvait adoucir ses peines et ses tourments, malgré la justice de Dieu, cette femme dans son délire de charité ne le repousserait pas.

Horreur ! Le prince des ténèbres, abusant d'un dévouement, d'une pitié pervertis, par une nuit tempétueuse, s'insinue dans la cellule de la nonne démente, et la subjugue pendant un affreux cauchemar. Tels sont les parents de Merlin.

Carmélide et son fils s'en vont chercher refuge près du barde Taliésin. Sous la direction du maître, Merlin est initié à la science des druides.

Le poème se poursuit, le sujet va se compliquant ; l'intérêt grandit. Nous ne suivrons pas l'œuvre dans les détails ; elle mérite d'être lue dans son intégralité. Je signalerai seulement l'émouvante scène du dénouement dont le poète, conformément à la vraie et saine tradition myrdhinnique, transporte le lieu dans la Bréchéliant armoricaine.

Nous sommes donc maintenant dans les sombres profondeurs de Bréchéliant, devant le perron magique, au bord de la prodigieuse fontaine de la fée Viviane. Là, vaincu par le charme de la fée des bois, le prince des bardes, le devin lui cède la harpe d'argent, l'anneau des fiançailles que sur le Snowdon, le mont sacré, lui donna Radiance, son génie tutélaire, son génie inspirateur.

Viviane triomphe ! Il lui appartient désormais, le disciple de Taliésin, le prince des bardes infidèle à Radiance ! Trois baisers brûlants achèvent d'éteindre en lui toute velléité de résistance. Viviane, par l'art dont il l'a enseignée, opère en son esprit l'incantation du grand oubli. Merlin perd le souvenir du monde ; pour lui, maintenant tout est en Viviane, le reste n'existe plus, et il disparaît avec elle dans l'abîme

terrestre. Les génies célestes, il ne les voit plus, ne les entend plus ; sa harpe d'argent, il n'y pense plus ; Radiance ne sait où le prendre pour ranimer en lui le feu de l'inspiration ; elle gémit, et les bardes pleurent²⁶².

Cette fable, racontée par M. Éd. Schuré d'une manière si émouvante, et qui en fait une sorte de drame, contient comme toute fable une moralité. C'est à propos de Merlin une réédition de cet éternel conflit entre le bien et le mal ; de ce combat du pur et céleste génie des sublimes inspirations contre le génie terrestre des appétits sensuels ; et c'est à celui-ci que reste la victoire ; il entraîne Merlin dans les sombres abîmes, on dirait Satan emportant sa victime. C'est une punition, un supplice, ce n'est pas le bonheur.

Ce dénouement est-il préférable à celui de la tradition commune attribuée à Robert de Borron : la félicité sans fin sous le buisson d'aubépine en Bréchéliant ? — Il ne me semble pas.

²⁶² Edouard Schuré, *Les Grandes légendes de France*. Paris, Perrin, 1892.

APPENDICE AU CHAPITRE IX

A. — L'île Bardisque

Au sujet de cette île, on lit dans le Camden publié par Blaeu, le passage suivant : « Cette île est l'Edri de Ptolémée ou Adros de Plin. Ader en Britannien signifie oiseau, c'est pourquoi les Anglais l'ont nommée Berdsey, qui veut dire : île des oiseaux. Enhly est un nom plus récent tiré d'un bonhomme d'ermite qui y passa sa vie ; et de fait, cette île a été jadis habitée par tant de saints personnages, qu'outre Dubrice et Merlin l'Écossais, on en compte jusqu'à 20 000 ici ensevelis. — Près d'elle est Mona²⁶³. »

Voici d'autres indications sur cette petite île ; l'île de Bardsey est située à la pointe sud du comté de Caernarvon au pays de Galles. Elle a environ trois kilomètres de long sur un et demi de large ; sa population est de 85 habitants. Bardsey, l'île des bardes sous les Saxons, reçut, des moines qui s'y réfugièrent après le massacre de Bangor-Monachorum, le nom de *Insula Sanctorum*. Les Gallois l'appellent : Inys-Eully (l'île du courant). On y voit les ruines d'une abbaye du septième siècle. (Vivien de Saint-Martin, *Dict. de Géographie*)

On ne confondra donc point cette île avec celle de Ramsay située sur les côtes du comté de Pembrock, près de la pointe de Saint-David.

²⁶³ *Le Théâtre du Monde ou Nouvel Atlas...* par Blaeu, 4^e partie, p. 370 (Les petites îles de l'Océan Britannique).

Quant à saint Dubrice dont il est ici mention, il vivait aux confins des V^e et VI^e siècles, et on le voit souvent intervenir dans les gestes du roi Arthur.

« Il fut archevêque de Caerleon en 495. Dans un synode tenu à Brevi en 512, il se démit de son archevêché en faveur de saint David, et se retira dans l'île Bardsey ou d'Euly, sur la côte de la province de Caernarvon. Il y mourut peu de temps après, et y fut enterré... Ses reliques furent depuis transportées à Landaff²⁶⁴. »

B. — La Fontaine de Merlin

Au chant XXVI de ce même poème, *Roland le furieux*, Arioste décrit la Fontaine de Merlin.

« Cette fontaine était une des quatre que Merlin avait construites en France. Elle était entourée d'une balustrade de marbre plus blanc que le lait, sur lequel ce grand enchanteur avait sculpté lui-même plusieurs figures d'un travail exquis. On dirait qu'elles respirent, et il ne leur manque que la voix pour qu'on les croie animées. »

« On y voyait un monstre qui paraissait sortir d'une forêt ; son aspect est hideux, cruel et farouche ; ses oreilles sont celles d'un âne ; sa tête et ses dents avides de carnage sont d'un loup menaçant ; il a les griffes d'un lion ; tout le reste, d'un renard. Il semblait par-

²⁶⁴ *Vies des Pères, des Martyrs et des autres principaux saints*, ouvrage traduit de l'anglais, Paris, 1780. t. XI, au 14 novembre, p. 205-206.

courir la France, l'Italie, l'Espagne, l'Angleterre, toute l'Europe, toute l'Asie, enfin le monde entier ».

« Merlin, ce sage enchanteur de la Grande-Bretagne, fit faire cette fontaine au temps du roi Artur, et y fit sculpter par les meilleurs ouvriers des événements qui devaient arriver un jour sur la terre ».

C. — Étang du Pont Dom Jean

Je n'ai pu recueillir d'indications précises sur le personnage qui a laissé son nom à cet étang. Il est bien à supposer que c'est cet étang du Pont Dom Jean qui se trouve désigné dans la Charte des usements de Brécilien concédée par le comte de Laval en 1467, par ces mots au titre premier.

« Au regard du moulin du pont Jehan, dont fut acquis une moitié par un abbez de la dicte abbaye (de Montfort) et qui n'est pas de fondation ancienne, n'est en rien compris et ne doit pas joir du diet usaige. » (Cartulaire de l'abbaye de Redon — par Aurélien de Courson — Prolegom. p. CCCLXXIV).

D'après ce passage on peut présumer que ce Dom Jehan était un abbé de l'abbaye Saint-Jacques de Montfort, et qu'il vivait avant 1467. — Or dans la liste des abbés de Montfort portant le nom de Jean voici ceux que l'on trouve.

1° Jean de Vannoise natif de Romillé et de noble origine, il mourut en 1189. — 2° Jean de Belleville mort en 1328. — 3° Jean de la Doesnelière, fils de Guillaume, seigneur du Fail en Romillé, mourut en 1472.

Si ce Dom Jean n'était pas de l'abbaye de Montfort, il appartenait probablement à celle de Penpont ou à celle de Saint-Méen. — Voici donc les abbés de chacune de ces deux abbayes qui portaient le nom de Jean et qui vécurent avant 1467.

Abbaye de Penpont :

1° Jean Le Bouc, mort avant 1280.

2° Jean de Bocat, vivait en 1285.

Abbaye de Saint-Méen :

On n'y trouve aucun abbé du nom de Jean²⁶⁵.

Le chant neuvième du poème de Creuzé de Lesser, *La Table Ronde*, raconte la terrible aventure du vieux chevalier Méliadus et celle de Lancelot au Val sans Retour. Ils y rencontrent, outre d'épouvantables prodiges, des monstres horripilants et surtout des géants agressifs qui gardent des ponts étroits comme une corde et par lesquels il faut passer. Or M. Poignand et Blanchard de la Musse veulent que ce Val sans Retour du poème soit le Vallon de la Marette : et que par le beau pavillon de la fée Morgain qui se trouvait au bout du Val sans Retour, le poète ait voulu désigner le château de Comper. En conséquence, ils ont vu dans le nom d'Étang du Pont Dom Jean une altération du véritable nom : Étang du Pont des géants.

²⁶⁵ Dom Morice, *Histoire de Bretagne*, t. II, p. XCV. — CXXV. — CXXIIV.

D. — Vandales !

Certaine vérification m'amenait au mois d'octobre 1892 aux environs de la butte des Landelles. Je me détournai un peu de mon chemin pour aller jouir une fois de plus de ce site pittoresque, et contempler de nouveau les ruines vénérables du Tombeau de Merlin. Je comptais d'ailleurs y revenir prochainement, accompagné de M. Gérard, artiste photographe afin de prendre en photographie l'aspect du monument. Nous y étions allés déjà trois fois en différentes saisons ; mais à chacune de nos expéditions nous fûmes tellement gênés, soit par le vent qui faisait vaciller l'appareil, soit par la pluie, le brouillard, un ciel gris et sombre, les broussailles exubérantes : ronces, genêts, grandes bruyères qui cachaient l'ensemble du monument, que nous n'avions pu obtenir rien qui nous satisfît. Il en coûte peine et temps de s'obstiner à aller prendre une photographie en rase campagne, à neuf lieues de chez soi ; on est exposé à subir bien des contrariétés. Nous espérions être plus favorisés une autre fois.

Mais quel fut mon désappointement, quels furent mes regrets quand j'arrivai sur le lieu, en voyant que depuis quelques mois à peine, le monument avait été ravagé de fond en comble. On avait creusé et fouillé, assurément pour chercher le trésor. On avait renversé trois ou quatre, c'est-à-dire la plupart des pierres qui étaient debout, et on avait cassé en petits blocs celles qu'on ne pouvait déplacer à cause de leur masse. Au lieu d'une terre vierge, c'était un sol retourné et jonché de menus fragments de schiste. Les deux pieds de

houx subsistaient encore. Je m'éloignai navré, vouant à tous les diables les Vandales passés et futurs, sans oublier les contemporains, dont certains furent charitablement recommandés d'une façon spéciale à leurs bons soins.

En 1894 l'œuvre de destruction était achevée : les deux houx étaient déracinés, les pierres restantes avaient été renversées et cassées aussi en petits blocs, et tous ces débris de pierres étaient amoncelés en un tas, à quelques pas à droite du monument détruit, contre la haie du landier. De ces vénérables ruines du dolmen des Landelles, auquel une tradition plus ou moins ancienne appliquait le nom de Tombeau de Merlin, il ne reste plus rien ; rien même n'en indique plus l'emplacement. Personne donc ne verra plus en Bréchéliant le Tombeau de l'enchanteur Merlin.

C'est pourquoi, désireux de donner une idée de ce qu'étaient ces ruines, je me suis décidé à utiliser un des clichés que nous avons obtenus. Il ne pouvait être bon, car il a été pris par un temps sombre, pluvieux et défavorable. Néanmoins, les épreuves qu'il a fournies par la phototypie permettent de distinguer la plupart des parties qui ont été décrites précédemment.

Ce que l'image ci-jointe représente, c'est la rangée de droite des quatre mégalithes. On voit, à gauche, la pierre que nous avons numérotée 1 dans la description du monument ; puis celle ayant le numéro 2 ; après un intervalle apparaît la troisième pierre, la grande pierre mesurant trois mètres de large ; son bord droit touche le côté gauche de la quatrième pierre debout, et la partie droite de celle-ci se perd dans la brousse ;

quant à la cinquième pierre debout, celle qui fermait l'allée couverte à l'extrémité Nord-Ouest, elle n'apparaît pas dans l'image, elle est cachée par les broussailles et par la haie du landier. Il en est de même d'un assez beau pied de houx qui s'élevait au bout du monument contre la cinquième pierre debout.

Entre la deuxième et la troisième pierre est un espace vide assez grand, par lequel on aperçoit la pierre transversale (n° 7), dont un des bouts a glissé jusqu'au pied de la pierre n° 2, celle-ci ayant été poussée en dehors ; et dont l'autre extrémité s'arc-boute contre le sommet de l'unique pierre debout représentant la rangée de gauche des mégalithes (pierre n° 6). Et de dessous on voit sortir le pied de houx dont il a été mention. Voilà ce que la photographie a pu saisir du monument mégalithique.

Ce qui forme le fond du paysage ce sont les premiers plans de la forêt.

Le site, on le devine, est âpre et sauvage ; c'est la lande rocheuse, hirsute, couverte de bruyères, de broussailles, qui enlacent les pierres et n'en laissent voir que les sommets ; c'est le silence et la solitude.

Table des matières

CHAPITRE I: NÉ D'UNE VESTALE

I — Merlin né d'une vestale. Privilégié de catalepsie et de seconde vue. Fut-il chrétien ?	4
II — Barde de Uther et d'Artus. Bataille d'Arderyd. Démence en Kelydon. Colloque avec Kentigern et Kadoc. Tué par triple accident.....	12
III — Vortigern et les Saxons. Le guet-apens d'Ambresbeere..	21
IV — La Danse des Géants. Uther et Ygerne.	34
V — Merlin emblème philosophique	40
VI — Les Deux Merlin. Serait-ce le Même ?	43
VII — Les phases de la légende myrdhinnique	55

APPENDICE AU CHAPITRE I

A. — Scotichronicon	58
B. — Kaermodin	61
C. — Rencontre de Merlin. Récit de Nennius	62
D. — Merlin et les Devins (Nennius)	63
E (a). — La danse des Géants	66
E (b). — Le Stone-Henge	67
F. — Le Mont Snowdon	68
G. — (Ranulph Higden.) Les deux Merlin	70
H. — Enfant. Jeune Homme.	71

CHAPITRE II: LE POÈME *VITA MERLINI*

A. — Notice	74
B. — Le poème	75

<i>I. Merlin égaré d'esprit, errant dans la forêt de Calydon. Calmé par un chant revient à la cour de Rodarch. Retourne en sa forêt. Ganiéda sa sœur lui bâtit une demeure.....</i>	75
<i>II. Taliésin le vient visiter. Merlin guéri par la vertu d'une source nouvelle</i>	87
<i>III. Il refuse la royauté. Histoire de Madelin. Les trois amis et Ganiéda restent à servir Dieu dans les solitudes de Calydon. Ganiéda illuminée de l'esprit prophétique.</i>	95

APPENDICE AU CHAPITRE II

Les Neustriens	101
----------------------	-----

CHAPITRE III: LE ROMAN DE MERLIN, VIVIANE

I — Avant-Propos	103
II — La genèse de Merlin	106
III — La Tour de Vertigier. Maître Blaise. Uter. Artur.....	113
IV — Louve et Liépard.....	125
V — Dyonas. Viviane. Fortuite rencontre à la fontaine de Brocéliande.....	126
VI — Retour à Blaise. La Saint-Jehan-Baptiste	135
VII — L'Homme Sauvage.....	138
VIII — Blaise en vain sermonne. Merlin retourne à Viviane..	143
IX — La cour d'Artur à Cramalot. Le roi Ryon. Merlin à Jérusalem.	144
X — Merlin retourne à Viviane (5 ^e fois). Va trouver Blaise. .	151
XI — Le Nain. Message de Lucius. Guerre contre les Romains. Mort de Lucius. Le Chat de l'Oseraie. La paix. Chacun retourne en sa terre.	152
XII — Merlin quitte Artur à jamais. Voit Blaise pour la dernière fois.....	157
XIII — Merlin retourne à Viviane. Langueur. Il veut être subjugué. Le buisson d'aubépine en Brocéliande. L'enchantement. L'éternel amour	160
XIV — Commentaires	163

APPENDICE AU CHAPITRE III

A. — Origine de Merlin	170
B. — Vertigier	171
C. — Les trois causes de mort	172
D. — Les Rois Ban, Bohors, etc.	173
E. — Viviane	175
F. — La Fontaine	176
G. — L'Archevêque Dubrice	177
H. — Kylkh Y Gwynfyd (Le cercle du bonheur)	177

CHAPITRE IV :
LA QUESTE DE MERLIN

I — Artus chagrin de la disparition de Merlin. On se met à sa recherche. Mésaventure de Gauvain.	178
II — Il passe en Petite-Bretagne. Il y découvre Merlin.	181
III — Retour de Gauvain. Il redevient lui-même. Arrivé à la cour, il apprend au roi le résultat de sa quête.	184

APPENDICE AU CHAPITRE IV

A. — Gringalet	186
B. — Le Nain	186
C. — Gauvain à la caverne de Merlin	188

CHAPITRE V : PERVERSION
DE LA TRADITION MERLINIQUE, LA DAME DU LAC

I — Les amours de Merlin et de Viviane. Témoignage suspect	190
II — Extrait du roman de Lancelot du Lac	200
<i>Lancelot du Lac</i>	203
III — La Dame du Lac selon le livre des Prophecies.	207
<i>a) La Dame du Lac apparaît.</i>	208
<i>b) Comment la Dame du Lac trompait Merlin</i>	210
<i>c) La Dame du lac médite d'enseigner Merlin</i>	214
<i>d) Entombement de Merlin</i>	217

TABLE DES MATIÈRES

e) <i>Méliadus et la Dame du Lac à la tombe de Merlin</i>	225
f) <i>Confession de la Dame du Lac</i>	228
VI — <i>L'aventure suivant le Livre Huth</i>	232
a) <i>Ninienne</i>	233
b) <i>Le lac Dyane</i>	237
c) <i>En route pour secourir Arthus</i>	241
d) <i>Deux harpistes enchanteurs</i>	243
e) <i>La Forêt Périlleuse</i>	246
f) <i>Entombement de Merlin</i>	251

APPENDICE AU CHAPITRE V

A. — <i>Morgain</i>	255
B. — <i>L'œuvre du Roman de Merlin</i>	256

CHAPITRE VI : LES PROPHÉTIES DE MERLIN

I — <i>Les prophéties de Merlin. Foi générale en leur véracité</i> ..	263
II — <i>Commentées par Alain de Lille</i>	269
III — <i>La prophétie sur Jeanne d'Arc</i>	280
IV — <i>Détracteurs du prophète. Supercherie de Geoffroy de Monmouth</i>	283
V — <i>Les prophéties de Merlin par Richard de Messine</i>	288

APPENDICE AU CHAPITRE VI

A. — <i>Alain de Lille</i>	321
B. — <i>Textes de Alain de Lille</i>	322
C. — <i>Le Banquet</i>	323
D. — <i>Gloire d'Artur</i>	325
E. — <i>Les Prophéties de Merlin</i>	325
F. — <i>Début du Manuscrit</i>	326

CHAPITRE VII : POÈMES DE MERLIN

I — <i>Notice</i>	329
-------------------------	-----

TABLE DES MATIÈRES

II — Hoianau.....	333
III — Dialogue entre Merlin et Taliésin.....	335
<i>Poème sur la bataille d'Ardderyd</i>	336
IV — Afallenau (Les Pommiers)	339
V — Kivoessi ou Dialogue entre Myrdin et sa sœur Gwendydd.	344

CHAPITRE VIII : LIEUX ET MENTIONS DE MERLIN

I — Lieu de naissance de Merlin. Caermarthen. Île de Sein. Trémelin. Meslin.	351
II — Le Rocher Merlin au Quillio. Lorette	357
III — La Croix Malchalt. La butte du Marc'hallac'h.....	362
IV — Le Barzaz-Breiz.....	371
V — Au Perron de Merlin. Ponthus. Tristan de Léonais. Bliombéris. Lancelot.....	371
VI — Orlando innamorato. La fontaine du Perron de Merlin. Les deux fontaines de Merlin dans la forêt des Ardennes. ...	381
VII — Revendications	389

APPENDICE AU CHAPITRE VIII

A. — Maridunum.....	392
B. — Marc'Hallac'h.....	397

CHAPITRE IX : LE TOMBEAU DE MERLIN

I — En Grande-Bretagne — Drum Melziar. La Forêt périlleuse. La Forêt Darnantes	399
II — Isaïe le Triste.....	402
III — Marlborough. Caermarthen. L'île Bardisque	406
IV — En France : Arioste	408
V — En Armorique. La Forêt de Bréchéliant. Cromlech perdu. Le Val sans Retour. Le Perron de Bérenton.....	411
VI — L'allée couverte ou dolmen des Landelles. Le ruisseau. Le monument. Les Ravageurs. Résonance souterraine.....	416

TABLE DES MATIÈRES

VII — Tombeau de Viviane	424
VIII — Tombe non retrouvée	434
IX — Le Dolmen de la Brousse noire. Les Trois pierres des Vaux.	438
X — Conclusion	441

APPENDICE AU CHAPITRE IX

A. — L'île Bardisque	445
B. — La Fontaine de Merlin	446
C. — Étang du Pont Dom Jean	447
D. — Vandales !	449



© Arbre d'Or, Genève, mars 2004

<http://www.arbredor.com>

Illustration de couverture : *Merlin et Viviane* (Nimue).
Composition et mise en page : © Arbre d'Or Productions